L LIBRARY

g

Library of

Wellesley College.

NON MINISTRARI SED MINISTRARE.

Purchased from

Dean Fund

No. 172073

RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE

PORTRAIT DE GRÉTRY
gravé par Pierre Adam.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GRÉTRY
PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT BELGE

RÉFLEXIONS
D'UN
SOLITAIRE

PAR

A.-E.-M. GRÉTRY.

MANUSCRIT INÉDIT

PUBLIÉ PAR LES SOINS DE LA COMMISSION POUR LA PUBLICATION
DES ŒUVRES DES ANCIENS MUSICIENS BELGES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR
LUCIEN SOLVAY ET ERNEST CLOSSON

TOME IV

BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS

1922

37

UL
410
.G83
A3
(4)

Cet ouvrage a été tiré à 425 exemplaires
sur papier de Hollande à la cuve Van Gelder Zonen,
numérotés de 1 à 425.

Le numéro de cet exemplaire est indiqué
au tome I de l'ouvrage.

172073

SIXIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY (1)

(1) La division par volumes est celle de Grétry. Mais elle ne correspond pas nécessairement avec les tomes de la présente publication. Au tome I correspond le premier volume de Grétry. Le tome II comprend le deuxième volume et ce qui a pu être recueilli du troisième. Le tome III comprend les quatrième et cinquième volumes du manuscrit de Grétry. Le tome IV comprend les sixième, septième et huitième volumes, ainsi qu'un appendice.

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRE

Continuerai-je mon travail ? Trouverai-je de la matière pour ce sixième volume, me disois-je tout à l'heure ? Enfin, répéterai-je encore ici, d'après Montaigne : « Tant qu'il y aura de l'encre et du papier dans le monde, je puis écrire comme je fais sur toute sorte de sujets » ? De crainte cependant que l'extension de cet écrit ne dépasse les bornes de ceux de ce genre, j'ai voulu voir si mes six volumes (en supposant celui-ci achevé) comporteroient à peu près autant de matière (mérite à part) que les Essais du grand Michel ; et, après avoir calculé, supputé, j'ai vu que six volumes des miens, à 400 pages d'impression pour chacun, arriveroient à peine aux trois billots de mon édition de Montaigne. (Mes volumes manuscrits contiennent au moins 600 pages, mais elles n'en donnent que 400 d'impression, format de mes ouvrages littéraires antérieurs à celui-ci.) Je continue donc, pour être occupé, et désirant que cette occupation ne soit pas inutile aux hommes, et surtout aux femmes, souvent oubliées dans les ouvrages de philosophie morale. « Qui parle de l'homme parle de la femme », ai-je lu quelque part. Ah ! combien cet auteur se trompe en confondant les deux sexes, qui ne se ressemblent pas plus que le fort et le foible, que le centre et la circonférence, et qui ne sont *un*

que dans l'acte qui forme un troisième être qu'ils désirent également, ou qu'ils engendrent sans le vouloir comme en le voulant.

J'ai déjà dit dans quelqu'un de ces volumes que les répétitions étoient inévitables dans un ouvrage de long cours; je les évite autant que je puis. Je voudrois cependant donner un conseil (que j'aurois dû mettre en usage pour moi-même) à ceux qui entreprendront pareille besogne : ce seroit d'établir une table de matières après la composition de chaque chapitre; dans le doute, si l'on se répète ou non, on s'en assureroit en recourant à cette table; et si la clarté, l'unité du discours forçoient à quelques redites, la vérité dans le style de la phrase répétée deviendroit plutôt un agrément qu'un défaut; une bonne chose, une chose utile peut se répéter quand elle est dite de plusieurs manières.

Je commence ce sixième volume à la fin de l'été de 1809, et je suis dans ma soixante-huitième année; si la nature prolonge le délai qu'elle m'accorde, cet ouvrage peut grossir à mesure que mes facultés diminueront; alors, peut-être, le lecteur comptera mes ans par mes radotages; il verra comme tout change et périclite dans l'homme; combien ses pensées dépendent de la situation de ses organes, et combien ceux-ci tiennent à la nature générale, qui veut que toute chose créée ait inévitablement son enfance, sa maturité, son déclin et sa fin !

CHAPITRE II

INSTABILITÉ

Tout ce qui n'est pas stable est indécis. L'indécision n'est pas le repos; elle est composée de plusieurs mouvemens opposés qui se combattent; l'unité seule, qui est l'attribut de Dieu, pourroit nous donner la stabilité. Après ce préambule, on peut demander si la stabilité est dans nature? Pas plus, je crois, au physique qu'au moral.

1° Le temps use et change de forme tout ce qui est matériel, et il y a matière en tout : donc le mouvement et l'instabilité sont pour tout.

2° Tous les animaux éprouvent des revers et des maux : donc l'hésitation doit les arrêter, quand ils veulent agir.

3° Les animaux qui n'ont que leur instinct et que nous nommons bêtes, fuient la main de l'homme : c'est l'amour de la vie qui se décèle ainsi en eux. S'il est un animal insensible, celui-là ne connoît point l'hésitation.

4° C'est dans son enfance que l'animal est confiant; la douleur ne lui a pas encore enseigné la défiance. Une seule fois j'ai été à la chasse; un oiseau, encore enfant, vint se percher presqu'au bout de mon arme; il étoit confiant, je ne fus point cruel.

5° L'instabilité physique, dont nous avons parlé, produit

l'indécision morale. L'indécision doit encore accompagner nos actions parce que toutes choses ont plusieurs faces qui nous présentent autant de chances à courir : donc, il faut choisir, et choisir, c'est hésiter ; choisir sans hésitation suppose un sage calcul fait d'avance, un apprentissage consommé de la chose, ou de la bêtise.

6° La délicatesse de ses organes doit rendre la femme plus indécise que l'homme. En amour son indécision doit redoubler : pour elle, la conséquence, mauvaise ou bonne, est comme neuf est à un.

7° Sa grossesse, sa réputation, la défloration de ses charmes l'épouvantent ; cependant, elle ne peut absolument renoncer à l'amour ; sa coquetterie en est le jeu, dont elle jouit sans rien perdre : trop heureuse si elle n'en use qu'autant qu'il en faut pour nous rendre aimables et constans.

8° Mais quand la force du désir surpasse l'appréhension, l'indécision cesse, les temps sont arrivés, la nature triomphe.

9° Entre la fleur qui périt sur sa tige ou qui est moissonnée, la différence n'est que dans le temps.

10° Chez la jeune fille, la coquetterie n'est dans la nature que dans l'interstice qui sépare l'enfance de l'âge fait pour l'amour. C'est le penchant qui se décèle ; c'est le bouton précurseur de la fleur qui va naître.

11° Mais dans l'âge de la retraite, la coquette paye sa dette à l'amour outragé. Ne pouvant abandonner sa jeune allure, elle est du même ridicule que le vieux gascon ruiné, qui se pavane et frétille encore dans son habit de noce.

CHAPITRE III

VICE-VERSA

La femme, quoique la moitié de l'homme, est, presqu'en tout, son *vice-versa*. Sa partie supérieure ne semble agir que par la réaction de l'inférieure ; et, au contraire, celle inférieure de l'homme n'est qu'une réaction de sa partie supérieure. On peut donc pardonner à la femme le délire d'un amour immodéré : elle est toute à sa chose principale, voilà tout.

Mais l'homme qui perd la tête en pareille occasion est méprisable aux yeux des hommes et des femmes. Un homme bête n'est désirable pour aucune femme, à moins qu'elle ne soit plus bête que lui. Pour nous, une charmante idiote vaut encore son prix ; elle est femme, et jolie, c'est assez.

Helvétius aimoit, dit-on, un charmant automate féminin ; l'imagination de l'homme de *l'esprit* (1) lui prêtoit les qualités qu'il lui souhaitoit. Mais, craignant qu'elle ne détruisît, par ses propos insipides, le charme répandu sur sa personne, il lui posoit l'index sur la bouche, chaque fois qu'elle vouloit donner carrière à sa langue.

Malgré son imagination exaltée, je ne crois pas que la femme puisse aimer ainsi, *incognito,* l'homme de la plus

(1) Grétry fait ici allusion au célèbre ouvrage d'Helvétius, *De l'esprit,* publié sans nom d'auteur en 1758.

belle figure accompagnée de bêtise. Fût-il fort comme Hercule, beau comme Adonis, elle s'en éloigneroit, ou ne l'aimeroit tout au plus qu'une heure. Donc, la femme sent directement le besoin d'être aimée, et il suffit à l'homme d'aimer. L'objet de l'amour de la femme veut être de son choix particulier, celui de l'homme est partout où est la beauté.

L'amour de la femme est *un*, celui de l'homme est banal (1). Redisons donc que, pour l'homme, la femme est toujours femme, si elle est belle ; et que, pour elle, l'homme n'est qu'une bête s'il n'est que beau. Alexandre le macédonien posoit aussi le cachet sur la bouche de son secrétaire pour lui imposer le silence et la discrétion ; combien de fois n'a pas dû faire la même cérémonie le père de notre éloquent Mirabeau, qui avoit, dit-on, le secrétaire le plus bête de ce monde ; on en jugera par sa poésie. M. de Mirabeau, le père, mourut et ne laissa rien à son secrétaire ; celui-ci se fâcha et composa, dans sa rage poétique, l'épitaphe de son patron ainsi qu'il suit :

Ci-gît Monsieur Mirabeau,
Qui ne fut ni bon ni beau.

Cette pièce curieuse circula dans la maison ; la veuve du défunt fit comparoître devant elle l'insolent secrétaire et lui lava la tête : il se fâcha de plus belle, et son génie inépuisable produisit l'épitaphe anticipée de Madame, en ces termes :

Ci-gît Madame Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne ni belle.

Quelle femme peut jamais être éprise d'un tel animal ? Ses boudoirs ne peuvent être que de mauvais lieux.

Comment, dira-t-on, un homme d'esprit comme Helvétius pouvoit-il aimer sa belle idiote ? Idiote si l'on veut, rapport aux sciences, mais une femme est-elle jamais gauche en amour ? Je ne le crois pas. Il aimoit mieux sa belle ignorante, en fait d'esprit, que de ces femmes à prétention qui visent au savoir de toute chose, et qui n'ont fait que le quart du chemin pour y

(1) Grétry emploie le mot « banal » dans le sens de « multiple ».

parvenir. Celles-là détruisent le charme de leur sexe, que, sans prétention, elles eussent conservé.

Il est des femmes très aimables et fort instruites; mais voyez avec combien de retenue elles décèlent leur savoir, sans jamais le prodiguer : elles sont rares, mais il en est.

Vouloir à la fois être homme par la force de tête, et femme par la sensibilité du cœur, c'est trop. Pour qu'une femme connoisse bien le cœur humain, il faut (pour son utilité) qu'elle nous laisse la force de corps et de raisonnement; sans cela elle devient notre protectrice, en apparence, pour s'évanouir au premier péril qui se présentera.

En tout, juger des coups qu'un autre prépare et porte est plus avantageux que d'agir en premier : c'est le rôle de la femme. Elle fait plus : avec adresse, et sans se compromettre, elle nous inspire ce qu'il faut faire dans maintes circonstances difficiles; si l'affaire réussit, elle a sa bonne part de la gloire du succès; si non, nous avons failli dans l'exécution; c'est notre faute et nullement la sienne. Revenons. Jaser, dira-t-on, est si naturel à la femme, surtout à celle dont il est ici question, qu'il est impossible qu'elle se laisse souvent fermer la bouche sans nous prendre en grippe. Rapportons-nous-en sur ce fait à l'auteur de *L'Esprit*. Avec plaisir, sans doute, il laissoit aller la serinette, quand il étoit fatigué de réflexions philosophiques, et ne cherchoit que la dissipation et le repos; ce n'étoit que dans ses instans de tendresse pour sa chère statue que, nouveau Pygmalion, il cherchoit à l'animer de sa force excentrique, et que, craignant qu'elle ne détruisît le charme qui opéroit par elle sur lui, il arrêtoit ses paroles oiseuses qui auroient nui aux efforts de son imagination. Avant l'arrivée de Mesmer, Helvétius pressentoit qu'il faut peu de chose pour arrêter l'effet du magnétisme amoureux.

Les femmes jugent mieux les hommes que ceux-ci ne les connoissent.

Examinez la finesse de leurs yeux quand certains petits roquets de tous calibres font des efforts multipliés pour leur plaire! Celui-ci chante, et chante faux; celui-là parle de choses dégoûtantes et déplacées; l'autre n'est occupé que de ses cravates et de ses gilets, de la danse et de son wiski; tel parle lon-

guement de mathématiques et d'algèbre ; cet autre n'est possédé que d'antiques pour amuser des femmes de vingt ans.

Après ces exploits, allez, Messieurs, pousser votre langoureux soupir, et compter fleurette à celle que vous avez cru séduire par vos impertinences : elle vous a scruté jusqu'au fond du cœur ; vous n'êtes pour elle qu'un homme à contretemps, un maladroit en tout et partout, votre affaire est faite. Que leur faut-il donc à ces matoises ? Celui qu'elles connoissent avant de le voir, et qu'elles ont bientôt reconnu quand il se présente ; celui qui promet beaucoup sans se vanter et qui, sans efforts, sait forcer le sentiment à se déclarer en sa faveur. Elles semblent dire à celui qui se presse trop : Tu crains de ne plus retrouver le moment d'inspiration qui t'échauffe, tu en profites avec avidité, tu en abuses. Mais toi, qui as tout en réserve sans mot dire qu'à propos, tu es sûr de toi ; tu seras toujours ce qu'il faudra que tu sois selon les circonstances : brave, prudent, discret et tendre sans fadeur ; tu es mon homme.

En général, que font les vieux devant les jeunes femmes ? Ils s'émancipent ; c'est ainsi qu'ils s'accusent eux-mêmes d'être sans conséquence. Ils prouvent que la vieillesse et l'enfance se rapprochent. On les souffre parce qu'ils remplacent le petit chien qu'on baise pour annoncer qu'on sait aimer, et que le tout consiste à s'en rendre digne.

Homme âgé (je vous le dirois cent fois), n'écoutez pas les vieilles qui ne veulent pas l'être ; elles vous font des mines d'avant-hier pour vous faire croire que vous êtes encore présentable aujourd'hui : purs mensonges ! — Mais enfin, à quel âge est-on vieux ? Quand, encore, on a le corps et l'âme tendre, avec un corps dont on ne sait que faire.

CHAPITRE IV

FACTICE

« Il est si faux qu'il n'y paroît plus », disois-je d'un homme qui possédoit au dernier point l'art de se contrefaire.

Cependant, en m'exprimant ainsi, je disois qu'il y paroissoit encore. L'art de tromper ne sera jamais, à l'égard de la vérité, que ce que la lune est respectivement au soleil. Le climat s'approprie tout, depuis l'homme jusqu'à la pierre. L'homme du Nord est bon, franc, désintéressé et saintement, lourdement factice quand il veut feindre ! Celui du Midi est tout ce qu'il veut être ; la chaleur l'anime, lui, et son climat solaire pousse son âme où il veut aller. Voulez-vous des soupirs, des ris, des larmes, des sermens ? Ils sont prêts, soit de sa part, pour vous convaincre de bonne foi, ou pour vous tromper. C'est un foyer de chaleur, un magasin de sensations, de sensibilité et d'idées inépuisable. Oh ! qu'un homme complet, né proche du soleil, est précieux quand il veut le bien ; mais qu'il est dangereux quand il veut le mal !

L'homme peut-il être faux jusqu'à paroître vrai ? C'est selon à qui il s'adresse ; il est aisé de tromper ceux qui ne l'ont pas encore été ; mais quant à l'homme qui sait son monde, on ne le trompe que momentanément ; et plus il lui faut de temps pour déchiffrer le trompeur, mieux il est reconnu, plus il est abhorré.

Mille soupçons sur lesquels l'homme honnête n'osoit s'arrêter, se confirment à la fois par une perfidie évidente. L'enfer s'ouvre enfin, sa vapeur empestée sort de la bouche du fourbe, qui redouble de mensonges pour se disculper; et, redoutant la publicité de ses forfaits, il ose encore vous provoquer au duel, espérant ensevelir ses opprobres avec sa victime.

La bravoure du scélérat est le dernier degré de la dégradation des mœurs.

Comment croire tout à fait à la sincérité des autres, quand les nuances du vrai, du faux, du pour et du contre, vous laissent en suspens? — C'est de la défiance, dira-t-on, c'est mal. — Non, cette réticence morale est sans conséquence, puisqu'elle ne décide encore ni en mal ni en bien : c'est une épreuve. A entendre les hommes, ils sont tous sincères et vrais; mais il est prudent de ne les croire qu'à moitié quand ils disent : *Je ferois*; mais croyons-en la notoriété publique quand elle dit : *Il a fait*. Celui qui se confie trop est sujet à se tromper et à l'être. Encore une fois, c'est de la défiance, et c'est mal. Hé, bon Dieu! qui peut dire jusqu'où la confiance envers les autres est fondée? Faut-il qu'elle aille jusqu'à être dupe de tant d'escobardeurs en raisonnemens? N'est-ce pas assez d'être d'abord confiant sans condition, et ensuite confiant par persuation et preuves? Les plus gens de bien ne croient-ils pas ainsi? Le pape même n'écrit-il pas : *Si vera sunt narrata*, sous le placet qu'on lui présente, et dont il accorde la demande du contenu?

En amour... Oh! l'amour est une tromperie continuelle, et dame nature le veut ainsi; il n'est que le résultat de l'amour qui soit vrai; encore oseroit-on demander si le factice, la fausseté de l'homme, en général, ne proviennent pas en partie des illusions et du factice qui ont précédé la formation de son être. Il est de fait que l'homme et la femme épris d'amour l'un pour l'autre se cachent leurs défauts, leurs foiblesses, avec un soin extrême, pour se séduire mutuellement; qu'ils parent leurs dehors de tous les agrémens possibles; qu'ils aimeroient mieux mourir que de laisser soupçonner telle défectuosité, et même tel besoin le plus physique et le plus journalier...

Enfin, le dénouement a lieu, la pièce finit et le voile tombe;

alors il ne reste que le produit de tant de momeries ; et ce produit, c'est nous, c'est l'homme, qui a été engendré au milieu d'un cortège d'illusions que des millions de milliards de siècles d'expériences n'ont pu détruire et ne détruiront jamais, tant que l'amour subsistera et que l'homme se reprocréera à l'ombre du mystère. Encore un coup, n'accusons point la nature, elle le veut, et cela est. Qui nous dira jusqu'à quel point le physique et le moral de nos géniteurs influent sur nous, avant et pendant notre conception ? La ressemblance entre le père, la mère et les enfans, entre l'arbre et les branches, est assez reconnue pour suivre l'idée, assez neuve, que nous hasardons. Si l'on objecte que les enfans d'une même famille montrent souvent entre eux moins de ressemblance que de dissemblance, je suis de cet avis. Mon frère aîné (1), en mourant, m'a laissé sept enfans, et par la connoissance que j'ai de leur mère, je jurerois ma tête qu'ils sont tous à lui. Cependant, l'aîné est poète : avec infiniment d'esprit, toutes ses idées sont *in partibus*. Un autre est ingénieur des ponts et chaussées ; tout chez lui est d'une rectitude mathématique. Un troisième, jeune encore, est militaire à l'école de Saint-Cyr. Une femme est toute commerçante. Une autre, qui a refusé le mariage, est une Antigone qui ne vit que pour servir les autres : elle a la fièvre continue de l'obligeance. Une autre, mariée, est aussi réfléchie que la précédente est active. La plus jeune est un composé du naturel de ses sœurs. Cependant, malgré ces diversités, ils ont tous quelques stigmates de la famille Qu'inférer de là ? Que notre proposition est fondée ; que le factice de l'amour peut influer sur son produit, de mille manières et par mille chances diverses, incalculables et sans fin. Ajoutons que les causes, les effets physiques et moraux sont si multipliés qu'il est impossible de les prévoir ni de les nombrer.

Si dans sept individus on trouve tant de diversité, combien n'y en a t-il pas dans mille, cent mille, un million d'âmes qui vivent et trafiquent ensemble dans un même lieu ? Et l'on voudroit l'accord parfait entre eux tous ? C'est espérer l'impossible. On se tâte, on s'essaye, chacun pour le bien de son

(1) Joseph Grétry, mort à Paris le 3 floréal an IV, laissant une veuve et sept enfants, trois fils et quatre filles.

âme ; « Je vous aime » veut dire : « Vous m'êtes utile. » « Vous me convenez » est un aveu des plus naïf. Tant mieux pour l'un, tant mieux pour l'autre s'ils se procurent un bien-être réciproque, sinon divorce, rupture où souvent tous deux ont tort et raison, plus ou moins. Que de vérités, mais que de factice dans tout cela ! Y découvrir le point qui régulariseroit ce que nous venons de parcourir est impossible. Tel est le monde cependant ; tel il est, tel il sera. Tirons-nous-en comme nous pourrons.

CHAPITRE V

INTÉRÊT PERSONNEL

Ne fût-ce que pour avoir en retour une bonne mine, la nôtre se compose et s'appelle. La mine qu'on fait à quelqu'un veut dire : Rendez-la moi, considérez-moi puisque je vous considère; ou : Adieu, je suis votre serviteur, qui n'est pas à votre service. La jeune fille qui veut se marier n'a pas l'air d'y penser. Celle qui n'a pas trouvé de mari se moque des hommes. Ce procureur qui va ou qui revient du Palais avec son sac, ressemble au diable qui rentre ou qui sort de l'enfer. Le paysan qui sème compte, de profit, vingt pour un. Un seul mot est écrit sur son front, un seul mot sort de sa bouche : *Argent, argent !* O bergers d'Arcadie, que vous êtes loin de nous !

Si deux voyageurs piétons se rencontrent dans un lieu écarté et suspect : honnêteté, assurance d'une part ; et de l'autre, la main sur le pistolet.

Dans une diligence, au point du jour, les yeux se promènent à moitié fermés ; une demi-heure après, les plus sots disent ce qu'ils sont, d'où ils viennent et où ils vont. Les parens qui visitent le malade dont ils héritent pleurent d'un œil et regardent de l'autre s'il guérira. Quand ils voyent entrer le médecin, ils l'étudient. Cependant, le docteur n'a qu'une mine, qu'il porte

partout : si la maladie est peu de chose, il fait l'important; si elle est grave, il fait l'empesé.

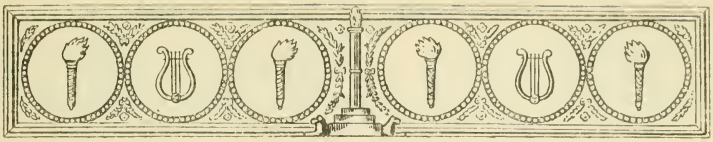
L'auteur qui va publier un ouvrage salue tout le monde; il ménage jusqu'au saute-ruisseau qui lui apporte ses épreuves à corriger. Si c'est une pièce de théâtre qu'il répète, il caresse jusqu'au garçon qui allume la rampe. Si sa pièce réussit, sa tête devient rayonnante; si elle tombe, le public est un ignorant, et les comédiens, des bêtes. Si elle se traîne, c'est le froid ou le chaud qui en sont cause. « Il y a peu de monde, disoit le bon Lemierre (1), mais très bonne compagnie. » Le surlendemain, encore moins. « Aussi, dit-il, pourquoi diable les comédiens s'avisent-ils de donner ma pièce un jour de foire à Gonesse? » Il y a toujours une raison pour avoir raison : tel est l'homme. Si l'on parle à un grand personnage duquel on n'attende rien ou dont on ne veuille rien : roide comme un piquet. Si on attend de lui quelque grâce, c'est une mine composée où l'on voit tout à la fois respect, timidité, flatterie, espérance et bassesse. Si le jeune fat parle à une belle femme : « Mon bonheur est à votre service! » se voit sur son nez. Si le vieillard frétille auprès d'une jeune, il redresse ses reins cassés, et dans les yeux de la belle on lit : « Allez vous coucher! »

On voit bien d'autres choses encore dans le monde; mais il ne faut pas tout voir, ni tout dire.

(1) Antoine-Marin Lemierre, né à Paris le 12 janvier 1733, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1793. Poète dramatique et descriptif. Auteur de nombreuses tragédies qui eurent des alternatives de succès et d'insuccès, notamment un *Guillaume Tell*, où l'on vit pour la première fois la scène de la pomme abattue réalisée par un artifice qui valut à la pièce une vogue considérable. Dans la *Veuve du Malabar*, on voyait pareillement en scène un vrai bûcher en feu, sur lequel montait l'héroïne pour mourir. Lemierre est célèbre surtout par ce vers d'un poème sur le *Commerce* :

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

Comme c'était le seul vers passable du poème, on l'appela « le vers solitaire ».



CHAPITRE VI

DES VERTUS HABITUELLES ET DES VERTUS PASSAGÈRES

Les vertus habituelles sont l'effet des contentemens de l'âme. L'homme malheureux, de quelque manière qu'il le soit, ne peut jouir du bonheur des autres, encore moins y contribuer. L'homme instruit, l'homme occupé, qui met de l'ordre en tout, en commençant par lui, jouit de la paix intérieure qui mène aux bonnes œuvres; il a toujours quelque superflu à donner. D'abord, il donne son exemple qui est sans prix. Il apprend aux autres à être heureux en se contentant de peu de chose.

Où voit-on de tels hommes? Qu'est-ce qui les rend indulgens, bienfaisans? C'est l'instruction, c'est l'étude continuelle de la nature. Prenez dix hommes instruits et dix ignorans, pesez-les : il y aura neuf contre un chez les premiers, si ce n'est la totalité. Il est, dira-t-on, tant de bonnes gens fort ignorans. Je le nie : ignorans dans les termes, mais non pas dans les choses. Partout où la conduite est irrégulière, la tête l'est aussi, et c'est par la tête que la régularité a commencé. Quand un homme proscrit le savoir, je crois toujours que sa mauvaise conscience et son amour-propre cherchent des excuses. — Mais, dira-t-on encore, il est tant de demi-savans qui assomment par leurs prétentions ridicules! — Eh bien, un ridicule n'est pas une immo-

ralité. D'ailleurs, ne faut-il pas être à demi-savant, avant de l'être tout à fait?

En arrivant dans une de nos provinces, j'entends nommer un homme dont la bienfaisance m'est connue « Quoi, dis-je, vous possédez Monsieur un tel? » — « Oui, sans doute. » — « Je veux le voir, c'est un bien digne homme. » On se met à rire. « Je l'ai vu, continuai-je, au sortir du Spectacle des Italiens, donner sa bourse à un malheureux Savoyard qu'une voiture avoit à moitié écrasé. » — « Quelle pièce avoit-on représenté ce jour là? » dit un plaisant. — « Si je m'en souviens, c'étoit dans la nouveauté du *Comte d'Albert*, une des pièces les plus morales de Sedaine, auteur qui n'a jamais manqué son coup. » — « Eh bien, le cher marquis que vous désirez connoître est un joueur, un libertin... L'humanité du *Comte d'Albert* et la reconnoissance du porte-clefs l'avoient sans doute frappé. » — « Hé! Messieurs, de quelque source que provienne une bonne action, elle est louable. Je veux connoître votre marquis, vous dis-je, et lui dire que je ne fus pas le seul attendri de son humanité. » — « Vous le verrez probablement ici ce soir ». Il vint effectivement; dès qu'on l'annonce, je cours à lui, il se fait un grand silence; je lui demande la permission de l'embrasser. Pendant le souper, je lui témoigne des égards, de la considération; la maîtresse de la maison et les convives suivent mon exemple, et je suis sûr qu'en se retirant chez lui, M. le Marquis se disoit en lui-même qu'une bonne action n'est jamais perdue.

Combien de dévotes, au sortir du sermon, n'ont pas été aussi charitables que mon joueur!

« Il fait un froid excessif », disoit une de ces bonnes âmes, en revenant de la messe; puis, s'adressant à ses gens, elle leur ordonne de distribuer du bois à ses pauvres paysans. — Très-bien, Madame! Elle entre dans son cabinet, où elle trouve un bon feu. Quelque temps après, elle sonne : « Ne distribuez pas encore mon bois, je trouve que le temps est considérablement radouci. » Voilà, sans contredit, une vertu, ou plutôt une bonne intention des plus passagères qu'il soit possible.

CHAPITRE VII

QUESTIONS SUCCINCTES

DEMANDE.

Qu'est-ce-que la beauté?

RÉPONSE.

C'est ce qu'on aime.

D.

Qu'est-ce qu'une femme?

R.

C'est tout ce qui manque à l'homme.

D.

Qu'est-ce que l'homme?

R.

C'est ce qu'il faut à la femme.

D.

Qu'est-ce que l'homme et la femme?

R.

Le complément l'un et de l'autre.

D.

Qu'est-ce que l'amour?

R.

L'ordre de se reprocréer.

D.

Qu'est-ce que l'enfance?

R.

La fleur du fruit.

D.

L'adolescence?

R.

Le fruit non mûr.

D.

La puberté?

R.

L'âge du mariage.

D.

La faculté de se reproduire est-elle de même durée dans les deux sexes?

R.

Celle de l'homme a un tiers de plus.

D.

Pourquoi?

R.

Parce que ainsi est.

D.

Qu'est-ce que la vieillesse?

R.

Le *requiescat*.

D.

Reconnoît-on la femme qui a produit le fruit de l'hymen?

R.

Comme on reconnoît l'arbre dont on a cueilli le fruit : il ne faut que peu de jours pour voir baisser ses feuilles.

D.

Est-ce de même pour l'homme?

R.

Non.

D.

Pourquoi ce partage inégal?

R.

Demandez-le là-haut.

D.

Quel est le plus honnête homme?

R.

Celui qui est tout seul.

D.

Quelle est la plus honnête femme?

R.

En société, celle dont on parle le moins, disent les anciens; ajoutons : celle qui est la plus contente de son mari.

D.

Qu'est-ce que la nature?

R.

C'est nous; c'est tout ce que nous voyons, et que nous ne voyons pas.

D.

Est-elle en nous? Sommes-nous en elle?

R.

Tout comme il vous plaira.

D.

Qu'est-ce que l'art?

R.

L'imitation de la nature.

D.

Quel est l'artiste le plus habile?

R.

Celui qui approche le plus de la nature par les procédés de son art.

D.

Qu'est-ce que la poésie?

R.

C'est le sens clair des paroles harmonieusement choisies et mesurées.

D.

Qu'est-ce que la musique?

R.

C'est l'expression de nos sentimens rendus par leurs accens, qui remplacent ou accompagnent les paroles, et qui en sont comme la pantomime.

D.

Qu'est-ce que bien moduler dans le discours en vers ou en prose?

R.

C'est passer, sans effort, d'une idée à une autre.

D.

Qu'est-ce que moduler en musique?

R.

C'est la même chose; c'est changer de gamme.

D.

Qu'est-ce qui donne les modulations musicales?

R.

Dans les écoles, c'est la basse; j'aimerois mieux que ce fût le chant.

D.

Pourriez-vous nous donner une idée de ce qu'il faudroit pour moduler par le chant?

R.

Oui, par exemple : descendre par tierces.

Ut, *la*, *fa*, *ré*,
Si, *sol*, *mi*,

et si l'on continue, on recommence.

Ici toutes les notes sont bonnes; celles qui se trouveroient entre chaque tierce seroient notes de passage.

D.

Avons-nous modulé?

R.

Non, puisque nous n'avons fait entendre ni dièse, ni bémol.

D.

Que faut-il pour moduler ou changer de gamme?

R.

Prendre majeur le son qui est mineur et *vice-versa*.

D.

On ne peut donc altérer le second son d'une tierce sans changer de gamme?

R.

Non : essayez.

Sol, *mi* bémol

vous êtes en *mi* bémol, ou *ut* mineur.

Sol, *mi*, *ut* dièse :

vous êtes en *ré*.

Sol, *mi*, *ut*, *la* dièse :

vous êtes en *si* : ainsi de suite.

Voilà le secret des modulations. Mais il y a un secret bien plus essentiel : c'est d'appliquer juste la modulation au sens des paroles; car celui qui change de ton ou de gamme sans nécessité fait une bêtise, quelle que savante qu'elle soit.

D.

C'est-à-dire, donc, qu'une note qui avoit sa place dans une gamme depuis une jusqu'à sept, en prend une autre si on l'altère.

R.

Justement : toute note diésée devient, le plus souvent, note sensible ou septième note; et toute note bémolisée devient une tierce ou une sixte mineure, et le plus souvent une septième de dominante, au choix du compositeur, ce qui est une richesse dans la langue musicale.

D.

Après cela, que demanderiez-vous à l'élève?

R.

Des chants expressifs de tous genres sans accompagnemens, et, lorsqu'il les exécuteroit, je l'arrêterois à chaque changement de ton pour lui demander dans quelle gamme il est, et dans combien de gammes (majeures ou mineures) il peut être.

D.

Que deviendroit votre élève par cette méthode?

R.

Musicien chantant, s'il est né sensible.

CHAPITRE VIII

DIFFÉRENCES ENTRE LES SEXES (1)

Les deux sexes sont d'une même pâte, mais divisée en deux parts différemment conditionnées. L'une est forte, l'autre est douce. Cependant, elles n'ont qu'un instinct, celui de se réunir pour se doubler, ou plutôt se tripler : le besoin de l'une est d'être possesseur de l'autre. Comment, dans ce cas, peuvent-elles jamais se haïr ? Leur haine ne peut être qu'une rage d'amour, trop active dans le bel âge, mal éteinte dans l'âge avancé ; c'est le volcan qui ne jette plus que fumée.

Deux êtres dont le premier besoin est réciproque, qui se conviennent et se consolident l'un par l'autre, ne peuvent être désunis que par le levain qu'on nomme amour-propre. L'homme et la femme sont comme une seule pièce cassée en deux morceaux, dont les fragmens cherchent à se réunir. Mais l'imagination, qui joue un grand rôle dans le mystère amoureux, fait que rarement les contractans gardent la foi jurée. Ils cherchent toujours le mieux du mieux, et ils perdent l'équilibre. La vagabonde imagination ne trouve jamais ce qu'elle s'étoit promis : c'est une espèce de Gargantua femelle, qui veut toujours plus qu'elle ne trouve, et n'est jamais contente de ce qu'elle possède.

(1) Voyez le chapitre III de ce volume, intitulé *Vice-versa*. (G.)

Dès le berceau, l'enfant des deux sexes est attaché à sa mère par le besoin de vivre; mais le petit garçon a peut-être plus de rapports avec elle que la petite fille, puisqu'un sexe est fait pour l'autre. Les mères nourrices ont dû faire des remarques à ce sujet. Après le sevrage, je croirois assez que la petite fille aime sa mère avec tendresse, et le petit garçon avec transport. Quand il est pubère ou qu'il incline à la puberté, mères, ne vous y fiez plus, c'est un apprenti amant qui prélude avec ses premières armes. Le musicien qui fera dire sur le même ton, à la jeune fille et au jeune garçon : « Maman, je vous aime », ne sait ce qu'il dit, ni ce qu'il chante : l'une est tendre sans coloris de volupté, l'autre est déjà tendrement passionné.

C'est par instinct d'amour que les femmes grosses désirent plus souvent un mâle qu'une femelle; si les pères forment le même vœu, c'est pour avoir un successeur. Le médecin qui pourroit annoncer avec certitude le sexe de l'enfant qui doit naître auroit une fortune assurée; mais tout est mystère dans la reproduction des êtres; c'est une alchimie universelle.

Parler des sexes, c'est parler d'amour. *Tant qu'on aime, on aime la vie.* C'est ce que j'observois à un riche Anglois dont le cœur étoit glacé pour les femmes et qui, en plaisantant, disoit à son valet de chambre d'arracher un clou qui étoit dans la muraille, parce qu'il lui donnoit envie de se pendre.

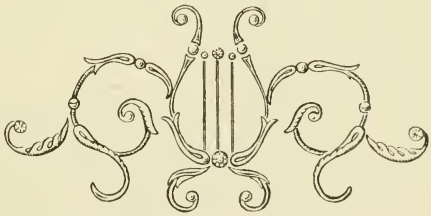
Quelle force vitale il y a chez les amans! Comme leur manège est curieux à observer, surtout avant la possession! Que de grâces intéressées, que de sourires attrayans, que de soumissions factices quand : « Je vous adore! » ne veut dire que : « Je voudrois vous manquer de respect! » Combien, surtout, le langage et les intonations de la femme sont énigmatiques quand il s'agit d'amour! Presque toujours un mot, une action en annoncent d'autres. Malheur à celui qui ne comprend pas cet idiome; il est loin d'être initié dans les secrets de la nature.

En campagne, j'observois un jeune homme timide par caractère, qui menaçoit de jeunes demoiselles d'entrer dans leur chambre par la fenêtre : « Vous n'en êtes pas capable », dit l'une d'elles; il ne comprit ni le ton, ni le sens ironique de ces paroles.

Oui, tant qu'on aime, on aime la vie. En amour, on l'aime

encore quand on dit qu'on la déteste. Dans leur jalouse rage, que d'amans se sont détruits, quand si peu les eût retenus dans la vie, dont la surabondance seule faisoit le tourment ! Que leur falloit-il ? L'objet de leur tendresse à discrétion, pendant dix minutes seulement; un coup d'épée, une maladie, un peu de patience et de temps eussent suffi pour changer leur disposition et porter le calme dans leur âme.

Abréger le cours de notre vie, qui est si brève, est une folie; il n'est permis qu'à l'amour-propre de jouer un aussi gros jeu ; c'est le crime des sociétés et nullement celui de la nature. L'homme social veut doubler son existence par les biens factices, qui hâtent sa fin. L'homme naturel prend le temps comme il vient, en se livrant sans inquiétude à sa douce paresse, au doux laisser aller que la nature inspire. Il ne s'aperçoit pas qu'il meurt par gradation, et qu'après la puberté la vie décroît d'une ligne à chaque tour de soleil ; il agit sans réfléchir que les quatre âges sont différemment coloriés : que le blanc appartient à l'enfance, le rose à la puberté, le gris à l'âge mûr et le noir à la vieillesse. Il est vrai qu'à ce dernier terme, Bacchus et la grosse gaieté sont des ressources anacréontiques ; mais elles n'annoncent que les efforts pour continuer d'être, tandis que la jeunesse n'éprouve de peine réelle que celle provenant du pléthore de la vie.



CHAPITRE IX

TABLEAU DE L'HOMME

Il faut absolument qu'il soit quelque chose : le difficile est qu'il soit quelque chose de bon. Il agit d'après son instinct en faisant son bien particulier; mais, pour qu'il n'y ait pas lésion au contrat social, il doit faire son bien en nuisant le moins possible à celui de tous. Physiquement, l'homme est toujours bon; moralement, la chose est très difficile. Dans la nature, il est bon pour lui, et cela lui suffit; en société, c'est trop pour lui, et pas assez pour les autres; sociétaire, il faut qu'il confonde ses intérêts avec ceux de la grande famille; mais renoncer à lui, ne fût-ce qu'en partie et pour un temps, est un si grand effort, qu'il en résulte ce qu'on nomme les immoralités sociales.

En tout, le point juste est loin de la nature humaine; l'excès du bien est lui-même si rapproché du mal; le mal particulier tend si souvent au bien général, que l'indécision nous accable quand il s'agit des autres, et que la fausseté seule domine dans ce qui nous concerne particulièrement. Cependant, bien ou mal, voyons l'homme social tel qu'il est, et cherchons les conséquences ou les inconséquences de sa conduite.

S'il est avare, il fait souffrir ceux qui sont sous sa dépendance, et qui après lui ne manquent guère de devenir prodigues d'un bien longtemps désiré et enfin obtenu.

L'avarice est la passion la plus vile et la plus détestée : comment en seroit-il autrement de l'avare, de celui qui veut toujours recevoir, enfouir, et ne rendre rien? Il met obstacle à nos désirs en possédant, sans retour, ce qui nous seroit peut-être parvenu en tout ou en partie. La mort seule peut le séparer de son bien et du nôtre : qu'il meure donc et que ses mânes détestés donnent l'existence au plus vil des animaux. Si l'avare le pouvoit, il vendroit son âme pour en conserver le montant; en mourant, son regret doit être de la donner à Dieu. *Donner* est pour lui une violence faite à sa nature; il ne comprend pas plus ce mot que l'innocence n'entend la fourberie et que la vertu ne conçoit les funestes avantages du vice.

S'il est bigot, ses idées exaltées sont trop loin des nôtres; il ne vous entend plus, et nous ne le comprenons pas davantage. Il perd ses rapports avec la terre, en contemplant sans cesse le ciel où il aspire : c'est un homme à part. Laissons-lui sa chimère, puisqu'elle fait son bonheur; mais qu'il ne tourmente pas les habitans d'ici-bas en voulant qu'ils pensent et agissent comme lui, car alors il leur devient odieux.

S'il est dévôt, la dévotion est le partage ou la dernière ressource des âmes tendres. Le dévôt de bonne foi et sans exaltation est l'ami de soi et de l'humanité. Il plaint le méchant, sans le haïr; il se souvient que saint Martin donna au diable la moitié de son manteau (1). Le calme heureux dont il jouit invite à la dévotion. Au contraire, s'il est intolérant, fâcheux et colère, on le fuit, et l'on craint de l'imiter. Rien n'est comparable à la félicité du dévôt véritable : il est heureux sur la terre pendant sa vie, en attendant, dans les cieux, une vie éternelle incomparablement plus heureuse encore. L'homme est ainsi fait; il est tout pour l'avenir. Pour lui, le passé ne compte plus; le présent compte pour peu; l'espérance, quoique douteuse, fixe ses regards, et dès qu'il n'espère pas, il désespère.

(1) Plaisante confusion au sujet de l'épisode le plus connu de la vie du saint, partageant son manteau non avec le diable, mais avec un pauvre.

S'il est homme de loi, il se trouve au milieu d'un labyrinthe de faits, de jugemens rendus et de préventions pour et contre le droit, d'où, le plus souvent, une éloquence faussement persuasive, atténuant ou fortifiant les preuves, entraîne la balance de Thémis.

S'il est commerçant, l'avidité du gain, la mauvaise foi de ceux avec lesquels il contracte, les pertes continuelles qu'il fait le rendent méfiant et dur.

S'il est homme de lettres, artiste, les critiques continuelles qu'il éprouve, l'acharnement des journaux à publier les endroits foibles, en passant sous silence les beautés de son œuvre, portent le découragement dans son âme. Il faut que nos talens et leurs succès dérivent prodigieusement de l'amour-propre, pour que nous résistions aux traits envenimés qu'ils excitent. Peut-être même que, pour certains êtres médiocres, c'est encore quelque chose que d'être cité et connu avec dénigrement. Quant aux journalistes, ils savent que critiquer l'ineptie ne fait nulle sensation sur le lecteur vulgaire; mais attaquer un colosse de réputation est une hardiesse qui attache, qui étonne autant le public que l'impiété d'Omar, qui brûla le dépôt des sciences (1), ou que la scélératesse d'un Ravaillac, qui assassina le meilleur des rois.

S'il est votre ami, *ami jusqu'à la bourse*, dit le proverbe. Ajoutons : jusqu'à la résistance vertueuse du sixième sens; c'est là l'épreuve capitale de l'amitié. L'entraînement est tel sur ce point, que votre ami n'est pas encore votre ami s'il n'a respecté l'honneur de votre famille dans le sexe aussi aimable que fragile dont (chefs de famille) nous avons la bonté (ou la bêtise) de nous rendre responsables.

Jusqu'à présent, ce n'est guère à l'avantage de la nature humaine que nous venons de mettre dans une même balance ses défauts et ses qualités. Cependant (et l'on a dû souvent le pressentir dans cet écrit), ici, l'homme n'est pas déprécié. Tant de fois nous avons exalté ses facultés scientifiques; tant

(1) L'érudition de Grétry acceptait encore comme une vérité la légende d'après laquelle la Bibliothèque d'Alexandrie aurait été brûlée en 648 par les Mahométants sous les ordres d'Omar. Ce trésor des Ptolémées avait été depuis longtemps détruit par César, puis par Théodose.

de fois nous avons rendu hommage aux vertus philanthropiques, que nous ne pouvons que répéter combien l'excellence de son être l'emportera toujours sur ses mécomptes, s'il veut s'instruire et peser les chances de bonheur ou de malheur qui appartiennent à la vertu ou au vice. J'ai dit quelque part que le mariage étoit un état de vertu : hé! notre état-civil ne l'est pas moins; c'est encore un mariage physico-moral et, si l'on veut, un mariage contre nature; car en nous aimant par-dessus tout, nous ne pouvons faire un pas sans sacrifier au bien public; et, cette disposition louable une fois connue de nos proches, elle les invite à une condescendance réciproque envers nous. *Le bonheur ou le malheur de l'homme en société n'est jamais qu'un prêté-rendu.* En vain, pour parvenir à ses fins, l'homme le plus astucieux calculeroit, emploieroit tous les ressorts du machiavélisme pour tromper toujours ceux qui l'approchent : *le seul moyen d'être heureux est de faire des heureux.* Les faveurs éminentes de la fortune ne sont pas même nécessaires pour exercer la bienfaisance.

L'homme instruit dont l'existence est consacrée au travail; le philosophe cherchant à perfectionner quelque point de morale; le médecin portant chez le malade sa docte expérience et la consolation; l'artiste rapprochant les hommes vers un centre commun de jouissances; le physicien établissant plus de rectitude dans quelque machine utile,... ces hommes méritans sont presque tous des exemples vivans de modération, de confiance, de bonne foi et de bienfaisance pour leurs familles et leurs amis.

Nous ne pouvons terminer cette esquisse du tableau humain sans y comprendre celle dont le charme embellit notre séjour terrestre. En effet, qu'on nous montre un homme dont le bonheur ou le malheur ne coïncide pas avec le sexe! C'est assez dire que notre existence est en lui. Malheur à qui en abuse ou s'en laisse abuser! Heureux celui qui coule doucement sa vie sous les auspices de ses séductions vertueuses! Le sexe est, dit-on, dissimulé et perfide; oui, en exigeant de lui des efforts dont nous sommes incapables; où est, d'une part, la tyrannie est de l'autre la dissimulation : l'une est la mère, l'autre la fille.

CHAPITRE X

SEDAINE (1)

Les hommes sans génie dénigrent ceux qui en ont, en disant qu'ils ne savent pas écrire. Ceux qui ont du génie, des idées philosophiques, et qui connoissent le cœur humain disent : « C'est bien écrit, mais qu'est-ce que cela nous apprend ? » Toutes les pièces de Sedaine sont restées au théâtre ; l'intérêt est tel, il l'amène si adroitement, ou plutôt avec tant de justesse, qu'on reste attaché à la représentation de ses ouvrages incomparablement plus qu'à ceux qui n'ont que du style et peu ou point de fond. Sedaine ne disserte point, il agit et laisse disserter les spectateurs. Il attaque le cœur, les autres n'atteignent que l'esprit. Il a surtout le talent original de nous attendrir en nous faisant sourire : de faire, comme on dit, rire d'un œil et pleurer de l'autre. S'il vivoit encore, je lui raconterois une petite histoire dont on s'occupoit hier, et dont on rioit beaucoup dans une société ; il en auroit tiré parti. Voici le fait.

Deux officiers autrichiens sont prisonniers de guerre à Paris. Un des deux, tendrement aimé de ses parens, qui sont à Vienne, vient d'obtenir son rappel par échange d'un officier

(1) Voir t. II. p. 107, note.

françois. Mais notre jeune Autrichien étoit chez nous doublement captif; il adore une danseuse de l'Opéra et pleure sur la liberté qu'on lui accorde de retourner dans son pays. Son camarade et son ami veut en vain le consoler en lui disant bonnement que la belle danseuse ne manquera de rien; qu'en secret, lui aussi étoit amoureux d'elle, et qu'il va la prendre pour son compte : à quoi l'autre ne paroît pas fort sensible. Ce conflit de malheur dans le bonheur d'une part, et de bonheur dans le malheur de l'autre, ne laisse pas que d'être piquant, et je crois que Sedaine en eût tiré quelques scènes tragi-comiques de son genre.

Oh! que le monde, que les hommes sont une drôle de chose!

CHAPITRE XI

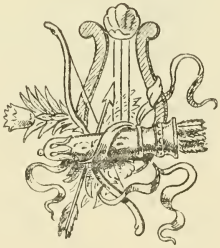
LE NÉCESSITEUX DE DIVERSES CONDITIONS

Le nécessiteux, homme foible et mal élevé, se soumet à son sort. Il demande, pleure, mendie d'abord par nécessité, puis par habitude. Il paroît tellement fait pour son état, il est si résigné, qu'on ne songe guère à le plaindre. On a de la peine à retirer le mendiant de son état abject; il dit qu'on le tyrannise quand on le transfère dans un lieu où, en travaillant, il gagne sa vie. Que cet état est vil, puisque le mensonge y est familier comme *bonjour;* où nous savons qu'on se rit souvent de notre compassion, après l'avoir excitée! L'honnête homme est loin de dégriser la vertu angélique qui vole au secours du malheur; mais en notant les abus de la mendicité et de la gueuserie, il désire les établissemens salutaires, où l'invalide misérable est nourri sans travailler, où l'estropié utilise encore les facultés qui lui restent. Il voit avec plaisir la société délivrée de son hideux spectacle : l'homme avili, déguenillé, à côté de son frère couvert d'or.

A la suite de la révolution de France, qui a abattu tant de fortunes, il faudroit un établissement destiné, seulement, aux familles ruinées qui auroient reçu une bonne éducation. Cet hospice devroit être régi par des gens du meilleur ton; les mères et les filles de famille y travailleroient au

profit de la maison, l'Etat accorderoit avancement et protection à ceux qui, dans cet établissement des plus honnête, iroient se choisir une épouse. Protégeons l'hymen, auquel l'or et l'ambition ne cessent d'être contraires.

Parlons aussi du nécessiteux par infortune, de ces hommes robustes faits pour protéger le faible, donner aux pauvres, et nullement pour demander. Aussi demandent-ils d'un ton brusque qu'il faut comprendre, et quand vous leur avez donné un écu, n'attendez pas de grands remercimens. Tel homme est un joueur qui a tout perdu; un amoureux passionné qui a tout donné à son indigne maîtresse; un fugitif poursuivi par la justice, et qui n'a point d'asile. Dans le temps de la Terreur, vers le soir, sur les boulevards, je fus abordé par un jeune homme grand, bien fait, dont la mise, quoique pitoyable, annonçoit un homme bien né. Il osa me nommer *Monsieur*, puis mon nom, et, dans ce temps, *Monsieur* vouloit dire qu'on détestoit la dénomination de « citoyen » ordonnée par la loi. « Vous m'avez souvent vu à Versailles, me dit-il, je n'ai pas un sou pour aller me coucher. » Je lui donnai les assignats que j'avois dans ma poche; il me quitta brusquement en disant : « Nous nous reverrons. »



CHAPITRE XII

DE LA CONVERSATION FAMILIÈRE

C'est là qu'on apprend à connoître son homme. S'il est faux, il dissimule; mais rarement le voile est assez épais pour cacher tout à fait l'hypocrite. S'il se livre à son instinct, forcément son penchant se décèle. On apprend ainsi si tel penche vers l'avarice, la prodigalité, le libertinage ou les bonnes mœurs, l'ambition, la bonté ou la méchanceté; c'est là que toujours Robin parle de ses flûtes.

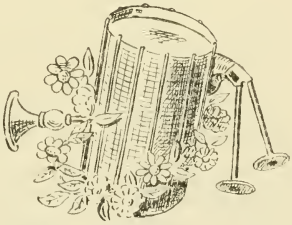
Lorsqu'on a parcouru, familièrement, le cercle de ses connoissances et de ses affections, que reste-t-il à dire et à faire? Entre femmes, c'est la critique des femmes qu'elles mettent en jeu; entre hommes, c'est encore les femmes dont il est question; c'est là l'*ultimatum* (1) de toutes nos conversations familières : quant à nous, la femme est notre véritable pays natal, où nous aimons toujours à revenir.

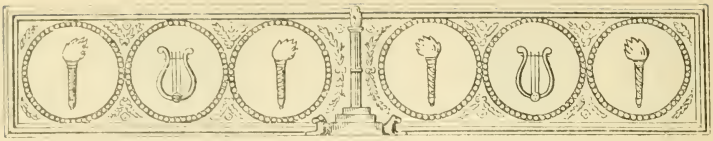
Les femmes aiment à jaser, caqueter avec l'homme de peu d'étoffe; elles priment avec lui; mais je pense, en général, qu'elles ne voyent qu'avec dédain l'Adonis usurpant leurs droits féminins. J'ai cru remarquer qu'elles le traitent plus en femme qu'en homme; qu'elles semblent l'honorer d'une

(1) Pour : l'*ultimum*.

confiance inconséquente, bonne pour lui, mais qui seroit humiliante pour l'homme véritable. Celle qui préfère l'Adonis doit être une espèce de femme virile et forte, participant de l'homme, comme lui de la femme. C'est un échange de sexes, un jeu de la nature qui essaie tout, qui employe tous les moyens *pour faire*, et à qui tout est permis, bon-gré mal-gré nous. On dira que, souvent, la niaise recherche le niais, et *vice-versa*. Oui, mais c'est comme école préparatoire : c'est pour apprendre à oser.

Les hommes entre eux sont plus francs en conversations familières que les femmes entre elles. Dans ce cas, nous n'avons guère de réserves : elles en ont toujours, soit entre elles ou avec nous : chacune garde, sur nous, son secret pour elle. « C'est d'une fausse côte d'Adam que Dieu a fait votre sexe » disois-je à une femme dissimulée au dernier point.





CHAPITRE XIII

FAUT-IL SE MARIER DEUX FOIS ?

Après le bien on redoute le mal : après le mal on ne rencontre pas toujours le bien. Si ce précepte est vrai, quand on a été heureux en ménage, et qu'on est veuf, on redoute l'avenir ; et quand on a été malheureux, on ne croit plus au bonheur : donc, il ne faut pas se remarier. C'est bien dit ; mais les passions qui se jouent de nous ! Ce jeune veuf qui veut cette femme, uniquement parce qu'elle lui résiste ; ce vieux fou qui croit qu'on l'aime, quand on ne vise qu'à ses écus ; et cet autre, doublement fou, qui, pour se venger de ses neveux, qui le désolent, se fait cocu ; et cette vieille folle à qui son miroir (le plus grand menteur des instrumens de vanité) dit qu'elle est encore aimable, et qui, pour se donner quelques retours de jeunesse, épouse le clerc de son notaire ; et ce clerc de notaire qui, chaque soir réuni avec sa maîtresse, calcule combien de jours il reste à la vieille folle. N'en doutons point, ses rhumes, ses catarrhes, ses rhumatismes sont pour eux autant d'échelons vers le bonheur.

Les médecins clairvoyans doivent apercevoir bien des choses sur la mine des héritiers qui les questionnent sur l'état de ceux dont ils attendent la fin !

— Que pense Monsieur le docteur ?

— Ce ne sera rien.

— *(Tristement)* En êtes-vous bien sûr?

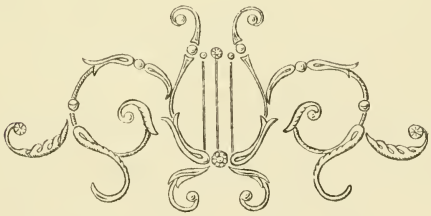
— Sur peu de jours, la guérison sera complète.

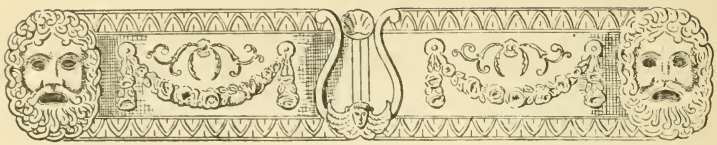
— *(En pleurant)* Oh! mon Dieu! que vous me faites plaisir; j'en pleure de joie!

— Je le vois bien.

Quelle différence de ces faussaires avec ceux dont la vie est attachée à celle de la chère victime souffrante! Je n'ose encore parler ici de la perte que j'ai faite, il y a bientôt trois ans, dans la compagne de ma vie (1). La plaie est trop fraîche. Lorsque je perdis mes trois filles, je l'avois pour soutien; la force de la jeunesse me dominoit, me donnoit une fièvre ascendante, une fièvre vitale; aujourd'hui, c'est une fièvre de mort, un deuil sans remède et sans fin auquel je suis condamné; rien ne me supporte, pas même le bonheur d'une bonne conscience et d'une bonne réputation. Cependant, on ne cesse de me dire que je suis un des hommes les plus heureux de ce monde... Que sont donc les autres?

(1) Aujourd'hui, 20 octobre 1809. (G.)





CHAPITRE XIV

DANS LES SIÈCLES D'IGNORANCE, LEQUEL EST PLUS BÊTE, OU CELUI QUI ADMIRE, OU CELUI QUI SE LAISSE ADMIRER?

C'est ainsi qu'on posoit cette question, dans une société où l'on comparoit, avec emphase, nos productions à celles des temps antérieurs. Je ne fus pas de l'avis des moqueurs, car je crois que l'homme, né parmi des ignorans et dénué de secours, qui s'élève par son génie au-dessus de son siècle, mérite autant et quelquefois plus d'éloges que ceux qui perfectionnent ses essais. C'est la nature et les circonstances qui font les hommes à talens. Au physique, l'attraction existe, et l'équilibre s'établit entre les substances aériennes, de même que celles terrestres s'unissent par homogénéité. . De même aussi, la perfectibilité des sciences cherche à s'établir en niveau commun parmi les hommes. Cependant, tel a plus d'esprit, il subdivise et compare. Tel a les sens plus étendus, il généralise. Tel a l'imagination exaltée, il franchit les bornes de l'espace à nous données, et n'aime que les créations de son délire. Enfin, tel n'aime que l'exactitude mathématique et sourit de pitié aux connoissances

qu'il croit superficielles. Peu importe que ce dernier et tous les autres se croyent au faîte de la grande échelle qui comprend tout, excepté Dieu qui la domine et l'environne. Peu importe, pourvu que chacun dans sa sphère perfectionne la part d'intelligence que la nature et sa nature lui inspirent, et hors desquelles il ne peut être qu'imitateur.

Toutes ces parties réunies forment le grand tout encyclopédique précité. Si, dans les siècles ignorans, tel homme voit au-delà des autres, c'est à juste titre qu'on l'admire; il arrive même qu'on le persécute, parce qu'il dérange l'équilibre mensonger des préjugés reçus : mais enfin il triomphe s'il l'a mérité. Sa découverte est loin de la perfection, on ne fait pas tout d'un élan; mais elle sert d'échelon pour aller plus loin.

On ne songe plus à celui qui a créé l'alphabet pour faire des mots et des phrases qui rendent nos idées : il fut néanmoins le grand faiseur, le prototype de tout ce que nous traçons par écrit, et tous les grammairiens lui doivent hommage. Il ne fut pas l'inventeur de la parole; c'est la nécessité de s'entendre qui en fut l'inventrice. On parloit avant d'écrire; toujours le génie et le hasard ont devancé la règle, comme les peuples ont précédé les rois.

Celui qui divisa la gamme des sons fut aussi le premier maître en musique.

La musique est-elle une langue, une langue proprement dite? Non; elle indique l'intonation des mots et non les mots. Pourroit-on en faire une langue? Je pense que oui. Il est évident que chaque syllabe parlée devient un son, si elle est soutenue et prolongée par la voix : parler, c'est chanter brièvement; chanter, c'est prolonger le son des syllabes en monosyllabes : or, voici le moyen que je pressens pour que la musique soit une langue, et langue universelle si tous l'adoptent. Le télégraphe et l'abbé Sicard (1) peuvent-ils tout dire et tout faire comprendre par des signes? Oui. Eh bien! substituez autant de groupes de sons, différens par les intervalles ou par leurs rythmes qu'ils ont de signes convenus, et l'affaire est faite. Et les accens? Ils

(1) L'abbé Sicard (Roch-Ambroise Cucurron) (1742-1822) succéda en 1789 à l'abbé de l'Epée comme directeur de l'Institut des Sourds-muets de Paris; il se dévoua à l'œuvre avec un talent et un enthousiasme remarquables.

seront les mêmes que ceux de nos langues, depuis la virgule jusqu'au point final.

Revenons à notre question. Dans le temps que florissoit Athènes, le plus sage des Grecs et des hommes disoit qu'il en savoit assez pour croire qu'il ne savoit rien. C'est un aveu bien sage dans celui que chacun révère pour son savoir et sa vertu ; plus il s'abaisse, plus on l'exhausse. Mais Socrate étoit homme et devoit être flatté d'obtenir les éloges qu'il repoussoit. L'amour-propre (que j'ai nommé le levain de la pâte humaine) est tel qu'il nous laisse jouir même de l'admiration de l'ignorant ; on se dit, *in petto*, qu'il n'est pas si sot, puisqu'il nous admire.

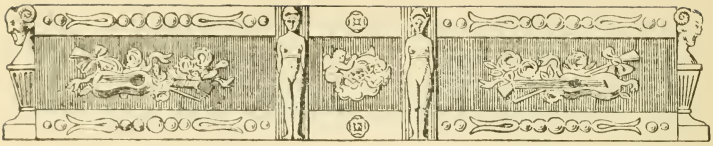
Combien d'ignares en musique me citent tel ou tel de mes ouvrages qu'ils sont incapables de sentir ! Irai-je les rebuter ? Non, il vaut mieux croire qu'ils sont l'écho de quelque connoisseur véritable, c'est autant de pris pour le pauvre amour-propre, l'animal le plus vorace et le moins « rassasiable » qui soit sur la terre, dans la mer et dans les cieux. Si l'on dédaignoit les complimens de la classe ignorante et ceux des hommes à moitié instruits, que resteroit-il ? L'approbation de nos rivaux et de nos maîtres, qui aiment mieux s'occuper et qu'on s'occupe d'eux que de nous.

Concluons : celui qui admire mal à propos donne, il est vrai, la mesure de son intelligence, mais il ne fait de mal à personne et fait du bien à quelqu'un Celui qui se laisse admirer joue son rôle d'homme. On a beau lui dire :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire,

ce vers est fait pour son voisin, et pas pour lui. Plût à Dieu que dans mille ans nous ne soyons pas, en mainte et mainte chose, les sots qu'on admira et qu'on n'admirera plus que comme les défricheurs d'une terre promise dont l'abondante récolte appartenoit à nos successeurs ! Seront-ils plus heureux que nous ? Je crois qu'on jouit plus en espérant qu'en possédant. Mais ils auront de quoi faire, la nature est sans bornes. L'homme, limité dans ses facultés, mais illimité dans ses désirs, pousse sans cesse en avant ; souvent il rétrograde quand il croit

avancer, mais alors ses erreurs lui servent de leçon ; il recommence sur nouveaux frais et se corrige, en attendant que d'autres viennent encore le corriger. Où est la perfection ? Ce n'est pas ici-bas. Je le répète encore avec Montaigne : « On ne sait le tout de rien. »



CHAPITRE XV

UNE LEÇON DE COMPOSITION

Dans les arts, « rien de trop » est le précepte suprême qui n'est connu que des âmes bien nées. L'expérience apprend à établir l'unité : ce n'est pas assez cependant, car on peut être simple sans génie et sans vérité. La simplicité a cela de fâcheux, qu'elle est plate si elle n'est naïve ou sublime ; en cela les extrêmes se touchent, comme en bien d'autres choses.

L'artiste inexpérimenté accumule trop de moyens pour exécuter une seule chose : ce que je dis est sous mes yeux. Un jeune musicien vient de m'apporter son travail ; c'est une scène pathétique. Après l'avoir parcourue : « Ceci n'est pas une scène, lui dis-je, c'est la matière de quoi faire un opéra tout entier, c'est le bloc dont il faut sortir la statue. » Il me prie d'y mettre la main.

— Je ne sais, lui dis-je, si j'ai assez de talent pour faire un bon choix entre ces matériaux : voyons cependant. Lisez-moi d'abord les paroles. (*L'élève lit.*) Vous ne ponctuez pas juste ; ceci doit se dire ainsi. Recommencez. Vous déclamez trop ce vers qui n'est qu'accessoire. Vous n'appuyez pas assez sur celui-ci qui est capital. Recommencez votre lecture... Fort bien. Très bien. Voilà ce que votre musique doit dire.

— Et ce qu'elle ne dit pas? me dit le jeune homme affligé. Je sens que je n'ai pas bien entendu les paroles que j'ai forcé d'entrer sous ma musique.

— Ne vous découragez pas, cette leçon vous servira pour l'avenir. Voyons votre partition. Avez-vous le courage de me voir effacer tout ce qui nuit à l'unité de votre scène ?

— Oui, et de tout mon cœur.

— Votre thème est bien, il est modéré... Ce trait de mélodie est charmant, mais il en dit plus que les paroles n'exigent d'expression ; d'ailleurs, il arrive trop tôt, il épuiseroit la sensibilité des auditeurs. (J'efface, et je vois rougir mon jeune homme.) Ne le regrettez point, il n'est pas perdu. J'ai remarqué, plus bas, un vers sentimental qui appelle ce trait mélodieux... Ceci est de l'emphase, et des répétitions de paroles plus qu'inutiles. (Et je barrois à mesure). Ceci est très bien... Voici l'endroit où votre trait de mélodie est appelé : chantez-le. Sentez-vous qu'il est plus favorablement placé ?

— Cent fois mieux...

— Effaçons ces roulades, elles dégradent votre scène... Ces traits de final redoublés et triplés annoncent trop de prétention ; cela veut dire : Admirez-moi ! Effaçons-en la moitié. Il ne vous reste que quelques lacunes à remplir, faites-le chez vous, mais n'ajoutez pas d'idées principales à ce qui est, car vous retomberiez dans la surabondance que nous venons de faire disparoître.

— Que vous êtes heureux, me dit le jeune homme, vous sentez de suite ce qui convient à la chose et aux paroles.

— Que dites-vous, mon ami ? J'ai fait cent fois pour moi ce que je viens de faire pour vous.

CHAPITRE XVI

LES GRANDS CRIEURS SONT LES PREMIERS BATTUS

Jamais la philosophie ne fut plus déshonorée que du temps des sophistes d'Athènes ; là, véritablement, les cris et le vertige avoient remplacé le bon sens. De même chez nous les sophistes disputeurs, connus pour tels, dont le stupide amour-propre s'accuse en paroles oiseuses, sont redoutés dans nos sociétés comme les vrais ennemis de la raison et du bon goût. Avoit-on plus de goût à Athènes qu'à Paris, pourroit-on se demander? Le goût n'est pas où est le génie ; témoins tous ceux qui inventent avec force et hardiesse : Shakespeare, Sedaine, Beaumarchais, Lemercier, même Corneille ; mais combien leurs élans sont supérieurs à la froide raffinerie (1) de certains auteurs qui n'inventent rien !

Dans une assemblée publique ou particulière, plus ou moins nombreuse, l'homme prudent qui sait attendre et qui, après avoir laissé passer le flux de paroles des exaspérés, rassemble toutes leurs idées, qu'il approuve ou combat, en y ajoutant ses propres idées, a un grand avantage sur tous : 1° parce que la discussion est mûre ; 2° parce que les disputeurs sont exténués ; 3° parce que la question ayant été vue sur toutes ses faces, le dernier arrivant a l'avantage du résumé général ;

(1) Pour : raffinement.

4° parce que ceux qui doivent sanctionner la question lui donnent volontiers leur assentiment, pour en finir et se débarrasser d'une trop longue discussion

Chez l'artiste, rien de plus funeste que de montrer le terme de son savoir : l'imagination vit d'espoir et meurt en cessant d'espérer. Le mal commence souvent aux limites du bien, et le bien se dénature quand il est excessif. Donnons donc assez pour aiguiser les désirs, jamais trop pour les épuiser. En outre, la modération donne la continuité ; celui qui dépense avec profusion est bientôt ruiné. Ce qui est au comble n'est point de durée. On peut exister dans une région moyenne, mais on perd la tête si l'on s'élève au-dessus de sa sphère. *In medio virtus* est un vieil adage bien senti. La nature même s'oppose au complément absolu de toutes créations. Tout est lié à quelque chose dans le monde physique et moral, et, pour joindre une chose à une autre, il faut qu'il y ait nécessairement entre elles une condescendance réciproque. Un objet parfait est hors rapports avec tout autre : *c'est Dieu*. En tout, la sagesse mène loin, et l'imprudence est arrêtée dans ses courses vagabondes. Nestor a vécu trois cents ans, dit l'histoire ; quand on retrancheroit un siècle d'exagération de sa longue vie, le patriarche de la sagesse auroit encore plus que doublé le terme ordinaire de l'existence humaine.

Voyez le bon écuyer conduisant son cheval ; il est comme immobile sur sa monture ; si l'animal est docile aux règles de l'équitation, s'il veut s'émanciper, l'écuyer le devine au mouvement de ses oreilles, et d'un mot il le retient. S'il récidive, il pique ou frappe le coup de maître, si à propos que l'animal sent ne pouvoir lui résister. La punition est si prompte, si juste, si proportionnée à la faute, que forcément il faut qu'il se soumette. Etre caressé ou battu est un alternatif sentimental reconnu de tous les animaux domestiques. Il n'est malheureusement pas d'autre moyen de s'expliquer avec les bêtes, homme ou cheval. Quand le raisonnement en paroles est inintelligible, il faut absolument recourir à « martin bâton », qui se fait mieux entendre.

L'homme ne marche que par intérêt ; sans lui il reste dans sa chère paresse. Si la gloire est son véhicule, une

feuille de laurier suffit pour l'enflammer. S'il est matériel et sans émulation, le bien ou le mal physique ont seuls accès sur sa masse presque inanimée. On frappe l'esclave enlevé de son pays jusqu'à ce qu'il obéisse, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit esclave de l'homme, au lieu d'être celui de la nature. Dans les régions chaudes ou froides, la paresse est extrême dans l'homme; en France, où il ne fait ni chaud ni froid, l'activité lui est naturelle. La gloire fait plus sur nos soldats que les peines afflictives; elles sont pour nous une denrée exotique, autant qu'elle est indigène pour d'autres peuples. La parole est naturelle à la femme : plus on raisonne en soi, moins les paroles abondent. La parole est abondante mais diffuse quand elle part avant la pensée. Si elle part en même temps, on divague encore : c'est le chaos, où tout est, sans que rien soit à sa place; mais si l'on réfléchit longtemps à une chose avant que de l'énoncer, les idées sont en ordre et en place; on dit tout ce qu'on peut dire sur le sujet occupant, après quoi quelques autres y ajoutent ou disent le reste.

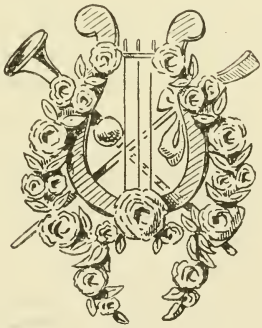
La femme, en général, manque de force pour suivre un raisonnement jusque dans ses conséquences finales. Le premier mouvement, souvent bon, lui appartient; tout le reste est à l'homme. La première impression qui la frappe, étant la meilleure, doit s'appauvrir dans l'analyse; l'homme, au contraire, acquiert des forces par le travail de son esprit. Ceci explique les facultés physiques des deux sexes : l'un est foible, et s'oblitère par les efforts; et ce n'est qu'à coups redoublés que l'autre, plus robuste, parvient aux sensations désirées. La femme semble être en tout l'inverse de l'homme; elle va du mieux au pis, et lui du pis au mieux : ils sont le simulacre des mouvemens contraires.

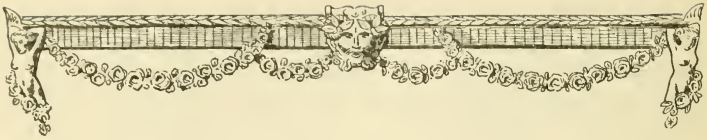
Nous aimons mieux la femme qui parle que celle qui ne dit rien, et nous avons raison. L'être excessivement sensible qui sait réprimer ses élans est dangereux. L'eau prête à bouillir cesse de chanter. Le feu qui *broninne* prépare l'explosion (1). « Qui ne dit rien consent » n'est pas toujours

(1) *Broninner* est un vieux mot liégeois que ne possède pas, je crois, la langue françoise. (G.) Sans doute de *brognî*, bouder.

vrai ; souvent, qui ne dit rien attend sa revanche, surtout dans les femmes. J'en connois une qui, pendant nombre d'années de malheur, me répétoit ces trois mots : « Mon ami, *le temps viendra !* » Et le temps est venu, elle s'est vengée sans rémission. Il est, dira-t-on, chez les femmes amantes, des heureux momens, préliminaires de consentement où elles cessent de parler. Non ; il y a contrainte, soupirs, rougeur ou larmes, qui disent plus que le discours. Dans ce cas, c'est quand tout est dit que l'on parle, et l'on ne parle que parce qu'on n'a plus rien à dire. Dans tous les extrêmes, Corneille l'a dit :

Il faut des actions, et non pas des paroles.





CHAPITRE XII

SUR LES PORTRAITS

On ne doit pas s'étonner qu'on dispute depuis si longtemps sur les facultés des sens. La pensée, qu'on peut regarder comme une attribution du tact, et les autres sens montrent de telles différences dans chaque individu (qu'on nomme raisonnable) qu'il est impossible d'en déterminer les limites. De quelle patience doit être muni le peintre de portraits? Dix personnes reconnoissent leur ami; puis arrive le père du modèle, qui ne reconnoît pas son fils. Pourquoi? Parce que nous voyons tous avec des yeux différens, et le peintre aussi. Nous attachons chacun un caractère distinctif à chaque physionomie, la plupart dans le regard; d'autres, dans la bouche ou le nez. Je crois que le peintre de portraits qui réussit le mieux est celui qui saisit le caractère des yeux. Souvent, au lieu de faire la ressemblance de son modèle, il attrape celle de son frère, de sa sœur ou de tout autre parent : c'est un personnage de son genre, de sa famille, mais ce n'est pas lui.

Il n'y a que ceux qui sont marqués par quelque difformité qui soient reconnoissables pour tous; mais, dans ce cas, le peintre est bien embarrassé; car pour ne pas déplaire à son

modèle, il n'ose qu'effleurer ce qui crève les yeux de tout le monde. Disons donc qu'il est peu de portraits (mais il en est) dont tout le monde soit satisfait.

Je crois l'avoir déjà dit quelque part : un assez mauvais peintre, qui louchoit, a peint toute ma famille, et nous louchons tous (1) ; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que moi, le seul qui ai un œil qui tire un peu à droite, je suis celui de tous qui louche le moins dans ces peintures. Seroit-ce que deux louches qui se regardent se rectifient? Non, car j'ai vu que le peintre louchoit. Cependant, aux yeux près, nous sommes tous ressemblans; c'est le commun mérite des peintres médiocres.

La charge d'un objet est facile à faire; mais réunir la grâce, l'esprit à la ressemblance, savoir distinguer au juste ce qui caractérise son modèle, est chose aussi rare que difficile. Le peintre doit être content quand on lui dit que son modèle est embelli, sans être moins ressemblant. Quant au modèle, sa charge ne lui plaît jamais : il croit qu'on a peint son grand-père; s'il est flatté, il pense qu'un habile homme tel que son peintre n'a pu trouver qu'en lui ce qu'il a mis sur la toile. On oseroit presque dire qu'avec tous les portraits d'une famille on pourroit faire celui d'un d'eux, qui seroit très ressemblant.

Ce n'est pas là le jugement qu'on a porté de deux de mes portraits, l'un dessiné par Isabey avec toute la grâce et l'esprit que cet artiste sait donner à ses productions (2), l'autre peint à l'huile par Robert Lefèvre, que tout Paris a trouvé frappant au Salon de 1810, et qu'on a comparé aux chefs-d'œuvre de Van Dee (3). Si mes traits méritent d'être conservés dans la mémoire des hommes, on les retrouvera dans ce portrait, offert par l'artiste à la société des *Enfans*

(1) Ce détail n'est acté par aucun des biographes de Grétry; on ne le retrouve pas non plus dans les diverses effigies du maître, et cela peut-être pour la raison, assez étrange, qu'en donne ici Grétry lui-même.

(2) C'est ce portrait que nous avons reproduit en tête du tome III de la présente édition.

(3) Grétry estropie ici,de curieuse façon, le nom de Van Dyck : erreur assez inattendue de la part d'un compatriote de l'illustre peintre anversois.

d'Apollon, et recopié par lui-même pour complaire et être donné aux artistes du Théâtre Feydeau (1).

Les arts ont les mêmes règles. En musique, il faut déclamer juste : c'est la charge. Il faut faire de la déclamation un chant agréable : c'est la grâce et l'esprit. Trop de science et de complication d'accords gâtent le chant. La nature est savante, mais sans effort. Pour l'artiste, l'art est de cacher l'art. Au théâtre, j'entends souvent dire : « Comme c'est fait ! » J'aime mieux entendre dire : « Comme c'est beau ! »

Roquelaure, bouffon d'un ancien roi de France, étoit choqué qu'on ne trouvât jamais ses portraits tout à fait ressemblans (seroit-ce parce qu'un bouffon varie son masque selon ses viles plaisanteries ?). Enfin, dans une demi-obscurité, il met son visage dans un tableau découpé ; les dames de la cour le trouvent ressemblant. « Cependant, dit une prude, je lui trouve le nez un peu gros... » — « Vous mentez, dit le tableau parlant, car c'est moi-même ! » A la vue d'une femme, il y en a qui diront qu'elle est jolie ; d'autres, qu'elle n'a rien qui les charme ; car ses yeux, dira celui-ci, sont trop petits. « C'est ce que j'aime en elle, dira l'autre, son regard est fin et malin. » — « Oui, comme celui d'une souris. » Voilà ce que j'écoutois l'autre jour dans un salon. « Qu'en dites-vous, me demanda le détracteur de la dame ? » — « Je dis que vous n'aimez pas les souris, et que Monsieur les aime », fut ma réponse.

(1) L'éloge que Grétry fait de ce portrait semble aujourd'hui très exagéré. Grétry y est représenté très vieux, un peu cacochyme et, en somme, fort ennuyeux à regarder. Ce n'est pas du tout sous cet aspect que nous aimons à nous figurer l'auteur de tant d'œuvres charmantes. Ce portrait, peint en 1809, appartient actuellement au musée de Caen.

Rappelons à ce sujet que l'iconographie de Grétry est très nombreuse. Elle comprend notamment les noms de Mme Vigée-Lebrun (1785), Laure, Mellier, Isabey, Everard, Moreau le Jeune, David d'Angers, Lefèvre, Pierre Adam, Perlet, Mme Grétry (fille du peintre Gromdon, élève de Greuze), Pajou, Conasson, Flatters, Ruthiel, Jehotte (médailles). Dans *Grétry, sa vie et ses œuvres,* Michel Brenet a donné la liste à peu près complète de ces effigies.

Les trois portraits choisis par nous pour illustrer les trois premiers tomes des *Réflexions d'un Solitaire* ont été exécutés respectivement d'après le tableau de Mme Vigée-Lebrun, d'après le buste de David d'Angers et d'après le dessin d'Isabey. Ils représentent Grétry à trois époques de sa vie : dans sa jeunesse, à sa maturité et dans sa vieillesse.

CHAPITRE XVIII

QUE LE CARACTÈRE DE L'HOMME ET SON TALENT PRINCIPAL ONT TOUJOURS DES RAPPORTS ENTRE EUX

On ne fait bien une chose que quand on en possède l'instinct. Chaque animal a le sien, et n'a guère que celui-là : c'est pourquoi il est vigoureux. Quoique l'homme pris collectivement, et dans les climats divers, possède tous les instincts, un seul instinct se déclare en lui supérieur aux autres. L'homme est imitateur, il est vrai ; tant pis pour lui s'il imite au contraire de sa vocation, car alors il ne peut être qu'une fausse dérivation de sa nature. Le premier bienfait de l'éducation est donc de pressentir à quoi tel homme est appelé. Si rien ne l'émeut encore, attendons. S'il est ému pour la première fois, observons son genre d'émotion. S'il est indécis entre divers objets, laissons-lui le temps de préférer, il ne tardera pas à se décider.

L'homme ne sort de son instinct principal qu'avec effort : c'est de là que proviennent ses tics, ses grimaces, et le charlatanisme des sciences et des arts. On ne peut sortir du naturel qu'en donnant, plus ou moins, dans l'excès contraire. La beauté n'est pas exempte de ce défaut : quel dommage ! disons-nous quelquefois en voyant une belle femme. C'est qu'alors, voulant être plus que belle, la nature cède à l'art de la coquetterie ; une

mine factice remplace les traits les plus touchans, les plus spirituels, et ce superlatif défectueux redouble à chaque fois qu'on l'observe. — Non, on s'y accoutume. — Tant pis, c'est prendre la gauche pour la droite.

Si le talent de l'homme dérive de son instinct, il est bien essentiel de consulter sa vocation avant que de lui assigner un poste qu'il doit occuper avec honneur. D'abord, l'adolescent n'aime aucune espèce de gêne ni d'étude; mais à mesure que se développe en lui l'amour-propre (qui est inné comme l'amour de soi-même), l'exemple d'autres adolescens, caressés, fêtés parce qu'ils s'appliquent, le provoquent. Il est cependant des études qu'il n'aime point, et pour lesquelles il montre de la répugnance; cet indice suffit pour qu'on ne le violente pas; car je ne pense pas qu'il existe un aigle dans aucune science, dans aucun état, qui y ait été conduit de force. Mais si le génie de l'homme lui inspire son genre de talent, celui-ci à son tour modifie son caractère, et dès lors les deux ne font qu'un. Que de nuances pour l'art imitateur dans les hommes à talens divers, quoique ne formant tous qu'un fesseau tendant à la perfectibilité générale ! Le géomètre ne prise que ce qui est compassé. Le poète n'admire que la fiction. Le musicien n'entend partout que du chant, et le peintre, dans les objets, ne voit que sa peinture. En voyant passer une procession de mathématiciens, un poète comique me disoit à l'oreille : « Voilà monsieur A; voilà monsieur B; voilà monsieur X (et celui-là étoit boiteux). » — « Que dira-t-on de nous tout à l'heure, lui dis-je, quand nous passerons ? » Laissons à chacun son allure.

Apollon n'épousa ni Minerve ni Uranie ; de cette heureuse mixtion de génie et de sagesse eût sans doute résulté le plus bel ensemble; mais nous existions avant la fable ; elle fut faite sur nous, et non pas nous sur elle. Il est impossible que chacun ne porte pas les stigmates de sa passion et de son occupation favorites ; il n'est que l'hypocrite qui sache se contrefaire, et ce talent, maudit de Dieu et des hommes, est l'exécration de l'habitude et le dernier degré de la corruption humaine.

L'homme des sciences et des arts n'a rien à dissimuler, sa vie est dans ses productions; c'est par elles qu'on les jugera, comme les rois par le bonheur de leurs peuples.

Révérons celui qui passe doucement sa vie en s'occupant de ce qui peut nous plaire, nous instruire et nous rendre meilleurs. En contemplant l'illustre enceinte, le cabinet d'étude de l'homme déjà célèbre, disons : — Le voilà, lui ; voilà son existence, sa vie; c'est de ce lieu, de ce point qu'il est parti pour voler à l'immortalité. Quelque divinité réside dans ce lieu : c'est Minerve, Uranie, Apollon, Vénus ou l'Amour. Malheur à l'adepte, au néophyte, à l'aspirant aux sciences, qui ne se sent pas ému et rempli d'une noble émulation à l'aspect de ce sanctuaire vénérable !

CHAPITRE XIX

QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

Question souvent reproduite et jamais assez résolue. Il semble qu'on craigne de la résoudre, de peur de cesser d'en parler.

Qu'est-ce que l'amour, ou : qu'est-ce que la vie ? Synonyme, en quelque sorte ; car si l'un est fugitif, l'autre est à son déclin.

Au physique, c'est l'irritation des nerfs au suprême degré de plaisir, comme la luxation et l'amputation le sont de la douleur.

Trois de ces plaisirs, presque mortels, équivalent souvent à une douleur mortelle.

La nature a voulu, là, réunir toutes ses forces, tous ses charmes pour perpétuer l'être.

Au moral, c'est le bonheur de subjuguer celui ou celle qui ose s'attribuer notre hommage, en nous forçant de l'adorer.

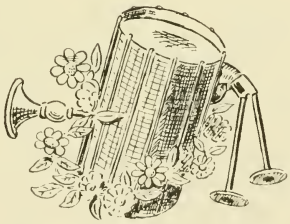
— Quoi, tu n'es pas un ange ? disoit un homme, en ravissant des faveurs indécentes à sa maîtresse.

— Tu serois bien fâché que cela fût, répondit-elle, tu n'aurois pas le plaisir de m'humilier.

On diroit que l'arrière-pensée de l'homme désireux (pensée dont lui-même se rend peu compte) soit de subjuguer l'objet qui le force à fléchir le genou. Toutes les bassesses qui avilissent son être hautain ne lui coûtent rien pour réduire une cruelle.

Les supplications, les soupirs, les larmes, tout lui est arraché par sa passion ; mais il pressent déjà que tout sera réparé à l'instant de sa victoire. C'est donc par une espèce d'instinct que la femme lui fait payer d'avance le prix d'une victoire tout entière pour l'homme, et dont il ne reste souvent à la femme que la peine de mûrir et de produire le fruit de l'arbre de vie. D'après cette hypothèse, la coquetterie, si souvent perfide, que le sexe exerce envers nous, ne seroit-elle pas une vengeance anticipée du crime de profanation à laquelle toute femme sait être destinée en s'unissant à l'homme ?

Dans la nature, tout choc a sa réaction ultérieure ; mais chez la femme, douée de tant de finesse et d'esprit prophétique, la réaction peut devancer l'action même, dans tout ce qui doit l'humilier un jour.



CHAPITRE XX

SUR LE DANGER DES HONNEURS PUBLICS RENDUS AVANT DÉCÈS; LETTRES RELATIVES A L'ÉRECTION DE MA STATUE

Lisez l'histoire ancienne. Que de monumens élevés à la gloire d'hommes puissans, qui après eux ne sont devenus que des souvenirs de leurs turpitudes, qui n'attestent que la bassesse de leurs courtisans, et qui n'ont donné à leurs noms qu'une odieuse immortalité !

Il est possible que les honneurs rendus avant que d'être mérités puissent, quelquefois, contenir le penchant d'hommes aussi puissans que vicieux; mais il est plus probable encore qu'un jour, fatigués de se contraindre, ils ne se portent avec plus de violence vers les excès qu'avec effort ils avoient réprimés. C'est la digue qui s'oppose aux flots, qui tôt ou tard bravent l'industrie humaine en portant partout le ravage.

Les Syracusains, redevenus libres, firent jadis le procès aux nombreuses statues qu'ils trouvèrent chez eux, ou plutôt aux personnages qu'elles représentoient; toutes furent condamnées, excepté celle de Gélon, homme respectable à tous égards. Les talens honorables et honorés des artistes sont moins sujets à

déchéance, j'en conviens; si après eux leur art se perfectionne de plus en plus, ils méritent la gloire immortelle de l'initiative; ils ont frayé une route sûre à leurs successeurs et à leurs émules.

Les philosophes ont toujours cru qu'à la mort seule de l'homme célèbre on peut juger de sa vie passée; donc, les monumens publics, en général, ne doivent lui être déférés qu'après décès. Tant qu'il existe, jouissant du suffrage de ses contemporains, il doit lui suffire d'espérer après lui une plus ample récompense; cette émulation le rend plus laborieux, plus utile; sa tranquillité même y est intéressée : moins célébré, il n'existe chez les autres qu'une passive envie. Ceux qui ont obtenu des succès éclatans ont dû remarquer que toujours ils ont été suivis de quelque réaction pénible; c'est l'envie aux doigts crochus qui s'attache à tout; c'est le monstre qui jamais ne sommeille; c'est l'égoïsme universel qui croit qu'on lui ravit tout ce que d'autres possèdent en mourant. L'homme célèbre contente l'envie; tout est dit, il n'effrayera, n'humiliera plus la médiocrité de ses rivaux; au contraire, tout ce qu'il a fait de bon leur servira pour déprécier l'œuvre et le talent de ceux qui vivent et qu'ils redoutent. De son vivant on publioit le moins possible ses qualités, et l'on proclamoit ses défauts; après lui, on atténue ce qu'il a de faible pour rehausser son mérite.

Quand Pergolèse florissoit (à ce que m'ont dit de vieux professeurs de Rome, ses contemporains) on lui reprochoit la *scarsezza dei passaggi*, la rareté des passages; c'est-à-dire qu'il ne sacrifioit pas la vérité dramatique au gosier du chanteur. Après sa mort, c'est cette même vérité déclamatoire, métamorphosée en chants heureux, qui a fondé sa réputation et sa gloire. Soit qu'il s'agisse de l'homme de lettres ou de l'artiste suranné, de son temps, se dit-on, cette faute de goût n'en étoit pas une; cette élocution étoit de mode; tout ce qui sent la gravelure aujourd'hui n'étoit point indécent alors, tant l'âme de nos pères étoit franche, pure et sans malice; et, soyons-en sûrs, l'apologie que nous faisons d'eux aujourd'hui, ils la faisoient en se rappelant leur devanciers : la manie de l'homme est de regretter le passé, d'espérer l'avenir pour déprécier le présent.

Il faut donc opter : n'être grand qu'après décès, si l'on ne veut pas souffrir de son vivant. Mais, que dis-je? il ne dépend

pas de l'homme en réputation de se cacher aujourd'hui pour briller demain ; à son insu, ses ouvrages parlent ; on se déclare son partisan, son enthousiaste ; on lui fait ainsi trois partisans et dix ennemis qui bataillent pour et contre lui, sans qu'il puisse y mettre obstacle. La réputation de l'homme qui se distingue est une propriété publique qu'il est forcé d'abandonner à qui veut s'en emparer. Dix le proclament, cent le jugent avec plus de rigueur et mille le mettent à sa place, à l'aide du temps qui régularise tout ; lui seul est le grand maître qui fait taire les roquets qui ne vivent que de dépouilles, qui calme les exaspérés et qui établit le mérite réel sur des bases inébranlables.

On vient de m'ériger une statue au théâtre Feydeau (qui a succédé au théâtre Italien, pour lequel j'ai composé la majeure partie de mes opéras). Un amateur passionné de ma musique, et de toute bonne musique sentimentale, M. Hippolyte de Livry (1), en a conçu l'idée et en a fait la dépense. La statue de *Saint-Vincent de Paul*, vraiment belle, et qui a fait la réputation du statuaire Stouf (2), l'a fait choisir pour exécuter la mienne de mon vivant. Les comédiens du théâtre Feydeau ont agréé l'offre que M. de Livry leur en a faite, en exigeant que lui et Madame son épouse entrassent toute leur vie et sans rétribution à leur théâtre. Voilà de bien grandes faveurs qu'on daigne m'accorder ! Plût à Dieu que l'envie ne me fasse pas payer cher un honneur que j'ai tâché d'éloigner ! Je pouvois, dira-t-on, m'opposer formellement au vœu de M. de Livry et des comédiens ; on dira que c'est par amour-propre que j'ai cédé. Cependant, ceux qui me blâmeront n'ont-ils jamais été forcés d'accepter, avec reconnaissance, ce qu'ils eussent voulu refuser ? De quoi m'eût servi un refus formel aux yeux des critiques ? Ne sait-on pas que l'amour-propre, qui tire parti de tout, joue son rôle en refusant un bienfait, comme en l'acceptant ? J'ai donc accepté tacitement ; néanmoins, je veux qu'on sache que tout

(1) Voyez, sur le comte Hippolyte de Livry, le tome 1er (chap. 3 du vol. II, et note). Le très curieux portrait que trace plus loin de lui son protégé Grétry vient à propos jeter quelque lumière sur ce personnage obscur et original, dont on ne connaît guère qu'un *Recueil de lettres écrites à Grétry et à son sujet*, devenu rarissime.

(2) Grétry a écrit : *Stout*, par erreur ou par distraction. Jean-Batiste Stouf (1742-1826), membre de l'Institut, se fit connaître par quelques œuvres de sculpture honorables. La statue dont parle Grétry était en marbre blanc. Le musée Grétry, à Liége, en possède la photographie.

étoit convenu par acte notarié entre M. de Livry et le sculpteur, avant que j'eusse connoissance de cette affaire; que deux de mes bustes avoient servi à Stouf pour prendre ma ressemblance et qu'enfin je n'avois nul droit de m'opposer à ce que l'amateur zélé de ma musique eût chez lui mon portrait.

Quand je sus qu'on me destinoit au public, je réclamai; on m'opposa mon âge, ma longue carrière dramatique terminée, on voulut me persuader que déjà j'étois au rang des morts de mon vivant et que, n'ayant plus de rivaux à craindre, j'étois à l'abri de l'envie. Mes confrères de l'Institut, que je consultai, pénétrés d'enthousiasme pour les progrès des arts, s'écrièrent que, depuis les Athéniens, aucun particulier n'avoit eu cette louable envie; ils m'obligèrent ainsi d'acquiescer à un bienfait auquel, disoient-ils, je n'avois pas le droit de m'opposer. Pouvois-je résister à des vœux si empressés? Pouvois-je dédaigner les démarches touchantes que M. Rousselin n'a cessé de faire pour accélérer l'inauguration de l'effigie de son vieil ami (1)?

Je devois ce sommaire historique à ceux qui me soupçonneroient d'avoir recherché l'honneur qu'on a bien voulu me faire, malgré mes sollicitations contraires. Cependant, elles ne diminuent point la reconnoissance que je dois aux artistes du théâtre Feydeau qui ont adopté mon image en donnant des témoignages de générosité à l'amateur passionné de mon art, auquel l'initiative du projet appartient tout entière, et qui regrette sincèrement d'avoir été forcé de partager avec les artistes sociétaires un bienfait dont il auroit voulu seul conserver le mérite.

D'où vient, dira-t-on, cet enthousiasme de M. de Livry? Est-il musicien? Comprend-il mieux que tout autre les beautés des arts, et le mérite d'un artiste? Ces questions, et surtout l'homme qui y donne lieu, demandent explication. M. de Livry n'est pas musicien; c'est par instinct qu'il sent la musique; en cela, c'est un homme presque unique; du moins jusqu'à ce jour je n'ai pas rencontré son pareil et, ne fût-ce que comme être

(1) M. le consul Rousselin est connu dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages remplis de goût, de grâce et d'esprit. (G.)

Le Rousselin dont parle Grétry est vraisemblablement le comte Rousselin de Corbeau de Saint-Albin (1773-1847), homme politique et publiciste, tout d'abord ami de Danton, sous la Révolution, pendant laquelle il se faisait appeler Rousselin tout court, plus tard redevenu le comte de Saint-Albin, et l'ami de Louis-Philippe.

extraordinaire, il est digne de l'attention de ceux qui aiment à rechercher les causes dans leurs effets. Je ne trahis point ici les secrets de sa conscience ; ses écrits, livrés au public par la voie de l'impression, où il dévoile franchement ses goûts, ses sentimens, son originalité, me dispenseroient de parler de lui, s'il avoit pu en même temps nous entretenir de ses qualités personnelles.

La nature et l'éducation font l'homme ; la première donna à M. de Livry l'extérieur aimable, avec l'âme la plus excessivement sensible que, peut-être, on vit jamais. L'éducation ne pouvoit manquer à un homme de son rang ; mais, on le sait, l'éducation de l'ancienne noblesse de France consistoit plus à perfectionner l'extérieur du corps, que d'apprendre à l'homme à diriger ses passions. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on fût parvenu à oblitérer en lui l'extrême sensibilité de son âme ; sensibilité dont il se plaint, dont il reçoit des atteintes cruelles, et qui sont néanmoins pour lui une source intarissable de voluptés.

On croit communément, dans le monde, que c'est pour se singulariser qu'il affecte d'être sensible outre mesure, c'est-à-dire outre la mesure commune ; mais pourquoi donc la nature n'auroit-elle pas fait celui qui ressent ce qui échappe à tant d'autres ? Nous voyons souvent jouer la sensibilité ; mais nous apercevons aussi la grimace qui l'accompagne et la décèle. Chez l'homme dont je parle, c'est l'opposé, une contraction d'âme, des larmes qui s'échappent de ses yeux, presque honteux de lui-même, il est frappé comme par électricité sans qu'il puisse éviter le coup. A l'aspect d'une belle femme, surtout si elle est malheureuse, d'un bel enfant, d'un bon animal maltraité, d'une fleur profanée,... sa poitrine s'oppresse et laisse échapper des soupirs. Sans être, comme je l'ai dit, nullement musicien, une note, une seule note heureuse (et, je l'atteste, il ne se trompe point) lui arrache un cri de bonheur qu'il retient avec peine au spectacle public. Sans me connoître autrement que par mes foibles talens, il m'aime, il fait faire ma statue. Après notre connoissance, il se plaint à moi de mon cœur, qui, dit-il, ne lui est pas assez dévoué. Je lui réponds que je redoûte les effets de son imagination trop active ; que l'excès en amitié, comme en amour, conduit à l'inconstance. Il lit mes *Essais sur la musique* ;

le chapitre surtout où je parle de mes trois filles, mortes à l'aurore de leur âge, comprime son âme au point de me reprocher de vivre après un tel malheur. Pour lui, dans certains cas, la sensibilité mesurée sur la raison est monstrueuse. Tout est extrême dans cet homme, excepté la haine personnelle et individuelle, qui n'a point d'accès sur son âme. Tous les genres de sensibilité sont chez lui comme en dépôt. Son épée, sa bourse sont au service du malheur et, par une singularité inconcevable, il hait l'homme en général, qu'il place au-dessous du chien, qui, comme lui, est aimant par instinct de nature.

Cependant, ce noble chevalier a son côté foible, et j'ose ici l'interpeller, lui demander si l'on pourroit lui confier sa femme, sa fille ou sa maîtresse? Non. Quoique la probité et l'honneur soient ses idoles, on devroit craindre que, malgré lui, il ne fût entraîné, trahi par son excessif penchant pour le sexe, et que, même en respectant le dépôt de l'amitié, il n'incendiât, par ses rapports, le cœur de l'objet confié. Il ne faut pas jouer avec la nature, et mon chevalier est très naturel. Si tel être ainsi fait, prévoyant vos craintes, vous rassuroit par ses protestations, vous pourriez y compter ; mais, nouveau Tantale, il brûleroit, périroit de vos mains près de l'élément salutaire dont l'honneur lui défend d'approcher. Quoique la vertu ne joue pas ici son plus grand rôle, convenons qu'il est peu d'hommes capables de le remplir plus exactement. Les procédés d'honneur et de probité sont d'institution morale et faciles à observer ; mais il faut une vertu surnaturelle pour triompher du penchant le plus impérieux qui soit dans l'homme. D'où viennent tant de singularités énoncées dans les écrits de M. de Livry? Parce qu'il est ainsi fait, et qu'il dit tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense. Tout autre voileroit en partie ses sentimens; c'est ce que chacun fait, pour ne choquer ni l'usage, ni les mœurs reçues, et l'on trouve plus singulier que M. de Livry convienne de ses opinions, qu'on ne trouve étrange qu'il éprouve les sensations qui les lui donnent. C'est un défaut, si c'en est un, qui provient de l'éducation chevaleresque qu'on donnoit à nos gentilhommes ; franchise et loyauté étoit leur devise; mais le préjugé de la naissance, des instituteurs serviles, gâtoient leur naturel en les plaçant trop au-dessus du commun des

hommes ; alors, ils franchissoient les bornes raisonnables qu'on se fait, en général, une loi de respecter.

Revenons à mon chevalier. Il peut n'être pas fait comme tant d'autres ; il souffre trop des actions ordinaires et basses pour pouvoir dissimuler son ressentiment ; enfin, s'il se singularise, il ne fait tort qu'à lui. « Je puis avoir une tête fort extraordinaire, m'écrivoit-il un jour, mais mon cœur et mon âme sont bien plus extraordinaires encore. »

C'est l'étude de la nature et du cœur de l'homme qui peuvent seuls le rendre plus heureux et moins susceptible. En lisant les bons ouvrages de physique, il verroit que nous apportons tous, de même que lui, des dispositions à tel caractère ; et que tel être, malheureusement né, qui se soustrait de moitié à ses inclinations vicieuses, remporte une plus ample victoire que celui qui n'a presque rien à faire pour être supérieur aux autres. Quand on a bien conçu ce principe des principes, alors l'indulgence descend dans le cœur, et l'on regarde un homme affligé d'immoralités comme une malheureuse plante vénéneuse qui ne peut être autre que ce qu'elle est. Fuyons-la, fuyons un tel homme, mais plaignons-le. M. de Livry ne plaint personne, il aime ou abhore ; et, né timide, il ne manifeste que son amour et retient en lui la haine particulière qu'on lui inspire. J'ai souvent pensé qu'il lui faudroit un monde fait pour lui ; des anges, des hourris ne respirant qu'amour ; et, pour comble de grâce, une aimable éternité qui ne laissât pas présager la fin d'un tel bonheur. Où trouver dans notre amas de matière cette perfection chimérique ?

La religion et ses mystères eussent peut-être été l'aliment le plus convenable à l'âme exaltée de mon chevalier ; elle lui promet tout, il l'auroit espéré, et vivroit tranquille ; mais je me trompe peut-être ; si son extrême sensibilité se fût portée vers la dévotion, il eût été fanatique, ou tout au moins trappiste.

La mort, l'horrible mort, l'idée de la destruction de tout ce qu'il y a de beau et d'aimable est pour lui plus qu'insupportable. Il me hait quand j'ose dire que je regarde la mort comme une conséquence de la vie, que j'y pense sans peine, qu'elle apporte même en moi une quiétude qui me plaît. — « Quelle horreur », dit-il ! — « Mais, lui dis-je, expliquons-nous ; ce n'est

que respectivement à moi que je supporte l'idée de la mort; car pour ceux que j'honore, que j'estime et que j'aime, leur destruction m'affecte vivement Est-ce amour-propre pour ce qui me regarde personnellement? Est-ce l'espoir d'être regretté qui donne ce sentiment dénaturé? Je ne sais; mais l'homme des arts enchanteurs, applaudi, est capable d'engendrer involontairement en lui cet instinct surnaturel. Si du moins le doux avenir dont il se flatte embellissoit pour lui le temps présent. Mais non, l'homme d'un vrai talent jouit timidement; il n'est que la médiocrité qui sache se pavaner dans ses succès éphémères : la nature, juste distributrice de ses dons, laisse jouir beaucoup ceux qui ne doivent pas jouir longtemps.

Mais M. de Livry n'entend pas raison sur l'article de la destruction. Quand il parle de ma musique, il ose me dire que je rends la mort encore plus horrible, en embellissant la vie. Il veut, parce que son âme est infiniment aimante, il veut l'infini dans tout ce qui le charme; il voudroit l'éternité dans ce monde périssable et, pour comble de ses maux, il n'espère pas d'avenir. Si l'âge n'apporte pas de réforme dans sa constitution physique, il est né pour souffrir; mais il en apportera : l'excessive sensibilité diminue avec le desséchement des nerfs et l'endurcissement des organes; c'est ce qu'on nomme vieillesse. Ses belles qualités seront alors moins troublées; il verra, sera plus juste envers lui-même, se fera moins de mal, étant plus indulgent pour les irrégularités d'autrui; et, sans s'affecter de ce qui est, et ne peut être autrement chez les hommes rassemblés en foule dans un même lieu, qu'il sache que ceux qui le fréquentent ont su l'apprécier à travers le nuage de perfectibilité imaginaire qui l'environne; et qu'ils lui reconnoissent honneur, franchise, loyauté, noblesse et probité, avec une sensibilité extrême qui trouble le repos de sa vie, quand ses amis, et moi particulièrement, ne désirent que son bonheur.

Après avoir, dans ce chapitre, témoigné ma gratitude à M. de Livry, il étoit de mon devoir de remercier Messieurs les artistes du théâtre Feydeau : c'est ce que j'ai fait en leur écrivant la lettre suivante, qui, dans ses rapports avec l'art dramatique, m'a paru devoir être conservée :

MESSIEURS,

L'honneur que vous me faites en plaçant aujourd'hui (1) chez vous mon image, qui vous a été offerte par M. de Livry, et que vous n'avez acceptée qu'à condition qu'il jouiroit, lui et Madame son épouse, des grandes entrées de votre spectacle : cet honneur, dis-je, Messieurs, m'est d'autant plus précieux, qu'il rappellera aux artistes qui vous succéderont votre amitié pour moi, et mon attachement pour vos personnes et pour la prospérité de votre théâtre.

Si j'ai contribué à vos succès, Messieurs, vous avez étendu ma réputation ; l'ouvrage conçu dans le cabinet d'étude a besoin du secours de votre art pour qu'il produise l'effet que l'auteur s'en étoit promis. Que d'encouragemens de ce genre n'ai-je pas reçus de vous et de vos prédécesseurs depuis mon entrée dans la carrière dramatique !

Caillot, Clairval, M. Laruette m'avoient frayé les chemins qui mènent aux succès ; vous les avez doublés, Messieurs, en associant vos talens aux miens. L'honneur que vous me faites aujourd'hui dira à vos successeurs que je suis un des pères de votre théâtre, nom chéri que vous me donnez depuis longtemps. Ils conserveront de moi l'idée précieuse que vous m'aimiez, que vous estimiez mes ouvrages, ils suivront votre exemple, et mon nom leur sera cher.

Ne craignons pas, Messieurs, que la mode, si puissante sur le cœur des François, nous fasse tomber dans l'oubli ; nous avons été fidèles à la nature en la respectant dans les règles dramatiques : c'est là la semence de vie dans les arts d'imitation ; malheur au peuple et aux artistes qui s'en éloignent ; tous leurs efforts sont éphémères. Le poème est l'étoffe que la musique doit broder avec discernement ; si elle n'ajoute à sa beauté, elle est inutile ; si elle la surcharge, elle est nuisible. C'est dans ces principes que vous et moi nous avons constamment travaillé à l'avancement de notre art. Conservez-les, Messieurs, ces principes, quand je n'y serai plus, et croyez aux sentimens d'estime et d'amitié véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble
et très obéissant serviteur,

GRÉTRY.

Paris, 28 novembre 1809.

(1) 26 novembre 1809. (G.)

Réponse de Messieurs les artistes du théâtre Feydeau à la lettre précédente (1).

Lettre de M. Camerani, semainier perpétuel du théâtre Feydeau, en m'envoyant celle de Messieurs les artistes sociétaires :

MONSIEUR ET BON AMI,

Appelé d'Italie en 1766 sur le théâtre des Italiens de l'hôtel de Bourgogne, rue Monconseil, pour jouer l'emploi des amoureux dans le genre italien, et par suite l'emploi de Scapin, je ne suis plus sorti de Paris, je suis le plus ancien des sociétaires, et le plus heureux, puisque j'ai vu représenter sur notre théâtre votre premier ouvrage, et que j'ai été témoin de vos triomphes pendant 42 ans, et que je le suis aujourd'hui de la gloire dont vous jouissez, et qui vous est due à tant de titres.

Je suis le seul qui ai été honoré, de longue date, de l'amitié d'un grand homme, *d'un Grétry*, dont j'ai aimé la personne et révéré les talens. Vous avez eu la bonté, en me parlant et en m'écrivant, de m'appeler votre vieil ami, et ce titre (permettez-moi de le dire) m'est bien dû, puisqu'en 42 ans, aucun nuage, aucune brouillerie n'ont obscurci votre amitié pour moi, ni ma vénération pour vous. D'après cet exposé fidèle, qui des artistes existans aujourd'hui à notre théâtre a pu avoir l'âme plus satisfaite que moi? J'ai eu la consolation de voir ériger, dans notre théâtre, votre statue; en ma qualité de semainier perpétuel, j'ai fait lecture de votre lettre paternelle, adressée à l'assemblée générale; je me suis occupé d'y faire faire la réponse, de voir la satisfaction de tous mes camarades sociétaires en y posant leurs signatures; et j'ai la douce joie de vous l'envoyer de leur part.

Et en quel moment, Monsieur et bon ami! Le dernier jour de l'an 1809, où je puis vous féliciter, vous sachant en bonne santé, et où mon cœur peut vous exprimer ses fidèles sentimens, en remplissant, à l'occasion de la nouvelle année, les devoirs d'usage. Tous mes camarades, qui par succession ont vu représenter, ou ont représenté vos productions, vous appellent leur père et vous les appelez vos enfans. Et moi qui, étant au théâtre, même avant vos productions, moi qui ai vu paroître la première sur notre scène, qui suis-je?

(1) Quoique cette réponse soit trop flatteuse pour moi, je n'ai pu la retrancher de ce recueil; cette omission eût été contraire à l'intention des artistes sociétaires, qui ont désiré que leurs sentimens pour moi fussent aussi publics que ma reconnoissance envers eux. (G.)

Par l'âge, c'est moi qui ai l'honneur d'être votre père, et c'est moi qui ai mérité le titre de votre ami. Conservez-le moi, ce titre précieux, je le réclame, c'est le vœu de mon cœur, et celui que je fais à l'occasion de cette nouvelle année.

Toutes ces réflexions je l'avoue, me font plaisir par la joie secrète que j'éprouve, étant le seul qui peut rappeler des circonstances aussi heureuses.

Le triomphe dû à vos talens, Monsieur et bon ami, est à son comble; vous jouissez d'une honnête fortune; que vous faut-il? De la santé? Eh bien! voici mon vœu : que Dieu vous la conserve, et pour vous et pour moi. Les phrases de ma lettre, Monsieur et bon ami, sont sans recherche; mais les sentimens qu'elle renferme partent de mon âme, qui vous est dévouée tout entière, et le sera toute ma vie.

CAMERANI.

Paris, 31 décembre 1809.

Lettre de MM. les artistes sociétaires du théâtre Feydeau.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Paris, 15 décembre 1809.

MONSIEUR,

La Comédie n'a pu lire, sans une vive émotion, la lettre que vous avez bien voulu lui adresser. Elle l'a fait transcrire sur les registres, comme un témoignage honorable des relations qui lient entre eux tous les arts, et qui devroient rapprocher tous ceux qui les cultivent.

Votre statue, placée dans l'enceinte même du théâtre si souvent illustré par vos productions, est à la fois, Monsieur, un hommage rendu à vos talens et un modèle offert à tous ceux qui suivront la carrière que vous avez parcourue si glorieusement. Nous ne devons point craindre que les vicissitudes de la mode écartent jamais vos ouvrages de notre répertoire; vos succès se perpétueront d'âge en âge, parce qu'ils sont fondés sur la nature et la vérité ; et la Comédie ne cherche point à vous flatter en parlant ainsi, elle croit tenir le langage que tiendra la postérité.

Jouissez longtemps, Monsieur, d'une gloire acquise à tant de titres ! C'est le vœu que nous formons tous, et puisque vous-même acceptez le titre de notre père, agréez l'hommage de notre dévouement filial et d'un profond attachement, dont il ne vous est pas permis de douter.

LE SAGE (1), SOLIÉ (2), GAVAUDAN (3), ELLEVIOU (4), JULIET, BATISTE, DESBROSSES (5), GONTIEZ (6), IMBERT LE SAGE (7), MARTIN (8), SAINT AUBIN (9), GAVEAUX (10), MOREAU, BELMONT (11), PAUL F. MOREAU, F. CRETU (12), CAMERANI, CHENARD (13), F. GAVAUDIN (14), HUET.

(1) Figure, ainsi que les suivants, dans la liste des artistes du Théâtre de l'Opéra-comique publiée dans le *Mémorial dramatique ou Almanach Théâtral pour l'an 1809*.

(2) En réalité Soulier, un des meilleurs artistes de l'Opéra comique, possesseur d'une voix de ténor grave à laquelle il a donné son nom ; lui-même compositeur d'opéras-comiques sans grande valeur, dont deux, *Anna ou les deux chaumières* et *Mademoiselle de Guise*, furent représentés à l'Opéra comique en cette même année 1809 (1755-1812).

(3) Artiste du théâtre Feydeau, pendant quelque temps directeur du Théâtre royal de Bruxelles (1772-1840).

(4) Voir t. II, p. 266 et note.

(5) Marie Desbrosses, actrice de la Comédie italienne, puis du théâtre Feydeau ; elle occupa la scène durant cinquante-trois ans (1763-1856).

(6) Rose-Françoise Carpentier, connue sous le nom de Mme Gonthier, née à Metz, débuta à Bruxelles et fit partie de la troupe du prince Charles de Lorraine, puis passa à Paris (1747-1829).

(7) Mme Haubert-Lesage.

(8) Le célèbre baryton dont le nom est resté attaché à son genre de voix. Entré au théâtre Favart en 1794, il y chanta à côté d'Elleviou. A la réunion des théâtres Feydeau et Favart, il devint sociétaire et membre du comité d'administration de la nouvelle association. Il demeura au théâtre jusqu'en 1823 (1769-1837).

(9) Outre cet artiste, la troupe de cette année comptait encore sa femme et ses deux filles, Alexandrine et Mme Duret-Saint Aubin.

(10) Acteur et compositeur, attaché au théâtre Feydeau de 1801 à 1812. Gaveaux mit en musique le livret original de Bouilly, *Léonore ou l'amour conjugal*, repris plus tard par Beethoven (1761-1825).

(11) Mme Belmont, dont le portrait en médaillon orne le *Mémorial* ci-dessus cité, avec une dédicace commençant par ces vers :

En toi la grâce à la beauté s'allie :
Par ta voix pure et par ton jeu brillant,
On te croiroit également
Fille d'Euterpe et de Thalie !

(12) Mme Crétu.

(13) Chenard, artiste de l'Opéra comique, fit apprécier sa belle voix de basse notamment dans la *Fausse magie* de Grétry (1758-1831).

(14) Sans doute pour Gavaudan ; plusieurs artistes, notamment cinq artistes femmes, apparentés à Jean-Baptiste Gavaudan, se firent entendre à l'Opéra comique.

CHAPITRE XXI

CALCUL A FAIRE SUR LA LONGÉVITE DE LA VIE

Parlerons-nous encore de la vitalité de l'être?

Qu'est-ce qui lui donne la vie et le mouvement? Est-ce la chaleur? Est-ce l'air? Est-ce tout ensemble? Du reste, ce phénomène n'est pas plus étonnant pour l'animal que pour la plante; l'un a plus, l'autre a moins, voilà toute la différence. Cette idée (nous l'avons déjà dit) est comme renfermée dans un cercle autour duquel on tourne, sans pouvoir y pénétrer. Dans le germe de vie, les substances doivent être homogènes et en rapports justes; mais ce n'est que par la conjonction, l'incubation entre deux êtres mâle et femelle de la même espèce qu'il peut fructifier.

Après la naissance de l'être, dès qu'une de ces substances se détériore ou s'oblitère, la fièvre nous travaille, l'équilibre vital est rompu, et, s'il ne se rétablit pas, la mort s'ensuit. Alors, une nouvelle restauration va se faire dans les cieux, où l'essence des substances terrestres est emportée par sa légèreté spécifique et par la force solaire. Oh! que le Dieu créateur est grand, puisqu'il a conféré autant de puissance à la nature! Et cette substance éthérée, dira-t-on, est-ce l'âme? Pourquoi non? Elle étoit jointe à la matière corporelle; elle s'y rejoindra peut-être encore en partie; mais qui nous dit

que le plus essentiel de cet esprit n'est pas l'âme ? — D'accord : mais est-elle immortelle ? — Qui vous dit le contraire ? Le miracle de la création n'est-il pas plus étonnant que celui de la conservation ? Nul indice ne nous dit que l'esprit puisse finir : or, il est dans l'homme de l'esprit le plus pur, il le prouve ; donc nous sommes en rapport avec le ciel, tout nous invite à le croire, et peut-être que celui qui ne le croit pas ne le sent pas, ne l'espère pas, n'est pas doué de cet esprit supérieur digne des cieux. — Quoi ! Spinosa, et autres ? — Ils ont montré beaucoup d'esprit en doutant, ils en eussent montré davantage en espérant. Revenons.

Cependant, la nature ne veut pas que nous pressentions notre fin préfixe. Nous en sommes sûrs ; mais en vieillissant, en approchant du terme final, nous vivons comme si nous ne devions pas mourir.

« Je sens que je m'en vais », dit le moribond ; néanmoins, l'espoir lui reste, car il use des remèdes pour se guérir. Miracle continuel qui est en nous, et auquel nous réfléchissons peu.

Venons à notre question. A part les accidens qui nous expédient plus ou moins promptement, je crois qu'on peut calculer la longévité de la vie de tous les êtres d'après le temps de leur croissance et leur état florissant. Chez l'homme, sur cent ans de vie qui lui sont dévolus comme son maximum, on peut mettre 10 ans pour l'enfance, 10 ans pour la puberté, 40 pour l'âge mûr ; le reste n'est que l'acheminement au terme prescrit ; et les proportions sont les mêmes pour tous les êtres vivans, quel que soit le terme de leur vie.

Tout ce qui vit à peu de frais, et qui fait peu de dépense de vie, doit durer et dure plus longtemps que ce qui pousse la vie. La vie est comme une lampe allumée dont on use l'huile à volonté, plus ou moins promptement, selon la grosseur de la mèche. L'huile, c'est la vie, et c'est avec quoi on la communique au nouvel être. La mèche, ce sont nos passions subversives, à commencer 1° par l'amour excessif ; 2° la gourmandise ; 3° les boissons spiritueuses qui emportent, en se séparant de nous, notre chaleur naturelle ou nos esprits vitaux ; 4° les fatigues de toute espèce, fomentées par l'amour-propre : il faut de l'exercice à l'homme, mais sans excès.

Les arbres qui produisent les épices, les parfums, doivent peu durer ; le chêne, qui ne produit que du gland, dure des siècles ; on dira que c'est parce que l'arbre est plus fort qu'il dure davantage ; mais on peut dire aussi qu'il est fort parce qu'il ne produit rien ou peu de chose. Les poissons paresseux vivent longtemps, les vivaces et actifs beaucoup moins. Tout est réglé dans la nature : de même que l'heure du lever du soleil annonce celle de son coucher, de même le temps de la puberté et de la vigueur de l'âge indiquent le temps de la retraite. Mais, dira-t-on, les maladies héréditaires et germinales, les excès des premiers âges décident de notre fin plus ou moins prochaine. — Tous ces maux sont à peu près calculables à l'égard de la mort, qui s'annonce par une vieillesse anticipée. Tout ce qui hâte la mort, rien de plus certain (1). L'homme du peuple, qui n'excède pas (2), vit plus que le prince (3). L'un use son fil par mesure et sans secousse ; l'autre, qui n'a que la peine du désir, qui nage dans les délices et dont l'amour-propre est comblé, use plus de vie dans une semaine que l'homme du peuple dans un mois. L'homme studieux useroit aussi promptement sa vie ; mais il est pour lui des correctifs spécifiques : sa tête, toujours en activité, se nourrit de ses organes inférieurs ; son amour pour l'ordre et, le diroi-je, son amour-propre, bercé sans cesse d'immortalité future, lui procurent un contentement intérieur et contigu qui prolongent ses jours, quoique souvent valétudinaires.

La vie religieuse prolonge la vie plus que la profane. Dans la première, tout excès est prohibé par des lois divines ; le mariage même a ses loix de décence et de salubrité ; et, de même que l'homme de lettres aspire à l'immortalité sur la terre, chez le dévôt, l'espérance certaine d'une seconde vie céleste parfaitement heureuse influe sur celle présente et la prolonge par le bonheur. On s'abstient par dévotion ; donc on vit peu à la fois et l'on doit durer longtemps, si des macérations superstitieuses, des abstinences contre nature ne s'y opposent. Mais il faut que

(1) Phrase incomplète ?

(2) Qui ne commet pas d'excès...

(3) En consultant l'histoire, on voit que peu de souverains parviennent à l'âge avancé. Je ne compte pas les papes, qui sont vieux avant leur élection. (G.)

la dévotion commence quand le corps est sain; ceux qui se régularisent quand le magasin est presque épuisé n'épargnent qu'un reste qu'ils donnent à Dieu, après avoir donné la grosse part au diable.

Croyons surtout que la longévité ou la brièveté de la vie de l'individu dépend spécialement de la validité du germe. Nous tenons notre genre d'existence de nos pères, comme celle de nos enfans dépend de nous. Antérieurement, dit-on, l'homme vivoit plusieurs siècles. Peu crédule quand il s'agit d'assertions lointaines, j'ai dit quelque part que, sans doute, nos anciens avoient compté chaque retour de lune pour une année. Cependant, après de plus mûres réflexions, on peut croire que jadis les mœurs furent plus simples, plus régulières chez nos devanciers qu'elles ne sont actuellement, et que plus les mœurs se sont détériorées, ou, pour parler notre langage, plus elles se sont perfectionnées, plus le germe humain s'est appauvri respectivement à la longévité de la vie : en tout, la perfection est le premier signal du déclin. Quand on ne peut plus monter, il faut descendre. Les guerres de toute espèce ont fatigué l'homme; l'abondance des richesses après la victoire, ou la pauvreté après la défaite, l'ont énervé; les veilles, quoique salutaires aux sciences et aux arts, l'ont affaibli; la coquetterie des femmes, leurs costumes gênans ont abâtardi l'espèce (1).

La débauche et les nombreuses maladies qu'elle entraîne après elle l'ont dénaturée au point que la vie humaine a pu diminuer, depuis quelques milliers d'années, d'un tiers ou de moitié. Il suffit de remarquer combien les familles de souverains et d'ancienne noblesse s'abâtardissent, pour croire au dépérissement de tout ce qui sort de l'état primitif et naturel.

L'homme de campagne qui vit de son bien, qui respire un air pur, qui travaille sans s'excéder, est le seul qui vive selon l'être humain; et c'est par émancipation que nous nous élevons au-dessus de lui, soit civilement ou scientifiquement. Je ne dirai pas que c'est sans retour que l'homme se dégrade, non : mille fois, lui et sa planète furent révolutionnés; mille fois encore il

(1) On ne dira pas aujourd'hui que le costume de nos femmes les gêne; mais il y a un autre inconvénient, il n'est pas d'accord avec notre température. (G.)

passa et repassera du bien au mal et du mal au bien. Nous détériorons la nature en sortant de ses limites, mais toujours elle reprend ses droits imprescriptibles; elle reste inviolable, quoique momentanément violée. Cependant, l'homme est si malheureux dans sa franche ignorance, qu'on ne peut que faire des vœux pour sa perfectibilité (1). Mille forces humaines, d'ailleurs, ne peuvent contenir ses élans vers la perfection; cent mille essais partiels se font dans tous les coins de la terre sur une même chose; puis, le dernier arrivant, qui les apprécie tous et qui sait choisir entre eux, remporte la victoire que chacun lui a préparée.

Parlons donc encore de la perfectibilité, qui se lie naturellement à la matière de ce chapitre.

Si le physique se perfectionne par l'habitude longtemps soutenue, il en doit être de même du moral. Remarquons ce que les arts ont été, ce qu'ils sont devenus, et ce qu'ils peuvent être. Le moral ne se perfectionne qu'en suivant l'induction physique : l'instinct de la perfectibilité est donc celui de la nature. Après cela, qui osera nous dire que l'homme en société ne sera pas un jour (dans mille siècles peut-être) vertueux par intérêt pour lui-même? Instruit dans toutes les sciences, connoissant les moyens d'acquérir et les limites de toutes choses, ce ne sera plus l'homme de nos jours. Et si la perfectibilité est dans l'instinct de l'homme, et qu'il arrive un jour à ce puissant degré, pourquoi les animaux, poussés par ses soins, ne se perfectionneroient-ils pas en rapport avec leurs facultés? J'aime les idées grandes; ceux qui nient trop nous donnent la mesure de leur esprit borné. On peut donc croire que l'instinct des bêtes et la raison de l'homme se sont perfectionnés par la succession des siècles; par exemple, on dit que le petit de l'oiseau qui n'a jamais entendu le cri du milan, tremble et se cache dès la première fois qu'il l'entend; cela est vrai, et doit être ainsi. Le monde est bien vieux, s'il n'est de toute éternité. L'oiseau de la

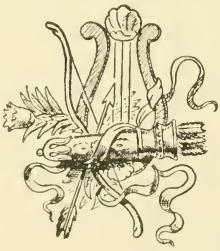
(1) Il est sans doute des climats fortunés où l'homme peu civilisé vivoit et vit peut-être encore heureux dans sa sainte ignorance; mais lisons les relations des voyageurs et des missionnaires qui ont fréquenté certains pays sauvages, surtout le midi de l'Afrique; les préjugés qui y règnent, les monstruosités qui s'y commettent sont une terrible réponse à ceux qui exaltent l'état de nature. (G.)

petite espèce n'a pas d'abord redouté le milan : les animaux sont confians avant d'éprouver la fureur ennemie ; mais il fut longtemps sa victime, sa nature prit en haine mortelle son destructeur naturel et impitoyable ; cette habitude haineuse s'imprégna à sa nature et, de génération en génération, elle s'est communiquée à sa race : donc, il n'est pas étonnant que le petit oiseau tremble dès la première fois qu'il entend le cri de l'oiseau de proie, et que tous les animaux sauvages redoutent l'homme destructeur. Le petit poulet marche seul avec sa coque sur le dos ; puisqu'il marche en naissant, il peut chercher sa nourriture, la terre est sa mamelle. Les oiseaux de la petite espèce ne marchent pas aussitôt, la mère et le père les nourrissent pendant un temps. On remarque un instinct singulier dans les petits oiseaux, ils fientent hors de leur nid : pourquoi? — On peut croire que le petit oiseau a été, pendant une longue succession de siècles, puni, béqueté par ses père et mère, pour lui inspirer la propreté nécessaire à la croissance de ses plumes ; il fait aujourd'hui par instinct ce qu'on l'a contraint de faire. Au risque de l'avoir dit quelque part, je demande ici pourquoi les animaux grattent la terre pour enfouir leurs déjections? C'est qu'ils ont été suivis à la piste et dévorés de leurs ennemis pendant quelques milliers de siècles. Il seroit curieux de remarquer si le lion et tigre, qui possèdent une force majeure, ont cet instinct de défiance.

Le besoin, à la longue, crée l'instinct ; et l'instinct n'est qu'un vouloir continué ; c'est ainsi que l'enfant de l'homme cherche le sein de sa mère : ainsi de suite pour tout ce qui a rapport à l'instinct en général ; c'est, comme nous l'avons dit, *un vouloir continué*, poussé par la nécessité et par l'amour de soi : c'est ainsi que l'instinct est devenu nature. Enfin, l'instinct de la plus bête des créatures, l'instinct de l'huître qui, dans nos marchés et nos maisons, s'ouvre chaque jour ou nuit à la marée montante, prouve, de plus en plus, ce que nous venons de dire. L'huître s'ouvre par besoin et par habitude successive des siècles à l'influence des flots maritimes, comme le bouton de l'arbre à celle du zéphir d'avril. Impie! dira quelque sot, tu rends Dieu inutile. Double sot! dirai-je à mon tour, quel autre que Dieu donna et donne à la nature son instinct et son droit à

la perfectibilité? Tu fais de ton Dieu un journalier, sans cesse occupé de mille détails; moi, je crois qu'il a tout fait, tout prévu dès la première création. Lequel est le plus puissant, de ton Dieu ou du mien (1)?

(1) Ce curieux chapitre nous montre, une fois de plus, comme nous l'avons dit dans l'Avant-propos, Grétry pressentant les découvertes de la science moderne. Ses remarques sur la perfectibilité des animaux par l'instinct, quoique naïvement exprimées, sont en quelque sorte l'embryon de la doctrine u ilitaire de Darwin, d'après laquelle chaque détail de conformation chez les êtres vivants a été produit pour le bien de son possesseur. « Le besoin, à la longue, crée l'instinct, » dit Grétry : c'est-à-dire qu'il peut créer des organes ou les développer par l'usage; et il peut aussi modifier l'instinct sous l'influence de changements dans les conditions d'existence. Cette tendance innée des êtres organisés vers un développement progressif, résultant de l'action continue de la sélection naturelle, apparaissait clairement déjà à l'esprit réfléchi et observateur du vieux maître. Il lui restait peu de chemin à faire pour deviner, par exemple, que le cou de la girafe et la trompe de l'éléphant sont une acquisition lente, résultant d'un long usage, et non une œuvre toute faite du « Créateur ».



CHAPITRE XXII

POURQUOI LA DISPUTE EST INTERMINABLE PARMI LES HOMMES

1° Nous naissons différens, et apportons tous les dispositions plus convenables à telle chose qu'à telle autre. 2° Nous recevons une éducation différente, soit que les préceptes de nos instituteurs varient, ou que nous naissions sous divers climats, régis par des coutumes et des loix diverses. 3° Toutes choses ont plusieurs faces, sous lesquelles nous aimons ou n'aimons pas à les voir. 4° En voyant les choses sous les rapports qui sont le plus analogues à notre caractère, nous nous éloignons de la manière de voir et de sentir de beaucoup d'autres. N'ai-je pas lu ceci : « *Les vapeurs nous montrent les choses telles qu'elles sont?* » Je ne suis pas de cet avis ; ce n'est pas telles qu'elles sont, mais telles que notre humeur noire nous les montre. 5° Aussi, à l'énoncé d'une proposition quelle qu'elle soit, il n'est pas rare de la voir à la fois approuvée des uns et désapprouvée des autres.

« Jamais deux hommes ne jugent pareillement de même chose », a dit Montaigne.

Je suppose qu'on agite cette question : *Trop de vertus ne peuvent-elles pas nuire à la Société?* » Non, dira l'homme pieux, qui voit tous les biens dans l'abstinence et la résignation.

Voici ce qui arrive souvent en pareilles circonstances.

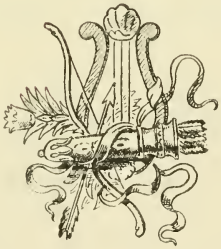
Celui qui a énoncé une proposition la soutient *mordicus*. Si c'est un homme timide ou de peu d'importance, un imprudent lui ferme la bouche en parlant d'autre chose : ce qui veut dire que le bonhomme ne vaut pas la peine d'être écouté. Si c'est un homme de poids en matière scientifique, il se forme divers partis qui approuvent ou se taisent, et gare, encore une fois, qu'un imprudent lettré ne le contredise, ne fût-ce que pour avoir l'honneur de combattre un tel homme : voilà la part de l'amour-propre. Ensuite, chacun conserve dans son esprit les stigmates de son occupation favorite, à laquelle il associe, malgré lui, ses jugemens. Après cela, il faut compter pour beaucoup le *diapason* actuel de l'âme (ce terme de musique n'est pas déplacé ici), occasionné par les revers de fortune, les non-succès, les chagrins domestiques, les maladies qui aigrissent l'humeur, qui influent sur nos pensées et noircissent le caractère.

Chez la femme, qui vit d'amour comme nous d'amour-propre, tout l'agite, lui déplaît, la contrarie hors de l'élément qui émane de sa sensibilité naturelle. — Quoi, dira-t-on, point d'amour-propre chez la femme? — Oui, sans doute, sa coquetterie prouve qu'elle en a sa part, mais il est dirigé différemment du nôtre. La femme se pare au moral et au physique pour être aimée, pour éclipser ses rivales ; et l'homme (excepté les amans) ne se décore que par orgueil. En se parant, la femme semble dire : « Je veux être et je suis aimée » ; l'homme : « Je suis un être d'importance. »

On sourit à l'ange qui veut plaire ; on détourne la tête de celui qui ne veut qu'humilier. Disons de plus que la femme, devenue mère, n'aime peut-être son enfant avec tant de passion que parce qu'il donne la conviction qu'elle fut aimée. Avec quelle complaisance la femme sur l'âge montre la preuve de sa fécondité encore subsistante ! Elle semble dire : « On m'aime encore, vous le voyez ! » Ah ! que l'être qui ne se soucie pas d'être aimé est hétéroclite avec la société, et même avec la nature ! Il n'aime plus rien, à peine lui-même, il est mort vif. Qu'il aille se régénérer ! Revenons à l'homme.

Pardonne-t-on la supériorité et le ton qui lui convient à celui qui possède les talens supérieurs ? Oui, car lorsque le

talent est imminent, il est naturel, et jamais factice ni emprunté; on remarque alors un ensemble si parfait entre l'homme, sa manière d'être et ce qu'il est réellement, que nul ne peut y trouver à redire. Quand l'air imposant se décèle trop visiblement dans le grand talent, c'est qu'il y est forcé par l'imprudence des mirmidons qui se croient des Achilles parce que leur chef est un demi-dieu. Honneur à qui le mérite, et sifflets aux menteurs qui, après en avoir imposé aux sots, croyent qu'il n'y a qu'un pas de plus à faire pour en imposer aux sages. J'ai vu Voltaire, j'ai vu Rousseau, j'ai vu Franklin, j'ai vu Gluck et Sacchini ; j'ai vu aussi cent branches cadettes et mille rejetons sortir de ces tiges respectables, et j'ai toujours remarqué que l'homme majeur est respectueux et craintif en son talent devant l'auguste nature, sa bienfaitrice, et que l'ignorant qui sait peu, et ne peut aller plus outre, est fier de son petit domaine : tel l'habitant de la Garonne qui se fait appeler Monsieur de l'Ile, parce qu'un ruisseau circule en l'entour de son enclos.



CHAPITRE XXIII

DES SENSATIONS NOCTURNES ET MATINALES

Le sommeil est sombre et matériel, c'est l'ombre de la vie, c'est l'image de la mort. Les poètes le font de plomb; ils devroient faire l'orgueil d'or ou de diamant, et du vif-argent la figure de l'amour-propre.

Le sommeil est d'urgence ; on ne peut que l'éluder, non le supprimer; il nous maîtrise malgré nous; aussi voit-on des cavaliers dormir sur leur monture et des violons de bal suivre en dormant la contredanse sans manquer une reprise, et l'un et l'autre s'éveiller quand le mouvement ou le bruit cesse.

Le sommeil, si naturel à l'homme, est plus ou moins long ou nécessaire selon le tempérament de l'individu. Le *fœtus* dort au sein de sa mère. Après sa naissance, l'enfant dort beaucoup : novice dans le monde, il n'est pas encore entièrement voué à la vie (1). L'adolescent dort d'un sommeil fiévreux ; les passions naissantes l'agitent et pourchassent l'enfance. L'homme fait dort autant que sa nature l'exige : actif, le repos lui est nécessaire ; passif et méthodique, infiniment moins. « Que je suis heureux de mourir, disoit un

(1) J'ai une nièce, Mlle Flamand, qui est née à 8 mois ; elle a dormi le 9me presque entièrement : il falloit l'éveiller pour la faire têter. (G.) Flamand, un tapissier, poète à ses heures, époux, en secondes noces, de l'une des filles de Joseph Grétry, frère du compositeur. L'enfant cité par ce dernier était donc en réalité sa petite-nièce.

paresseux, je n'aurai plus rien à faire. » La vieillesse est le revers de l'enfance, les deux extrêmes d'une même chose, qui est la vie. Dans l'une on dormoit pour se former ; dans l'autre on dort pour restaurer sa déformation. La nature montre souvent deux mouvemens, deux intentions inverses : l'un qui pousse à finir, l'autre à prolonger.

Nos sensations nocturnes et matinales ont des caractères distinctifs. Quand on s'éveille le lendemain d'un succès, comme le cœur se dilate, comme ce jour est solennel ! Hommes nécessiteux, c'est alors qu'il faudroit solliciter vos patrons ; il leur seroit impossible de vous refuser. C'est sans doute ce moment que la femme adroite choisit pour préparer des regrets à notre condescendance.

Quel profond soupir exhale l'homme qui a reposé sur le malheur ! Ah ! nature, que ne le laissois-tu dormir encore, et toujours, si sa perte est irréparable ! Quel réveil que celui du malheureux qui va le jour même périr ignominieusement sur un échafaud ! Tous les cœurs frémissent en se mettant à sa place. Quelle différence entre ce réveil et celui de l'homme heureux qui, en ouvrant sa paupière dans une riante campagne, voit l'aurore naissante, entend le chant des oiseaux, se sent parfumé de l'odeur de mille fleurs ! Quel bonheur, dira-t-on, peut égaler celui-là ?

Il en est un cependant, qu'un instant nous différons de noter, et que devine déjà la florissante jeunesse.

La nature veille encore quand nous dormons ; aussi l'être sensible est agité aux changemens de saisons, même à ceux des lunes, et de la température occasionnée par les vents divers : celui du nord perce toutes les couvertures ; ce sont pointes d'acier, pénétrantes et menues, puisqu'elles sont des atomes aériens.

Si nous y faisons attention, chaque heure de la nuit est différente par la sensation qu'elle inspire. A Paris, le bruit extérieur des voitures, selon l'heure à laquelle elles cheminent, indique la classe de ceux qui circulent dans les rues, en donnant aux phases nocturnes un caractère distinctif. A onze heures de nuit, le beau monde sort des spectacles, va souper ou prend le thé en ville. Le bon ton (qui est exécrable) veut qu'on

trouve tout mauvais au théâtre, pièces, musique et acteurs, parce qu'on est blasé sur tout. Excepté quelques âmes bien nées, en province ce mauvais bon ton redouble encore ; en ceci, les provinciaux font pitié ; ils ne font pas attention que trouver tout détestable dans leurs spectacles, c'est convenir, puisqu'ils y viennent, qu'ils s'ennuyent mortellement chez eux ; mais l'amour-propre sait mal raisonner ; sa suffisance le *bêtifie* souvent, et il en est fier.

C'est donc la nuit qu'on se rassemble à Paris : le jour y est trop clair pour le physique et pour le moral ; pour le physique des femmes et pour l'immoralité des hommes, si ce n'est pour tous les deux. On ne peut, à ce que dit le monde élégant, voir les bonnes gens; ils se couchent à minuit, et en sortant de chez eux on ne sait où aller passer sa soirée. A deux heures, grand tapage de voitures, c'est le bon ton qui va se coucher. A quatre, ce sont les joueurs et les escrocs qui rentrent, charmés d'avoir dépouillé leur dupe, ou grinçant des dents, quand un plus adroit fripon qu'eux leur a gagné leur argent. Le bruit de ces équipages, tardifs quoique matinals, inspire une sorte d'horreur, car c'est presque toujours le désordre ou le crime qu'ils traînent avec tant de fracas.

A l'aube du jour, les diligences et les charrettes font encore une autre impression : c'est le train commun et intéressé qui recommence.

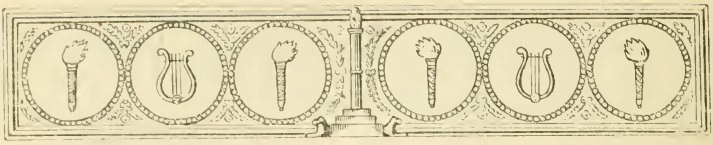
Quand l'astre éclaire le monde, les fiacres, la musique discordante des revendeurs et des ramoneurs de cheminée ne permettent plus de repos.

Dans ses satires, et en bons vers, Boileau n'eût pas manqué de nous raconter tout ceci : mais ce que nous disons du temps présent n'étoit pas alors : nous sommes montés à plus d'une octave du ton de nos aïeux, si pourtant, en cela de même qu'à l'égard des antipodes, monter n'est pas descendre.

Mais quel réveil, lorsqu'en ouvrant les yeux on aperçoit ce qu'on aime sommeillant à ses côtés, ou feignant de dormir pour être plus intéressant et s'épargner le cérémonieux délai du contrat matrimonial ! Le bonheur parfait seroit là, si la coquetterie d'une part, la jalousie de l'autre et l'intempérance commune, n'en obcurcissoient le charme.

On ne trouve guère d'hommes contents que ceux qui, par amour-propre, ne veulent pas convenir que leur bonheur est incomplet. Faites cette question aux véridiques (et ils sont en petit nombre) : — Etes-vous heureux ?

— Oui, si ... diront-ils : or, « *oui, si,* » veut dire *non*



CHAPITRE XXIV

SUR LE DANGER D'ÊTRE RICHE ET PUISSANT, QUAND ON N'A PAS REÇU D'ÉDUCATION

La fortune dans les mains de l'ignorance est comme la beauté de la femme sans esprit ; l'une et l'autre dispensent leurs dons sans discernement ; on les recherche, on les séduit, on profite de leurs bienfaits, et on les abandonne sans reconnoissance, parce qu'elles ont prodigué leurs faveurs maladroitement, et sans en connoître le prix.

Il est aussi difficile de bien donner que de bien recevoir. Celui qui donne en exigeant reconnoissance ne fait que prêter. Celui qui paye la noble générosité par l'ingratitude est digne de mépris ; mais cette ingratitude est-elle possible si le donateur est véritablement désintéressé ? La reconnoissance de celui qui reçoit est proportionnée au prix que le donateur attache au don qu'il fait. Celui qui donne un trésor sans en connoître la valeur, ne requiert pas de reconnoissance, quoiqu'on lui en doive.

Que de femmes, douées de charmes parfaits, en perdent les fruits, parce qu'elles ignorent l'art de les faire apprécier ! Que de femmes, en plus grand nombre encore, savent, par une coquetterie enchanteresse, rehausser le prix de leurs faveurs ! Comment, se dit-on, cette très ordinaire l'emporte-t-elle sur

tant de beautés? C'est qu'elle sait faire apprécier ses faveurs et que, nous autres hommes, nous n'estimons que ce qui est rare et difficile à obtenir.

Attirer pour repousser (1) est le grand art des coquettes, et sur dix hommes, neuf y sont pris.

En général, il est en nous un instinct qui nous avertit du degré d'estime que nous devons à chacun, par le prix qu'il attache lui-même à sa personne. Qui se prise est prisé; qui s'abandonne est abandonné; qui se prise trop est un héros de parade; qui, avec du mérite, ne se prise pas assez, est rétabli par ses juges compétens; et cette vertu n'est pas rare dans ceux qui possèdent les talens naturels.

Quand la nature donne à l'homme un bon esprit: celui d'ordre sans pédantisme; quand il est économe sans lésinerie; riche et généreux sans faste; prudent sans trop de défiance; brave sans fanfaronnerie; politique en affaires sans fausseté; religieux sans bigotisme et, ce qui est plus difficile, amoureux sans foiblesse; enfin, quand il sait faire en lui respecter la dignité de l'homme: quelle que soit son extraction, il est digne de tous les emplois; la nature même l'appelle à tous les biens de la fortune et à toutes les dignités. Si le contraire de ces vertus ou d'une partie de ces vertus se rencontre en lui, de quoi se plaint-il, s'il ne réussit qu'à moitié? S'il en est dépourvu absolument, pourquoi lutter contre le sort? Pourquoi, en se servant d'outils contraires à la construction de l'œuvre qu'il médite, prétend-il l'amener à terme? Je sais bien que l'envie de faire ne lui manque pas; souvent l'amour-propre lui a soufflé dans l'oreille pendant la nuit, et il a rêvé qu'il faisoit des miracles; mais ils ne sont que vapeurs comme ils sont presque tous; les premiers rayons de l'aurore, la première étincelle de raison les détruit, comme le roi du jour dissipe les brouillards vaporeux. Alors, il se retrouve inepte comme s'il n'avoit pas dormi. Quand l'ignorance saura-t-elle rechercher celui qui a fait ses preuves, pour lui dire: « De quoi suis-je capable? J'ai envie de faire telle chose »; mais alors l'ignorance sauroit douter; elle seroit sagesse, celle de Socrate.

(1) L'auteur a vraisemblablement voulu dire l'inverse: « repousser pour mieux attirer ». Il lui échappe souvent de ces distractions.

Quand elle consulte les doctes, c'est pour en recevoir quelques idées qui lui manquent, et nullement pour savoir s'il faut renoncer à son projet. D'ailleurs, à moins qu'il ne remarque des dispositions naturelles au consultant, l'homme expert en son art n'est pas un bon donneur de leçons détaillées ; sa leçon est de peu de mots, mais justes et convenables. S'il se voit consulté par un esprit louche, il n'a rien à dire, il se tait par indulgence.

Mais l'amour-propre est, de tous les fanfarons, celui qui sait le moins se tenir pour battu ; l'ignorance trouve aisément un plus ignorant que lui. Le poète l'a dit, et je me plais à le répéter :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

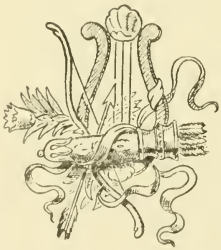
Un des grands maux de la société est qu'il y ait des hommes destinés par leur naissance à remplir des emplois éminens ; ceux-là ne peuvent se sauver du naufrage moral, où malheureusement ils entraînent avec eux beaucoup d'autres. Est-ce pour avoir de l'or qu'ils recherchent les places ? Ils en ont trop pour l'emploi qu'ils peuvent en faire. Est-ce de la gloire ? C'est le contraire s'ils sont ineptes. Remarquons cependant qu'en toute chose il est une justice distributrice, une justice physico-morale, qui à la longue donne à chacun la part qu'il doit avoir et qu'il ne peut éviter, vif ou mort, qu'il la gagne par des talens vrais, des vertus ou des bassesses.

Mais voici pourquoi la richesse tombe trop souvent dans de mauvoises mains. Est-ce l'homme habile et vertueux qui sollicitera le riche ou le puissant ? Non, sa langue est muette ; la demande expire dans sa bouche dès qu'il s'agit de lui ; il ne sait solliciter, prier, s'incliner que pour autrui. Sa richesse est dans son cœur ; lui donner de l'or, c'est le donner aux misérables ; lui offrir un festin, c'est lui rappeler ceux qui manquent du nécessaire ; lui décerner des honneurs, c'est payer sa vertu, c'est diminuer, en quelque sorte, la satisfaction intérieure qu'il éprouve en faisant le bien sans intérêt ; c'est vider de son cœur le baume délicieux de la bienfaisance. Les dons de la fortune ne parviennent donc pas jusqu'à lui : ils sont pour l'homme métis qui, sans caractère, sans force et sans vertu,

sait, en vrai caméléon, flatter les passions du riche et se plier à toutes les volontés. Si l'homme puissant est juste, il l'approuve; s'il est injuste et qu'il en sente des remords, il sait l'excuser en regrettant ses fautes sur l'humaine foiblesse. Voilà celui qui prospère et doit prospérer, il paye les dons qu'on lui fait, tandis que l'homme sévère et vertueux ne sert que l'impuissante indigence, qui est sans moyen de reconnoissance autre que celle du cœur. Si j'étois fait pour procurer aux hommes plus qu'un peu de plaisir par les charmes de mon art, c'est par leurs actions désignées et prouvées par la notoriété publique que je les jugerois ; je ferois les avances à l'homme méritant qui ne requiert rien, et je repousserois l'hypocrite et ennuyeux demandeur qui n'obtient que subrepticement

Mais, dira-t-on, faut-il dépouiller le riche par hérédité, quoique faisant un mauvais usage des dons de la fortune, pour les transmettre dans des mains qui sachent les utiliser ? Non, sans doute ; la loi qui fait respecter la propriété est et doit être aussi générale que possible ; mais, sans user de violence, le gouvernement a tous les moyens de récompenser visiblement la probité, même sans talens supérieurs. La nature ne dispense pas à tous les dons magnifiques du génie ; mais tout homme peut et doit être probe, et c'est par l'assurance d'être honoré et récompensé qu'on inspire le courage d'être honnête homme. On excite, on provoque les talens par l'appas de la gloire ; n'est-il donc point de couronne pour la vertu ? L'esprit dans l'homme est une grande et bonne chose ; mais c'est le bon esprit qu'il lui faut, sans quoi il est pernicieux à tout autre qu'à lui, si tant est qu'il ne lui est pas nuisible à lui-même. Chacun, selon ses moyens, cherche la fortune, et il est si peu de bons esprits, que presque toujours c'est par adresse et par subterfuge qu'on arrive. Celui-là répand de fausses nouvelles à la Bourse pour favoriser son commerce. Cet autre achète de vieux procès, dont il tire parti par tous les moyens de la chicane. Cet autre a toujours cent nouvelles à raconter dans les sociétés où il est reçu en qualité de nouvelliste. Cet autre est le consolateur des veuves et des femmes délaissées de leur mari. Lisons l'histoire, nous trouvons nombre de fourbes qui, avec de l'esprit et de l'audace, ont voulu se faire passer pour

des descendans des trônes, et qui pour prix de leurs fourberies n'ont trouvé que l'échafaud. On ne peut empêcher que la nature et les sensations de l'homme ne se varient en lui à l'infini ; si l'esprit étoit toujours bon esprit, tout seroit au mieux dans le monde social, mais cet esprit, infini dans ses variétés, est peut-être plus nuisible que la bêtise franche et sans prétention. Ne cherchons pas cependant, car, ainsi que l'esprit, la bêtise est relative ; l'homme, tel brut qu'il soit, vise toujours plus haut que son point ; il veut toujours plus, [d'autant?] qu'il ne peut jamais tout ce qu'il veut. En admirant ceux qui sont plus forts que lui dans certaines choses, il ne voit que la sagacité qui lui donne l'intelligence de comprendre et d'apprécier ses maîtres. O merveilleuse créature ! Sois sage, si tu peux l'être ; proportionne tes désirs à la possibilité de leur accomplissement. Vois-toi pour tous et, le moins que tu peux, tous pour toi.



CHAPITRE XXV

RAPPROCHEMENT OU COMPARAISON ENTRE DEUX ÉCRIVAINS PÉRIODIQUES DE NOS JOURS

L'un caresse et dit du bien de tout le monde. Sa critique, quand il en use, est si légère, si décente, que nul ne peut en être mécontent. L'autre critique tout amèrement, souvent à tort et à travers, mais avec esprit et gentillesse, et de temps en temps il laisse échapper un mot d'éloge, mitigé par une expression familière ou peu honorable. Cela revient au même, disoit-on l'autre jour, tous deux concourent au même but. Celui qui dit toujours du bien fait plus d'effet quand il critique; et celui qui déchire tout, en fait aussi quand il se permet un éloge.

On parut content de cette décision, car chacun garda le silence : il est vrai qu'il n'y avoit que moi d'auteur dans cette société. Il me semble qu'il y a bien des choses à dire à ce sujet et que les deux propositions ne sont pas éclaircies suffisamment.

Nous dirons peu de chose sur la trempe d'âme de ces messieurs. L'un, sans doute, est cuirassé sur la haine qu'on lui porte, et l'autre est sensible au plaisir qu'il donne. Le croiroit-on : il faut plus de courage dans ce métier pour être juste et bon, que pour être satirique et méchant. Le lecteur bénévole s'ennuye aisément des éloges, et s'amuse des méchan-

cetés. Il faut, dira-t-on, que le journaliste soit juste ; mais le peut-il, à tous égards ? Peut-il posséder à fond les arts et les sciences dont il parle ? En ceci, la bonne manière de juger le juge est de confronter son jugement quelques années après que la voix publique a décidé du mérite réel d'un ouvrage : on peut alors compter les nombreuses erreurs des journaux. Ne disons plus que la critique est aisée, et l'art difficile, à moins que le dicton ne veuille dire qu'il est plus aisé d'être ignorant que homme instruit ; plus aisé de se livrer à l'instinct qu'à s'en rendre compte : ce qui est vrai. Il est aisé de dire en masse : cela est bon ou mauvais ; mais le véritable pourquoi échappe à la plupart, et n'est connu que de ceux qui sont dans le secret de l'art dont il s'agit, et capables de faire bien ou d'en approcher eux-mêmes. Venons au fait. Celui qui approuve, même outre mesure, peut faire du bien à l'art, et jamais de mal. S'il outre un peu la louange, on lui sait gré de sa condescendance, on s'en défie même, et l'on met l'œuvre à sa place. Mais il encourage l'artiste inexpérimenté, qui, en se comparant aux maîtres en son art, connoît très bien sa partie foible qu'il n'a pu améliorer. En ne le désespérant point, feignant même de n'avoir pas aperçu tous ses défauts, ou les ayant relevés avec douceur et ménagement, c'est le provoquer avec contentement à de nouveaux progrès qui le rapprochent de plus en plus de la perfection.

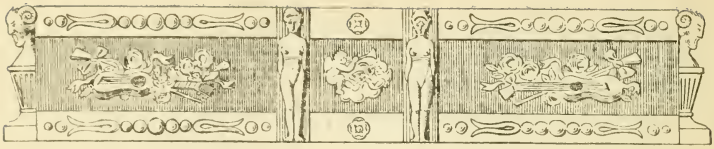
Au contraire, découragé par les sarcasmes et la critique, attaquant l'homme autant que l'ouvrage, il est perdu pour l'art. Un fantôme en forme de feuilleton est sans cesse devant ses yeux. Je travaille, se dit-il, pour être maltraité. La plume lui tombe des mains, son esprit se glace, il verse de secrètes larmes qui amolliroient le cœur le plus dur, excepté celui du méchant journaliste. Regardez la mine d'un de ces impies artisans du malheur quand on lui dit : « Oh ! comme vous avez aujourd'hui arrangé ce pauvre diable ! » Son air plus bête qu'imposant, ou son sourire sardonique représente la physionomie de Lucifer revenant d'une expédition infernale. Mais lorsqu'il est question de parler de quelque puissance qui fait casser les presses, oh ! comme le méchant devient flagorneur ! C'est alors seulement qu'on voit qu'il est sensible, puisqu'il craint les coups de bâton.

Cependant, ne croyez pas à ses éloges, hommes en place : un méchant l'est pour tout le monde ; et si Bicètre n'existoit pas, vous ne seriez pas épargnés.

Mais enfin, dira-t-on encore, sans journaux qui parlent et remuent les esprits, les arts et les sciences resteroient dans l'oubli. Non, car les journaux, tels qu'ils sont (1), excepté le Moniteur qui en est le roi, sont inutiles aux arts. Qu'ai-je appris, quand Pierre déchire un ouvrage, que Paul proclame parce qu'il est en rivalité avec son confrère ? Ne faut-il pas toujours en revenir à l'avis de l'honnête homme instruit ? Mais enfin, faudra-t-il garder le silence sur un ouvrage aussi mauvais que ridicule ? Oui, le silence le plus profond. Je ferois plus si j'étois journaliste (et que Dieu m'en garde) : après avoir lu l'ouvrage, je le renverrois à l'auteur. Quel jugement plus sévère que celui-là, et que chacun présumeroit, ne voyant pas l'ouvrage annoncé. Mais non, on garde le présent, et l'on déchire celui qui l'a fait.

Bon Dieu, quelle race que la race humaine ! Plus on en approche, moins on la considère. Il faut voir les hommes de loin pour les croire honnêtes ; avec eux, la fréquentation est souvent funeste. J'ai répété peut-être ici ce que j'avois dit ailleurs ; mais qu'importe, si j'ajoute à ce que j'ai dit ?

(1) Pour : quels qu'ils soient.



CHAPITRE XXVI

LE BONHEUR DU CRESCENDO (1)

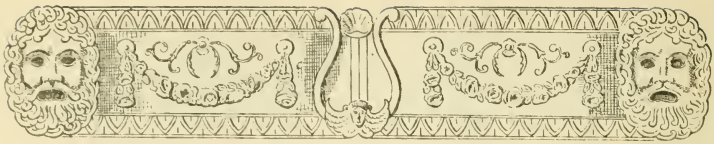
J'étois chez les parents d'un jeune homme doué des plus belles dispositions pour les arts. Il étoit affligé de ce qu'il n'avançoit pas assez vite dans la carrière. — « Vous jouissez, Monsieur, me disoit-il, et moi, je trouve partout des entraves ; c'est à pas de tortue que j'avance. » — « Et le bonheur du *crescendo*, Monsieur, le comptez-vous pour rien ? J'ai 69 ans dans peu de jours (2). Je regarde ma vie comme finie, et vous, à chaque pas vous augmenterez en talent, en réputation et en prospérité. Pour vous encourager, demandez-vous quelquefois ce que vous étiez comme artiste il y a dix ans ; et en vous rapprochant du terme actuel d'année à année, vous verrez combien vous avez fait de chemin, et combien vous en ferez encore. Ne me niez donc pas le bonheur du *crescendo*, et concevez qu'il est le plus grand de tous. » — « Et pour moi, Monsieur, me dit alors une jeune demoiselle, sœur de notre artiste, qui avoit fait semblant de ne pas écouter, y aura-t-il aussi un *crescendo* ? » La naïveté de sa question me fit rire : — « Oui, oui, Mademoi-

(1) Ce mot italien, usité en musique, est le contraire de *smorzando*. L'un dit : en augmentant ; l'autre : en diminuant. (G.)

(2) 5 février 1810. Je suis né le 11 février 1741. (G.)

selle, lui dis-je, vous êtes et vous serez aussi heureuse que Monsieur votre frère. »

Depuis ce que j'appellerai l'anti-naissance de l'homme jusqu'à sa mort, il y a *crescendo* ou *smorzando*. Gélatine au moment de la conception, son existence est presque nulle. Fœtus, la vie s'accroît. Né au monde, il change de climat ; ses organes prennent la direction pour laquelle ils sont destinés. Pubère, il marche à la virilité. Le *statu quo* de nos facultés parfaites n'existe qu'un moment, que la nature nous rend insensible. Tel que le soleil, l'homme entre dans son automne dès que son été est fini. Après son *crescendo*, le *smorzando* est en marche. L'homme descend par les raisons et les causes inverses qui l'ont fait monter. A quel âge est-il heureux ? — Quand il croit l'être. Sans connoissance de son *moi*, il végète. Enfant, il jouit sans réflexion. Homme florissant, ses passions le tourmentent ou le rendent heureux momentanément. Vieux, il regrette ; mais à tout âge il jouit de lui-même quand il est sage. « Je prends le temps comme il vient, surtout lorsqu'il me convient », me disoit un vieux poète, dont l'imagination est toujours virile. Selon moi, il n'est guère d'hommes plus heureux que les enfans d'Apollon. Le ciel est leur séjour habituel, et ils ne redescendent sur la terre que lorsqu'ils ont besoin de nourriture. La jeune Hébé leur devroit servir chaque matin une potion d'ambroisie et de nectar ; alors, parés de quelques guenilles et de quelques feuilles de laurier sur la tête, ils feroient honte aux plus fortunés de ce monde.



CHAPITRE XXVII

QUE RIEN N'EST SANS DÉFAUT SUR LA TERRE

Nous sommes si accoutumés à trouver quelque défectuosité en toutes choses, que s'il s'en trouvoit une à l'abri de toute critique, notre imagination y suppléeroit pour la ranger dans la classe commune. Mais rassurons-nous; ici l'imagination est inutile : à commencer par l'homme jusqu'au dernier objet matériel, la censure a de quoi mordre, soit par fatalité ou par nature, parce que toutes choses sont composées de diverses pièces dont les rapports parfaits sont impossibles. S'il m'est permis de parler mystiquement, je dirai que si la Trinité n'étoit pas une, elle seroit trois. Il est un tel voisinage entre les choses, et surtout entre les extrêmes des choses, qu'on ne peut éviter le reflet de l'une en s'approchant de l'autre. Qu'est-ce que la quadrature du cercle? Je l'ignore; mais j'imagine des points posés diversement, et changeant de manière d'être selon la place qu'ils occupent. Qu'est-ce que les douze sons de la gamme chromatique, dont le calcul est si contesté? Douze sons qui, occupant diverses places dans la gamme, ne sont plus les mêmes, puisque tour à tour chacun peut être tonique, seconde, tierce, quarte, quinte, sixte ou septième, sans compter les majeurs et les mineurs. Il n'est donc point de rapport absolu-

ment fixe entre les parties d'un tout : parce que chaque pièce est une unité qui cesse de l'être, étant jointe à une autre unité. Depuis longtemps le proverbe dit :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Ajoutons :

Tel brille dans un point, qui s'éclipse en un autre.

Si nous jetons exclusivement les yeux sur l'homme, les mœurs, l'éducation diversifient à tel point son caractère, que ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre; que ce qui est qualité chez un peuple peut être monstrueux dans une autre contrée. Il est deux manières d'être bon : bon pour soi, bon pour tous, et l'on est toujours bon envers soi quand on l'est pour tout le monde. Ajoutons que la vraie bonté consiste à être bon par nature, et non par calcul d'intérêt personnel; et tel est l'égoïsme de l'homme, en général, que celui qui est bon pour tous n'est prisé ni estimé de tous que médiocrement. Tel est content qu'on lui donne, et regarde comme un vol ce qu'on donne à d'autres. Il voudroit être seul à recevoir, quitte à donner ce qu'il auroit de trop, ce qui vaut bien mieux que de s'abaisser pour obtenir.

La singulière figure que celle des gens auxquels on annonce son élévation et sa fortune! Les plus rusés, les plus forts sur leurs ergots restent immobiles et perplexes; ils contiennent leurs muscles, de peur qu'ils n'expriment leur dépit. Ils vous font un compliment bref, et se sauvent pour exhaler l'air qui les étouffe. Mais quelques jours après, s'ils vous rencontrent, ils ont réfléchi, et vous demandent une place dont vous pouvez disposer, soit pour eux ou pour leur ami. Bon pour tous et bon pour soi n'est donc pas encore assez, chacun voudroit tout emporter, tout envahir. Cependant, quel est ce pompeux convoi mortuaire qui passe? C'est celui de Mgr Un tel : il laisse deux millions de rente. Diable! et deux millions de vers vont dîner avec lui. Parcourez tous les états, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, vous trouverez partout une part de foiblesse : on trouve partout peu ou point, trop ou pas assez, privation ou excès. Tous ces mixtes mêlés ensemble produisent un mouvement, une fièvre morale dans l'état social que le plus habile ne peut déchiffrer.

Le berger stupide est plus bête que le chien qu'il commande. S'il a du sens naturel, livré à ses réflexions solitaires (situation délicieusement mystérieuse pour l'être qui pense), s'il a du sens, dis-je, et qu'à force d'observer les nuages il prédise le temps à venir, c'est un sorcier, un distributeur de maléfices; ses moutons, qui sont la douceur même, son chien, rempli d'instinct, deviennent suspects à l'imbécile villageois, et sa houlette se change en baguette divinatoire. Il n'y a que le diable qui puisse lui faire faire, avec un couteau, des ouvrages en bois aussi admirables.

Dans ce monde, quand la sottise n'est pas d'un côté, elle est de l'autre : ou dans l'œuvre et l'ouvrier, ou dans ceux qui les admirent sans les connoître.

Il y a défaut, avons-nous dit, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Si l'homme est conduit par l'amour-propre, qui, plus que le prince qui possède et donne tout dans son empire, titres et fortune, qui plus que lui doit être victime des passions de ceux qui l'entourent? A moins qu'il ne soit, plus que tout autre, doué de force et de justice, comment résisteroit-il à la flatterie continuelle des courtisans? A moins que l'habitude d'être flatté n'éteigne en lui le penchant le plus cher de l'homme, qu'elle n'oblitère son amour-propre. Mais ne nous y jouons point, ce seroit le feu caché sous la cendre; au premier manque d'égard, de respect de notre part, l'incendie éclateroit dans toute sa force. Deux traits de bonté royale suffiront pour prouver ce que nous disons.

Frédéric, le guerrier philosophe, voulut jouir du bonheur de l'égalité; ses convives étoient Voltaire, d'Argens (1) et d'autres. « Allons, Messieurs, leur dit-il, soyons amis, rien de plus, et parlons à cœur ouvert. » Les gens de lettres crurent bonnement que le roi n'y étoit plus; ils parlèrent sans contrainte et s'émancipèrent sans doute, car Frédéric leur dit en ouvrant de grands yeux : « Prenons garde que le roi ne nous écoute », et tout rentra dans l'ordre.

Louis XV voulut aussi que ses convives parlassent librement dans un petit souper, et ce n'étoit pas de philosophie dont il

(1) Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, littérateur français établi en Hollande, où Frédéric II alla le chercher pour en faire son chambellan et le directeur de son académie. Après vingt-cinq ans d'intimité, il se brouilla avec le roi de Prusse et revint en France.

étoit question; les propos devinrent trop libres. Le roi sortit un instant, mais, avant de rentrer, il se fit annoncer par un valet de chambre, qui d'un ton grave et accoutumé dit : « Le Roi, Messieurs! » Tous sentirent que c'étoit là le dénouement de la comédie.

Le plus grand malheur des princes est, dit-on, de n'avoir point d'amis. Pourquoi non, s'ils le vouloient? Le plus difficile pour eux, comme on vient de le voir, est de descendre jusqu'à l'égalité. Qu'ils y descendent avec tous, non, cela ne doit pas être; celui qui se réserve le droit de commander, de réprimer en temps et lieux, doit toujours être respecté. Mais il ne faut pas d'amis par douzaines; si c'est assez d'une maîtresse, un ou deux amis véritables suffisent. Je connois, non un homme, mais dix qui sont capables d'aimer un prince, homme de bien, sans autre intérêt que celui de contribuer au bonheur de l'humanité; qui ne demanderoient ni titres, ni cordons, qui les refuseroient même, craignant de vendre leur probité. Ce sont des monstres, non pour l'Etat, mais pour les souverains, que ces hommes qui n'ont besoin de rien. Avec eux, le prince devroit s'attendre à un morne silence, s'ils étoient mécontens, et à peu d'éloges s'il ne faisoit que son devoir. Ces amis intègres, dira-t-on, auroient trop grosse part à l'estime publique dont les princes sont jaloux.

Alors, qu'ils ne se plaignent pas d'être sans amis, car ils n'empêcheront jamais que la vertu ne trouve sa récompense. Oh ! qu'on doit plaindre le prince intelligent qui voit percer l'intérêt dans tous les soins qu'on lui rend ! « Tout pour la place et rien pour moi, doit-il se dire. Si je m'habille magnifiquement, déjà quelqu'un convoite mon habit. Si je commande des équipages, quelqu'autre se flatte d'y monter. Si je prends femme, on espère sa protection ou les faveurs de ses suivantes. Si je bâille, on tremble de m'ennuyer. Si j'éternue, on craint que je m'enrhume... Vils flatteurs, vous croyez me traiter comme un dieu, et vous me traitez en enfant; traitez-moi en homme, je suis digne de l'être (1) ! »

(1) Je ne trouve rien de plus mesquin dans Alexandre que d'avoir dit à ses courtisans pendant qu'on le saignoit : « Mon sang vous dit que je ne suis qu'un homme.» Pardieu! nous le savions bien! (G.)

Quant aux classes intermédiaires des deux que nous venons de parcourir, et dont nous avons souvent parlé dans le cours de cet écrit, il ne s'y trouve qu'esprit et bêtise, ou les deux mêlés ensemble. Tel homme, pourroit-on dire, a les qualités qui tiennent à ses défauts, et les défauts de ses qualités. Eh! soyons francs : ce dilemme peut s'appliquer à la masse. L'homme simple et bête n'est-il pas serviable ? Le gourmand ne vous régale-t-il pas volontiers d'un bon repas ? L'atrabilaire ne nous apprend-il pas souvent la vérité ? Le joueur ne prête-t-il pas plus aisément qu'un autre une partie de sa bourse, quand il est en bonne veine ? La fille publique n'est-elle pas plus compâtissante que la dévote renfrognée ? Le revers de la médaille ne nous apprend-il pas que le riche est dur et avare ? que l'auteur qui obtient un succès de circonstance est insolent? que l'homme de Dieu n'est pas souvent l'homme de l'homme?... Nous n'inférons pas de ceci que les mauvaises qualités soient préférables aux bonnes ; mais qu'il est en tout des rapports, une chaîne telle entre le mal et le bien, le pis et le mieux, qui prouvent que rien n'est un, et que la perfection est introuvable sur notre globe.

Oh ! que le bon esprit est chose rare ! A-t-on bien réfléchi sur l'effet que produit, chez les honnêtes gens et les gens de goût, l'homme qui possède autant d'esprit que de méchanceté ? S'il est d'une basse extraction et sans éducation (car l'esprit est de toutes les classes), il cause des regrets amers; c'est la rose sur un fumier ; ses parfums, mêlés à l'odeur putride, sont une profanation pour l'odorat. Si c'est un homme de lettres, un poète, il effraye toutes les vertus sociales ; on craint l'élan de son génie perturbateur; on redoute sa fièvre poétique, car on sait que

La satire en beaux vers est poison distillé.

Si c'est un homme en place, sa puissance est effrayante ; avec autant d'esprit, n'abusera-t-il jamais de son pouvoir ? Si c'est une jolie femme, que ne peut-elle pas par la réunion de ses charmes et de sa méchanceté ? Sa force est incalculable, c'est le levier d'Archimède. Oh ! la bonne chose, je le répète,

qu'un bon esprit! Mais, de la nature, quel présent funeste que des facultés spirituelles employées à faire le mal! Cultivons l'esprit de la jeunesse, mais travaillons surtout à faire des cœurs honnêtes. Il y a toujours assez d'esprit où la probité règne, et le contraire n'est qu'une monstruosité morale. L'esprit est un don de nature, la moralité est le reflet de tous les usages reçus, tant bons que mauvais. Si l'esprit est assez fort, assez judicieux pour rejeter les mauvais exemples, l'homme tourne à bien; s'il n'est que léger (et il l'est par essence) il employe sa malice à tromper, à se procurer les biens de ce monde; il sait donner une face riante à ses dérèglemens mêmes; il tourne en ridicule la sagesse et, quand l'âge le force à descendre et à prendre du poids, ce n'est plus qu'un papillon mourant sorti d'une chenille, qui ne peut plus prétendre ni à fleurs ni à fruits. Voilà ce qu'on nomme l'homme du beau monde, celui dont les femmes raffolent, qui n'ennuye jamais puisqu'on ne peut le fixer, qui vous trompe sans vous haïr, et qui ne vous hait point après vous avoir trompé. Il court ailleurs recommencer ses joyeuses farces; partout son entrée est brillante et sa sortie fugitive et honteuse; il ne laisse après lui que l'odeur d'un parfum pourri, qui donne plus de nausées que la putridité même.

Mais c'est surtout dans le mariage que les défauts sont comptables, qu'ils pèsent sans pitié, et presque sans interruption sur l'un ou l'autre des époux, et souvent sur tous deux. D'abord, on se prend sous enveloppe; puis on ne se juge qu'en un sens sur un point qui, s'il plaît à tous deux, embellit et fascine tous les autres sens; mais de même que l'orage d'été, l'ivresse de l'amour n'est qu'un passage. Tout ce qui est extrême et poignant tueroit s'il n'étoit de courte durée: ainsi le veut la nature; elle le décréta en nous prêtant l'existence. De même que nos premiers parens, de même qu'Adam et Eve, au premier printemps du monde, qui n'eurent que peu de jouissances suivies de longues souffrances, de même presque tous les époux, après leur union nuptiale, sortent du paradis terrestre. Lorsque le flambeau d'hyménée a jeté ses plus grands éclats, c'est à ce demi-jour qu'ils s'examinent, s'étudient, se mesurent; tout a changé en peu de jours; la défiance, les

soupçons ont remplacé une confiance aveugle. « Est-ce bien toi?» se disent-ils mutuellement et en secret. C'est-à-dire plus de nerf, plus de vigueur, la foudre a passé presqu'aussitôt que l'éclair qui l'a précédé. Quoi, dit la femme en se livrant au doux sommeil, la flamme même de l'amour peut se glacer! Quoi, se dit l'homme à lui-même, je laisse dormir en paix, à mes côtés, celle que j'eusse été chercher hier au bout de l'univers! On a bien raison, chez les gens éclairés, de ne plus se permettre de plaisanter les époux le lendemain de leurs noces : ils ont assez de leur honte, ils reviennent de loin et où ils ne retourneront plus ensemble. Ils sont assez honteux de leur défaillance et de leur méprise; si on ne leur disoit pas qu'ils sont heureux, à peine le croiroient-ils. Qu'est-ce qui prouve mieux la diminution réelle du prestige amoureux, que le plaisir que retrouvent les amans à visiter les lieux témoins de leur premier amour non consommé? Que font alors les époux qui ont le plus de jugement? Ils sentent la nécessité d'accorder leurs défauts et leurs foiblesses; ils disent, comme les médecins : « Confrère, passe-moi la rhubarbe, je te passerai la saignée (1). »

Mais il n'est pas aisé de former une douce harmonie avec des dissonances; car, souvent, l'un est jeune, l'autre vieux. L'un est vif, l'autre paresseux. L'un est amoureux quand l'autre ne l'est plus. L'un est jaloux, l'autre confiant. (Il faut, disoit quelqu'un, pour former un bon mariage, que la femme soit aveugle et l'homme sourd : mais continuons). L'un avare, l'autre généreux. L'un gourmand, l'autre sobre. L'un enjoué, l'autre mélancolique. L'un instruit, l'autre ignorant... Quel dédale! l'Académie de toutes les sciences ne donneroit pas un résultat satisfaisant de tant de choses contraires. Comment faire sortir l'unité de tant de mixtes? Il faut donc patience et vertu des deux parts. Qu'on ne dise pas, avec le proverbe : « Du côté de la barbe est la toute-puissance »; car si la force commande, la foiblesse dissimule et séduit. C'est un concert

(1) Cette citation du proverbe, d'après la scène célèbre de l'*Amour médecin* de Molière, est exacte. Dans la suite, « la saignée » fut remplacée par « le sené »; mais cette version nouvelle a le tort de n'être pas aussi scientifique que la première; la rhubarbe et le sené étant l'un et l'autre des purgatifs, le contraste n'existe plus et le proverbe perd le sa justesse.

d'instrumens hétérogènes, c'est un duo entre la timbale et la flûte douce (1).

En récapitulant ce que nous venons de dire des unions matrimoniales mal assorties, et telles qu'elles sont pour la plupart, on peut en tirer le résultat suivant.

Si l'un est jeune, l'autre vieux, par les ans ou les infirmités; c'est le passif et l'actif qui jamais ne peuvent s'unir. Si l'un est vif, diligent, et l'autre paresseux, *idem*. Si l'un est amoureux quand l'autre est fatigué, encore *idem*. Si l'un est jaloux, l'autre confiant, c'est le tyran qui égorge sa victime en l'adorant. C'est cependant le défaut que la femme pardonne le plus aisément à l'homme, s'il est fidèle. Les larmes qu'elle verse dans le sein de son amie; la noire meurtrissure qu'elle lui montre, et qui relève encore la blancheur de son bras d'albâtre, sont autant de preuves qu'on l'aime avec idolâtrie. « Votre mari vous aime-t-il toujours », disois-je à une femme du peuple? » — « Ah! Monsieur, me répondit-elle, il y a plus de deux ans qu'il ne me bat plus! » Je compris que « battre » vouloit dire autre chose. Si l'un est avare, l'autre généreux, c'est un combat d'élémens hétérogènes; ils s'observent tous deux à la fois, et se craignent, il n'est point entre eux de véritable union de penser ni d'agir. A-t-on remarqué, cependant, que le libéral jouit au dépens du lésineux? Et que si l'avare devenoit ou feignoit d'être libéral, l'autre deviendroit économe?

C'est ainsi qu'on tire parti des défauts des autres, pour montrer ou affecter les vertus contraires. Si l'un est gourmand et l'autre sobre, c'est le cochon uni à la brebis; nulle sympathie ne les rapproche. Si l'un est enjoué, l'autre mélancolique, de ces deux extrêmes il peut résulter du bien, si leurs éducations sont en rapports. Si l'un est instruit et l'autre ignorant... O Pygmalion! prie Jupiter d'échauffer ta statue! S'il ne t'exauce pas, adresse-toi à Vénus et à son fils; quelque jour, peut-être, tu seras surpris de trouver ton maître et ta maîtresse dans celle que, à l'aide des dieux, tu as su animer. Toute femme est susceptible d'amour quand l'homme sait se conduire

(1) La flûte douce, ou flûte à bec, très en vogue au XVIe et au XVIIe siècle, avait cessé d'être en usage. Grétry l'évoque ici dans le sens d'instrument au son doux, par opposition à la timbale, instrument bruyant.

d'après les préceptes d'Ovide; et la femme et l'amour ont changé les décrets de l'aréopage d'Athènes.

Tout ce qui est qualité dans un sexe seroit défaut dans l'autre, s'ils n'étoient tempérés et appropriés à l'individu : ainsi nature le veut. Ces deux pièces, quoique en rapports, sont différentes par essence ; c'est pourquoi elles peuvent se prêter des secours réciproques. Si l'une avoit tout, l'autre lui seroit inutile. L'homme est fort, dur, véhément, entêté... C'est un ressort d'acier. La femme est foible, molle, dissimulée et patiente, entêtée aussi, mais louvoyant toujours pour arriver à son but : c'est un ressort mielleux et onduleux ; c'est une huile pénétrante; l'autre est un acide corrosif.

La grande variété des caractères humains provient encore de ce que l'homme n'est jamais tout à fait homme, ni la femme entièrement femme. Souvent, et presque toujours, l'un emprunte quelque chose de l'autre, soit par imitation, éducation ou foiblesse, mais il reste toujours assez du sexe préexistant et naturel. L'un a beaucoup de l'homme et un peu de la femme. Celle-ci a beaucoup de son sexe et un peu du nôtre ; après cela, ne demandez pas combien il y a de sortes d'hommes et de femmes respectivement aux caractères, car le nombre est infini. Excepté Dieu, rien n'est un dans l'univers ; c'est de là que viennent tant de variétés dans les objets. Si tout étoit réduit à une unité parfaite, les choses en iroient-elles mieux ? J'en doute ; tous rapports cesseroient; on ne verroit parmi les créatures qu'un égoïsme universel et il faudroit que, depuis nous jusqu'à l'insecte, tous fussent hermaphrodites. Si ce régime d'unité existe dans quelque planète, chacun doit y vivre séparé comme des limaçons. Ce qui est bien, d'autant mieux que nous ne nous en sommes pas mêlés. Le pour et le contre, les *si*, les *mais* sont notre cher apanage. Qu'y faire ? Nous manions le doute avec une dextérité parfaite, toujours courant après la certitude qui nous échappe. Oh ! qu'il faut être hardi pour se faire juge ou avocat ! Quel labyrinthe que la chicane ! Médée pourroit-elle, seroit-elle assez sorcière pour s'en tirer ? J'en doute.

Pour pousser notre argument aussi loin qu'il nous est possible, disons qu'en société du mariage, de l'amitié, et de toutes autres associations, les chocs des caractères différens et

des passions incompatibles sont la source de mille folies, de mille maux, tous appartenant à l'ordre ou plutôt au désordre social; mais que l'homme instruit et indépendant sans être isolé est muni d'assez de force pour éviter les foiblesses, les maux et leurs réactions dont nous l'avons chargé précédemment. En s'étudiant, n'est-il pas protégé par des forces multiples, autant qu'il a de foiblesses?

1. Force du genre;
2. Force vitale;
3. Force nervalle;
4. Force morale;
5. Force d'amour-propre.

Ainsi protégé, ne peut-il oblitérer ses foiblesses? Hors une peut-être. La force du germe antérieur à sa naissance fixe la durée de sa vie, elle lui donne la santé et le rend propre, sinon à toutes choses, du moins à quelques-unes dans lesquelles il peut exceller (1).

La force vitale provient (outre la puissance germinale et antérieure à son être) de l'équilibre organique et de la qualité des humeurs. Dans cet état, il ne peut faillir que par corruption morale, qui entraîne à celle physique. La force des nerfs provient encore du germe, et surtout de l'absence des chagrins qui aigrissent les humeurs. Les maux de nerfs sont presqu'inconnus où la morale est pure, à moins que le défaut d'exercice ne les force à y suppléer par une agitation naturelle. Si la vie n'est pas entièrement dans le système nerveux, il en est le siège capital. Le bonheur dilate et délecte les nerfs; le chagrin les comprime; les excès les affectent; l'amour les vivifie : ils sont là à leur apogée, un point de plus que ce plaisir majeur seroit une mort assurée. La musique les force à se régulariser, si leur rythme est inexact. Il n'est, je le dis encore, qu'une seule et unique harmonie dans l'univers, et celle produite par les sons a quelque prééminence sur toutes les harmonies qui ne sont

(1) En parlant ici des forces auxiliaires de l'homme, nous n'ignorons pas que le germe antérieur à notre existence est souvent défectueux, et est la cause première de nos écarts physiques et moraux. C'est ce qu'on nomme maladies héréditaires, même incurables, que, cependant, un régime suivi et une bonne éducation peuvent encore pallier, s'ils ne les détruisent pas absolument. (G.)

qu'une, mais appliquées à toutes les réunions d'objets physiques analogues entre eux, et de conséquences morales. Musique et mathématiques me semblent une même chose (1), quoique l'une soit active et l'autre passive relativement aux sensations qu'elles produisent. L'irrégularité des nerfs jette la confusion dans les idées recluses dans les fibres du cerveau. Rien de plus extravagant que les fantômes créés par les nerfs en désordre. Au contraire, quand ils sont en harmonie et tendus en justes proportions, l'individu est d'aplomb, les facultés sont nettes, et il en jouit pleinement et avec satisfaction. La force morale provient de l'éducation, et surtout de l'exemple. Les mauvais exemples sont l'écueil des meilleures éducations. La force de l'amour-propre est aussi forte chez nous que toutes les autres forces réunies. C'est l'amour-propre qui fait courir le guerrier à une chance presque mortelle. C'est lui qui tue les jolies femmes françoises en exposant leurs membres débiles à la froide température du climat et à ses variations subites et continuelles; c'est encore lui qui fait les athées et les prêtres superstitieux et intolérans. L'homme ose s'adresser à Dieu, lui désignant des choses impossibles comme : « Il nous a créés sans nous, mais sans nous il ne peut nous sauver. » C'est l'amour-propre, c'est lui qui charge de ridicule l'inepte qui veut être savant, malgré Minerve. C'est lui qui me fait écrire sur tant de sujets par pur instinct... Mais c'est aussi lui, c'est l'amour-propre qui est le vrai générateur de tous les biens et de toutes les bonnes actions de ce monde. C'est une arme à feu dont il faut se servir avec prudence. Plus souvent décisif en mal qu'en bien, il faut l'observer, le contenir sans cesse, parce que sans cesse il tend à sortir de sa sphère. L'homme n'est au-dessus de la bête que par son amour-propre; c'est celui-ci qui le provoque, le tente, l'élève jusqu'aux conceptions les plus sublimes, jusqu'à la connoissance de son dieu Créateur, dont il mérite récompense s'il le glorifie dans ce monde en maintenant la dignité de sa créature favorite.

(1) L'idée n'était pas nouvelle. Les théoriciens du moyen-âge l'exprimaient déjà en ces termes : *Musica est disciplina quae de numeris loquitur, qui inveniuntur in suonis.* L'assimiliation de la musique aux mathématiques est d'ailleurs juste en ce sens que les intervalles musicaux correspondent à autant de divisions du monocorde exprimables en chiffres proportionnels.

La force de la femme, nous l'avons dit cent fois, est dans le sentiment de l'amour. C'est là où elle est forte, et c'est là où est toute la foiblesse de l'homme. Il falloit, dans les sexes, que ces deux points fussent en opposition, l'équilibre entre eux n'eût rien produit qu'un calme pernicieux ; le mouvement et l'agitation sont de l'essence d'amour. L'amour est une guerre, et la paix lui est funeste. L'homme possède la force physique, en général ; mais en amour, la force physique et morale est le domaine de la femme. Il en doit être ainsi, ou la femme eût été notre victime. L'homme vagabond eût convoité le sexe tout entier, qui lui eût à peine suffi ; et dans cette multiplicité de rapprochemens forcés, les conséquences eussent été au dépérissement de l'espèce. Et si en amour les deux sexes eussent été d'égale force, il en fût résulté le *statu quo*, ou combat à outrance, également funeste La femme maîtresse de son choix, ou ne cédant que par séduction, qui suppose le mérite du séducteur, se décide par instinct. « J'aime cet homme » veut dire : « Il est propre au vœu de la nature respectivement à moi. » Aussi préfère-t-elle la jeunesse de l'homme, par vœu de nature. Elle aime en lui la grâce, la vivacité, l'intelligence, l'esprit, la force et le courage, bien plus que la sainte et froide sagesse : par vœu de nature. L'homme froid lui est indifférent, si ce n'est plus. Tu ne sais pas aimer, lui dit-elle, pourquoi voudrois-tu l'être ? (1)

Laissons donc faire la nature auprès de laquelle nous ne sommes qu'apprentis. Mais, femme, ne vous fiez pas trop à la nature corrompue des sociétés ; elle boite : et si l'expérience, la sagesse et quelquefois la vertu ne lui servent de béquilles, sa monstrueuse allure, moitié nature, moitié préjugés, le tout enveloppé d'un amour-propre excessif, ne donne que peu de satisfaction, toujours menacée du précipice. Au reste, voyez le charmant résultat de nos mœurs factices, et jugez vous-même.

Puisque, dans ce chapitre, nous avons nombré les défauts de l'homme, n'omettons pas le pire de tous les vices : c'est

(1) Nous avons maint exemple de femmes violées qui ont donné au monde d'excellents sujets, et ceci paroît contredire ce que nous venons d'avancer. Nous répondrons, d'abord, qu'on n'est presque jamais sûr si le viol est complet. Nous dirons ensuite que dans la violence il y a délire, ardeur, mouvement, qui, je crois, dans ce cas, sont préférables à l'impassible immobilité de l'âme. (G.)

l'habitude du mensonge. C'est dans ce sens que Platon condamnoit les arts d'imitation, qu'il exiloit de sa république ; il croyoit que l'habitude de la fiction et de l'imitation, soit poétique, musicale, pittoresque ou autre, induisoit au mensonge. Mais sa République elle-même n'est-elle pas une véritable supposition ? O divin Platon ! tu exagères trop le vrai, pour nous faire aimer la vérité. Qu'on me trompe donc, pourvu qu'on me rende heureux, et que ce ne soit au dépens de personne (1).

(1) Je me serois étendu davantage sur le vice le plus immoral, le plus monstrueux, sur l'habitude du mensonge, si je n'avois consacré trois volumes à ce sujet dans mon livre *De la Vérité*. (G.)

CHAPITRE XXVIII

DES TORTS PRÉTENDUS DE LA NATURE

Les deux plus fortes extrémités physiques sont la naissance et la mort. Les deux plus grandes extrémités morales sont le vice et la vertu. Que de choses, que de nuances de choses entre ces quatre points cardinaux!

On parle sans cesse des torts de la nature envers nous, comme si elle nous devoit quelque chose. Pourquoi m'as-tu créé, lui dit-on, si je ne puis être heureux? Il fait beau voir un bambin se plaindre que son père et sa mère l'ont fait trop petit et trop foible! Nature lui répond : Sois, puisque tu es. Sois ce que tu es, puisque tu ne peux être autre. Arrange-toi avec ton être, tires-en tout le parti possible; sois en paix ou en guerre avec moi, tes procédés me sont indifférens, et ne militent que pour moi.

Nulle lésion, nulle rupture, nulle obstruction ne se font dans le corps humain sans douleur : Qu'y faire? nature est ainsi; invulnérables, nous serions immortels. On accuse la nature des souffrances de l'accouchement et de la mort : ces deux extrêmes de la vie sont d'institution, et nous en avons doublé les angoisses en assujettissant la nature à nos préjugés sociaux. Sans le péché originel, dit-on, ni Eve, ni toutes ses filles descendantes n'eussent souffert des douleurs de l'enfante-

ment. Cependant, toute femelle souffre plus ou moins dans cette séparation d'elle et du nouvel être : c'est d'institution, dis-je encore, ou cela veut dire que, sans le péché originel, Eve n'eût pas accouché.

On ne peut douter que nos intempérances n'augmentent considérablement les souffrances à notre entrée et à notre sortie de ce monde, sans compter l'intermédiaire. Les bêtes souffrent aussi à ces deux extrêmes, mais avec moins d'étreintes, plus de calme et de résignation (1).

Les torts de la nature sont donc de n'avoir pas éloigné de nous toute espèce de souffrances, et je l'en défie, toute nature qu'elle est; car ou il ne falloit pas que nous fussions créés, ou il faut nous résoudre à mourir.

Il falloit, peut-être, pour nous chétifs, qu'elle fît un bâton sans bouts; qu'elle nous fît naître grands et forts, exempts de maux, et qu'elle nous fît mourir sans douleur. Beau projet! Ne voyons-nous pas que, depuis les astres jusqu'au centre de la terre, tout décline après avoir prospéré, tout marche vers une fin, donc tout est périssable puisque tout s'use; tout a commencé, quant à la forme, puisque tout finit, et ne finit que parce qu'il a commencé. Le temps seul est d'institution éternelle, aussi nous le nommons *abstrait*. Mais revenons aux douleurs de l'accouchement et de la mort, qui sont injustes, insupportables, me disoit quelqu'un qui venoit de voir, un même jour, passer sa maîtresse par ces deux extrémités, et avec lequel j'évitai toute discussion, parce que le malheur a le droit de se plaindre, comme le joueur infortuné celui de pester : c'est un droit de nature qui pousse l'âme à bout, pour pouvoir la ramener au calme. L'accouchement fut facile quand on vivoit davantage en plein-air et qu'on étoit endurci à la fatigue; il en coûtoit peut-être moins d'accoucher à une femme du bon vieux temps, qu'à nos petites maîtresses d'essayer un corset qui n'est jamais assez juste. Et le sauvage qui se met au lit quand sa femme vient d'accoucher, et qui se laisse servir par elle; cette coutume nous dit que ces

(1) A-t-on remarqué que, le plus souvent, les accouchemens ont lieu au soleil levant, et la mort à son coucher? C'est que l'astre, agent du calorique ou calorique lui-même, donne à son lever des forces propres à l'accouchement, et que, à son coucher, il les retire en favorisant la mort. (G.)

sortes de femmes sont peu incommodées après leurs couches, et que peut-être, dans ces pays et dans leur état, elles ont besoin d'exercice et de mouvement pour se purger; et après avoir ainsi vécu selon la nature, il n'est pas pour elles de temps critique, ou il est, respectivement à nos femmes d'Europe, comme un est à dix. D'autres sauvages déposent leurs malades au soleil, voilà leur médecine. Ils semblent dire : « Soleil, tu leur donnas la vie, réchauffe-les s'il est possible, tu peux plus que nous », et ils ont raison. Mais nous, qui évitons le chaud et le froid, en nous renfermant dans des boîtes et des habits; qui, par notre manière de vivre et de nous droguer, contractons en dix ans des maladies que nous voulons guérir en dix jours, nous murmurons contre la nature qui va son train, et nous en sommes pour nos exclamations. L'habitude, comme on dit, est une seconde nature. Si l'on s'habitue au bien, tant mieux pour l'individu ; au mal, tant pis pour lui, et la nature n'y perd rien; le mort ou le vivant ne peut sortir de son domaine.

A l'aide du temps, notre instinct se forme et se déforme. C'est sans doute pour cette raison qu'un Chinois ne peut exercer que la profession de son père; ainsi les facultés se perfectionnent et se perpétuent. Cette succession forcée conviendroit-elle aux beaux-arts? J'en doute; la routine leur est funeste, le génie est d'essence libre, toute entrave le tue. Il faut des règles au génie même, dira-t-on; oui, mais en violant une règle, quelquefois il en crée une autre; s'il marche à son but, il fait bien, s'il le manque, il n'est plus génie pur, c'est délire. En général, si les descendans des praticiens deviennent plus forts que leurs pères, les descendans des grands hommes, dans la carrière du génie, sont ordinairement petits. La matière se fortifie par l'élaboration, l'esprit s'évapore par l'exercice trop continu de ses forces. Le matériel ne peut quitter la terre où il est enchaîné; l'esprit s'envole dans ses régions natives, dès qu'on abuse de son essence divine. Malheur à l'artiste grossier qui croit se jouer avec l'esprit; plus il l'empoigne, mieux il s'échappe.

En récapitulant notre texte, disons que les torts prétendus de la nature sont les nôtres. Que celle qui ne doit rien ne peut avoir tort, quoique réservée dans sa munificence, puisque ses dons sont gratuits.

Nous lui devons encore des remercîmens, ou plutôt, congratulons-nous nous-mêmes d'exister, car nous sommes partie d'icelle, soit que nous soyons en germe, en chair, en os, avant notre existence réelle, pendant que nous existons, jusqu'à la fin de notre vie, et encore après notre mort.

Parlerons-nous de la femme à la fin de ce chapitre? Pourquoi non? Tant qu'elle est jeune et belle, elle est loin de se plaindre de la nature, qui l'a nommée notre astre moral, et notre astre physique après le soleil; qui a tout fait pour elle, puisqu'elle domine l'homme, son cher tyran. « A genoux, superbe, lui dit-elle, et si tu me plais dans cette posture humiliante, je pourrai m'humilier à mon tour jusqu'à condescendre à tes vœux. » Tel est l'amour, au fond; il n'est qu'efforts réciproques pour s'humilier; un échange projeté d'humiliation sans réflexions directes. Les femmes le savent bien, ou le savent sans y penser, c'est pourquoi elles prolongent leur agonie, et usent de leurs droits fugitifs. — Homme, dit-elle, as-tu du talent, es-tu beau, es-tu fort, es-tu brave, riche et puissant... A mes pieds, superbe, dit la femme hautaine, on ne m'obtient qu'à ce prix. — Femme, êtes-vous sage, belle, aimable, spirituelle, coquette, fière, imposante? Dominons, écrasons cet aimable tyran de mes désirs, dit l'homme gonflé d'amour-propre. Feignons, après cette conquête, d'en désirer une autre, ou désirons-la réellement; voyons couler les larmes sur ce visage enchanteur, qui tant de fois m'imposa le respect et la crainte... — Ah! tyran! je te tiens, dit-elle. — Oh! pudeur tyrannique, je te soumets donc enfin, dit-il... Voilà le passe-temps, le suprême bonheur des mortels, poussés par le besoin d'être aimés et d'aimer. Nature se joue de nous en remplissant son vœu principal. Elle se sert de nous, met en jeu toutes nos facultés, notre amour-propre (vrai péché originel), notre vie pour se perpétuer; et, par analogie, nous voulons faire des autres ce qu'elle fait de nous : ce qui occasionne entre tous, et de proche en proche, fierté, résistance, soumission, force, foiblesse, vérité, mensonge, querelle et raccommodement.

CHAPITRE XXIX

NE NOUS PRESSONS PAS DE JUGER

Nous assistions à une tragédie de Racine, *Athalie*. Après un des actes les plus touchans de cette pièce, mon compagnon de loge me demande si j'ai remarqué deux spectateurs qui étoient à côté de nous. — « Oui », lui dis-je. — « Qu'en pensez-vous? » — « Selon les apparences, l'un a l'âme fort tendre, je l'ai vu sanglotant; l'autre assez indifférent, car il contemploit la scène avec calme, avoit même sur les lèvres le sourire d'un béat : rien ne l'émeut, à ce qu'il paroît. » — « Je pense comme vous », me dit-il. Et nous nous trompions tous deux. Après la tragédie, nous sommes au foyer; nous questionnâmes nos connoissances sur la moralité de ces deux individus qui s'étoient rendus au même lieu. Or, celui qui nous avoit paru insusceptible d'impressions tendres étoit un bon philanthrope, la bienfaisance même, un homme tellement accoutumé aux vertus qu'il leur sourioit sans émotion. L'autre, celui qui n'avoit cessé de gémir, de pleurer, de sangloter, étoit un de ces hommes sans mœurs, accablé du poids de la réprobation publique, dont, sans doute, l'âme étoit déchirée par les remords. Nous demandâmes à une seconde, à une troisième personne, toujours mêmes réponses. Nous vîmes qu'il ne falloit pas se presser de juger le fond des consciences humaines; qu'il est des réactions morales comme il

en est de physiques ; que tel est affecté doucement des vertus qui lui sont familières, tandis que tel autre pleure sur lui-même, croyant s'intéresser au personnage que représente l'acteur. Entouré de serpens et lacéré du fouet des Euménides, seroit-il étonnant que tel être perdît la tête et se mît à hurler à la vue d'Oreste en fureur? Non. Seroit-il plus étonnant que l'autre contemplât, sans émotion démonstrative, la douce et pieuse Antigone, douée de toutes les vertus filiales? Non, puisque l'emploi le plus angélique leur est commun.

S'il en est ainsi de chaque chose, quel jugement pouvons-nous porter sur les sensations éprouvées par autrui et par nous-même? Est-ce affectation de bonheur ou de peines? Est-ce jouissance ou remords? Ah! combien la structure humaine est indéchiffrable dans son problème! Le physique de l'homme marche à son but selon son essence, rien ne l'arrête ; s'il change d'allure, c'est qu'il change d'essence ou qu'il trompe. Le moral, de son côté, sans cesse en opposition au physique (parce que chacun ne veut que pour soi, et que la morale publique veut constamment tout pour tous), ordonne à la nature de se taire. Quel dédale, encore un coup! Et comment former accord entre une puissance réelle et une factice ou de convention! Sans pousser plus loin cette analyse du cœur, concluons et disons qu'il ne faut abuser de rien pour sentir juste, qu'il ne faut pas écraser la fleur odorante du sentiment dont on veut extraire l'essence : elle s'évapore par la tourmente et le poids dont on l'écrase. La vraie sensibilité, les sensations exactes, n'existent que chez ceux qui ménagent l'élasticité de leurs nerfs, et qui ne se livrent point à l'habitude constante des mêmes sensations trop répétées. Non, ce n'est pas le légiste bardé de procès qui peut juger sainement des oscillations de la balance de Thémis; sa judiciaire se perd dans le matériel journalier de la chicane. Ce n'est pas le musicien accablé sous la musique qui la sent et la juge le mieux. Ce n'est pas le prêtre qui, par état et pour remplir les charges de son bénéfice, adresse à la journée de longues prières à Dieu, qui est le plus pénétré de componction. Ce n'est pas l'ouvrier qui taille la pierre ou bat le mortier qui se rend compte de l'édifice qu'il prépare. Ce n'est pas le malade, accablé de son mal, qui juge le mieux de son état et du remède

qui lui convient. Ce n'est pas le fat, qui connoît ses ridicules. Ce n'est pas l'insolent égoïste bouffi d'orgueil, qui peut apprécier le mérite des autres. Ce n'est pas la coquette surannée qui peut juger de l'élégance des modes actuelles : son antique parure, qui lui valut tant de conquêtes dans son jeune temps, lui reste annexée pour toujours. Enfin, ce n'est pas l'aimable et jeune coquette qui peut composer le rituel des mœurs d'amour; trop occupée, trop prévenue, trop certaine de l'infaillibilité de ses charmes, elle ne peut en calculer les effets : son art est de nous séduire, le nôtre d'émousser ses coups pour ne pas tomber dans ses lacs.

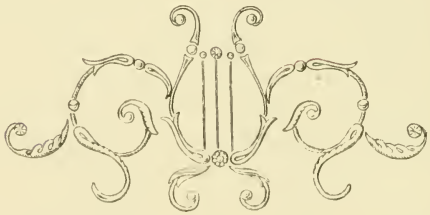
Mais l'amour est aveugle; enrôlés sous ses drapeaux, nous le devenons comme lui. Les maux, délectables et cruels, sont ceux qu'on regrette au déclin des ans : car, de même que le bouton de la rose vermeille ne fleurit qu'une fois, de même l'amour n'a qu'un terme qui fixe le printemps de la vie.

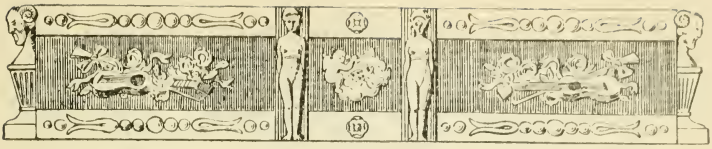
Ce n'est que par plusieurs résultats rassemblés, et d'actions diverses qu'on se débrouille dans les grandes villes où tout est fictif, où sur mille procédés simulés on peut à peine en compter deux bien sincères. Il est, à Paris plus qu'ailleurs, presqu'autant de consciences que d'individus qui s'observent en se caressant; on s'y instruit de force, on y est accort par nécessité; on resteroit enseveli dans le tourbillon, si on n'acquéroit une certaine tactique qui aide à débrouiller en gros ce qu'est, ce que vaut, ce que veut un chacun; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait autant de trompeurs que de trompés. Par pratique, on connoît mieux les autres qu'on ne se connoît.

« L'art, qui voit tout, ne se voit pas lui-même », a dit Beaumarchais dans ses *Mémoires* (à consulter) et c'est un excellent vers en maxime qui s'est glissé dans sa prose. Malgré l'esprit et l'astuce, il est ici une manière de juger les hommes à la longue, dont les jugeurs et les jugés sont frappés en bien ou en mal par l'opinion publique, souvent sans qu'ils s'en doutent. Je disois un jour au plus habile escrimeur de nos jours, à St-George (1), qu'avec les meilleures raisons du monde, s'il se battoit encore, il passeroit, dans l'opinion, pour un querelleur

(1) Voir t. II, p. 49, note.

qui se fie trop à ses forces. J'avois quelque droit de lui parler ainsi, puisque c'étoit au parterre, à la première représentation d'une des pièces dont j'ai fait la musique, qu'un insolent, me disoit-il, lui avoit tenu les pouces dans les reins pendant deux heures, et qu'il le perça d'un coup d'épée après le spectacle. De même, celui qui fait sans cesse retentir de son nom les voûtes du palais de justice, n'est, je crois, estimé ni des juges ni du public : Socrate et Malesherbes n'y ont comparu qu'une fois au prix de leur vie, et ils sont adorés.





CHAPITRE XXX

CONVERSATION FAMILIÈRE ENTRE DEUX FEMMES DE CHAMBRE

Il n'est pas permis d'écouter aux portes ; mais le secret des femmes est si piquant, si intéressant pour nous, que je ne pus, ces jours derniers, me refuser à prêter l'oreille au dialogue qui va suivre. D'ailleurs, interrompre deux femmes qui jasent, c'est souvent leur déplaire. Entre elles, elles aiment à parler, et souvent à parler bas ; donc, il n'est pas fort indiscret de les écouter quand elles s'entretiennent de manière à se faire entendre.

Voici leur dialogue :

L'UNE.

..... Je te dis que tous les hommes sont des monstres et, quand je rencontre quelqu'un d'eux dans les rues, qui traîne la jambe ou qui crache ses poumons, je dis : C'est bien fait, c'est bien fait, tu n'as que ce que tu mérites.

L'AUTRE.

Que t'ont-ils donc fait, ces pauvres hommes, pour les haïr de la sorte ?

L'UNE.

Pas grand'chose.

L'AUTRE.

C'est peut-être pour cela.

L'UNE.

Je les hais... par sympathie.

L'AUTRE.

C'est sublime, ce que tu dis ; un autre auroit dit par antipathie, mais c'est la même chose.

L'UNE.

Je voudrois bien voir qu'ils m'approchassent de trop près! Vois-tu mes ongles, vois-tu mes ciseaux?...

L'AUTRE.

Oh ! c'est trop fort, car ils te plaignent.

L'UNE.

Je ne le veux pas.

L'AUTRE.

Ils te respectent.

L'UNE.

Pas mal, vraiment.

L'AUTRE.

J'ai cru que tu allois encore dire : Je ne le veux pas.

L'UNE.

Chienne de rieuse !... Encore ce matin, ce petit scélérat de jockey m'a tenue enfermée à clef pendant une heure dans ma chambre.

L'AUTRE.

Tiens, voilà un bouquet que le petit drôle m'a jeté tout à l'heure par cette fenêtre.

L'UNE.

Je viens de la cuisine, j'avois faim ; le chef m'a crié : « Rien, rien, la belle ! Diable ! votre appétit s'éveille de bon matin ! » Oh ! les vilains hommes, je les déteste !

L'AUTRE.

Je le trouve fort honnête, moi, le chef de cuisine, car il vient de me faire inviter à prendre aujourd'hui le chocolat avec lui.

L'UNE.

Que fais-tu donc pour te faire désirer ainsi ?

L'AUTRE.

Peu de chose : un sourire à l'un, une petite révérence à l'autre, voilà tout.

L'UNE.

Voilà tout ?

L'AUTRE.

Oh ! je te le jure. Je n'attire ni ne rebute personne ; cela me réussit.

L'UNE.

Et les petits sourires, les petites révérences, n'est-ce rien?

L'AUTRE.

Il faut bien rendre le salut à qui nous le donne.

L'UNE.

En France, c'est aux femmes à saluer les premières.

L'AUTRE.

Cet usage n'a été inventé que par celles qui craignent d'être reconnues.

L'UNE.

Tu finiras par être Madame le chef.

L'AUTRE.

Eh bien! il est jeune, riche, et il a du talent.

L'UNE.

Du talent, un cuisinier!

L'AUTRE.

Tu lui en trouverois beaucoup s'il ne te refusoit pas à déjeûner Sais-tu qu'un bon cuisinier françois est aujourd'hui un homme important? un chimiste, un gastronome?

L'UNE.

Un chimiste!

L'AUTRE.

Oui, vraiment. Outre l'agrément qu'il procure chaque jour, il est notre véritable médecin, en rendant l'autre inutile.

L'UNE.

On ne meurt que de trop manger.

L'AUTRE.

Et l'on meurt quand on ne mange plus.

Je ne voulus pas attendre plus longtemps; j'entrai, et demandai leur maîtresse. Je vis, et je m'en étois douté, qu'une d'elles étoit laide à faire peur, et l'autre belle comme un ange. Je vis combien l'extérieur agréable ou difforme influe sur le caractère humain, des femmes surtout; car en supposant que la laide devienne belle et, ce qui est plus aisé, que la belle devienne laide, leur humeur changeroit probablement avec leur figure. Belle, chacun vous admire et vous prévient, quel moyen de ne pas y répondre avec grâce? Laide, chacun se détourne à son aspect, ou on ne lui parle que par bienséance et comme par charité : comment éviter que l'humeur ne s'aigrisse!

C'est l'instruction, cette boussole universelle, qui donne un caractère décidé, une contenance noble et réservée à ceux ou celles qui ne sont pas favorisés de la nature. C'est par l'instruction qu'ils peuvent immanquablement imposer et plaire; car alors, ils sont au-dessus de leurs difformités, et la beauté même cède le pas. Tel est l'avantage qu'aura toujours le mérite réel sur celui que le hasard dispense. En pareil cas, en est-il de

même d'un homme laid ou d'une femme laide? Non. Nous passons la laideur à l'homme en faveur de ses talens, et nous n'excusons pas de même la difformité dans une femme. Socrate étoit laid, notre tragédien Lekain (1) étoit laid, cependant leurs talens éminens influoient à tel point sur notre jugement que j'ai entendu une femme s'écrier, en voyant Lekain représenter le rôle de Tancrède : « Je vous jure qu'il est beau! » Je ne connois pas encore de femme laide qu'on admire comme ces deux hommes, et c'est, sans doute, parce qu'il n'en est point qui les égale en mérite ni peut-être en laideur.

En général, nous ne savons pas encore par quel sentiment intime notre sexe est jugé par les femmes; quant à nous, il faut qu'une jeune femme soit bien dépourvue pour que nous ne la jugions pas favorablement par quelqu'endroit. Depuis les pieds jusqu'à la tête, il y a tant de choix à faire! Nous trouvons toujours, si elle est bonne et spirituelle, quelques raisons de l'aimer. Si elle a quelque défaut physique, à force de répéter : « quel dommage! » le dommage est réparé; notre imagination nous persuade qu'elle possède des beautés occultes d'un nouveau genre. On vante les boiteuses comme dispensatrices de voluptés parfaites : donc on les a connues et aimées pour leur rendre cette justice. De plus, si la femme est méchante avec quelques attraits de son sexe, nous voulons la rendre bonne en la subjuguant. Il n'est point de femme vile ou méchante pour celui qui l'aime véritablement. Un petit compliment, adressé à celle qui n'en reçoit jamais, fait tant d'effet sur un cœur tendre et délaissé! Dès le lendemain, la vieille robe, le ruban sali sont remplacés par des ajustemens frais. La bouche, les yeux; qui ne rioient jamais, sont parés du doux sourire. C'est l'eau fraîche qu'on jette sur la fleur desséchée par l'ardeur du soleil; chaque feuille de la plante se redresse, reprend vigueur et la fleur renaît.

Ce n'est pas assez que la femme nous plaise par ses beautés et les qualités de son sexe; pour exercer véritablement son magique empire sur nos sens, il faut encore qu'elle nous rende aveugle sur ses imperfections. C'est là que se montre pleinement

(1) Voir tome III, p. 369.

l'infaillibilité de son être prédestiné à l'amour. Ne disons point qu'il est en ceci de l'exagération ; n'imite-t-on pas les défectuosités physiques et morales des princes? Leurs subalternes ne contractent-ils pas, malgré eux, les manières, les allures de leur chef? Un défaut dans le parler, une difformité corporelle sont pour eux le bon ton ; et tout imitateur prouve qu'il est entraîné par une force majeure à la sienne, soit qu'il aime celui qu'il imite, ou qu'il le copie par vanité.

Quelle puissance plus forte, plus absolue que celle qui émane de l'empire du sexe! Et qu'est-il d'extraordinaire qu'il subjugue nos sens jusqu'à nous faire illusion sur ses imperfections mêmes? Nous sommes à l'égard des femmes comme le voyageur affamé : les aliments les plus grossiers sont ses délices ; tout est bon quand la faim nous presse.

Femmes! nous sommes souvent ce que vous voulez que nous soyons; mais vous êtes presqu'autant soumises à nos loix : la dépendance est réciproque. Nous connoissez-vous mieux que nous ne vous connoissons? La négative est, je crois, notre partage. Tyran l'un de l'autre, la passion des rapports nous commande. D'un côté, charme et coquetterie qui subjuguent, c'est la plus douce des tyrannies, mais c'en est une. De notre part, passion furieuse, désir de posséder qui s'accroît par la résistance : et vous en êtes si convaincues, que vous résistez encore quand nos vœux sont satisfaits. Ce refus de ce qu'on ne vous demande plus n'est cependant pas sans intention de votre part, c'est une précaution pour l'avenir. Vous savez qu'accorder facilement c'est trop pour nous, et qu'il nous faut des épines à chaque rose. En lui demandant grâce, l'homme vous plaît dans sa passion. Tel qu'un lion acharné sur sa victime, il se venge de la tyrannie de vos charmes en les dévorant tous. Dussiez-vous périr, ne pourriez-vous pas dire : « Quelle plus belle mort, on m'adore! » Vous vous vengez de notre puissance, nous nous vengeons de la vôtre; c'est un besoin, c'est de l'amour-propre déguisé en amour. Vous nous laissez la force législative, il le faut bien, c'est l'attribut de la force physique. Mais quel avantage n'en retirez-vous pas en nous condamnant de vos torts? Passives en apparence, et ne répondant de rien, vous commandez et régnez dans le silence. La nature, qui fait tout au mieux pour l'un ou l'autre

de ses individus (1), tous sortis de ses mains, a placé votre bonheur et le nôtre dans l'amour qu'un sexe inspire à l'autre; mais ce bonheur, nous l'avons corrompu en le fondant sur votre fidélité envers nous; et, de plus, nous avons eu l'adresse (pauvres hères que nous sommes) de placer là notre honneur, de quoi vous ne cessez de vous plaindre en disant que cet honneur devroit également consister à vous être fidèle. Il y a, croyez-moi, en cela moins de tyrannie que de bêtise de notre part. Cette institution est-elle physique, est-elle morale? Elle est morale, et même immorale quand le sauvage ou l'infâme citadin cède sa femme pour de l'eau-de-vie ou de l'or. Mais le doigt de la nature se montre en ceci. Un instant vous rend féconde et inutile à une nouvelle propagation pendant neuf mois. Votre absolue continence est même nécessaire au fruit que vous portez; son existence future, sa vie entière, languissante ou robuste, en dépend. En est-il ainsi de nous? Ne croyez-vous pas que, souvent, c'est pendant l'absence de votre époux que vous apercevez les preuves de votre grossesse?

Je vous vois sourire... Vous pouvez avoir raison, mais je n'ai pas tort de croire que refaire ce qui est bien fait ne nuit pas au premier œuvre.

Je crois qu'il est plus d'un tiers de notre espèce détruit avant de naître, par l'ignorance où nous sommes de son existence réelle, et surtout par les désirs effrénés qui le sacrifient à notre bon plaisir. L'homme doit ignorer l'existence de l'être à l'instant de sa procréation; mais vous, n'en avez-vous pas quelque pressentiment? Et le doute, en pareil cas, si vous n'étiez plus femme que désireuse d'être mère, ne devroit-il pas vous suffire?

Je remarque ici combien le rapport entre les idées (et souvent leurs incohérences) nous éloignent de notre premier but. Je remarque où nous voilà poussés à la suite d'une conversation frivole entre deux femmes de chambre! Mais revenons. Je disois tout à l'heure que les torts des femmes devoient nous être attribués; mais ne pourroit-on pas dire aussi qu'elles sont la cause de la plus grande partie de nos erreurs? Je le pense.

(1) Quel animal monstrueux ne s'estime pas, s'il a l'idée de son être? Est-il du poison qui ne soit bon à quelqu'un ou à quelque chose? (G.)

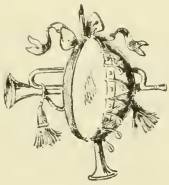
Nous cherchons sans cesse à les assujettir, elles ont secoué le joug dont nous voulons les accabler, et de cette lutte perpétuelle naissent tous les accidens, les délires, les mensonges amoureux dont se compose le code de Cythère, même en grande partie celui des mœurs et des loix civiles. Mais nous avons à faire à forte partie et, à tout prendre, les femmes nous connoissent mieux que nous ne les connoissons.

Notre sagacité sur ce point est ingénue et bonasse, la leur est un labyrinthe inextricable. Leur coquetterie naturelle n'est autre chose qu'un attrait qui souvent nous attire sans envie de nous posséder. Qu'est-ce donc ? Envie de nous connoître. Celui qui cède à peu de frais est bientôt réformé. Si le premier philtre est sans effet sur un adepte, on redouble la dose ; s'il est invulnérable, c'est un monstre indigne de l'initiation. Ce n'est pas dans le calme que la femme cherche à connoître l'homme. Tel que le diplomate, il ne parle alors que par insinuation ; c'est quand la passion dispose de lui et que, tel que la Sibylle, il est tourmenté par le dieu qui le possède, c'est alors que la femme l'examine et le juge (1). Le sexe est donc bien inspiré quand, par l'amour, il prétend déchiffrer le caractère de l'homme S'il n'est pas homme en amour, où le sera-t-il ? S'il se conduit avec discernement et dignité à la lumière de son flambeau, ses plus grandes preuves sont faites.

Il est cependant un penchant qui combat l'amour avec avantage et qui souvent l'absorbe. Ce penchant, qui dans l'homme est une véritable passion, c'est l'amour-propre. Tant qu'il règne dans sa grande force, il est tout puissant et l'amour n'est qu'en seconde ligne. Mais la nature ne lui cède ses droits que temporairement ; elle veut que l'homme s'habitue à tout ce qui n'est que factice, à la fortune, aux grandeurs, aux honneurs, et jamais aux douceurs de désirer et d'aimer ce qui est aimable par essence ; l'ordre suprême est ainsi donné, et nul ne peut l'enfreindre. Alors, fatigué de succès, de vanité et de gloire, il recourt à son premier maître, à celui qui lui prêta l'être, à charge pour lui de se donner un remplaçant dans le monde aux conditions mêmes qui lui valurent l'existence. Alors, dis-je, et

(1) Il y a aussi des rapports à ceci dans le proverbe qui dit : *in vino veritas*. (G.)

quelquefois trop tard, il désire sans fruit ; ses tardifs soupirs n'ont plus de mélodie assez tendre, assez persuasive pour charmer la beauté. Forcé de la soumettre par l'appas des richesses, il possède sans réciprocité, sa couche brille de tout l'éclat de l'or, mais, là, sans amour l'or n'est que pauvreté. Alors, fatigué de soupirs non entendus, non répétés, le dépit, le soupçon, la jalousie, la fureur succèdent à l'amour tardif, et vengent ainsi la nature qui veut que l'union des cœurs nous conduise au temple immortel de l'hymen et de l'amour.



CHAPITRE XXXI

SACRÉ QUATERNAIRE

J'aime à rapporter tout à la musique, car tout est en elle, et elle est en tout.

Tendez une corde sonore, divisez-la par un chevalet : dans sa moitié est l'octave du son de la corde totale ; dans les trois quarts, sa quarte; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave est donc comme 1 est à 2; la quarte, comme 3 à 4; et la quinte, comme 2 à 3. C'est ce qui donne à Pythagore le sacré quaternaire.

On me demande souvent pourquoi, en montant de quinte, on est trop haut dès la quatrième quinte. Je ne sais pas les mathématiques, dis-je; mais je parie qu'en descendant de quinte en quinte, à la quatrième on seroit trop bas. Cela prouve que dans le monde rien n'est parfait que l'unité, et qu'en y ajoutant, il y a toujours du plus ou du moins dans nos opérations. Quand nous montons, nous montons trop, et *vice-versa* (1). Pour moi, le sacré quaternaire c'est *ut, mi, sol, ut*, en montant, tout simplement et sans rapports, ou 1, 3, 5, 8. Et si l'on retranchoit

(1) Il en est à peu près ainsi quand on cherche un mot dans le dictionnaire : c'est avant, c'est après la page où il est qu'on croit le trouver; tomber juste est une espèce de bonne fortune. (G.)

Cette dissertation ingénue trahit l'ignorance de Grétry en matière de théorie musicale. On sait que des quintes rigoureusement justes, basées sur la division mathématique de la

l'octave, qui n'est que la répétition du son fondamental, *ut*, *mi*, *sol*, ou 1, 3, 5, ne formant qu'un son donné par la nature, seroit un sacré ternaire complet.

Je crois, et j'ai dit plusieurs fois, qu'il n'est qu'une harmonie dans la nature. Ce n'est pas que tout soit dans les nombres 1, 3, 5, 8 ou 1, 3, 5; mais dans les mêmes proportions que les nombres harmoniques. De ces sons générateurs, formez ensuite la gamme ordinaire et diatonique en remplissant les intervalles; parcourez les douze demi-tons qu'elle renferme, ce qu'on nomme le genre chromatique; changez inopinément le degré d'une note : par exemple, nommez l'*ut* naturel et tonique, *si* dièse, ce qui vous conduit à la tonique d'*ut* dièse (c'est ce qu'on nomme le genre enharmonique). Avec le corps sonore et ses produits, parcourez la nature entière, soit physique, soit morale, partout vous vous trouverez en rapports. Cherchons quelques exemples (1).

Allons au plus fort; parlons du tonnerre. Quel rapport et quelle influence n'a pas ce météore avec le physique et le moral de l'homme! Il est des gens inabordables quand le temps se dispose à l'orage. Il est des tempéramens délicats et des esprits foibles qui fixent le ciel le plus orageux et ses foudres menaçantes avec satisfaction et audace. Il en est qui étouffent dans le feu électrique. Il en est qui respirent avec plus de facilité que dans un temps serein. Je connois un philosophe qui ne s'émeut de rien, parce qu'il s'attend à tout, mais qui n'en est pas moins indulgent envers les hommes. Eh bien, ce philosophe devient puéril et tremblant, quitte la société ou la table pour aller pleurer seul dans sa chambre quand le temps devient orageux. L'orage étant passé, il revient en riant, il n'y paroît plus. Chacun a remarqué que le tonnerre fait vibrer certains corps sonores, et pas d'autres. C'est une glace qui chante avec lui; avec un autre coup de foudre, la glace ne dit plus rien, ce sont

corde, sont plus grandes que les quintes harmoniques. Les premières répondent à la théorie de Pythagore, les secondes à celle d'Aristoxène et de ses disciples. Il est clair qu'en procédant par quintes descendantes, celles-ci deviennent progressivement trop basses, comme les quintes montantes deviennent trop hautes.

(1) Ce chapitre n'est qu'une extension de celui intitulé : *Y a-t-il du rapport entre l'harmonie sociale et celle des sons?* 1er vol. chap. 46, qui n'étoit pas suffisamment développé, et sur lequel il restera beaucoup à dire, même après celui-ci. (G.)

les vitres qui frémissent et chantent. J'ai entendu une cloche immobile résonner, et les autres cloches, qui étoient en nombre dans la tour, ne dire rien. Cet effet est naturel entre tous les corps sonores montés à l'unisson; dès qu'un d'eux parle, tous lui répondent. Au moral, il en est ainsi des bons et des méchants, ils se correspondent et s'entendent.

On dit que la peur du tonnerre provient de l'éducation; qu'on peut habituer l'enfant à ne le craindre pas, et qu'alors nous ne le craignons plus durant notre vie. Oui, s'il n'agissoit pas physiquement sur nous; mais s'il comprime nos nerfs, s'il porte trop de son électricité dans nos entrailles, l'éducation n'y peut rien. Elle n'apprend qu'à souffrir sans se plaindre. L'enfant qui a vu gémir cent fois son père de la goutte ou de la colique n'hérite pas de ces maladies sans les dispositions requises.

La physiologie étendra de plus en plus ses ressorts et nous fera connoître, un jour, mille rapports qui existent entre nous et les élémens célestes. Il est cent sortes de tonnerre; leurs effets si différens, qui s'opèrent sous nos yeux, attestent cette assertion. Il est autant de sortes de constitutions physiques dans l'homme; et, si tel est en rapport avec le tonnerre qui gronde sur sa tête, il en ressent les effets, quelquefois agréables quand il lui donne la chaleur qui lui manque, quelquefois le contraire quand il le surcharge en plus que l'équilibre convenable. En général, je ne crains pas les orages; je les admire sans émotion; cependant, dans leurs périodes diverses, il est des instans où je sens le malaise, et je crois alors que la matière électrique n'est plus, ou est trop en rapport avec moi.

Revenons au sacré quaternaire. Puisque Pythagore est monté jusqu'aux astres pour comparer leurs distances à celles des sons harmoniques, nous pouvons plus aisément, avec ces mêmes sons, descendre jusqu'au moral de l'homme sur la terre. Trouver entre nous autres hommes l'unité qui ressemble au corps sonore est bien difficile, nous ne la possédons pas même quand nous sommes seuls. Se connoître est le plus difficile apprentissage de l'homme, et cependant, sans cette connoissance de soi, il ne peut y avoir d'unité d'action entre nous et nos aliquotes. Nous serions trop heureux de vivre à l'octave, à la tierce, à la quarte les uns des autres, alors nous vivrions

harmoniquement. Mais de même que l'harmonie des sons (qui est purement physique) est imparfaite et a besoin de tempérament, de même l'harmonie sociale exige un tempérament continuel pour que nous puissions vivre ensemble.

Quand on est introduit dans quelque maison, on en devine assez promptement l'harmonie, la dissonance et ses sources, si l'on agit devant nous sans déguisement; et s'il est du déguisement, c'est une dissonance sauvée qui s'aperçoit encore. On reconnoît les époux qui vivent bien ensemble, ils sont à l'unisson ou à l'octave. Quelque nuage survient-il? Les voilà à la tierce, à la quinte, à la quarte. La mésintelligence est-elle totale? C'est du chromatique, de l'enharmonique tout pur; ils prennent un ton pour l'autre, ils ne s'entendent plus. Les pères et les mères usent-ils de tempérament pour entretenir l'harmonie domestique? C'est un marmot de deux ou trois ans, c'est un petit despote embéguiné et gâté par l'amour qu'on a pour lui, qui vient rompre l'accord soi-disant parfait matrimonial.

L'harmonie sociale est donc physique comme celle des sons; mais je crois que notre structure corporelle est infiniment plus compliquée que le sacré quaternaire, et que ce n'est pas trop, pour nous représenter par les sons, que d'y joindre les deux systèmes chromatique et enharmonique. Allez dans les rues, à la ville, à la cour, dans les tribunaux, vous n'y verrez que dissonances pures, dissonances sauvées, et peu de consonances. Celui-là veut paroître imposant et n'a rien qui le soutienne. Otez à cet autre son habit et sa perruque, il ne montre qu'un goujat. Celui-ci, qui est couru et préféré à ceux de son état, n'a pour lui qu'un visage riant et les révérences plénières qu'il fait à tous venans.

Lisez, voyez Paris dans les satires de Boileau, et trouvez-y, si vous pouvez, une seule consonance parfaite; et, ma foi, le Paris d'aujourd'hui ne renchérit pas mal sur son ancien. Faites une épreuve : adressez-vous à un membre de chaque état parmi les citoyens, même à un membre de chaque classe de l'Institut; caressez bien son amour-propre, et puis demandez-lui des nouvelles de ses confrères; vous apprendrez, par lui, qu'ils sont tous des usurpateurs de leur réputation; et ils peuvent dire vrai, car, en général, ceux qu'on élève sont souvent élevés trop haut,

et ceux qu'on abaisse d'une commune voix, pas assez bas Je connois un citoyen qui n'a jamais pu articuler ces trois mots : « Cela est beau », à moins qu'il ne soit question de lui. D'où provient donc cet amour-propre qui semble inné dans l'homme médiocre, surtout dans celui qui applique son esprit à ce qui a rapport au génie et à l'imagination? Seroit-ce que, chaque matin, occupé de sa gloire et de son immortalité future, s'honorant clandestinement et à plaisir du titre de grand homme, il en contracte les stigmates sans en avoir l'étoffe? Est-il déjà fier de son ouvrage commencé, qui ne paroîtra peut-être que pour être sifflé?

Je suppose qu'on interroge tour à tour cinq musiciens, A, E, I, O, U, sur le mérite de leur confrères. A dira que sans le chant, l'expression et la vérité déclamatoire, il n'est point de musique, qu'un savant musicien peut composer toute sa vie, et mourir sans laisser seulement un bon menuet à la postérité. E dira que les musiciens chantans sont remplis de fautes de composition et de prosodie : il vous les compte au bout de ses doigts, mais lui n'en fait pas. I dira : — « Pardieu ! je le crois bien qu'il n'en fait pas, sa musique n'a ni verve, ni sens, ni rime, ni raison, c'est de la combinaison mathématique, voilà tout. Cependant, je me trompe, il commet une faute impardonnable, c'est celle de nous étourdir et de nous faire bâiller. » O arrive à son tour : — « Messieurs, pourquoi nous disputer et nous amuser à nous exclure réciproquement de la liste des hommes de génie? Nous avons tous notre mérite, puisque nous comptons tous des succès réels (1). Et, réels ou factices, n'importe, ce sont des succès. Je crois, moi, que nous devons vivre en frères et en commun. Je crois que la gamme est à tout le monde, comme la rivière. Si je trouve aujourd'hui le trait de chant qu'un autre avoit trouvé hier, c'est qu'il étoit inspiré hier comme je le suis aujourd'hui. *Tout à tous* est mon dire, tant pis pour qui s'en fâche (2). »

(1) Pour la plupart des auteurs dramatiques et pour les comédiens, recette, de quelque part qu'elle vienne, est le synonyme de succès. N'y eût-il qu'un méchant couplet satirique dans une pièce qui amenât la foule, à les entendre c'est un beau succès. Mais avec le temps, de même que la recette s'épuise, la réputation d'ouvrages mauvais ou médiocres n'est qu'éphémère. (G.)

(2) Cette hérésie musicale est, le croira-t-on, sortie de la bouche d'un de nos compositeurs. (G.)

Les quatre voyelles précédentes en quatuor :

— A vous entendre, Monsieur U, nous ne sommes tous que des plagiaires.

U. — Ma foi, c'est comme je vous l'ai dit. »

Les quatre voyelles s'enfuyent en criant : U ! U ! U ! (1)

L'amour-propre accompagne les gens à talens, et il est quelquefois si outré qu'il en devient comique. Un homme se présente pour être admis comme chanteur dans un corps de musique. — « Quelle voix avez-vous ? » — « Une basse. » — « Jusqu'où descendez-vous ? » — « Deux tons plus bas que le tonnerre. » O sacré quaternaire ! vous existez au physique assurément, mais très métaphysiquement au moral. Vous êtes sublime de loin, mais combien vous perdez dans le détail social !

Honneur à celui qui prend le monde comme il est, et pour ce qu'il est ; qui se contente de hausser les épaules, et qui ne rend point le mal pour le mal. Vénération à l'ange terrestre qui oblige ses ennemis à l'admirer et à l'aimer pour sa modération et sa bienfaisance. Mais cette vertu est rare et presque surnaturelle ; c'est bien assez d'être sage autant que Aristippe, qui dit à un homme qui vouloit l'insulter : « Je me retire, parce que si vous avez le pouvoir de vomir des injures contre moi, j'ai celui de ne pas les entendre. » Rendons hommage à la vraie philosophie. Rendons hommage, et admirons la nature qui n'a qu'une loi pour créer, une seule harmonie universelle pour conserver ses créations.

Oui, depuis la physique la plus sublime jusqu'au moral le plus pur ou le plus tortueux, l'harmonie des sons ou ses dissonances peuvent, figurément, tout représenter. Une erreur en physique, c'est une contre-vérité. Maladie, c'est dissonance ; santé, c'est harmonie : cela est incontestable. Conduite franche et pure de notre part, c'est harmonie. Machiavélisme de part ou d'autre, c'est dissonance sauvée, c'est le chromatico-enharmonique, c'est le labyrinthe de Crète, où le compositeur, ainsi que Dédale, s'enferme souvent dans son propre ouvrage. Mais remarquons comment finissent dans le monde les harmonistes

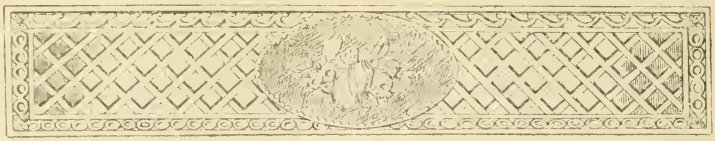
(1) Cri populaire qui marque le mépris qu'on a d'une chose ou d'une personne. (G.)

et les dissonans. Les premiers vivent et meurent en paix, parce que leur âme est à l'unisson de la nature. Les seconds, repoussés par la société et leur conscience, vivent dans le chaos et meurent rongés de regrets et d'ulcères. Jeunes et libertins, ils s'abandonnoient à leurs désirs éffrénés ; personne assez sage ne prenoit soin de leur conduite et ne leur disoit que se vaincre, savoir sacrifier une part de ses volontés au bien général, est la condition majeure pour être heureux en vivant parmi les hommes. Arrivés aux noirs confins de la vie, ils désirent encore et n'ont ni la force ni l'habitude de résister à leurs anciens penchans ; alors, la nature les tue par où elle les a créés, et leur mort, toujours prématurée, les fait rentrer au grand laboratoire.

Et vous, sexe charmant, toujours harmonieux quand même, vous nous préparez de douces dissonances que nos passions rendent si funestes (car il n'est point de fléau moral qui ne coïncide avec l'amour que vous nous inspirez), mais aussi, que de soulagement vous apportez à nos maux, à ceux même qui émanent de vos coups ! Oui, le quaternaire seroit en vous tout entier, si sans amertumes nous pouvions jouir de vos faveurs. Est-il, en effet, une harmonie plus suave, plus parfaite que celle que présente l'ensemble de vos traits ? N'êtes-vous pas le corps sonore universel, aussi ravissant pour le cœur et les yeux que pour les oreilles ?

Plaignons celui qui n'a jamais frissonné aux accens de votre voix, il n'est pas né pour comprendre l'harmonie du vaste univers. Mais aussi, sexe charmant, les passions vous subjuguent ; et quel artiste est plus habile que vous dans l'emploi des combinaisons factices ? Vous divisez les sons et tout ce qui s'y rapporte jusques à leurs excès, et chez vous les excès sont d'autant plus frappans qu'ils contrastent trop durement avec la douceur native dont vous dota la nature. Evitez-les, car alors ce n'est plus vous ; votre sexe s'est évanoui. Plongées par nous-mêmes, ô femmes, dans la douleur la plus affreuse, vous nous subjuguez encore quand nous croyons vous tenir captives. Alors, c'est de vos armes qu'il faut vous servir et non des nôtres. Laissez aux hommes la fureur, elle forme harmonie avec sa mâle structure; mais vous, nées pour charmer, faites couler une larme

de vos yeux, elle est plus puissante que nos vains emportemens. Une seule de vos larmes éteint dans nos cœurs l'incendie qui nous dévore, et bientôt le despote orgueilleux tombe à vos pieds et vous demande pour lui la grâce que sollicitoient vos pleurs.



CHAPITRE XXXII

OBSERVATION SUR UNE ESPÈCE DE MOUVEMENT FÉBRILE

Je ne sais si d'autres que les musiciens sont quelquefois tourmentés par un air ou un fragment d'air qui, tel qu'un moulin, tourne sans cesse dans leur cerveau sans qu'ils puissent l'arrêter. Cent fois j'éprouvai cette situation pénible avant d'en connoître le remède que voici.

Puisque cet air, me suis-je dit, me suit partout et me revient sans cesse, sans que je puisse m'en débarrasser, coupons-le, interrompons-le par un autre air; celui-ci encore par un autre... et ainsi de suite jusqu'à parfaite guérison. Ne donnant pas le temps aux fibres du cerveau de recevoir des traces d'aucun de ces fragmens d'airs, il repose et s'assoupit. Ce que j'apprends au lecteur seroit peu important, si dormir, se reposer des fatigues du jour, n'étoit une des premières nécessités de l'homme. Quoique la vie soit le mouvement, la vie tient au repos, comme le repos dépend de l'exercice proportionné à la force individuelle. Mais lorsque, contre notre volonté, un de nos organes majeurs agit avec autorité, c'est maladie, c'est un tourment insupportable, qui deviendroit mortel s'il ne s'arrêtoit. Ce que je viens de dire est une idée bien simple; cependant, j'ai 69 ans (avril 1810); mille fois j'ai été travaillé de cette fièvre musicale,

et ce n'est que depuis la nuit dernière que j'ai trouvé le remède à cette espèce de cauchemar rythmique qui s'empare de nous dans nos moindres incommodités.

Pour rendre ce remède général, je suis sûr que ceux qui sont tourmentés et préoccupés de toute autre affaire que de musique trouveroient également le repos, en interrompant l'idée qui les prédomine par une autre idée d'un genre opposé. Disons plus : disons que l'idée qu'on a délogée du cerveau peut servir une autre fois pour en bannir une autre. Par exemple, un procès nous préoccupe outre mesure. L'amour ou la jalousie nous tourmentent... Dans ces cas, un air rhythmique, chanté intérieurement et répété plusieurs fois, peut être d'un grand secours. Nous n'avons point d'idées sans sensations, donc point d'idées sans mouvement interne, et chaque idée différente communique peut-être un mouvement divers à notre âme; lui en imposer un nouveau, c'est donc oblitérer le précédent.

Faut-il, dans ce cas, recourir à une idée totalement opposée à celle qui nous fatigue, pour s'en délivrer? Je ne le crois pas : la nature aime à marcher par nuances analogues les unes aux autres, et point par des transitions trop éloignées. Si l'animal meurt subitement; si une montagne l'écrase tout à coup sous son poids, que de préliminaires ont précédé la catastrophe!

Je l'ai déjà dit : ce n'est pas avec des airs très gais qu'on bannit la tristesse ; c'est violenter la nature, qu'on n'irrite jamais impunément. C'est plutôt en comblant notre douleur par quelques heures plus pathétiques que la situation de notre âme qu'on arrive à la limite des facultés humaines, qu'on épuise sa douleur et qu'on rétrograde malgré soi vers des sensations moins tristes et moins accablantes.

Il semble qu'en nous chaque idée a ses idées aliquotes ; c'est, pour ainsi dire, une atmosphère idéale de l'idée principale. Un amant véritable et persuadé d'être aimé ne voit guère, en songe, sa maîtresse précipitée dans les enfers, il la voit plutôt dans le ciel honorée dans l'apothéose, où il ne peut lui offrir que des vœux stériles, qui sont hors de tous les rapports avec sa passion. Il est fier de la gloire de ce qu'il aime, mais il en est séparé pour toujours, il en souffre, il sent qu'il s'aime encore

plus que celle qu'il adore, puisque sa gloire ne le console pas de ses privations sensuelles.

Puisqu'il est ici question de fièvre et de mouvement fébrile, ne dirons-nous rien, n'indiquerons-nous aucun moyen pour modérer et affaiblir cette fièvre ardente qui souvent nous tue pour donner la vie à l'être qui doit nous succéder ? Si le mouvement interne qu'on peut se donner efface ou prend place de celui qui nous gêne ; si une fièvre chasse l'autre ; si, préoccupé vivement d'une chose, elle nous ôte les facultés de porter ailleurs nos désirs ; enfin si, dominé par une passion forte, elle veut régner et règne seule, en éloignant toute passion rurale, que ne peuvent sur nous-mêmes la réflexion et la volonté ferme, pour éviter ce qui va nous nuire ! Puiqu'il faut à l'homme une passion qui l'occupe et lui fasse passer le temps si court de son existence, qui l'empêche d'opposer un penchant utile à celui qui ne peut être funeste à lui ou à d'autres ?

1° Donner à l'adolescent poussé par le besoin d'aimer un objet digne de son choix;

2° Pour distraire la jeune fille d'une passion inconvenable, l'occuper du soin de sa parure ; aller, s'il le faut, à cent lieues; aller de Paris à Lyon pour y choisir l'étoffe qu'elle aime (1);

3° Donner des maîtres de mathématiques au jeune étourdi qui fait trop d'entrechats devant une glace ;

4° Inspirer le goût des beaux-arts à la jeune fille qu'un confesseur idiot prétend ensevelir dans la dévotion... Tels sont, en partie, les moyens de substituer le bien au mal, en trompant l'instinct d'activité, qui est aussi naturel au jeune âge que le repos est nécessaire à la vieillesse.

Nous venons de nombrer quelques moyens d'éloigner de notre cerveau les sensations fatigantes et involontaires qui l'obsèdent, ainsi que les moyens de vaincre des habitudes dangereuses déjà contractées. Quoique nous n'ayons guère parlé que de l'organe cérébral, nous éprouvons, sans doute, mille sensations produites par d'autres organes internes sur lesquels Cabanis a parlé *ex professo*. Ajoutons cependant à ses doctes remarques qu'il n'est que l'organe pensant sur lequel nous ayons le droit

(1) Ceci n'est point une supposition. Un banquier de mes amis fit ce voyage avec sa fille. pour la distraire du goût qu'elle prenoit pour un acteur célèbre. (G.)

d'agir; les autres organes sont infiniment moins dans notre dépendance, et nous serions trois fois heureux s'il nous étoit possible d'éviter leurs excès par la seule force de l'imagination, sans recourir à l'hygiène.

En amour, l'imagination est en entière activité; elle joue son rôle plus, peut-être, que la réalité; donc, cette fièvre est de notre ressort. Il y a tant de factice dans l'amour qu'il est presque abandonné aux amans et aux poètes. C'est bien en amour qu'on peut dire que « le dernier a toujours raison » ; c'est là que le dernier objet l'emporte sur le précédent, ne fût-ce que pour un moment, et ce moment suffit à la nature, qui veille sans cesse à sa conservation, pendant que les loix sociales commandent une fidélité réciproque aux époux. Le coq suffit à douze poules, et de même un seul homme pourroit suffire à peupler une île où se trouveroient cent femmes. Oui, l'amour, en société réglée, triple ses excès par les prohibitions qui enflamment et tourmentent l'imagination.

Lycurgue, dans ses loix, Platon, dans sa république avoient-ils tort de vouloir qu'on découvrît aux hommes ce qu'ils aiment trop et avec excès avant de le connoître, et qu'on cachât ce qu'on vouloit leur faire désirer? Les infidélités, si communes en amour, attestent qu'ils voyoient assez juste. Nos mœurs, à nous, sont encore plus basées sur l'égoïsme que sur le bonheur général. L'abnégation de soi est pour l'homme le dernier des sacrifices qu'il puisse faire ; où il ne voit pas son bien clair et net, il devient passif : c'est le nœud gordien social que chacun aime mieux trancher que dénouer. Le propos vulgaire dit : « Chacun pour soi, Dieu pour tous. » Après cela, demandez aux hommes ce que c'est que Dieu, vous connoîtrez le produit de leur générosité.

CHAPITRE XXXIII

CONVERSATION ENTRE L'HOMME SÉVÈRE, L'HOMME GAI, UNE DAME ET LE FARCEUR

Excepté l'homme fondé et constant dans ses principes, il y a autant d'opinions parmi les hommes qu'il y a chez eux de caractères ; autant qu'il y a de nuances dans les couleurs et les sons.

Est-ce un mal, est-ce un bien ? Le contraire, à coup sûr, engendreroit une monotonie insupportable. C'est donc en employant des manières honnêtes qu'on peut discuter et entretenir, dans la société, le mouvement et la vie, sans lesquels elle languiroit et succomberoit d'ennui. La preuve que tout ou presque tout peut se comparer à l'harmonie des sons (comme nous l'avons dit au chapitre pénultième), c'est que le mot monotonie, ou égalité de ton, s'applique à tout ce qui a rapport à l'immobilité. C'est ce que l'on redoute le plus dans le monde ; c'est la mort ou son image. Pourquoi l'homme court-il aux spectacles les plus effrayans ? Voir brûler une maison, voir pendre son semblable ? Pourquoi, plus l'événement est affreux, plus a-t-il d'empressement à y participer ? Parce que là il y a mouvement, il y sent son existence et nulle monotonie. Enfin, si l'on se plaît à jeter un vernis de ridicule sur la secte respectable des Quakers, c'est uniquement parce que leurs mœurs,

leurs actions ont tant d'uniformité et de régularité qu'elles touchent à la monotonie.

Tout ce qui est spiritueux ou spirituel est actif et mouvant. Tout ce qui est matériel est réputé inactif et monotone. La monotonie est donc le mode appartenant à l'insensibilité, qui n'est jamais telle, dans l'espèce humaine, que comparativement à une sensibilité plus vive. Entre la presque nullité et l'extrême sensibilité, les sensations produites se diversifient à tel point qu'il y a toujours choc d'opinions depuis l'affirmative d'une chose jusqu'à sa négative, y compris les modes intermédiaires Il y a donc, je le répète, autant d'opinions et de manières de se sentir et de juger parmi nous qu'il y a d'individus pensans, diversement organisés. Nulle monotonie à redouter de ce côté; et si dans les petites villes on discute peu sur les sciences, on y médit d'autant plus sur les mœurs de ses voisins.

En entrant dans un salon, je suis abordé par deux hommes. L'un me dit à l'oreille droite: « Voilà l'original dont je vous ai parlé ; nous allons nous amuser. » L'autre me dit presque en même temps à l'oreille gauche, et m'indiquant le même personnage : « Voilà ce maudit farceur, comme il va nous ennuyer ! » — « C'est bien dit, dis-je à l'un. Vous avez raison, dis-je à l'autre. » C'est ainsi que les mêmes objets nous affectent diversement ; ce qui confirme qu'on ne peut plaire à tous et que tout est critiquable, depuis l'*Anacharsis* de Barthélemy (1) jusqu'à l'œuvre la plus exiguë de nos boulevards. N'ai-je pas entendu une femme du plus mince talent en littérature dire que si l'abbé Barthélemy n'eût pas fait le magnifique ouvrage précité, il auroit dû l'être par une femme ? A ce propos inconcevable, chacun fixe la dame avec étonnement, croyant qu'elle se désignoit.

— Oui, Messieurs, par une femme, reprit-elle, car il falloit toute la finesse de notre sexe : 1° pour redire d'une manière neuve ce qu'on savoit déjà ; 2° pour imaginer un jeune Scythe portant un nom célèbre, descendant d'un des sept sages, et voyageant dans la Grèce pour s'instruire; 3° pour mettre ainsi

(1) Le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, auquel l'auteur travailla durant trente années, fut le plus grand succès littéraire de la fin du XVIIIe siècle. Malgré les préoccupations politiques de cette époque troublée, l'effet fut immense ; la Grèce, si oubliée, redevint du coup à la mode.

en action tout ce qu'on lui dit, ce qui donne à l'œuvre un mouvement et un intérêt vraiment dramatiques; 4° il n'y avoit surtout que lui ou nous qui puissions imaginer qu'en faisant parler eux-mêmes les philosophes, tous célèbres, de sectes différentes et les plus opposées à nos mœurs, à notre religion, l'auteur n'étoit plus responsable de leurs paradoxes et de leurs hérésies. Ne semble-t-il pas dire, ne dit-il pas, en effet : « ce n'est pas moi qui parle, c'est le payen philosophe lui-même»; et, à chaque mot du texte, une note, tome et page, atteste la vérité de ce qu'il avance ; 5° enfin, pour ne pas trop s'appesantir sur la même matière, il change de lieu, fait un voyage et revient achever ce qu'il avoit commencé : une femme auroit-elle plus de finesse?

— Eh bien, Madame, reprend quelqu'un, valoit-il mieux nous ennuyer et faire comme tant d'autres, voler les anciens en faisant le docteur, et parlant comme de soi-même ?

— Je ne dis pas cela, Monsieur, je vous répète qu'il falloit toute la finesse et la sagacité d'une femme ou d'un abbé, interrompit doucement un ci-devant petit collet.

— Allons, Madame, reprit l'homme sévère qui venoit de parler, passe pour la finesse, mais la sagacité du plan, les connoissances immenses que renferme cette œuvre majeure, la pureté du style ; pas une faute de goût ni de langage, pas même un hyatus fade et dégoûtant dans sept volumes; ne parler qu'à l'appui et pour ainsi dire qu'en citations, et il y en a dix mille, toutes véridiques et, ce qui étoit le plus difficile (car il faut ici plus que de la patience et de la finesse, il faut un mérite éminent), faire un ensemble parfait de cet amas énorme d'érudition. Disons vrai, Madame, ce colosse littéraire est aussi étonnant que gigantesque; enfin, il tient de l'homme, ne vous en déplaise, et il n'appartenoit qu'à l'illustre auteur du *Jeune Anacharsis* de l'imaginer et de l'exécuter.

— De l'exécuter, oui, j'y consens, Monsieur, mais de l'imaginer, c'étoit aussi notre affaire.

— Hé bien, puisque vous le voulez absolument, Madame, je consens à mon tour, mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous ne l'avez pas fait?

— Sans doute, dit notre farceur, qui écoutoit d'un air niais,

il falloit, Madame, faire l'*Anarcharsis*, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, les tragédies de Racine, les comédies de Molière, les fables de La Fontaine, construire les pyramides d'Egypte, découvrir l'Amérique et monter la première dans un ballon.

— Taisez-vous, vilain farceur, dit la dame, faites-nous rire, de pitié le plus souvent, et ne parlez pas de science.

— Diable, Madame, savez-vous que c'en est une que de faire rire ceux qui n'en ont guère envie? Je ne connois pas une femme qui possède ce beau talent.

— Nous, farceuses de société! Notre sexe est trop grand, trop noble pour s'abaisser à ce point.

— Vous aimez mieux nous faire pleurer, cruelles que vous êtes!... Savez-vous, Madame, à quoi nous ressemblons quand nous montrons des prétentions démesurées? Aux malades qui, pour se faire accroire qu'ils se portent bien, vont, viennent, s'agitent, bâtissent des maisons pour leurs héritiers, et croyent ainsi tromper la mort en se trompant eux-mêmes.

— Allons, Monsieur, dit la femme savante, finissez votre morale, et gardez-la pour vous qui vous faites un jeu de dégrader l'espèce humaine.

LE FARCEUR.

En la faisant rire?...

LA DAME.

Aux dépens des uns et des autres.

LE FARCEUR.

Aux dépens de qui se laisse prendre : Molière n'a fait que cela.

L'HOMME SÉVÈRE.

Doucement, Monsieur! Molière, même dans ses farces, n'est persifleur que vis-à-vis d'un sot ou d'un fat; vous autres, vous prenez le plus souvent pour dupe le plus honnête homme de toute une société; celui qui a le plus de candeur et de bonhomie. Vous jetez votre persiflage au vent, ramasse qui veut, échappe qui peut; aussi, quand je me trouve à pareille scène, je ne ris pas souvent quand tout le monde rit; la situation

de l'honnête victime repousse mon rire. En deux mots, si votre dupe n'est qu'une bête, votre mérite est peu de chose; si c'est un homme de sens, de bonne mœurs et de bonne foi, vous m'êtes odieux; plus vous montrez de talent pour le mystifier, moins vous avez de gloire aux yeux des gens honnêtes. Chacun dans ce monde n'a-t-il pas quelque tic ou infirmité et, si le métier de farceur étoit en faveur, et qu'on daignât vous imiter, nous serions tous des singes, se copiant, se jouant, se moquant les uns des autres. Vous avez fait cent dupes dans votre vie. Croyez-vous qu'aucune d'elles vous chérisse?

LE FARCEUR.

Non; mais ceux que j'ai fait rire...

L'HOMME SÉVÈRE.

Vous oublient, et les autres ne vous oublient pas. Moi qui vous parle, j'ai été votre dupe une fois et je m'en souviens; vous étiez sourd ce jour-là, et j'avois pitié de vous; je fus dupe de mon bon cœur, et vous me procurez, Monsieur, cette flatteuse réminiscence chaque fois que je vous vois ou que je rencontre un sourd véritable.

L'HOMME GAI.

Ma foi, dans ce bas monde il n'est que manière d'envisager les choses. Trouver à redire à tout annonce l'humeur noire, un amour-propre irascible, et, à tout prendre, je préfère Démocrite à Héraclite.

L'HOMME SÉVÈRE.

Rire de tout, Monsieur, c'est excès. Pleurer de tout est un plus grand excès encore. Le juste milieu entre ces deux manières de prendre les choses est, je pense, ce qui convient à la dignité de l'homme.

L'HOMME GAI.

L'homme triste (et je ne parle pas à vous, Monsieur, vous n'êtes que raisonnable), l'homme triste, à mon avis, est insupportable pour tous, même pour lui : il voit trop le mal dans le bien. Si les enfans jouent, ils vont se casser la tête. Si la femme

est négligemment vêtue, il se croit humilié. Si elle est élégante, il la croit coquette, avec des intentions. Si elle est bête, il est sur les épines. Si elle a de l'esprit, il craint de n'être chez lui que domestique. Comment vivre avec un tel homme? Parlez-moi de l'homme jovial...

L'HOMME SÉVÈRE.

De vous, par exemple.

L'HOMME GAI.

Ma foi, j'en conviens; sans être insensible, je me suis habitué à voir déjà le bien dans le mal, et rarement je me trompe. Hier encore, sous mes yeux, poussé par un cabriolet, un pauvre diable s'est cassé la jambe. Le propriétaire de la voiture a fait porter le malheureux dans son hôtel, et je me suis dit : voilà un pauvre ouvrier qui commence sa fortune par se casser une jambe.

L'HOMME SÉVÈRE.

A merveille, Monsieur; voyez toujours en bien, cela diminue l'apparence du mal, que souvent notre imagination se plaît à grossir.

LE FARCEUR.

Je pense ainsi. Egayons-nous, tant pis pour qui s'en fâche :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs

est mon vers favori.

L'HOMME SÉVÈRE.

Et souvent les plus sots sont ceux qui rient des autres. J'ai dit ce que je pense des mystifications qui dégradent plus, à mon avis, le persifleur que le persiflé.

Qu'est-ce que l'homme sans dignité ? Moins que la brute, qui ne peut franchir les bornes de son instinct. L'homme est ce qu'il veut être; la nature a jeté dans son âme un germe supérieur qui ne veut que fructifier en bien, si des passions viles ne le flétrissent dans sa source. Mais, dira-t-on, il faut que la fortune environne notre berceau, ou il faut s'abaisser pour mériter la

faveur des grands. Non, la dignité de l'homme est dans tous les états ; elle se remarque jusque dans le mendiant qui sollicite notre pitié. Sa contenance noble, quoique suppliante, semble dire : c'est ton semblable qui s'humilie devant toi, n'augmente point sa confusion d'un refus déshonnête, qui rejailliroit sur toi et ton espèce. Alors, c'est en frère qu'on lui tend une main secourable ; une voix secrète nous dit que, dans un revers de fortune, on recevroit sans honte les bienfaits de celui qui la sollicite avec tant de dignité et de bienséance. Anathème sur l'esclave d'Orient qui se courbe bassement devant son égal, qu'il rend d'autant plus insolent ! Qu'y gagne-t-il ? Ainsi prosterné, il devient le marchepied par lequel son despote s'élance dans son palanquin superbe. Homme, sois fier, mais sois vertueux, et, respectivement à ton état, à tes facultés, les succès t'attendent. L'homme bas et vil ne peut jouer ce noble personnage, un rien le trahit sans qu'il y pense, et ce rien est un repoussoir qui, malgré ses prétentions déplacées, le laisse dans l'abjection pour laquelle il est né. Ce ne sont ni les grandes places, ni les habits magnifiques qui élèvent l'homme, c'est son caractère immuable de justice, de noblesse et de probité. Son ascendant est tel que, depuis l'animal brut, depuis l'homme ordinaire et dépourvu jusqu'au chef de sa nation, tous ressentent l'influence de sa supériorité native. S'il demande une grâce, c'est avec déférence qu'on la lui accorde ou qu'on la lui refuse. Un refus désobligeant militeroit plus en faveur du solliciteur que du sollicité. Pourquoi donc un tel homme est-il réduit à supplier ? Pourquoi la fortune lui est-elle contraire ? Oh ! pour bien des raisons.

D'abord, la fortune est une femme, et des plus capricieuses qu'il soit ; et plus les inférieurs puissans sentent leur distance à certains hommes, plus ils sont fiers de les attendre et de les voir venir à eux dans la posture convenable aux supplians. Ils arrivent enfin (car tous sont forcés d'aborder ceux qui disposent de tout) ; ils arrivent, dis-je, et souvent, vis-à-vis le supérieur qui ne l'est que par sa place, leur contenance noble réussit moins que la souplesse des vulgaires courtisans. Ils sont repoussés, non parce que leur demande est injuste, mais parce qu'ils effacent leurs protecteurs.

Il n'est que le dignitaire, en effet, digne de son titre, qui sente que l'infortune de celui qui demande sans bassesse n'en est que plus estimable. « Un ministre, homme de génie, me disoit qu'il considéroit moins un haut titré déchu que l'homme d'esprit payant de sa personne. L'un, disoit-il, a mérité sa déchéance par quelques endroits, ne fût-ce que par vétusté de noblesse. L'autre n'a pas encore usé ni abusé de sa fortune. L'un est descendant et ne remontera pas de si tôt ; la nature veut du temps pour se régénérer. L'autre est neuf, ascendant, et de nature vivace, il peut aspirer à tout et servir utilement sa patrie. » Cette justesse de tact et d'esprit me parut louable dans un homme en place.

Voulons-nous savoir, au juste, en quoi consiste la vraie dignité de l'homme? Demandons-le aux femmes, elles sont notre pierre de touche.

LE FARCEUR.

Je crois que notre principale mérite auprès d'elles, c'est... c'est...

L'HOMME SÉVÈRE.

Non, Monsieur! Hercule lui-même n'est pas assez fort pour se faire aimer et considérer d'une femme, même d'un état inférieur. Quoique estimable, je ne dis pas que le cacochyme puisse lui plaire généralement...

LA DAME.

Je ne crois pas même qu'un farceur puisse mériter cet honneur.

LE FARCEUR.

Cependant, Madame, je pourrois...

LA DAME.

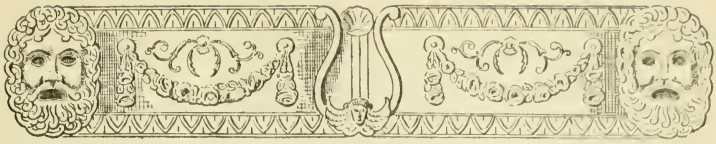
Taisez-vous, pyramide d'Egypte, n'interrompez pas Monsieur.

L'HOMME SÉVÈRE.

Mais si elle remarque dans l'homme un caractère noble et ferme; si elle le juge capable de supporter avec courage les faveurs et les défaveurs de la fortune; se vantant peu et prou-

vant beaucoup; maître de ses sens; n'affectant point un douloureux martyre envers toutes les belles; mais, sans fatuité, n'offrant son hommage qu'avec discernement; brave dans le danger et jamais fanfaron hors du péril... elle dira : voilà mon héros! Trop heureuse la femme qui l'obtiendra, elle le possédera tout entier. Amant constant dans sa jeunesse; ami fidèle au déclin de l'âge, voilà, dira-t-elle, le digne protecteur que le ciel me destine! Mériter un tel homme est le vœu secret de tout notre sexe; sous l'apparence de la coquetterie, c'est lui qu'il cherche toujours et qu'il rencontre rarement.

Toute la société, les dames surtout, approuvèrent l'homme sévère; et je mis cette soirée au nombre de celles, assez rares à Paris, où l'on s'amuse en s'instruisant.



CHAPITRE XXXIV

POURQUOI L'HOMME EST ENCLIN A LA SUPERSTITION

Cette proposition seule suffiroit pour marquer l'incertitude de son voyage sur la terre. Sait-il d'où il vient? Sait-il où il va? Il conjecture, il espère, c'est où se bornent ses calculs, ses efforts, ses désirs et ses craintes.

Entre les deux points qui fixent son existence, celui où il est projeté sur la terre et celui où il en sort spirituellement, il peut parcourir la durée d'un siècle, qui, divisé par les battemens de son cœur, comprend tous les instans de sa vie. Habite-t-il un climat chaud? Il est vif, son sang est animé, les pulsations se pressent en usant promptement ses facultés et son existence. Est-il né dans un climat glacé, son sang est lourd, inanimé, à demi-figé dans ses veines, ses pulsations paresseuses diffèrent son départ.

Vaut-il mieux, pourroit-on demander, vivre activement et moins, que de vivre passivement et compter quelques tours de cadran de plus? Si l'on interrogeoit ainsi l'homme du midi et celui du nord, aucun ne voudroit échanger son sort contre celui d'un autre, tant nous sommes attachés à notre terre maternelle et à nos habitudes d'enfance. Lequel a raison? Elle est égale de

part et d'autre. L'homme d'esprit qui laisse au monde des preuves de son existence aime mieux vivre mille ans dans la pensée des hommes et vingt ans de moins sur la terre. L'homme sans émulation, sans imagination, durci par l'âpreté de son climat, aime mieux végéter autant que possible, quoique, après lui, il ne laisse à ses contemporains que des os pour souvenir. Chacun d'eux, respectivement à son être, a donc une raison qui milite en sa faveur. Ajoutons, pour ne pas perdre de vue notre sujet, que si l'un est matériel, aisément il est dupe de ceux qui ont intérêt à le tromper pour l'asservir et partager ses biens. On lui parle au nom de Dieu, au nom du diable pour le subjuguer efficacement. Que s'il est spirituel et trop exalté par un climat brûlant, il est aussi aisé, et, pour la même fin, d'envelopper son esprit de fictions et d'erreurs les plus grossières. Toujours les extrêmes se touchent : Trop d'esprit mène à la superstition et pas assez y conduit de même. Que de portes ouvertes à l'erreur! Si l'on ajoute à ces deux classes les femmes, les enfans, les vieilles et les vieux, les ignorans des deux sexes, les imbéciles et les sots, les amans passionnés qui croyent à tout ce qui caresse leur passion, et même tous les êtres susceptibles de passions fortes, tant bonnes que mauvaises... Après cette énumération, aussi vraie qu'effrayante, et qui comprend presque la totalité du genre humain, doit-on être surpris qu'il s'établisse des classes d'hommes rusés qui épient la foiblesse des dupes pour en profiter (1)?

On demandera sans doute, ici, si ceux qui se confient et s'abandonnent à l'espoir imaginaire qu'on leur donne ne sont pas plus heureux, quoique trompés, que ceux qui ne croyent et n'espèrent qu'autant qu'ils sont fondés en probabilités. Oui, tant que l'erreur les domine. L'apprentissage du malheur et de l'esclavage est possible chez l'homme courbé sous sa chaîne; entre deux verges qui le menacent sans cesse, il choisit la moins acérée et obéit. Mais quel homme est capable de rétrograder vers les ténèbres de la raison et de la tyrannie, dès que ses yeux ont été désillés, et que pour lui, une seule fois, la lumière a lui?

(1) Un homme suspect répétoit ce qu'on dit souvent : qu'il n'y a dans ce monde que des dupes et des fripons. Quelqu'un ajouta : « Oh! Monsieur a trop d'esprit pour jamais être dupe. » (G.)

Malheur au philosophe mondain qui voit, sans frémir d'indignation, dix esclaves trempés de sueur, portant sur leurs épaules l'imbécile nabab indien, fumant bêtement sa pipe dans son noble palanquin! Malheur à lui, dis-je, son âme est corrompue! Remarquons que, dans les divers pays, plus l'homme est esclave de l'homme, plus il y a de fétiches, et *vice-versa*. L'ignorance générale est l'appui de la tyrannie particulière. On ne conçoit pas comment l'homme se laisse dégrader au point où on le voit chez les Orientaux. *Connois-toi* est un grand mot; mais, pour se connoître, il faut connoître ceux qui disposent de nous. Quand l'esclave s'agenouille de bonne foi devant son tyran, la liberté de l'homme est profanée et méconnue. Il est incroyable combien l'homme pénétré des premiers rayons du soleil est enclin à l'adoration et à la superstition. Le soleil qui donne l'esprit et la force aux végétaux, les ôte-t-il à l'homme?

Connois-toi a d'ailleurs toujours été pris plus au moral qu'au physique. Si les prêtres de Delphes eussent bien réfléchi à tout ce que renferment ces mots, peut-être ne les eussent-ils pas exposés pour enseigne à leur temple; car c'étoit dire à l'homme ignorant: « Connois-nous, en apprenant à te connoître.»

Nos physiciens ont prodigieusement étendu la signification de cette inscription ; ils croyent qu'il faut se connoître physiquement, et en substance, pour, et par induction, parvenir à se connoître moralement.

Par quel chemin sommes-nous parvenus aux connoissances physiques qui de nos jours occupent la plupart des savans de l'Europe ? Avons-nous commencé par le physique pour arriver au moral ? Non, nous avons suivi la marche ordinaire de l'esprit humain, qui fut, qui est et sera toujours employé dans les arts. On remarqua tel effet moral, ensuite on chercha sa cause. Nous marchons à l'inverse du Créateur, qui voulut que cette cause fût et produisît tel effet ; mais comme nous n'avons nulle idée des causes premières avant leurs effets, nous marchons en écrevisse et disons : puisque tel effet est devant nos yeux, voyons ce qui le produit... Et peut-être nous trompons-nous encore dans l'analyse des substances constitutives. Nous disons, par exemple : « Cette femme est magnifiquement parée, donc elle est opulente. » La nature au contraire dit : « Je te crée riche, donc

sois de toi-même et par essence magnifiquement parée. » Et si le physique est douteux, tel doit être le moral. En tout ce que nous exécutons, nous marchons environnés de doutes ; partout l'erreur nous poursuit et nous force à la combattre. « Cela est vrai si... » est le dire du sage, et en certaines matières, à jamais incertaines, nos doutes semblent s'augmenter à mesure que le voile de l'ignorance s'écarte de nos yeux. Travailler à se rendre supérieur dans les sciences n'est donc qu'apprendre à douter ; aisément alors l'exagération s'empare de nous. La superstition précède la raison chez l'ignorant et s'évapore difficilement chez l'homme instruit, puisqu'il reste toujours accablé sous le doute. Si l'amour-propre ne retenoit l'aveu de ses pensées secrètes, peut-être serions-nous étonnés des écarts de son imagination superstitieuse. On diroit que l'homme est jeté ici-bas pour errer. Tu verras, tu admireras les effets, lui dit dame nature, et leurs causes te seront à jamais cachées. De ce point humiliant part l'imagination de l'orgueilleux bipède, et, à tort et à travers d'une espace défendue, qu'il ne peut franchir, il s'élance et retombe d'autant plus lourdement qu'il s'étoit élevé au-dessus de sa terre natale. N'importe, tel est son instinct, il recommence, prend de nouvelles directions et ne s'arrête qu'au dernier terme de sa vie. L'anéantissement futur et inévitable de son être n'est pour lui qu'une idée passive, qui effleure à peine ses sens, qui ne l'empêche jamais de courir en avant, tandis que ses forces marchent en sens contraire. Il est donc le *vice-versa* de lui-même ; à son profit, il confond les temps, fait un passé du futur, et se presse d'aller quand il trébuche à chaque pas. Que d'erreurs, que de méprises, que de superstitions entre son berceau et son cercueil ! L'ordre semble lui être donné de cette sorte : devine l'énigme de ta création et de ta fin ; travaille à perfectionner, à caser tes idées ; analyse tes substances, sinon pour toi, pour tes descendans : tel est l'ordre suprême qu'il exécute avec ravissement pour se distraire du matériel de son être qui l'offusque et l'humilie.

On l'accuse de vanité : que seroit-il sans ce véhicule puissant? Sa vanité, son amour-propre, n'est-ce pas sa nature même? Il fait plus : dans son instinct toujours avide de perfectionnement, il semble croire que son règne n'est pas de ce monde; qu'il est

né, non pour lui, mais pour son espèce ; que rien n'est perdu pour l'univers, pas une pensée, dès qu'elle est conçue et que sa trace se perpétue de père en fils depuis le premier homme (s'il en fut un premier) jusqu'au dernier vivant, si le monde doit périr. Périr ! et comment ? Se pulvériser et se répandre dans l'abîme ? Et pour aller où ? Quelque part sans doute. Et si la nature est inaltérable, comme on n'en peut douter, ses substances n'emporteront-elles pas leurs vertus spécifiques ? — Mais que de temps pour... — Et qu'est-ce que le temps pour l'être éternel et l'éternité qui l'environne ? Tout change et peut changer de forme, mais rien ne périt. Courage donc, homme infatigable. Suis ton instinct, sois l'abeille qui forme son miel pour tous, croyant, de mille fleurs, l'extraire pour elle seule ! Erreur, vanité, amour-propre, si l'on veut ; mais tel est l'homme, tel il fut, tel il sera : l'erreur le mène au vrai. Cependant son être est limité ; tel que le jet d'eau qui descend croyant monter, l'homme ne va jamais plus haut que sa source.

Parcourez l'histoire ancienne et moderne, que de théologies diverses, presque toutes fondées sur la superstition ! Que de sang répandu, que de millions de cadavres enfouis sous terre pour la défense de mille dieux, tandis que l'unique et grand Invisible les laisse s'exterminer pour les punir de leurs sottises superstitieuses ! Et si l'on creuse jusqu'à la racine du sentiment principe qui fait agir l'homme, n'est-ce pas toujours l'ambition qui finalement se présente pour type de tous ses désirs délirans ? Sur terre, à chaque homme il faudroit un trône. Mort et jeté dans un coin de cimetière, il se relève majestueusement de son fumier et veut s'en établir un autre bien plus brillant dans les cieux. En toute humilité, il a pris soin d'avance de s'arroger ce droit incontestable ; Dieu le lui a promis s'il est sage, et nous voyons tous comme il excelle en sagesse.

On diroit que la généralité des hommes se dégrade exprès pour en distinguer un petit nombre par leurs vertus et la noblesse de leurs sentiments. Quel chaos que la société ! Après en avoir plusieurs fois tracé le tableau monstrueux, on est toujours tenté de le recommencer. Quand l'homme cultivoit son champ pour pourvoir à son existence et à celle de sa famille, il eût refusé une part double qui lui étoit superflue, dont le produit

n'eût servi qu'à d'autres, et qui l'eût excédé de fatigues par la culture. Alors, le vol lui devenoit inutile; volontiers il étoit honnête homme, et, en général, il n'est guère d'autre moyen d'éloigner notre race avide de l'improbité. Mais, dès que l'or fut devenu le signe représentatif de toutes choses, les mœurs furent renversées, et le siècle d'or changé en siècle de fer. Tenir dans son coffre mille, dix mille arpens de terre bien cultivée, des châteaux, des titres, des décorations et des femmes...Voler en valoit, ma foi, bien la peine. Allons, exerçons ce noble métier; éludons les loix, c'est tout ce qu'il faut, et tout est sous ma clef.

On dira peut-être, ici, que le vol ne comprend pas tous les méfaits sociaux. Cependant, examinez de près la question, creusez jusqu'au fond de la sociabilité (1) telle qu'elle est. Sans parler des vols manifestes, médire, n'est-ce pas voler la réputation d'autrui pour enfler la sienne? N'est-ce pas dire : quelle différence entre lui et moi! Convoiter la fille ou la femme d'un autre, n'est-ce pas lui voler ce qu'il a de plus précieux, l'honneur et la tranquillité? Et pour voler la femme ou la fille d'un autre, n'a-t-on pas presque toujours recours à des vols antérieurs? Obtenir auprès des grands, par des bassesses, une énorme fortune, n'est-ce pas voler le peuple qui paye tout en dernier ressort...? Presque tout se réduit donc au vol, et Lycurgue n'avoit fait autre chose que de mettre la conscience de l'homme au pied du mur, en lui permettant de voler, pourvu que ce fût adroitement. — Mais le riche prête souvent une partie de sa bourse au pauvre! — Oui, mais il dit plus souvent que prêter son argent, c'est perdre un ami; il n'a pas toujours tort. — Il fait travailler, et il paye le labeur. — Oui, mais il joue du grand seigneur; il vient, dira l'ouvrier, me voir au travail, lui en robe de chambre de damas à fleur d'or, moi arrangeant ses pierres dans le plâtre. Et quand on sonne son diné succulent, je mange mon pain noir, blanchi d'un peu de fromage. Quelle différence! — Oui, elle est grande; et il faut, pour que l'homme ait une conscience sur la terre où nous sommes, qu'il soit plus noble, plus grand qu'un Charlemagne. Il est tant de manières de voler impunément, même de s'ennoblir en volant, qu'on pourroit dire,

(1) Pour : la société.

en forme de proverbe : « C'est un sot ou un honnête homme, car il est pauvre » ; et la phrase est aisée à retourner. Cependant, homme de bien, n'envie le sort d'aucun. Tu possèdes tout dans la paix du cœur. On ne t'envie rien à toi, car on croit que tu ne possèdes rien. Mais n'as-tu pas vu le désespoir du riche écrasé sous le faîte de l'infortune ? Que va-t-il chercher et trouver dans les replis de son cœur ulcéré ? Des soupirs, des larmes, des regrets, des remords, et de longues files de chiffres inutiles, qui lui retracent ses millions disparus. Comparer un passif si considérable à un actif si mince, quelle soustraction douloureuse ! Adieu, château, grandeurs, richesses ! Il ne reste alors que le bien qu'on a fait ; sur dix protégés, il s'en trouve quelquefois un qui paye l'intérêt de sa dette.

On pourroit demander si l'homme est également superstitieux dans la prospérité et dans le malheur, et nul ne risque de répondre par l'affirmative. Dans l'opulence, rien n'arrête ses vœux. C'est en multipliant ses désirs qu'il est parvenu à une haute fortune ; il a contracté l'habitude des accumulations, et la mort seule peut l'arrêter. Tous les enfans de Plutus possèdent éminemment le calcul, et par eux-mêmes les chiffres sont mystérieux ; avec une file de zéros, il ne faut qu'une unité antérieure pour former des sommes immenses... La superstition est voisine des calculs infinis et indéfinis, et c'est surtout le millionnaire à cheveux gris qui couvre ses feuilles de chiffres, pour, à l'aide du sort, deviner l'heureuse extraction du quine qui demain ou après grossiroit le trésor de ses héritiers.

L'homme dans le malheur est encore plus enclin que celui-ci à la superstition, et l'on doit l'excuser. L'espérance est le dernier terme de tous les malheureux, et le suicidé même espère la fin de ses maux.

C'est dans le malheur qu'on connoît la juste mesure du courage de l'homme. Au théâtre, tout l'intérêt est pour l'illustre malheureux qui se présente avec courage; à peine regarde-t-on celui qui hérite de son trône. La compassion est dans l'homme le pressentiment de ses malheurs futurs. Une chose peut rassurer l'infortuné, c'est que rarement on obtient les faveurs de la déesse mère du caprice, après en avoir été délaissé; celui qui n'a rien obtenu d'elle peut donc espérer ; elle aime ses élans

mâles et vigoureux, et toujours elle préfère celui qui donne des espérances à celui qui en est déchu. Oh! que l'imagination est pauvre quand on possède, et qu'elle est riche quand on désire! Sur son duvet, le riche rêve souvent aux épines; le pauvre au contraire se croit dans un palais magnifique, tandis qu'il est gisant sur un lit de misère.

La nature, grande maîtresse des compensations, est ainsi : qnand on outrepasse ses bornes, et qu'on s'empare de plus que le nécessaire à la vie, elle rend plus malheureux encore celui qui la pille et se gorge de ses biens que celui qui en est privé.

Hélas! je ne suis heureux qu'en songe, disent ceux qui forment des souhaits tardifs à s'accomplir. Mais s'ils ne sont chimériques, ils s'accompliront, ces désirs, en tout ou en partie; reportez-vous alors au temps où vous rêviez l'espérance, et comparez le réel dont vous êtes possesseur au fictif, jadis si ardemment désiré... Qu'ont produit vos désirs satisfaits? D'autres désirs plus éminens; et d'accumulation en accumulation, l'embarras de la surabondance vous accable : c'est la misère du riche insatiable, que le pauvre ne comprend pas, et qui est néanmoins véritable.

Que faut-il pour être heureux? Vivre selon son être; être juste, en se mettant le moins possible en concurrence avec les autres. Que faut-il pour mériter les bonnes grâces de dame fortune? Faire ce qu'il faut pour obtenir ce qui est possible, est le secret d'arriver à ses fins. Mais il est nécessaire de garder l'équilibre entre la volonté de faire et la puissance exécutrice. Il faut que l'homme heureux calcule sans cesse l'une et l'autre de ces deux vertus, pour qu'il les fasse coïncider; c'est ainsi que tout se fait en perfection dans la nature; là, rien n'est que ce qu'il peut être, pour la raison qu'il ne peut être autre. Nous disions, naguère, que les désirs, dans l'homme, sont intarissables; ajoutons qu'il vaut mieux rêver en désirant, que rêver à la crainte de perdre ce qu'on possède. Ajoutons encore que chacun rêve à sa manière, riche ou pauvre, sage ou fou. Socrate même, à ce qu'il paroît, a rêvé quelquefois sans sommeiller.

On peut comparer les rêves à la percussion du son et de l'air frappés l'un par l'autre. Un rêve n'est, en effet, qu'une

sensation prolongée qui s'affoiblit dans les ressorts de l'imagination, comme le son qui s'éloigne en circulant, ou comme un objet vu dans une longue perspective. Si tel homme, d'après sa constitution et son éducation, sent d'une telle manière, il en rêve de même; mais si l'éducation contrarie trop la nature, elle reprend ses droits dans les rêves, et ne se laisse fléchir que par l'habitude de l'asservissement.

L'habitude est, dit-on, une seconde nature; oui, seconde, troisième, dixième, centième, si l'on veut, tant nous sommes loin du premier but. Que de rêveries entre lui et notre manière d'être! Nous sommes, dans ce monde, comme des enfans perdus qui cherchent leur mère, et dont nous nous éloignons d'autant plus que nous la cherchons hors de nous-mêmes. Oui, elle est en nous; elle est dans la femme que nous aimons, parce qu'elle est nécessaire à nous; dans nos enfans, parce qu'ils sont sortis de nous; dans nos besoins de première nécessité, parce qu'ils entretiennent notre existence. Ce n'est pas tout : l'amour-propre, très naturel dans l'homme, est notre bourreau continuel; il veut tout ce qu'il voit d'agréable dans les autres, et n'a jamais assez. Voué sans cesse aux illusions, il rêve jour et nuit à sa chère et pour sa chère personne Quand le vraisemblable lui manque, il voyage dans les illusions, il se fait sorcier, alchimiste, il devient superstitieux, tout lui est bon pourvu qu'il s'occupe de lui. Est-ce un mal? est-ce un bien? C'est l'un et l'autre. Sans cet instinct, l'homme seroit brut; avec cet instinct, il est quelquefois sublime, et souvent le dernier des êtres quand l'effet ne répond pas à ses prétentions exagérées.

Socrate rêvoit, avons-nous dit; son prétendu génie familier laisse encore des doutes sur l'excellence et la réalité des vertus de cet illustre philosophe. Etoit-il de bonne foi? Vouloit-il tromper ses disciples en se disant en rapport d'intelligence avec un être surnaturel? Pas plus que Diderot, dont nous avons vu la tête fumante nous révéler ses pensées, bien plus ardentes et plus fortes dans la société que dans ses livres. Il avoit réellement l'air et le ton d'un inspiré. Cependant, avec nous il se modéroit, et n'attestoit que sa conscience pour garante de son opinion; chez les Athéniens, il eût évoqué et attesté son génie révélateur; voilà toute la différence, qui n'est que dans les termes. Il nous

traitoit selon notre trempe hyperboréenne; le feu pur, qui étoit l'élément des anciens Grecs, nous dissolveroit si nous en usions à pareille dose. Chacun a son génie qui ne ment plus, qui est incorruptible, dès que, après avoir, dans la jeunesse, parcouru le cercle des erreurs communes, nous retournons à nous-mêmes et que, fondés en principes et en expérience, l'unité de chaque chose nous est enfin connue. Qu'apportons-nous en naissant? Rien. Avec l'âge notre caractère se développe; souvent l'éducation contrarie notre vocation; Socrate dit qu'il s'est formé lui-même en repoussant mille écueils sociaux. Si l'amour-propre et le préjugé des parens n'y mettoient obstacle, le jeune homme suivroit son instinct pour se choisir un état. Souvent le triomphe d'un grand homme, dont il est témoin, la lecture de ses ouvrages le décideroit; il veut aussi des couronnes, et il les obtient par son application et ses progrès; alors son génie est formé; son génie, c'est lui-même, il n'en est point d'autre, et Socrate eût été un imposteur s'il eût voulu faire accroire à ses élèves, à ses contemporains, qu'il étoit inspiré différemment que tout autre, je veux dire par un être surnaturel. On nous dit que Socrate, étant soldat, sortit nuitamment de sa tente et resta je ne sais combien d'heures en extase. Je le crois : à la vue de deux armées prêtes à s'entr'égorger, il y a de quoi réfléchir.

Diderot eût fait plus que Socrate; peut-être il eût couru au milieu des ennemis, leur dire combien les hommes sont fous d'abréger l'instant si précaire de leur frêle existence ; et pour quoi ? La matière étoit belle, ample et vraiment philosophique. Notre prêcheur eût peut-être fait rire ; mais qu'importe au martyr de la vérité ? Je ne sais si je l'ai dit, mais on peut le répéter : Socrate et Diderot avoient des rapports sensibles de caractère : têtes chaudes, amour du bien en général et de la perfectibilité de chaque chose en particulier. Pas plus heureux en femmes l'un que l'autre, mais si peu haineux envers elles, qu'ils regardoient leur mauvaise humeur comme un exercice salutaire pour leur patience philosophique. Oui, si La Fontaine étoit un *fablier*, Socrate et Diderot étoient des *moraliers*.

Qui peut douter que Madame Socrate ait dit cent fois que son mari n'étoit qu'une bête et que mesdames Diderot et

Rousseau aient dit de même de leur époux (1)? Les femmes autant que nous sont égoïstes, elles veulent qu'on s'occupe d'elles particulièrement, et le philosophe s'occupe de trop de choses pour qu'elles trouvent dans ce tout une part assez suffisante selon leurs désirs. — Quoi! dira la femme du savant, pendant que je m'occupe de toi, de ton dîner, de tes vêtements, tu souriras à un caillou, à une coquille d'huître ; tu seras une journée entière sans me parler, pendant que tu admires le maudit squelette d'un pendu ou d'une catin ! Cependant, au fond, ces femmes respectoient leurs maris, tant la probité a de puissance sur les âmes les moins élevées et les esprits les moins cultivés. Nous nous comparons souvent, nous autres Français, aux Athéniens. Même légèreté, mêmes inconséquences, même enthousiasme, même amour pour le sexe, les spectacles et les plaisirs. Je lisois cela l'autre jour, et je ne pris ce rapprochement que pour une comparaison flatteuse pour nous, qui cloche sous beaucoup de rapports :

1° Le climat d'Athènes et le nôtre se ressemblent peu, et les hommes doivent différer d'autant;

2° Leur religion mythologique étoit toute sentimentale ; mille divinités sourioient à leur bonheur. Moins instruits que nous dans les sciences physiques, ils devoient être plus superstitieux. La preuve en est que nos sibylles, nos pythies ou nos tireuses de cartes se cachent, tandis que les leur avoient des temples pour asile, où l'aréopage (y crût-il ou n'y crût-il pas) envoyoit ministériellement pour les consulter ;

3° Leur gouvernement étoit démocratique, sévère par nature, mais la douceur du climat et leur religion poëtique et amoureuse en tempéroient l'autorité. Ils étoient librement gais et portés aux plaisirs des sens : nos deux républiques du nord, l'Angleterre et la Suisse, ne peuvent concilier au même point ces deux difficultés; leur climat et leur religion s'y opposent.

Faisons donc revivre, ressuscitons ces asiles que nous retrace sans cesse notre imagination. Leurs noms sonores, qui nous charment par les souvenirs qu'ils rappellent, quelques parties de leurs institutions suffiront pour échauffer la tête

(1) Un duc d'Albe m'a dit avoir vu la femme de Jean-Jacques lever les mains au ciel de pitié pendant que son mari discouroit avec lui. (G.)

des savans et des artistes qu'on dotera en les invitant de s'y établir. Quel juge n'ira siéger avec orgueil à l'aréopage d'Athènes ? Quel savant n'ira rétablir l'Académie ? Quel auteur dramatique n'ira remplacer Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane? Etant établi dans cette noble colonie, quel savant, quel artiste ne se plaira pas à donner à ses fils les noms fameux qui depuis tant de siècles retentissent dans nos oreilles? Chaque fois que, par des succès, nos doctes émigrés enivreront la multitude, ne criera-t-elle pas : — « C'est un nouvel Homère, un autre Platon, un autre Socrate, un nouvel Anacréon... un fils de Phydias, de Xeuxis... » Que ne puis-je citer autant de musiciens célèbres ! Mais, d'après les documens antiques qui nous restent, je pense que la musique des Grecs n'étoit qu'une stricte déclamation de leur langue ; que le langage sublime et métaphysique de la mélodie étoit à son berceau, et que l'art du contrepoint doit sa naissance à nos climats. Comment l'idéal du chant étoit-il en grande partie inconnu des têtes brûlantes de la Grèce ? On ne comprend pas cette singularité. Un musicien (1) paya l'amende pour avoir ajouté une corde à la lyre. Que les temps sont changés ! Quatre octaves suffisent à peine à nos joueurs d'instrumens, et mille combinaisons harmonieuses à nos compositeurs modernes. Mais revenons à notre douce chimère, nullement impossible à réaliser. Ce seroit, je crois, la plus belle conquête qu'on pût faire. On aura beau dire : faisons plutôt une nouvelle Athènes en Italie, en France, en Allemagne... Non, renouvelons Athènes dans Athènes, Corynthe dans Corynthe, Samos dans Samos... Là, notre imagination a tout préparé, et le climat doit reproduire ce que jadis il produisit. Envoyons-y des hommes de génie, des jeunes gens qui promettent, avec une fortune assurée, et la Grèce renaîtra de ses cendres sans le secours de Jupiter et de sa cour nombreuse, qui ne fut, aux yeux des sages, qu'une physique symbolique, aussi aimable que belle. Quand les hommes sont heureux, manquent-ils d'objets et de sujets de fêtes ? Ils célèbrent l'Etre suprême, la beauté, leurs mariages, leurs naissances, leur bonheur

(1) Terpandre.

enfin, qui ne veut que se manifester quand il réside au fond des cœurs. Voilà le rêve, ou plutôt le vœu de tous ceux qui sentent vivement : puisse-t-il s'accomplir ! Les temps de cette illustre conquête, de cette fameuse résurrection sont arrivés (1810). Récapitulons.

Après cette longue énumération des foiblesses et des vertus, des déchéances et des progrès de notre espèce, comment ne pas croire que, tous, nous avons des instans superstitieux qui portent notre imagination au-delà du vrai ? Ne convient-on pas que l'espérance n'abandonne pas même les plus malheureux ? Donc, jusqu'à son dernier soupir l'homme croit aux miracles qu'il n'a jamais vus. Oui, dans tout ce qui est au-delà de ses conceptions, il aime mieux croire à une puissance surnaturelle qu'à son ignorance : donc il est plus ou moins superstitieux. N'est-il pas sorti d'un être plus foible que lui ? D'une femme, qui toutes, plus ou moins, sont enclines à des divagations superstitieuses ? Elles n'aimeroient pas tant les romans si elles aimoient la vérité. Mais leur être, destiné à préparer la vie du premier des êtres, ayant toujours pour amant dans leur imagination l'homme parfait qui n'existe point, mais qu'elles font exister ou, du moins, qu'elles rapprochent de la perfection par leurs ardens désirs, si ordinaires chez elles, surtout dans l'état de grossesse... Voilà l'être surnaturel respectivement à nous, que des hommes de glace ont eu quelquefois l'indignité d'avilir jusqu'à douter s'il avoit une âme ! Oui, homme sans âme, il en est doué ; il possède au juste ce qu'il faut qu'il soit ; il possède une force d'instinct que tu n'acquiers que par force d'étude, d'analyse et de spéculation. Quand il te dit qu'il ne te comprend pas, c'est que tu as outrepassé les bornes du vrai, et c'est là qu'entre tes pareils commence la dispute et la controverse. Mais, diras-tu, aiment-elles le vrai puisqu'elles aiment les romans ? Je réponds que leur susceptibilité leur fait aisément exagérer le bien et le mal, mais qu'elles sont plus près que nous de tout ce qui est idéal et beau, puisqu'elles ont la force et sont les premières à l'imaginer, le désirer et le croire possible. L'imagination de l'homme crée le monde terrestre tel qu'il est, celle de la femme le crée aérien, tout amour et plaisir ; le nôtre est plus vrai, le leur plus désirable et plus sublime. Nous

sommes passifs et enracinés dans la terre; elles sont actives, légères, spirituelles; leur esprit voyage aisément dans les cieux. Il falloit cette opposition entre celui qui projette et celle qui exécute, sans quoi, comme il n'est point de *statu quo* dans la nature, tout auroit dégénéré sans cette possibilité de perfectionnement. Ce n'est qu'en esprit qu'on peut s'élever; matériel, on reste sur la terre.

Dans presque tous les chefs-d'œuvre d'imagination, je crois que c'est par inspiration de la femme que l'homme mérite le nom d'auteur. S'ils n'ont pas été créés par elles, ils l'ont été pour elles, et souvent nos meilleures productions ne sont qu'un effet de leur désir réalisé. Locke (1) fit son œuvre de réputation pour une femme, et Condillac, son successeur, que j'ai connu et examiné, étoit sensible aux attraits du sexe. Fontenelle (2) fit ses mondes pour les femmes : donc, quelquefois, il sentit battre son cœur (3).

Jean-Jacques faisoit son Héloïse quand l'amour, sous les traits de Madame d'Houdetot, vint le percer de ses flèches les plus acérées. Pourquoi donc les femmes n'opèrent-elles pas? Pourquoi manque-t-il toujours un peu de l'homme dans tout ce qu'elles composent? Pourquoi toujours un peu trop ou trop peu? Pourquoi restent-elles inférieures à l'homme, même dans les créations poétiques et imaginaires? Oh! pour bien des raisons. Dieu, qui a tout créé, exécute-t-il? Le roi qui ordonne n'a-t-il pas ses ministres exécuteurs? Elles sont de même nos inspiratrices; c'est pour elles que nous exécutons, et l'on ne vit point réussir une de nos productions rejetée par les femmes spirituelles et belles, dignes enfin d'honorer leur sexe. Si elles n'entendent rien aux hautes sciences, c'est que les mathématiques sont une combinaison matérielle, et nullement spirituelle. — Quoi, le système d'un monde, de l'univers!... — Emanent d'abord d'un élan de génie, je le veux; mais ensuite arrive l'homme calculateur, qui souvent va se perdre dans sa

(1) John Locke, auteur de l'*Entendement de l'esprit humain* (1632-1704).

(2) Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1737). Son ouvrage le plus célèbre, la *Pluralité des mondes*, parut en 1686.

(3) Fontenelle, à ce qu'il paroît, plaisantoit avec l'amour, et ne fut jamais bien épris. « Ah! Madame, si je n'avois que 80 ans! » disoit-il. Rousseau étoit plus jeune à 66 ans, lorsqu'il mourut, que Fontenelle à 30. (G.)

création lointaine, comme dans un labyrinthe inextricable. Elles simplifient autant que nous aimons à compliquer. Une d'elles me disoit ceci : « Puisque l'eau s'évapore dans l'air, ce n'est qu'une même chose. Puisque le feu est partout, agite tous les corps et les force à la végétation, c'est l'esprit de vie. » — « Et la terre », lui dis-je ? — « La terre végétale, reprit-elle, est le résidu de tout ce qui a eu vie ; c'est pourquoi, par analogie et à l'aide du feu, elle fait végéter tous les germes, nous fournit de quoi nous nourrir, et entretient en nous la vie qu'elle a reçue de tous les êtres animés ou vitalisés qui sont rentrés dans son sein par l'effet de la mort. » Voilà ce que me disoit hier une femme de 18 ans, se promenant dans mon jardin de l'Hermitage, tout en jouant avec une rose.

Terminons ce long chapitre par un argument sans réplique.

Est il pour nous des secrets incompréhensibles? Oui, tout est secret, depuis le centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux : donc nous devons être enclins à la superstition.

Pour la plupart, nos sciences sont-elles pour nous conjecturales? Personne n'en doute. Au moyen des verres, l'astronome plane au milieu des astres ; mais vu l'éloignement, sommes-nous sûrs de leur effet ? Le sommes-nous davantage de nos yeux, qui nous trompent sans cesse par des effets d'optique, même à la distance de notre bras ? Donc nous n'avons qu'une idée approximative des objets ; donc nous sommes aisément crédules et supertitieux.

Pour ne pas se tromper, la médecine ou l'art de guérir devroit connoître tout ce qui constitue le corps humain, les rapports entre ses substances, les différences de sexes, d'âges, de climats, d'éducation, de travaux... Ensemble immense, imposant, dont elle ne possédera jamais qu'une partie : donc le charlatanisme sera souvent l'apanage du médecin, et la crédulité supertitieuse la ressource du malade.

L'art de gouverner, ou, ce qui est la même chose, celui de rendre les hommes heureux, n'est-il pas aussi difficile, aussi conjectural que la médecine? N'est-ce pas, dans le vrai, une médecine morale que d'accorder entre eux des gens qui ne veulent ni ne peuvent s'entendre? Que d'accorder entre eux des riches et des pauvres, des hommes et des femmes, des vieux et

des jeunes, des sages et des fous, des actifs et des paresseux? Que de les lier par un consentement légal qu'ils ne donnent jamais que sous le rapport de leurs intérêts personnels? De les obliger à respecter la femme et le bien d'autrui, qu'ils convoitent sans cesse? D'aliéner leur liberté, que sans cesse ils réclament étant dans les chaînes?...

La preuve que l'art de gouverner est difficile, c'est que depuis que les sociétés d'hommes existent, chacun, depuis Platon et avant lui, chacun a son utopie, et nous n'en sommes pas plus avancés. Toujours mêmes guerres et même effusion de sang d'un peuple à l'autre, et souvent entre compatriotes. Non seulement cet art sublime ne sera jamais *ad captum vulgi*, qui devroit consentir de bonne foi aux entraves morales et réciproques; mais il n'y aura pas un monarque sur mille en état de conférer le bonheur à des hommes toujours égoïstes qui se refusent au bien général. Aussi les anciens législateurs ont-ils recours à la superstition pour arracher au peuple l'obéissance convenable. C'est Dieu qui parle par les loix, leur disent-ils, pendant que, dans le fond de leurs cœurs, la nature s'explique différemment.

Dirai-je deux mots des mathématiques? Hélas! je n'y entends rien. C'est ce qu'il y a de plus sûr, dit-on; tant mieux qu'il y ait quelque chose de sûr dans le monde : cette chose nous mènera peut-être à d'autres certitudes. Voilà donc une science qui réprouve la superstition!

Quant à la musique, ma fille chérie, elle n'aide pas mal à la superstition. Plus un art est de l'essence du génie, plus il est sujet à l'erreur. Le beau idéal, c'est-à-dire plus beau que ce qu'on voit, est plus près de nous en sculpture et en peinture qu'en musique; ce qu'on touche du doigt est plus certain que ce qu'on entend. Le type musical est donc moins sûr, moins matériel que ceux des arts précités. C'est en cela même que la science des sons est magique et superstitieuse, quoique son principe acoustique soit naturel autant que celui des couleurs, et beaucoup plus que les formes idéales, qui ne sont que dans l'imagination de l'artiste inspiré. Aussi dit-on que la musique est le langage des anges; que c'est l'idiôme avec lequel on doit parler à la divinité, et qu'il faut un langage délicieusement

métaphysique quand on s'adresse aux êtres plus métaphysiques encore pour nous que les sons avec lesquels nous les implorons.

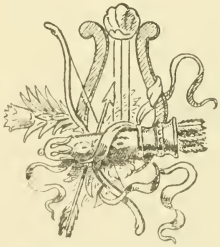
Le rapport des sons avec nos nerfs doit être extrême, car, dans toutes les dispositions de notre âme, il est une mélodie correspondante. Les airs chantés aux funérailles de ce qui nous fut cher, nous abîment de douleur. La musique champêtre fait naître la joie. L'air favori de l'amante qui n'est plus arrache des larmes quand on l'entend ; et mille nuances de sentiment se trouvent entre ces extrêmes, qui toutes ont une analogie avec un chant quelconque ; ou, pour dire plus juste : toute espèce de chant correspond avec telle tension de nos nerfs, qui nous donne telle ou telle sensation. Nos nerfs tendus et disposés de diverses manières sont donc les cordages de l'instrument humain, et toute impression qui s'y rapporte les fait agir immanquablement. Ceci peut paraître un galimathias métaphysique pour bien des gens qui ne sentent qu'à coups redoublés. Mais demandez à la mère qui vient de perdre son enfant chéri ; à la femme qui après une bataille trouve le nom de son amant sur la liste mortuaire ; à celle qu'on arrache des bras de celui qu'elle aime pour la livrer à celui qu'elle déteste : demandez à celles-là combien de souvenirs les reportent au temps qui a fui, combien de fois un air, une phrase de chant a mouillé leurs paupières amoureuses ou maternelles ? Qu'y a-t-il dans cet air ? disent-elles ; je n'en sais rien, mais il me pénètre jusqu'au fond de l'âme. Il y a souvenir moral ou rapport physique. Si vous entendez le petit air que chantoit l'enfant que vous venez de perdre, c'est comme un coup de poignard que vous recevez. Si vous perdez l'épouse de votre choix, pouvez-vous entendre sans frémir les airs qu'on exécuta à vos noces, à ses funérailles ? Le duo de *Pierre le Grand* qui commence par ces mots : « Oui, tes services, ta constance... » étoit le morceau de ma musique que mon épouse chérissoit le plus... Eh bien! je ne puis l'entendre sans frissonner, non parce qu'il est de moi, mais parce qu'il plaisoit à elle. Si l'on vous dit que votre époux bien-aimé revient de l'armée triomphant et plein d'amour pour vous, ces mêmes airs que le hasard vous fait entendre ne sont-ils pas pour vous une source de délices? Voilà pour le moral. Quant au physique :

1° L'air qui nous touche est à l'unisson de notre âme et de la

tension de nos nerfs. Un air tendre est nul s'il rencontre des nerfs endurcis. La musique forte et peu chantante attaque désagréablement les nerfs délicats. Une belle femme double ses charmes en exécutant bien un bel air ; elle en perd plus de moitié si elle exécute mal de la mauvaise musique.

2° Il y a plus : l'air qui d'abord ne nous touche pas, et qui ensuite nous affecte avec plaisir, a disposé et maîtrisé nos nerfs à son mode : voilà pourquoi on peut être indifférent et aimer ensuite le même air. Transporté dans un pays éloigné, on trouve la musique insignifiante; cependant, on s'incorpore au climat, on affectionne les habitans, on aime, on est aimé, et cette même musique nous plaît : il est évident que c'est nous qui avons changé. Finissons.

Quand j'ai dit que la musique étoit superstitieuse ou prêtoit à la superstition, je n'ai pas prétendu attaquer son essence si pure, ni diminuer son pouvoir ni ses charmes ineffables. Si elle prête au délire des sens, si elle rend furieux, si elle attendrit trop, c'est qu'on abuse de sa puissance, comme on peut abuser des éléments constitutifs de la vie. On se brûle au feu, on se noye dans l'eau, on étouffe dans l'air et sous terre; cependant, ces élémens primordiaux sont d'absolue nécessité, et nous constituent.



CHAPITRE XXXV

LA VIE

J'ai souvent parlé de la vie dans cet ouvrage; n'importe, c'est un problème qu'on peut toujours et sans cesse chercher à deviner. Qu'est-ce que la vie? avons-nous dit. Est-ce une juste combinaison des élémens primordiaux qui la donne? Ajoutons ceci : Quand je vois la flamme s'attacher au bois sec, le consumer, et ne rentrer dans l'espace que quand il est réduit en cendre, je me dis : ainsi l'âme est forcément attachée au corps de l'animal, jusqu'à sa mort naturelle ou fortuite. Les physiciens, les moralistes et surtout les poètes nous disent que c'est par des cris et des pleurs que l'homme annonce sa naissance dans le monde; des pleurs, non, le lacrymatoire n'est pas ouvert; des cris, je pense que les premiers ne sont que l'expectoration de l'air intérieur qui produit un bruit semblable au croassement de la grenouille, comme nous sortant de l'eau. Ensuite, les lamentations du nouveau-né proviennent du subit changement de climat, et de l'effort de l'air extérieur qui se fait jour dans ses poumons, et le fait respirer pour la première fois. Mais la nature vient à son aide; il dort plus qu'il ne veille pendant qu'il s'habitue à sa nouvelle température.

Cette première époque de la vie est perdue pour la mémoire, de même que le temps de gestation, ce qui prouve qu'il faut des

sensations complètes pour dater de l'existence. N'est-ce pas Pythagore qui se souvenoit d'avoir été autre que Pythagore? C'est bien fait à lui; il se souvenoit sans doute aussi d'avoir nagé délicieusement dans le ventre de sa mère.

C'est l'âge de raison naissante qu'on peut se reporter avec délice; le temps qui a précédé étoit celui du non-être; être sans réflexions, c'est n'être point : c'est ainsi que nous raisonnons sur le malheureux sort des bêtes, qui sont moins à plaindre que nous.

La joie pure semble n'appartenir qu'à l'innocence. A cet âge, à commencer par soi-même, tout est prémices pour les sens. Depuis le sein maternel jusqu'à l'astre du jour, tout nous charme, tout est découverte, donc tout est jouissance.

Nous cherchons tous à nous rappeler et nous rendre compte de nos premières sensations, de nos sensations vierges, nullement mêlées aux entraves morales. Que de jouissances actuelles nous donne le souvenir de celles dont nous avons jadis éprouvé le bonheur ! Cependant, excepté quelques jouissances de première classe, le plaisir semble n'être pour nous que dans sa réminiscence. Le plaisir n'est jamais pur et sans mélange. S'il est très vif, il y a stupeur, il ne s'achève, ne s'apprécie que dans sa réminiscence ultérieure. S'il n'est que médiocre et froid, on le désire plus vif, plus ardent. Remarquez l'enfant auquel on donne quelque friandise, il reçoit d'une main et tend l'autre. *Jamais trop, jamais assez*, en fait de plaisir, est l'arrière-sentiment de l'enfant, et, devenu homme, il est toujours le même. N'a-t-il rien? Il crie. A-t-il peu? Il se plaint. A-t-il beaucoup? Il craint qu'on ne lui prenne. Qu'est-ce donc que la vie? C'est ce qu'elle est; c'est à nous de la prendre, puisque nous ne nous la sommes pas donnée. Tout est-il au mieux? Question frivole : tout est bien pour qui sait prendre patience, unique remède à tous maux. Tout est mal pour celui qui toujours murmure sans remédier à rien ou à peu de chose, et si l'on nombroit les mécontents, il y en a plus parmi ceux qui ont que parmi ceux qui n'ont pas, j'en ai dit la raison dans le chapitre précédent. L'âge mûr seroit celui du bonheur de l'homme, s'il connoissoit l'art de diriger ses passions; mais il a sur cet article (seul important pour lui) une nonchalance

incroyable. Sans cesse il court au loin et s'oublie. Il parcourt les mers, les astres, le centre de la terre, il s'élève dans les aérostats, fait l'histoire des deux mondes, des antipodes et des pôles, critique ses voisins et ne pense pas à lui ; il lui faut urgence, douleur corporelle, pour qu'il s'examine de près et descende en lui-même. — Mais, dira-t-on, tout ce qu'il fait est toujours pour lui. — Oui, c'est pour contenter son amour-propre, qu'il ne contente jamais et qui l'attrape toujours ; c'est son mortifère, sa mort-au-rat, c'est ce qui le tue. L'amour-propre, ajoutons-y l'amour, moissonnent plus de victimes que tous les fléaux réunis. Quelle sotte chose que d'avoir plus de prétention que de puissance ! C'est l'homme. Voyez d'un côté une troupe de sauvages, et de l'autre un troupeau de bêtes ; que de régularité d'une part ; que d'horreur, de monstruosité chez l'homme !

Passons à l'amour. L'amour, le refrain de toutes nos chansons, le bonheur ou le malheur en nature bien plus réel que l'amour-propre, comment le gouvernons-nous ? C'est lui qui nous gouverne. Il ne faut que deux êtres pour trouver la félicité ; mais rencontrer juste est une chance aussi rare en amour qu'à la loterie.

C'est aux femmes que je m'adresse comme partie principale en fait d'amour, comme à l'arbre qui porte le fruit, comme à l'arbre dont nous ne sommes que les branches gourmandes. Cependant, si elles sont la principale partie, nous en sommes l'essentielle. Sans elles, rien ne s'achève, mais sans nous, rien ne commence.

Il est pour vous, Mesdames, deux manières d'aimer les hommes : pour leur physique ou pour leur morale. — Pourquoi pas pour tous deux, direz-vous ? — Parce que rarement la perfection physique et morale se trouvent réunies dans le même sujet, et plus rarement encore réunies au même point.

LES FEMMES.

Il faut donc choisir.

MOI.

S'il vous plaît. Voulez-vous plus de qualités physiques que de morales, ou le contraire ?

LES FEMMES.

Question difficile à résoudre. Ne pourroit-on pas... en perfectionnant les mœurs sociales ?...

MOI.

Non, non, ce vœu est inutile. Chez nous, la loi ne vous permet qu'un homme, quoiqu'en divers pays elle nous permette cent femmes.

LES FEMMES.

On voit bien que partout vous avez fait les loix.

MOI.

Enfin, je le répète, voulez-vous plus de physique que de moral, ou plus de moral que de physique ?

LES FEMMES.

Nous répéterons aussi que cela est très difficile à résoudre.

MOI.

Pas trop, si vous y réfléchissez. Qu'est-ce qui vous plaît d'abord en nous ?

LES FEMMES.

Mais...

MOI.

Allons, hardiment... Je vais répondre pour vous : c'est l'extérieur aimable.

LES FEMMES.

Eh bien ! oui.

MOI.

Après cela, votre bel homme fait le fat, s'élève à mesure que vous descendez, vous fait soupirer quand il ne soupire plus, vous dit quelque bêtise, et vous n'en voulez plus, n'est-ce pas ?

LES FEMMES.

C'est vrai.

MOI.

Au contraire, l'homme peu favorisé de la prestance (nullement difforme cependant) ne fixe pas d'abord votre attention. Tranquille sur son aplomb, il ne se presse pas de briller. C'est si peu de chose que l'homme qui bavarde sans rien dire de bon; eût-il les apparences du plus bel étalon, je gagerois qu'il vous est suspect.

LES FEMMES.

C'est vrai.

MOI.

Notre homme ne se presse pas, mais quand l'occasion se présente, il s'exprime comme Démosthène ou Cicéron; tout ce qu'il fait et dit est à la convenance de tous; il plaît aux vieilles comme aux jeunes; ses vêtemens, aussi simples que propres, deviennent superbes quand il a parlé; les plaques et les cordons des autres semblent se cacher sous leurs bras croisés, parce que l'homme par excellence n'en a point; les enfans même le caressent, ils aiment en lui l'aplomb qui leur manque et qu'ils cherchent. Voyez combien le juste est dans la nature; les enfans, les animaux s'attachent toujours à ce qui est préférable; s'il y a dans une famille une grand'-mère hargneuse, elle n'a pour elle que son chien ou son chat, et de notre part quelques caresses intéressées ou de pitié.

LES FEMMES

Mais le bel homme est si couru, si désiré...

MOI

Tant qu'on ne le connoît pas, j'en conviens, parce qu'on lui suppose autant de qualités internes qu'externes, mais l'enseigne trompe; celui qui s'occupe beaucoup de son extérieur a ses raisons; il annonce, à coup sûr, sa pauvreté intérieure.

LES FEMMES

Vous faites notre satire en parlant ainsi.

MOI

Je n'y pensois pas; votre destination est toute différente de la nôtre.

La nature, toute puissante qu'elle est, ne peut donner toutes les qualités au même être; être d'une manière en même temps que d'une autre est impossible, toujours une des deux l'emporte, sinon ce seroit être double, être et n'être pas, être hors de l'unité. L'homme bouillant n'est pas le pacifique, de même que le lion n'est pas l'agneau. Le chat défiant et rusé ne peut être confiant et de bonne foi. Le chantre des bois, qu'on proclame pour son chant le phœnix des oiseaux, n'est revêtu que de plumes décolorées qui font dire en le voyant : est-ce bien toi qui charme nos oreilles ? Est-ce toi, pauvre petit *griset*, qui chante si mélodieusement la saison des amours; qui, perché nuitamment près du réduit des cœurs enflammés, leur crie : « Je chante mes amours, amans, réveillez-vous, imitez-moi : le printemps de l'âme est de si courte durée ! »

D'ailleurs, ô femmes ! sans avoir vos qualités exquises, l'homme pomponné à l'extérieur vous ressemble trop pour qu'il vous convienne. Il faut des rapports pour s'aimer, mais des rapports de deux genres

LES FEMMES

Expliquez-vous mieux.

MOI

Je veux dire que ce qui manque d'un côté, doit se trouver de l'autre.

LES FEMMES

Il vous manque donc bien des choses, car vous nous poursuivez horriblement.

MOI

Quand vous fuyez tout de bon, nous vous laissons aller. Revenons. Etes-vous grandes, fortes, vigoureuses, avez-vous beaucoup de caractère ? Prenez un Adonis qui n'en ait pas, et donnez-lui le fouet s'il n'est pas sage. Le sort vous a-t-il donné un décontenancé qui remue toujours parce qu'il ne sait

que faire de sa personne (et, n'en doutez pas, il sera le même dans presque toutes ses actions), soyez homme, puisqu'il ne l'est pas. Etes-vous douces, tendres, délicates? Il vous faut un homme d'esprit qui ait le cœur tendre, qui vous aime avec vos défauts, comme on aime un bel enfant, et c'est beaucoup d'être aimées de la sorte. Etes-vous diable, enfant gâté, capricieuse, irrésolue, sans cesse voulant et ne voulant plus, pleurant, riant tout à la fois, ordonnant sans rime ni raison, et ne songeant plus à ce que vous avez ordonné ? Il vous faut l'homme qui va droit au fait, qui n'entend rien à la coquetterie ni aux caprices. Vous direz pendant quelque temps que le monstre vous fera mourir de chagrin ; mais vous ne mourrez pas, et vous finirez par lui accorder ce sentiment composé, moins vif que l'amour, mais plus tendre que la simple amitié.

Voilà, de ma part et pour la centième fois, peut-être, l'analyse ébauchée des deux passions-mères qui disposent de nous durant notre passage sur le globe. Elles contiennent en elles tous les goûts et les passions du second ordre, qui ne sont, en effet, que les chevilles ouvrières de la grande et inextricable moralité sociale.

Parlons de l'âge mûr. Dans la jeunesse, on sent; dans la vieillesse, on se rend compte de ce qu'on a senti. Telles que la fleur d'automne, les sensations de l'âge avancé sont presqu'inodores. Les plaisirs de la restauration et de l'économie sont ceux qui lui conviennent. Au contraire, dans le bel âge, on aime les plaisirs dépensiers. Tout s'efface dans le temps et dans l'espace. De même qu'un corps jeté dans une masse d'eau, ou qu'un son projeté dans l'atmosphère se perdent en s'éloignant circulairement de leur centre, de même l'esprit de l'homme s'affoiblit dans le temps, et va se perdre aux bornes de sa circonférence.

Depuis le principe des siècles, quelle quantité d'âmes ont passé par le monde ! quelle provision d'âmes ! L'homme est l'unique créature qui voye dans l'avenir ; est-ce un bien, est-ce un mal pour lui? Ce sentiment lui est-il révélé, ou provient-il de son amour-propre? Pense-t-il qu'un être tel que lui ne doit pas périr? Il en est capable. Si la nature l'avoit voulu, ce sentiment seroit en lui aussi indubitable que celui de l'amour. Oh! de celui-là, il n'en peut douter ! « Je vis pour aimer moi, dans un

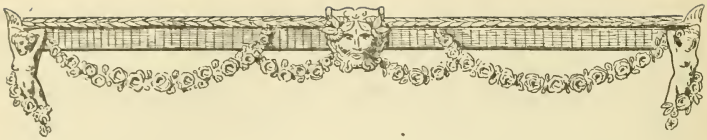
autre moi-même », est écrit en lettres de feu dans le fond de son âme. Encore une fois, est-ce un bien, est-ce un mal qu'il ignore, en espérant un avenir éternel ? — C'est le bonheur, et le tourment des belles âmes, dirois-je. Quant à ceux qui n'espèrent pas, ils mentent au moins d'un tiers. La brute est bornée au présent, avec quelques réminiscences du passé, sans idée de l'avenir. L'homme regarde toujours au loin, et même plus loin que la portée de sa vue : il voit avec les yeux de l'âme. Que de réflexions sublimes doit faire le prisonnier, homme instruit, logé au haut d'une tour aux bords de la mer !

Les yeux, ainsi que l'âme, aiment l'immensité.

Nous ne nous appesantirons pas ici sur l'âge, dont nous avons déjà parlé mainte et mainte fois dans cet ouvrage. Il en est des différens âges de l'homme comme des saisons ; elles s'enchaînent de telle sorte qu'on n'en aperçoit pas la précise division. Les jours augmentent avec l'hiver et diminuent avec l'été : l'homme aussi redouble ses élans au terme du bel âge, et dans son été il dispose négligemment de ses facultés florissantes. Mais combien les élans tardifs de la vieillesse sont dispendieux ! Cependant, ce n'est qu'à force de réflexion que le vieil homme se persuade qu'il doit économiser sa vie ; on diroit qu'en cela il contrarie le vœu de la nature, qui semble vouloir que le foible disparoisse pour se régénérer.

La marche des âges et des passions de l'homme est celle-ci : à 3, 6 et 9 ans, jouissances plénières, si les plus âgés n'y mettent obstacle. A 10 jusqu'à 50 : combat entre l'amour, l'amour-propre et leurs cortèges nombreux ; combats dont nous sommes presque toujours les victimes, par punition d'être sortis du cercle naturel. A 50 jusque 100, déclin de forces et de plaisirs. Remarquons qu'à tout âge, il nous manque quelque chose pour pouvoir jouir pleinement. Enfant : désir de faire sans expérience ni force pour opérer. Homme : livré au choc des passions incohérentes qui l'empêchent d'agir utilement. Vieillard : sachant ce qu'il faut, sans vigueur pour exécuter. L'enfance et la vieillesse se rapprochent dans leurs désirs impuissans : l'une par immaturité, l'autre par vétusté.

Le simulacre de la vie de l'homme est assez bien représenté par les quatre parties du jour : le crépuscule, c'est l'enfance; l'aurore, c'est l'adolescence; le jour, c'est l'âge mûr, et le soir, c'est la vieillesse. Nous poussons plus loin la comparaison; nous disons ingénument que l'homme est la représentation cosmographique du monde entier. Si le ciron pensoit, aussi vain que nous, il en diroit autant.



CHAPITRE XXXVI

VAUT-IL MIEUX PLAIRE QU'AIMER ?

Je sais que la chanson dit :

> Quand on sait aimer et plaire,
> A-t-on besoin d'autres biens ?

Mais comme, entre les deux êtres qui se conviennent le mieux, s'aimer et se plaire au même point est impossible, nous avons le droit de demander l'option entre ces deux facultés.

Physiquement, la solution du problème amoureux n'est pas difficile à trouver ; mais la métaphysique de l'amour est une chaîne morale de soie ou d'acier, à laquelle le bonheur ou le malheur de l'humanité est attaché. Il s'agit d'opter, disois-je ; plaire ou aimer, aimer ou plaire exclusivement ; c'est ainsi que se présente notre question. Elle en renferme deux autres qui sont : peut-on plaire sans aimer ? peut-on aimer sans plaire ? Oui, certainement ; et ce sont là les points malencontreux de l'amour. C'est là que l'amour-propre joue son grand rôle ; que le fat achève son cours de bêtise et fait demander au malheureux amant comment il est possible qu'on ne l'aime point, quand il adore.

Il semble qu'il y ait une somme d'amour donnée pour deux êtres, et que si l'un a plus, l'autre a moins. Si deux êtres aimoient d'égale force, il y auroit équilibre, le mouvement seroit trop régulier, il n'y auroit plus de fièvre, et il en faut. Plus : tous les laids aiment les belles, et nulle belle n'aime un laid, à moins que quelque prédilection clandestine, et qu'on n'avoue pas toujours, ne décide. A moins encore que la beauté ne s'associe à l'homme seulement embelli de ses talens éminens; et souvent, dans ce cas (et ce n'est pas un marché de dupe), c'est troquer de l'amour factice pour de l'amour-propre véritable.

Vaut-il mieux plaire sans aimer, ou aimer sans plaire ? C'est selon l'homme (1). Chacun veut être aimé, c'est un vœu général; mais l'homme de mérite sait déjà qu'il emporte l'amour et l'estime des autres, il s'en contente. Occupé à desservir les temples de Minerve ou d'Apollon, il est moins empressé de courir vers ceux de Vénus et de l'Amour.

Le fat ou le sot, c'est tout un, aime mieux plaire qu'aimer. Comment aimeroit-il ? Il s'aime tant lui-même qu'il ne lui reste rien pour les autres. Au contraire, il faut tant de preuves à l'homme d'esprit pour qu'il se persuade qu'on l'aime, et il en faut si peu au fat pour qu'il se croye en faveur! A-t-on une plus belle jambe, un plus beau teint, de plus beaux cheveux, des vêtemens plus à la mode que moi? se dit-il. Non, se répond-il *subito*; donc on m'aime.

J'ai quelques talens, se dit l'homme d'un vrai mérite ; mais que suis-je, vu l'immensité des connoissances que possèdent mille excellens hommes, chacun dans sa partie, et dans lesquelles, sciences ou arts, je ne suis qu'apprenti. Celle qui préfère aujourd'hui mes vers aimera peut-être demain la musique d'un autre. Ne l'ai-je pas vue frissonner en écoutant tel morceau de tel homme? En secret n'est-il pas mon rival? N'ai-je pas inspiré de l'amour à cet ange terrestre pour en aimer un autre, enfin pour aimer tout ce qui est aimable, et puis-je m'en plaindre ? Telle est, en partie, la nomenclature des questions que se fait l'homme comme il faut, et qui sont étrangères à la fatuité

(1) Ici le mot homme est pris collectivement pour les deux sexes. (G

ignorante. Chez l'homme à talent, l'amour-propre est vaste en circonférence, celui du fat est concentré tout en lui-même. « Bienheureux les pauvres d'esprit » est, dans un sens, une grande vérité : on a tout quand on croit tout avoir ; on n'a rien quand de nouveaux désirs remplacent sans cesse celui qui vient de s'accomplir : « Aimez votre prochain comme vous-même » est un précepte sacré qui n'est entendu par nous que d'une oreille. « Faites du bien aux autres afin qu'ils vous le rendent » est une loi bien plus spécifique.

Y a-t-il plus de bonheur à aimer sans plaire qu'à plaire sans aimer, dirons-nous encore ? La question est résolue, si on y ajoute cette autre question : aime-t-on pour soi ou pour les autres ? Quoique la passion de l'amour soit la plus noble et la plus désintéressée en apparence, nulle ne renferme plus d'égoïsme. Aimer un autre pour se rendre heureux, n'est-ce pas s'aimer soi-même ? Plaire de quelque manière que ce soit, n'est-ce pas soigner sa chère personne ? Depuis le gladiateur musculeux qui étale sa force devant la beauté foible et timide jusqu'à l'Adonis efféminé qui parfume ses cheveux bouclés, est-il une autre intention que celle de plaire pour se l'entendre dire, ou sachant qu'on le dit ou qu'on le dira ?

Après avoir conquis le monde et ses richesses, après avoir épuisé toutes les voluptés, pour dernière ressource, les anciens Romains s'étoient familiarisés avec la mort, au point de la mépriser. La nature est toujours elle, toujours une ; si elle ne prospère, elle périclite pour se refaire à neuf. Il leur falloit une religion bien attrayante, à ces Romains, pour leur faire abandonner si lestement la vie ; et telle étoit, en effet, leur religion mythologique, qui, à ce qu'il semble, ne condamnoit point le suicide. Ce n'est pas assez de mourir, disoient-ils à leurs gladiateurs expirans, il faut savoir tomber avec grâce, et ils siffloient celui qui tomboit et mouroit hors des proportions des beaux-arts. Quelle triste agonie que des sifflets ! Nous autres auteurs, nous le sentons mieux que personne. Qu'il est affreux pour un gladiateur mort de ressusciter ayant encore dans les oreilles cette infernale musique produite par dix mille siffleurs rassemblés dans un Colisée ! Quel triste sort de mourir aussi grossièrement en présence de mille dames romaines et de la cour

impériale, qui se cachent les yeux par dégoût d'un mourant malhonnête ! Quittons la plaisanterie et reprenons nos idées.

Les poètes confondent l'art d'aimer avec l'art de plaire : ils entendent, sans doute, par aimer avec art, savoir enchaîner l'objet de son culte en se conformant à ses goûts, et en prévenant tous ses désirs. Alors, ce n'est pas de l'amour bien véritable qu'on obtient, c'est une séduction temporaire qui prépare à l'un et à l'autre des peines inévitables. Car dès que les petits soins ont cessé, l'objet aimé n'a plus d'âme pour nous, et les reproches d'ingratitude dont on l'accable le dispense de ses tendres complaisances. Ce que nous disons prouve que, sans correspondre véritablement à l'amour, on souffre encore d'être aimé. Nul doute qu'en amour la nature n'ordonne la séduction réciproque : plaire, c'est séduire et, si la fièvre ne se termine pas également des deux côtés, chacun doit pardonner à l'autre la tromperie qui l'a conduit au plaisir.

Abstraction faite de tout poétique mensonge, aimer n'est point un art, c'est tout bonnement avoir le cœur sensible : et qui ne l'a pas ? Depuis le brigand des grands chemins ou des grandes villes jusqu'à la pudique nonette, renfermée dans son couvent, le besoin d'aimer est le même, mais il diffère essentiellement dans les moyens honnêtes ou malhonnêtes qu'on emploie pour se satisfaire.

Que faut-il pour plaire, quel mode faut-il préférer ? — Le mode ne dépend pas de nous ; en amour, surtout, nous sommes forcément ce que nous sommes. Le plus adroit en affaires baisse pavillon devant l'objet qui l'enflamme ; et plus cet objet est sans art, plus l'astucieux politique est déjoué. La femme de seize ans sait dénouer la trame qu'ourdit le diplomate sexagénaire. Sans autre adresse que ses charmes naissans, elle ramène à la nature l'esprit alambiqué de celui qui ne fit jamais rien qu'en lignes courbes. Pour qui que ce soit, homme ou femme, « aimez-moi » est le mot le plus inutile pour celui qui le dit, et le plus insipide pour celui qui l'entend, s'il n'est pas disposé à l'amour. Quand il y a disproportion d'âge et de fortune, combler de richesses celle qu'on aime est un moyen de possession sans doute ; on obtient du moins le simulacre de l'amour, si ce n'est l'amour même. Le temps et les soins changent, dit-on, l'amitié en amour.

— A peu près, dirai-je, comme l'alchimiste change son plomb en or. L'éclair et la foudre ne sont pas plus rapprochés que les sentimens unanimes de deux cœurs qui se rencontrent pour s'aimer. Ils se cherchoient avant de se voir, leur rencontre seule est fortuite. Leurs âmes s'unissent dès leur premier regard, mais ils tremblent de se dire : — « Oui, c'est toi que depuis longtemps mes désirs réclament, que mon imagination cherche! Enfin je te trouve! Mais suis-je pour toi ce que tu es pour moi? Plairai-je autant que j'aime? Sommes-nous unis pour la vie?... » L'amour dit oui; mais, hélas! nature dit non. Non, cœurs amoureux, entre vous les rapports ne peuvent être absolument les mêmes. Rien de parfaitement égal ici-bas, depuis l'amour jusqu'à la quadrature du cercle. Chez vous, l'un terminera sa course avant l'autre. Le dépit, la jalousie, enflammeront le premier délaissé, et, s'il est un moyen d'empêcher la désertion de celui qui déjà s'éloigne, c'est que l'autre ait le courage de fuir le premier sans se plaindre, et surtout sans avouer qu'il a cessé de plaire. Jamais ce mot abject n'est sorti de la bouche d'une femme qui connoît l'homme dans tout son orgueil. Cesser d'aimer, c'est la faute du *partner*; les causes de rupture, vraies ou fausses, ne manquent jamais; mais cesser de plaire, et l'avouer, plutôt mourir. *Malheur à l'homme qui se traîne en victime sur les pas de celle qui le fuit!* Malheur plus grand à la femme qui déplore ouvertement la perte de son vainqueur infidèle! Le perfide aime mieux, à présent, être pleuré qu'aimé; il repaît son amour-propre après avoir épuisé son amour. Amans, soyez véridiques : le premier feu de l'amour s'étant dissipé, s'est-il jamais en vous rallumé de même force? Vous retrouvez-vous les mêmes après vous être séparés plus qu'une saison? — Oui, direz-vous. — N'êtes-vous pas alors influencés par d'autres sentimens que ceux du véritable amour? Ne rougissez-vous pas en secret d'être infidèles? Un doux consolateur n'essuya-t-il pas les larmes que vous versâtes au départ? Autre considération morale : un des deux n'a-t-il pas acquis plus de gloire ou de fortune? Enfin, retrouvez-vous tout ce que votre imagination vous promettoit pendant l'absence? Combien l'homme qui arrive de loin doit craindre qu'on ne lui dise que son teint est fort rembruni, qu'il porte une singulière coiffure! Avant son départ, jamais de pareilles remarques

partielles; tout étoit lui, celu. qu'on aimoit dans toute la force de l'amour étoit confondu dans tout ce qu'il portoit et l'environnoit.

Amans, c'est en vous écrivant que vous pouvez connoître le juste degré d'amour qui vous possède.

A la première époque d'amour, la plénitude de vos sentimens, l'abondance de vos idées vous rend diffus; encore, encore, et jamais assez. Hé! comment exprimer ce qui surpasse l'imagination même! Comment apprécier ce qu'on ne connoît pas encore, et dont on se plaît à multiplier le charme, pour se faire espérer plus de plaisir!

A la seconde époque, on est dans le ciel, donc on ne l'espère plus, on ne désire plus avec la même ardeur. On est dans le ciel depuis que l'être céleste est devenu terrestre. On commence à comprendre qu'une même loi a présidé à la formation de tous les individus sur la terre; on n'a plus rien à imaginer, et l'imagination cesse où la réalité commence. Alors, en s'écrivant, le style devient positif. Le mot « enfin » (et c'est de mauvais augure) se trouve dans quelque phrase. « Enfin je te possède, tu es à moi! » (Voilà l'homme, toujours vaniteux dans ses illusions!) « Je succombe à mon bonheur. » (Cela est plus vrai que ce qui précède.) Posséder n'est qu'un instant de félicité; désirer avec l'espoir de la réussite en est la continuité, à laquelle il ne manque que le bonheur (ou le malheur) d'obtenir. Notre morale d'opéra a beau dire :

Belle Iris, on désespère,
Alors qu'on espère toujours (1),

il est de notoriété du cœur humain qu'on n'est malheureux qu'alors qu'on n'espère plus. La plus triste des maladies, le spleen britannique, en est la preuve : il n'atteint que le riche rassasié de toute espèce de jouissances.

Depuis le premier instant de la possession d'une chose ardemment désirée jusqu'à celui où elle nous devient insensible par la jouissance, il y a des périodes dont on peut noter les

(1) Grétry, citant de mémoire le sonnet d'Oronte, du *Misanthrope*, l'estropie légèrement. Iris, au lieu de Philis, a le tort d'enlever au premier vers un pied indispensable.

degrés. Par exemple : s'il y a 10 degrés de jouissance dans la plénitude de la première possession d'une chose désirée, il n'y en a plus que 5 à la seconde. Ensuite, en quatre stations, on perd les quatre unités restantes. C'est un malheur, dira-t-on, que nos sens s'habituent sitôt à la possession. C'est un mal attaché à la nature de l'homme; il ne peut jouir qu'en proportion de ses forces; sa prompte lassitude marque sa foiblesse. Le bonheur prolongé le tueroit, s'il existoit longtemps dans toute la véhémence que son imagination lui prête quand il obtient et jouit pour la première fois. Au reste, nos jouissances sont peu réelles ou extrêmement courtes. Nos désirs s'étendent toujours au-delà ou en-deçà du vrai : nous vivons en perspective.

Remarquons que l'habitude augmente le charme des petites choses, et qu'elle diminue celui des grandes. Quelques prises de tabac deviennent, pour la vie, un besoin irrésistible; et la plus belle femme, en moins d'un an, peut cesser de plaire. En général, il semble que les moindres choses deviennent grandes par l'habitude, et que les grandes deviennent petites. Le pourquoi est difficile à dire. Seroit-ce que dame nature nous apprend en cela que nous ne devons pas nous élever trop haut, pour ne pas retomber trop bas? enfin, que nous devons être modérés pour éviter les regrets tardifs et inévitables? A la troisième époque gît le néant de l'amour et de l'âme. Quand, dans l'Écriture, Dieu dit à l'homme : « Adam, où es-tu? » et que celui-ci répond : « Je suis nu, Seigneur », l'allégorie est juste; l'homme est véritablement dépouillé de forces et de vertus originelles après sa reproduction. En revenant d'un combat martial, il peut avoir l'air triomphant, il n'a tué que son semblable; mais celui qui revient du combat d'amour s'est tué soi-même; rien de plus triste que sa décadence.

Plus une passion a été forte, longue et laborieuse, plus il faut de temps pour réacquérir les dispositions convenables et pour rentrer en lice avec honneur. Cœurs amoureux qui cherchez fortune, ne vous fiez point à ceux qui sortent d'une passion forte; battus par la tempête, ils cherchent le port, mais pour s'y refaire, et pour y languir au moins pendant deux années. A votre âme vivace ils veulent ranimer leur défaillance; ils n'ont

conservé que le délire fictif, le jargon, les rubriques du culte amoureux, mais sans réalité. Les résultats d'une passion forte sont comme les débris de l'incendie d'un palais magnifique; les riches boiseries, l'or, les pierreries... tout a passé, tout est noirci par la flamme.

Si votre âge est avancé, fuyez la zone torride de l'amour; ses feux sont trop pénétrans, trop au-dessus de vos forces; il vous faut une chaleur douce. Si la nature vous provoque, c'est pour vous tromper, elle ne peut vous rajeunir que par la mort. Peux-tu produire, dit-elle? Non. Eh bien : *ex nihilo, nihil!* Finis, pour recommencer. « Quand l'âge vient, l'amour nous laisse ». Prétendre se faire aimer quand la nature ne parle plus en nous, c'est vouloir que l'écho réponde *oui*, quand on lui dit *non*. Il semble qu'il y ait excès aux deux bouts de la vie; pétulance dans la jeunesse, ataraxie dans la vieillesse, et le milieu est plus ou moins battu par l'orage des passions réunies. A ce compte, produire son semblable n'est pas lui faire un riche don; c'est bien là qu'on n'aime pas son prochain comme soi-même.

Que dirons-nous des derniers âges, où l'amour nous quitte, en nous laissant encore les désirs d'aimer, sans moyens pour plaire? Est-ce une monstruosité physique? C'est ce qui plaît à la nature, dont nous sommes dépendans, et qui essaye de tout pour sa plus grande gloire. Alors, sans doute, les individus de même âge devroient, sensément, se rechercher et se plaire; non, il n'en est pas ainsi : la jeunesse porte en elle une essence de vie dont le charme attractif commande l'amour à tout ce qui respire. Plutus ose quelquefois disposer de l'Amour; mais, plus malin que le pesant dieu des richesses, il lui prête son simulacre trompeur, et se rit de son bonheur factice. Tout s'achète dans le monde, hors l'amour. Triste commerce pour l'acheteur, et plus triste pour le vendeur! Dans ce commerce, l'homme est inhabile, il n'a pas de fausse monnoie; et dans ce trafic, apocryphe et banqueroutier, il n'en est point d'autre. Passons là-dessus; abandonnons le surplus de ce paragraphe à celles qui peuvent le paraphraser de mille et une manières.

Pour les deux sexes, la ressource véritable du moyen âge et de l'âge avancé est tout entière dans la réputation acquise

par les talens utiles ou agréables. L'amour est souvent escorté par l'amour-propre; celui-ci peut marcher indépendant de l'amour. Nos poètes, toujours amoureux, ont dit :

Dès qu'on admire, on aime.

Je crois l'hémistiche trop flatteur. Loin de nous, notre tendre complice nous aime, nous, nos vers ou notre musique, parce qu'elle nous compose un corps analogue au génie, à l'âme qui ont produit de si belles choses; mais dès que le tronc de l'arbre se montre dépouillé de ses feuilles verdoyantes et de ses fruits superbes..., on le respecte, on le révère plus que jamais, mais c'est en échange de l'amour hâtif qu'on lui avoit voué. La beauté peut aimer, de l'amour qu'entendent nos poètes, le jeune artiste qui promet des chefs-d'œuvre, qu'il n'exécutera peut-être jamais, car les chefs-d'œuvre sont extrêmement rares. Tant mieux pour eux; tant mieux pour l'amour qui vit d'illusions et profite de tout. Mais, peut-être aussi, tant pis pour le jeune homme, qui doit plus inspirer l'amour au beau sexe qu'il ne doit se hâter d'en obtenir récompense. Qu'il aime, il le faut, rien ne propage sans amour; mais qu'il concentre en lui le feu de son génie; s'il le répand au dehors, c'est fait de lui. C'est par la gloire qu'il doit aller à l'amour, le bruit de ses triomphes lui en ouvrira les chemins.

Je disois un jour à une femme très aimable, qu'elle m'avoit servi de secrète inspiratrice pendant que je composois tel et tel de mes ouvrages de musique. — « Malheureux! que ne parlois-tu? » me dit-elle. — « Pour double raison, lui dis-je, j'ai préféré de me taire; car si vous m'eussiez rebuté, je n'eusse rien produit de bon; et si vous m'eussiez écouté, c'étoit peut-être pis encore. »

Terminons ce chapitre et ce sixième volume en revenant sur la série des idées précédentes. Exclusivement, *vaut-il mieux plaire qu'aimer* est une question qui diffère selon le sexe auquel elle s'adresse. En général, la femme aime mieux plaire, l'homme préfère aimer; parce que l'une est passive, l'autre actif : celui-ci donne, l'autre reçoit. Or, celle qui reçoit doit plaire pour mériter le don qu'on lui fait; et celui qui donne doit aimer assez pour

être généreux. Sans aimer, toute femme jolie est sûre de plaire; le plus bel homme, en aimant, peut être indifférent aux yeux de celle qu'il préfère. Pourquoi? Parce que l'homme est un vagabond qui sacrifie à tous les autels de Vénus. La femme a plus de réserve, non seulement pour nous exciter, mais encore parce qu'elle a un intérêt majeur à ne pas faire un choix qui l'expose à des regrets aussi longs qu'amers. L'homme attaque et porte le défi; il n'est pas écouté, il forme d'autres vœux sans préjudicier à sa réputation; et malgré le refus qu'il essuye, il n'est pas moins sûr de son mérite; il croit seulement que la dame est prévenue. S'il est écouté, son air triomphant annonce son bonheur. Chez lui, l'amour-propre remplace aisément l'amour. La femme ne montre point de fierté après sa défaite; il est rare que la pudeur alarmée ne s'explique par des larmes. Amans, faites comme vos premiers pères; après avoir été trop heureux, cachez-vous; vous dissimulez en vain votre état présent; vos yeux annoncent le passé avec trop de certitude. La femme qui aime doit être sûre de plaire avant d'acquiescer aux vœux de son amant; pour elle, être aimée ne suffit pas, elle doit s'assurer, autant que possible, de sa constance.

Voici à peu près, à ce sujet, la conversation que j'eus avec une femme d'esprit, aussi aimable, aussi légère que coquette. « Quel est, lui dis-je, le meilleur moyen dont vous devez user pour nous rendre constans? Est-ce en nous aimant beaucoup? » — « Non. « Aimez, on vous aimera, » est un adage vrai; mais ce n'est pas de l'amour intime dont il s'agit. » — « Que faut-il donc? » — « Il faut vous faire languir longtemps sans nulle pitié, avant de nous rendre. » — « Et après vous être rendues? » — « Le temps de votre constance dure à peu près le double de celui que nous avons laissé soupirer. » — « Voilà tout? » — « Non, elle se prolonge encore au-delà, quand nous vous faisons acheter chaque faveur ultérieure. » — « A ce compte, vous devez laisser pousser d'éternels soupirs à celui que vous désirez fixer. » — « C'est ce que nous faisons. » — « Ainsi, l'homme le moins écouté n'est pas le plus à plaindre? » — « Non certainement. » — « On le fait souffrir parce qu'on l'aime? » — « C'est vrai. » — « Charmante perspective pour nous! » — « Vous voulez être traité de la sorte. J'aime infiniment un jeune homme

que j'appelle « ma chère victime »... » — « Vous aurez votre tour à être la sienne. » — « J'en ai peur ; mais ce sera le plus tard que je pourrai. Cependant, le fripon sait que je l'aime ; il en a la preuve. » — « Et c'est? » — « Je lui donnai hier un de mes cheveux qui me chatouilloit le visage. » — « Diable! c'est toujours quelque chose, en attendant le reste. » — « Tenez, lui dis-je, débarrassez-moi de ce fléau, qui me désespère autant que vous depuis une heure. » — « Il fut ravi de votre présent? » — « Je vous le demande! » — « Si, désespéré, il portoit ailleurs ses vœux, seriez-vous jalouse, Madame? » — « Oh! je le tiens. » — « Avec un cheveu? » — « Pas davantage. » — « Mais encore, s'il vous échappoit? » — « Je lui dirois : vous êtes un inconstant, vous ne savez pas souffrir qu'on vous aime, rendez-moi mon présent et laissez-moi. » — « Il s'en iroit? » — « Non, il resteroit. » — « O femmes aimables, comme vous êtes sûres du pouvoir de vos charmes! » — « Au moins faut-il en avoir l'air, sans cela nous serions vos esclaves. L'amour que nous vous inspirons est, en grande partie, l'effet de notre art, nous le savons. . » — « Et nous en sommes dupes? » — « Pas mal. A la rigueur, ce que vous voulez de nous ne se donne qu'une fois, il exige donc toute notre attention. » — « Quand on a vos grâces et votre amabilité, on est toujours sûre de plaire, on est toujours nouvelle. » — « Oui, toujours; mais avec des nuances qui ne nous échappent point. D'abord nous sommes divines, puis fort aimables, puis très complaisantes, et puis plus rien. Oh! Messieurs, comme nous lisons dans vos âmes! comme vous êtes gauches quand vous dissimulez avec nous! comme nous connaissons vite le degré de vos sentimens, soit que vous nous aimiez véritablement ou que vous jouyez l'amour! Pour nous, du véritable au factice, il y a comme du blanc au noir. » — « Est-ce notre faute? » — « Ce seroit la nôtre, et c'est à nous d'y mettre ordre. Nous savons que vous méprisez ce qu'on vous donne inconsidérément, donc il faut le faire valoir. A Golconde, à ce qu'on dit, on marche sur les pierres précieuses ; vous nous traiteriez de même, si nous ne savions vous retenir. Les meilleures choses ne sont rien quand elles sont prodiguées sans discrétion. L'art de faire valoir, de faire désirer nous appartient et, principalement en amour, c'est à nous que vous devez le bonheur. Voyez

le ciel où nous aspirons tous, que présente-t-il? Une lune, un soleil, des étoiles, qu'on admire dans un éloignement énorme. Il y a là, disons-nous, quelque chose d'étonnant! Et, peut-être, ceux qui habitent là-haut nous admirent et nous contemplent de même. Cette comparaison nous dit que le temple de l'amour doit être mystérieux. C'est un asile, un bien imaginaire, dont nous devons et savons vous faire croire à la réalité. De même que le ciel, nous devons vous entretenir d'espérance lointaine, vous conduire au bonheur par le chemin des désirs sans jamais les satisfaire entièrement, trop sûres qu'alors nous cesserions de vous plaire.

« Messieurs! nous sentons mieux que vous la distance qu'il y a entre le connu et l'inconnu. En vous enveloppant de nos charmes magiques et de nos grâces extérieures, nous jouissons de votre trouble, de vos indécisions, et nous disons avec Léontine :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses! (1)

— « Charmante femme! puissiez-vous être aussi heureuse que vous faites espérer le bonheur. » — « Espérer, c'est jouir. » — « C'est une grande vérité. »

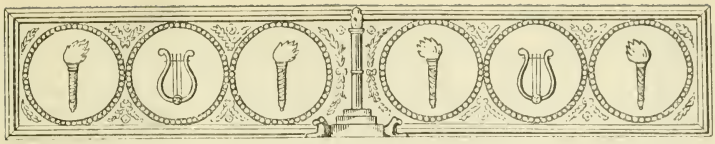
(1) Dans *Héraclius,* tragédie de Corneille, acte IV, sc. IX.

SEPTIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

CHAPITRE PREMIER

(MANQUE)



CHAPITRE II

LES TROIS BONSHOMMES

Un caractère certain de bonhomie se réfléchit dans les œuvres de Plutarque. Sa morale est celle d'un homme de bien. Ses vies d'hommes illustres, comparés entre eux par approximation de faits et de gestes, achèvent de nous dévoiler l'âme pacifique de l'auteur. En les comparant l'un à l'autre, nul ne sort de sa balance sans une part d'éloge. Si l'un est inférieur d'un côté, il est supérieur de l'autre. Rien n'est oublié dans cet œuvre immortel, excepté la satire. Oh! si quelqu'auteur moderne entreprenoit pareille besogne, ou même paragone (1) touchant ses contemporains célèbres, comme il se feroit un devoir de révéler leurs foiblesses, comme ce qu'il y auroit de plus piquant et de plus consolant pour nos lecteurs malévoles! Ce seroit le rapprochement de leurs défauts bien plus que de leurs qualités.

Chez les Grecs et les vieux Romains, les foiblesses, les vices même, étoient palliés par les talens éminens. Chez nous la célébrité grossit les vices et les défauts; dès qu'on atteint à

(1) *Paragone,* pour parangon, dans le sens de comparaison. L'orthographe fantaisiste de Grétry rappelle — involontairement peut-être — l'origine espagnole de ce mot, dérivé de *para con,* double préposition qui signifie : « en comparaison de. » Les Espagnols disent encore *paragon.*

quelque réputation, on s'empresse de la diminuer en lui opposant quelque foiblesse; et quand nous manquons de preuves matérielles, toujours les rayons de la gloire d'un homme sont affoiblis par des réticences plus ou moins atténuantes ou injurieuses. Enfin, autant les anciens étoient à la recherche du grand homme sans taches, autant nous semblons craindre de le trouver sans défauts. Leur coup d'œil étoit large, le nôtre est retréci. O maître soleil, combien tu influes sur tes créatures et sur tes créations de toute espèce!

D'après ses œuvres, on peut croire que Plutarque étoit un bon et excellent homme, sans acrimonie, sans fiel, sans jalousie, admirant les belles productions et les vertus de ses devanciers et de ses contemporains, comme pour le bien de son âme. Un peu crédule, sans doute pour se conformer aux préjugés de son temps, non d'ignorance (puisqu'il a tout produit excellemment), mais d'exaspération inévitable chez l'homme du midi. Ses propos de table sont peut-être ce qui nous donne l'idée la plus vraie des usages de ces temps antiques; ce tableau, mis à côté de nos mœurs, offriroit des contrastes bien singuliers. Dans leurs festins, comme leurs coupes couronnées de fleurs et remplies de vin de Ténédos et de Falerne étoient larges à côté de nos petits verres à vin de champagne! Ils buvaient à longs traits; nous humons de la mousse.

Il n'est point de délire général des grandes choses parmi nous; la basse jalousie règne dans nos académies; dans nos festins, les femmes président et l'homme s'oublie pour ne s'occuper que d'elles; on n'y voit qu'une galanterie d'étiquette qui réprime plus qu'elle n'excite les élans du génie. Chez les anciens, pleine liberté, abandon spontané, excités par mille fleurs odorantes; tous les parfums d'Arabie, des femmes voluptueuses, une musique bachique, toutes les divinités de l'Olympe invoquées, et comme mêlées avec les convives, formoient un magique tableau, un ensemble divin. Es-tu poète? Prends ta lyre et chante-nous les merveilles des dieux et des hommes. Aspasie, Laïs et Phryné, levez-vous et formez, au centre de nos tables, des pas voluptueux et des attitudes plus voluptueuses encore; ne cherchez pas à plaire ni à séduire l'un de nous; ici point de rivaux, nous vous aimons tous.

A ton tour, dépenaillé Diogène, fais-nous (s'il t'est possible de t'exprimer après ce repas somptueux), fais-nous la satire de l'homme ; dis-nous ses travers, et fais-nous rire de ta colère cynique. Et toi, Timon, toi dont l'imagination est plus noire que le Cocyte, redouble nos transports par ta misanthropie furibonde, parfait contraste de nos orgies. — « Amis ! s'écrie Anacréon, avant de nous quitter, buvons, invoquons les dieux qui président à l'heureuse destinée de notre hôte, du charmant Alcibiade ! A toi, à toi, Alcibiade, aussi vaillant dans les combats de Mars que dans ceux de Vénus ! » — « Amis, répond-il, puissions-nous vivre ainsi, longtemps et toujours en joie. Que la postérité la plus reculée ne se rappelle les heureux enfants de la Grèce que pour envier leur bonheur et lui servir de modèle. A toi, Apicius! dit-il (chacun regarde). C'est son squelette, amis, que vous voyez suspendu ; ne pouvant plus être des nôtres, j'ai cru rendre hommage à ce grand roi des gourmands en le plaçant parmi nous ; tel il est, tels nous serons ; profitons des instans, jouissons pleinement de la vie, en attendant que l'horrible mort nous chasse. »

Voilà l'idée qu'on se forme non seulement en lisant les propos de table du bon Plutarque, mais en parcourant les fastes de la Grèce. Telles étaient ces réunions d'hommes libres et francs, poussés à toutes les voluptés par les ardeurs d'un soleil brûlant; comprenant mieux que nous que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité » (1), ils laissoient à chacun son allure ; c'étoit une trouvaille ; ils se réjouissoient des originalités autant que nous nous en formalisons. — Bravo, disoient-ils, tu m'amuses. — Haro, disons-nous, tu m'ennuies. On diroit que chez eux étoit le bonheur actuel de sentir vivement, et que chez nous ce n'est que réminiscence passive et chagrin d'avoir senti. Le souvenir fait tout le prix de nos plaisirs ; il constitue nos jouissances ; nous vivons dans le passé ; ils vivoient du présent. Ils vivoient en fêtes presque continuelles ; le plaisir les transportoit autant que les soucis nous dominent. O soleil, combien tu influes sur tes créatures et sur tes créations de toute espèce !

Toujours l'amour-propre se fortifie en raison inverse de la privation des dons du génie : c'est notre partage. Chez les Grecs,

(1) La Mothe, dans sa fable *Les Amis trop d'accord.*

l'homme original étoit peu blessé en se voyant l'objet de l'amusement public; plus il produisoit de l'étonnement, plus il redoubloit d'efforts. Le sang ne vidoit jamais ces espèces de querelles, le glaive ne servoit qu'à la défense de la patrie. Cache-toi, disoient-ils au cynique, si tu ne veux pas nous faire rire de tes singularités; mais si tu viens rouler ton tonneau sous nos portiques, et nous braver en face, permets que nous nous amusions de toi et des satires que tu nous lances : nous te savons gré de tes originalités qui nous amusent; mais remercie-nous de te servir de modèle et de te donner de quoi t'exercer.

Oh ! le bon temps, pourroit-on croire, que celui où Montaigne florissoit ! Non, les préjugés étoient à leur comble. Les guerres civiles, la féodalité, les bravades de la chevalerie (1), si noblement comiques, régnoient encore de leur plus sinistre éclat. Comme le soleil sort d'un brouillard épais, Montaigne sortit de ce chaos; les préjugés de son temps furent sans force sur cette âme énergique, trempée à l'école des anciens. Seul, et du haut de sa tour « montagnarde », il planoit sur la nature et n'étudia qu'elle. Il avoit deviné le secret de produire avec vérité : il s'étudioit sans cesse, et jugeoit des autres en scrutant sa conscience. Telle fut sa règle, et il n'en est point d'autre.

— Comment oses-tu prétendre à nous connoître, toi qui ne nous ressembles en rien ? dirois-je au peintre vulgaire des mœurs. Tes préjugés et tes vices dénaturent nos vertus. Voilà ce qui crée tant de docteurs métis et orgueilleux, tant de juges dépravés des talens et des facultés de l'homme : il faut que le type soit bon, pour que ses adhérens soient vrais. Il faut, si l'on écrit, que le sentiment de la chose même en révèle l'expression, et non que celle-ci cherche à le fortifier. « Le sentiment qu'on cherche est déjà loin de nous », ai-je dit quelque part. L'homme reporte en toutes ses actions et ses jugemens les facultés auxquelles sa nature l'assujettit. Quand tel être difforme nous dit qu'il aime ou hait telle chose, nous écoutons son avis, comme incompétent; c'est un enfant qui parle et qui se vante;

(1) On sait qu'au temps de Montaigne, la période de la féodalité et de la chevalerie était depuis longtemps close.

il fait pitié. Quand le vicieux endurci me dit qu'il aime la musique : — Prenez-en chaque jour une dose, lui dis-je, elle rend l'homme à la nature.

Montaigne ne risquoit rien en puisant à sa propre source ; il trouvoit là l'origine du vrai, et pouvoit hardiment condamner tout ce qui s'éloignoit du sentiment pur dont il étoit pénétré jusqu'au vif. La peine que j'éprouve quand j'entends dénigrer l'illustre Montaigne, que j'aime *a priori* sur les philosophes, est indicible. Un homme, dont je reconnus l'origine à son accent, osoit l'accuser de pirrhonisme, d'égoïsme, et d'être doué de peu de sensibilité. — « N'êtes-vous pas son compatriote, Monsieur? » lui dis-je. — « Oui, vraiment. » Il m'échappa alors ce mauvais jeu de mots : « Ce n'est pas la première fois que montagne enfante d'une souris. » Quelle masse d'idées pénétrantes on trouve dans ses *Essais*, et presque toujours rendues avec une force et une originalité qui fait en même temps rire et pleurer! Pleurer, par l'imposant de la grande vérité qu'il révèle; rire, de la tournure naïve dont il se sert pour s'exprimer. Oh! que l'esprit de Montaigne seroit un recueil précieux, si celui qui l'entreprendra est digne d'interpréter la nature! C'est là que chaque chose est vue sous toutes ses faces, et toujours sous quelqu'une que nous ignorions et n'attendions pas. Il semble qu'il a tout vu, tout parcouru dans les replis mystérieux de la nature, de même que notre Molière, qu'on peut comprendre sous le même numéro, l'un comme moraliste, son digne émule comme dramatique, et tous deux également philosophes, scrutateurs du cœur humain, l'un partant de soi pour arriver aux autres; l'autre, observant dans les autres et rassemblant en soi tous les mouvemens de l'âme humaine pour être universel. Lisons-les, étudions-les, ces colosses désespérans pour ceux qui veulent écrire, mais n'espérons pas être eux, si nature ne l'ordonne. O science, érudition, que vous êtes peu de chose! Il faut être d'après soi, d'après son âme et les sensations qu'elle donne, ou renoncer à l'originalité. Avec ses connoissances des anciens, Montaigne, comme tant d'autres, n'eût été qu'un répétiteur; avec elles et son génie propre, il est lui, sans comparaison avec ceux qu'il a pris pour modèles. Molière aussi puisa ses documens chez Plaute, Térence et ailleurs, mais bien plus dans son esprit, dans la contexture

de ses nerfs mobiles et sentimentaux, qui lui faisoient trouver la place véritable qui mettoit dans leur jour nos ridicules et nos vices. Quel homme fut plus grand penseur que Montaigne? Molière, pourroit-on dire, qui sut donner la vie à tous les sentimens moraux en les mettant en action sur la scène. Quel homme fut plus grand scrutateur du cœur humain que Molière?... — Que celui qui le sait le dise; quant à moi, je ne le connois pas encore.

Pénétré des sentimens des anciens, Montaigne pensoit-il, d'après eux, qu'on doit laisser dans l'ombre du mystère tout ce qui touche à la moralité féminine? Que moins on parle, plus on la respecte? On le diroit par le peu qu'il s'en occupe. Quelques mots sur sa femme et sur sa fille sont tout ce qu'on trouve dans ses *Essais*; sans nous dire quelles elles étoient, sans nous apprendre rien de leurs caractères, et si celles qui passèrent leur vie avec le meilleur des hommes firent son bonheur. Cette insouciance de Montaigne, et même de Plutarque, m'engage souvent dans cet écrit à réparer cette omission de l'être si intéressant, dont l'influence majeure sur les mœurs n'a pu échapper à ces deux grands hommes. On a dû le remarquer, les philosophes moralistes se sont peu entretenus du sexe; on diroit qu'ils n'ont parlé de la femme de Socrate que parce qu'elle étoit méchante; et le chapître 35 de Montaigne, intitulé : *Des trois bonnes femmes*, est plutôt la satire du sexe féminin que son apologie. O philosophes! vous aimiez quelque chose plus que les femmes, et ce quelque chose, c'est vous. Le sentiment de l'amour vous étoit-il étranger? N'étoit-il qu'un accessoire à vos vastes pensées?... On le croiroit, car on ne peut s'empêcher pendant toute sa vie de manifester ce qui occupe vivement; notre âme paroît malgré nous dans nos productions; la teinte de ce qui nous presse, nous affecte, nous agite, se mêle forcément à nos sensations; et, malgré soi, on retombe en son penchant naturel, qu'en vain on voudroit dissimuler. Quoi! Montaigne, qui a si bien connu l'amitié, qui a trouvé ce mot si rempli de sentiment : « l'amour de l'amitié », méconnoissoit l'amour même? Lui qui chérissoit son Etienne de la Boëtie au point de ne pouvoir rendre compte de ce qu'il éprouvoit pour lui qu'en disant : « C'est parce qu'il étoit lui et que j'étois moi que nous

nous aimions » ? Non, Montaigne n'étoit pas insensible, comme disoit ce Gascon ; les amans de la nature ne peuvent l'être.

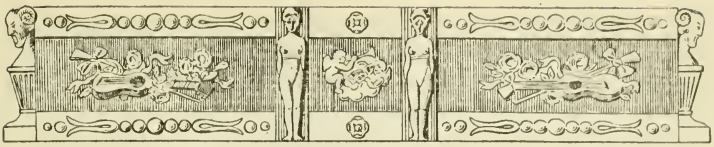
Mais Molière a scruté plus avant dans le cœur des femmes ; il en reconnaissoit les plis les plus secrets, depuis la servante naïve jusqu'à la femme de qualité, depuis l'innocence jusqu'à l'âge des passions tumultueuses. En lui, le mot de la nature décèle à l'instant chaque caractère ; mot non étudié, mais senti ; c'est une révélation, non un apprentissage. Dans les comédies anciennes il étoit hors d'usage de mettre sur le théâtre d'autres femmes que les courtisanes ; Molière ayant à peindre d'autres mœurs, et trouvant cet usage aboli, a donc trouvé une mine à exploiter, et de main de maître il s'en est acquitté. On ne peut que glaner après lui, dit-on ; il a moissonné et s'est emparé de tous les caractères d'hommes et de femmes. Erreur d'auteurs populaires que ce propos ; excuse de l'ignorance ; les mœurs varient à chaque siècle de manière d'être, de tournure, de couleur, et ne demandent qu'un docte pinceau qui sache les peindre.

Quel est notre troisième bonhomme ? C'est celui qui en a mérité le titre par excellence ; celui qui fut bon par nature, sans savoir qu'il l'étoit ; qui fut grand penseur sans vanité ni emphase ; naturel et naïf sans fadeur ; satirique sans méchanceté ; critique sans malice ; malin sans fiel ; enfant toute sa vie et rond comme une boule, c'est La Fontaine. Quand il disoit ou versifioit quelque malice, il semble qu'il faisoit, par allure, son métier de poëte : qu'il laissoit agir son esprit sans le consentement de son âme. C'est à peu près ainsi que le bénéficier dit son bréviaire en songeant à sa maîtresse ; que le guerrier tue sans pitié ; que le procureur vote de droite ou de gauche sans remords : le coquin fait son métier ; enfin, c'est encore ainsi que le descendant des rois se croit roi par la grâce de Dieu. Mais, dira-t-on, le bonhomme a fait le drame intitulé *le Florentin* et sa préface, qui déchirent Lulli jusqu'aux entrailles (1). — Et si le florentin

(1) *Le Florentin* de La Fontaine n'est pas un drame, mais une comédie. La Fontaine l'écrivit, ainsi que sa satire qui porte le même titre (*Epitre* XV), pour se venger du sans-façon avec lequel Lulli, qui lui avait demandé les paroles d'un opéra, *Daphné*, rompit brusquement sa collaboration, laissant au bonhomme son travail pour compte, et adapta sa musique, déjà faite, à un autre poème, l'*Alceste* de Quinault.

Lulli, à la tête d'une administration protégée, a voulu se jouer du bon-homme qui vivoit tranquille et peu répandu, celui-ci avoit-il le tort de se venger? Une mouche se venge quand on veut lui nuire; et plus l'homme est simple et pur, plus il participe à l'instinct de nature qui veut que chacun veille à sa défense.

La bonhomie n'est pas l'insensibilité; le bonhomme ne voit d'abord chez les autres que le bien qu'il suppose aisément, et trop aisément peut-être; mais s'il est trompé, il en est plus frappé qu'un autre; alors sa bonhomie cède à sa vengeance. Récapitulons. Plutarque semble être La Fontaine en prose. Montaigne est très profond en vérités fortes et nues pour être rythmique. On ne dira pas qu'il n'a ni rime ni raison, mais qu'il a trop de raison pour pouvoir rimer. La Fontaine, enfant gâté de la nature, étoit pénétré de Plutarque, de Montaigne et d'autres philosophes, mais doué d'un génie éminemment poétique; non de cette poésie épique qui parcourt l'Olympe, mais de celle qui appartient à l'âme humaine, qu'il dévoila, décela jusque dans ses replis les plus obscurs. Lequel des trois fut le meilleur homme? Seroit bien hardi qui oseroit le dire. Quoi de plus moral et droit que Plutarque? Quoi de plus énergiquement bon et franc que Montaigne? Quoi de plus candide que La Fontaine? Dans mon livre *De la Vérité*, j'ai déjà mis en scène Jean-Jacques et La Fontaine. Qu'on s'imagine voir vivre et agir ensemble mes trois bons hommes. Bonhomie antique dans le premier; franche et stoïque dans le second; maligne et enfantine dans le troisième... Quel contraste heureux pour la scène! Comme cette trinité vertueuse ressortiroit d'elle-même par ses oppositions! Tout est bon dans tous trois, sans un défaut capital qui fasse préférer l'un à l'autre. Au reste, trois hommes cités exclusivement, ce n'est pas, d'après mon intention, une satire lancée contre le genre humain; il est, fort heureusement, tant de bonnes et honnêtes gens qu'on ne peut les citer tous, et leurs patrons, leurs capitaines en bonhomie, en talens comme en vertus, pris dans trois siècles différens, ne diminuent rien de leur mérite.



CHAPITRE III

QU'IL EST UN DIEU POUR LES IVROGNES

C'est le proverbe qui le dit; et l'on pourroit y ajouter : *et pour les amoureux*. Il reste à savoir sur quoi le proverbe est fondé.

L'ivresse du vin et celle de l'amour se ressemblent assez, on peut en convenir; si elles sont différentes par leurs directions et leurs effets, elles se rapprochent par leurs causes. Dans les deux cas, c'est l'abondance des esprits qui trouble la raison, qui agite les nerfs du cerveau au delà du mouvement convenable qui nous fait penser et agir sensément. Les nerfs trop tendus, trop brûlans d'esprits, c'est excès, c'est folie; alors il faut calmer. De même, quand la résonance des instrumens de musique est trop forte, on étouffe la moitié du son pour rendre le reste distinct et convenable à l'organe auditif. Dans ces deux ivresses fiévreuses, même délire, même hardiesse, même imprudence en marchant sur le bord du précipice physique ou moral, avec une confiance qui effraye ceux qui sont dans leur bon sens.

Un second proverbe, qui donneroit de l'autorité au premier, seroit celui-ci : *pour la faire bien, il ne faut entreprendre qu'une chose à la fois;* ou : *qui trop embrasse mal étreint*. Or, l'ivrogne et l'amoureux sont tout entiers à leur affaire, ne doutent de

rien, vont droit à leur but (c'est ainsi que cheminent les passions naturelles) et, quoique délirans, ils ne perdent point la tête dans les plus pressans dangers. Ils ressemblent assez aux somnambules, qui marchent en toute assurance sur le bord d'un toit, parce qu'ils se croyent en place publique. Voilà, je crois, ce que c'est que le Dieu des ivrognes et des amans passionnés.

Quand on n'a point de tête, on ne peut pas la perdre, pourroit-on dire. Mais non, ce n'est pas cela ; car si l'ivrogne et l'amoureux font des miracles attachés à leur état, ils font ce que nous ne ferions pas en pleine raison. C'est, n'en doutons pas, toute la force individuelle, réunie en un seul point et visant vers un seul but, qui les exalte, les rend forts, souvent invulnérables, et leur fait emporter d'autorité l'objet de leur désir. Désordre ou non, ils veulent obstinément, ne connoissent point de crainte, ne tergiversent, ne calculent, ne composent point avec leur ennemi, franchissent tous les obstacles, arrivent ou succombent; est-ce leur dieu qui les a protégés et conduits au succès ? — C'est le dieu de toute la nature; c'est la force qui fait céder parce qu'elle ne cède point; c'est une volonté forte; enfin, c'est la foi (aussi gros que le grain de moutarde) (1) qui les entraîne au but, ou les fait périr sans les plaindre.

L'amoureux ou l'ivrogne qui périssent subitement, l'un par les mains d'un rival furieux, l'autre en se cassant le cou par une chute, passent pour ainsi dire d'une mort à une autre sans angoisse, ou plutôt, de l'excès de vie à l'anéantissement. Vivre et mourir en délire, c'est joindre les deux bouts d'une seule chose, c'est passer d'un état à l'autre sans avoir le temps de souffrir de la transition; c'est ainsi, par l'autre extrême, que meurent les petits enfans; n'ayant pas confectionné leurs organes ni leur vie, ils la perdent sans regrets et sans s'en douter, comme ils l'ont reçue.

Je ne sais pourquoi l'on redoute la mort subite; on devroit la désirer. — Quoi, mourir sans mettre ordre à ses affaires! —

(1) Allusion biblique au grain de sénevé qui produit la moutarde. L'image du grain de sénevé est fréquemment utilisée dans les Livres saints, à cause de la force d'expansion particulière de cette semence microscopique, qui, en Orient, donne naissance à un arbre véritable. Dans la parabole des synoptiques (Matth. XIII, 31-32, Marc IV, 31-32, Luc XIII, 18-19), le royaume divin est comparé au grain de sénevé, qui croît et devient un arbre où les oiseaux du ciel viennent se reposer.

Quelle affaire, bon Dieu, peut occuper celui qui passe de peu de chose à rien? Si l'ignominie de périr publiquement sur un échafaud; si l'attente d'une mort sans espoir d'échapper au glaive de la loi qui a prononcé la sentence du criminel, n'étoit une situation d'effroi et de réprobation pour ceux qui rachètent ainsi leur vie par la mort, la décapitation ou la pendaison procureroient une mort moins cruelle que celle que donnent la plupart de nos maladies. On a lu ceci dans une gazette : « Notre gracieux souverain a fait grâce du poing au criminel, qui sera demain décapité. » Il faut effrayer le peuple, dit-on, par l'appareil des supplices; c'est l'habituer à la cruauté : le fripon fait capture, pendant qu'on tue le voleur. Si, après avoir été inopinément empoisonné dans les prisons, le coupable qu'on a vu naguère dans les rues étoit retrouvé en place publique sur un lit mortuaire, et entouré, silencieusement, d'un appareil religieux, l'effet et l'exemple en seroient, je crois, plus salutaires aux mœurs.

Mais revenons à notre premier objet. Les femmes n'ont nul besoin du dieu protecteur des ivrognes; c'est le dieu de Cythère qui les protège et doit les protéger. Excepté la femme de peine, sur cent femmes qui boivent à se troubler la raison, quatre-vingt-dix éprouvent le tourment d'un amour malheureux. L'homme, au contraire, boit au plaisir, à la peine qu'il éprouve, au succès qu'il désire ou obtient; pour lui, tout est bon à faire boire, le vice est son refuge, tandis que la femme dit : l'amour de tout console.

Pour l'homme délicat, rien de plus odieux que la femme en délire du vin. La nature ne lui permet pas même celui de l'amour trop actif pour l'agent qui reçoit. C'est en silence, en espèce de victime, que la femme doit jouir; l'anéantissement, vrai ou simulé, est son rôle, et le plaisir n'y perd rien; au contraire, il est senti avec plus de recueillement. C'est comme la mort du juste, qui expire voluptueusement dans les bras de son créateur.

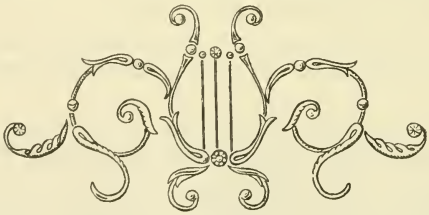
La nature ne vise spécialement qu'à une fin : sa reproduction. L'homme doit être entreprenant; s'il l'est mal à propos, permis à lui de croire que c'est une injustice. Par pudeur, la femme doit être timide et fugitive; donc une bachique audace la dénature. En reculant, elle nous dit d'avancer; si elle fait les

avances, nous fuyons. Ce n'est pas seulement en amour qu'on observe le *tran-tran* de nature, ces mouvemens réciproques et anti-simultanés; dans tous nos procédés moraux, il est hasardeux de trop s'avancer d'abord ; si on ne veut faire naître la défiance et le soupçon en celui avec lequel on joue, qu'on s'occupe moins de lui que de soi-même. Dans le monde moral, on retrouve partout le jeu des échecs : on se vise, on se tâte de loin pièce à pièce, pour ensuite s'accrocher de près et *dépionner* le camarade.

Les femmes sont trop expertes dans le jeu d'amour pour s'exposer à s'enivrer avec le jus de la treille. Elles savent que rien n'est si horrible, pour nous, qu'une bacchante dont les désirs immodérés se peignent dans les yeux et les mouvemens, et que rien n'est plus attrayant pour notre sexe (après la pudeur cependant) que la belle femme en petite pointe de vin,c ombattant entre l'amour et le fils de Sémélé.

On met des ivrognes sur notre scène, jamais d'ivrognesses. Les bacchantes d'opéras-ballets, personnages fabuleux, observent encore une certaine décence, tant nous avons d'aversion pour l'ivresse féminine. Après les fêtes populaires, c'est la femme qui reconduit son chancelant époux, et jamais le contraire. On remarque même qu'elle repousse ses caresses amoureusement bachiques, comme indignes d'elle : ce n'est pas au vin qu'elle veut les devoir, c'est à elle-même.

Dans le pays où les femmes s'enivrent, les mœurs sont dissolues, ou plutôt, il n'y en a point; c'est la nature brute, aussi terrible ou hideuse dans ses excès qu'elle est sublime et douce dans ses effets réguliers.



CHAPITRE IV

COMBIEN NOS VRAIS SENTIMENS ONT BESOIN D'ANALYSE POUR ÊTRE CONNUS

Tel, en tremblant ou avec une assurance forcée, vous appelle lestement « mon cher », qui dans son âme et conscience vous nomme « monseigneur »; et tel on *monseigneurise* du bout des lèvres, qu'on méprise souverainement dans le fond du cœur.

Avant de s'unir, l'exorde des amans est presque toujours mensonger, et leur péroraison fallacieuse.

Parce qu'elle le craint en le désirant, la femme honnête qui sent du penchant pour un homme est plus froide avec lui qu'avec tout autre; il faut l'observer de près pour démêler ce qui se passe en elle. Dans la société, qu'il arrive ou qu'il parte, elle ne s'en aperçoit que du coin de l'œil. S'il dit quelque mot spirituel qui soit applaudi de la compagnie, elle ne dit rien, mais elle rougit de plaisir. L'homme non infatué de son mérite fait de même : il a des manières aisées avec les femmes qu'il connoît et qui lui sont indifférentes, tandis qu'un profond respect apparent est pour celle dont il recherche les faveurs. Si elles sont accordées; si, deux heures avant de se voir dans le monde, ils se sont prouvé leur naturel amour, en apparence, d'une part, le respect est encore plus profond et, de l'autre, la

retenue est plus sévère. En secret, nos heureux fripons se moquent de nous, parce que le passé et le présent, séparés d'un si court intervalle, leur offrent à notre égard un contraste plaisant, une situation des plus piquantes. C'est ainsi qu'ils croyent nous tromper, et qu'ils n'atteignent que ceux qui sont faits pour être leurs dupes. Au reste, ne les condamnons pas d'agir ainsi; au contraire, approuvons une retenue bienséante dont leur amour-propre nous fait le sacrifice.

Est-il d'indécence pareille à celle des amans (même ceux unis devant la loi) qui manifestent trop leur passion pour nous faire envier leur bonheur ? Croyent-ils nous intéresser en nous rendant les témoins de leurs continuelles brouilleries, de leurs tourmens d'amour, quand ils ne cherchent à nous initier dans leurs secrets que pour nous faire envier la félicité suprême de leur prochain raccommodement ? Bien plus sots encore ceux qui s'imaginent faire des jaloux, quand leur possession réciproque n'inspire que le dégoût d'un assemblage passionnément ridicule.

Que fait l'avare dans un festin somptueux ? Il convoite la richesse des objets qui passent sous ses yeux, en calcule le prix dont il voudroit tenir le montant dans son coffre-fort. Il se gorge pour une semaine, fait des complimens au maître du logis, en maudissant le sort qui prodigue ses bienfaits à un fou pareil. Que pense l'auteur qui vient de donner une pièce au théâtre ? Il trouve étrange qu'on puisse, devant lui, s'occuper de politique ou de toute autre chose. Il boude, mais dès que la conversation tourne du côté de la littérature, soudain il se réveille, lâche un petit mot pour se mettre en jeu et, si personne ne parle de son œuvre, il croit qu'on a bien assez longtemps parlé de Molière, de Racine et que, de justice, son tour est venu. Lui fait-on quelque compliment sur son œuvre ? Tout à coup il devient modeste : « C'est bien peu de chose, dit-il, après les modèles qui ont illustré la scène. » — « Grande vérité ! » dit quelque vieux censeur, qui se réveille à l'instant et qui ne connoît pas l'immortel clandestin.

Combien l'apparence est souvent trompeuse ! J'en appelle à tous nos colifichets, qui annoncent presque toujours plus, ou le contraire de ce qu'ils désignent. J'en appelle au faste des cours,

et à tout ce qui s'y pratique. Là, combien peu souvent on dit ce qu'on pense ou l'on pense ce qu'on dit ! Combien de fois l'on s'incline pour s'élever ! Combien de cœurs gonflés qui s'efforcent de rire quand ils voudroient pleurer ! O vérité ! dans quel pays es-tu donc indigène ? Notre penchant pour les illusions prouve-t-il combien peu nous possédons en réalités ? Est-ce une consolation nécessaire à nos besoins ?

Le plus brillant des astres, que les anciens peuples ont pris pour leur dieu, n'est pas lui-même exempt du faste qui impose et en impose à la crédulité. Aux rayons de ses feux pénétrans, tout prend couleur ; les gouttes d'eau paroissent des perles ; les nuages, des palais anciens ou l'apothéose de quelque demi-dieu de ce monde... La vérité paroît-elle ? Le faste et le mensonge s'évanouissent ; le doigt du souverain maître désigne ; c'est Dieu lui-même qui, trop grand pour imposer volontairement, règne dans les ténèbres comme dans l'éclat de sa gloire. *Post tenebras lux*, disons-nous avec vanité ; combien de fois, en nous désabusant, ne pouvons-nous pas dire le contraire !

Heureux celui qui se plaît dans son humble réalité ; qui n'a nul besoin de tromper, rien à cacher, qui ouvre sa fenêtre à toute heure et semble dire : « Regardez-moi, si cela vous convient ; tel vous me voyez, tel je suis. » Cependant, un certain malaise doit régner chez celui qui cache quelque chose aux autres, même pour leur bien (opération souvent nécessaire chez le politique). Mais ne doit-il pas se dire avec une sorte de regret qu'on connoîtra quelque jour ses voies détournées, et avec combien d'art il a su dissimuler pour atteindre son but ? C'est un homme habile, mais est-il vrai ? Est-ce ainsi, grand Dieu, n'est-ce qu'ainsi que nous pouvons marcher vers la félicité ? Pauvre nature humaine ! grande dans ses désirs, pauvre en effets ! Parlons de nous.

Qu'est-ce que nos beaux-arts ? Un *faire-à-croire* continuel. L'architecture dit souvent : vous croyez y être ; la peinture et la sculpture : vous croyez voir ; la musique : vous croyez entendre, et la poésie embrasse à la fois toutes les suppositions. Admirez-moi, je vous ai trompé, disons-nous, et l'on proclame celui qui s'en est acquitté avec le plus d'art et d'adresse. Mais enfin, nos fictions, le plus souvent innocentes, s'annoncent pour ce

qu'elles sont; elles contribuent au plaisir consolateur de nos admirateurs bénévoles et assurent la gloire du siècle qui les a vues naître. O trop divin Platon ! la nature vous a puni : après avoir condamné l'imitation dans les arts, vous avez composé une république cent fois plus chimérique que nos chefs-d'œuvre. S'il faut condamner tout ce qui nous fait illusion, commençons par ce qui nous commence et souvent nous achève, commençons donc par l'amour ; condamnons le dieu qui console plus encore qu'il ne tyrannise les habitans d'ici-bas. Toujours désirer et se méprendre semble être notre destin; et nous sommes si enclins aux désirs que nous les préférons à la réalité fixe, que, fort heureusement, nous ne pouvons atteindre.

En admirant les charmes du sexe en général, nous disons sans cesse : Oui, la voilà, voilà celle qui va fixer mon choix ; tout est en elle. Disons plutôt : Tout est dans notre tête imaginative ; car après l'expérience, tout ce qui, d'abord, nous avoit paru parfait, semble dégénérer exprès pour nous procurer de nouveaux désirs. Mais le but secret de l'amour n'y perd rien, il est atteint, effectué ; nous nous sommes mépris, l'homme se trompe sans cesse ; la nature, jamais.

Est-ce l'homme qui est le plus inconstant? Est-ce la femme qui le plus souvent est infidèle ? Ici ce n'est pas la bouche ni de l'un ni de l'autre qu'il faut interroger, c'est le cœur de tous deux. Quel honnête homme, quelle honnête femme que celui ou celle qui n'a jamais dit : si je l'osais ! O phénix imaginaire ! n'oublie pas de renaître de ta cendre ; mais tu n'y manqueras pas ; tu es l'image des désirs fugitifs de l'homme; la vis sans fin d'Archimède : sitôt mort, sitôt vif, et *vice-versa*.

Pour répondre autant que possible à la question précédente : Je crois l'homme moins constant par besoin, et la femme moins constante par nature, ce qui revient à peu près au même. Mais l'homme est vrai quand il dit : J'aime ; il veut et peut s'utiliser ; la femme n'est pas toujours ni sincère ni utile. Souvent elle est mère avant la naissance de son fruit ; elle doit en avoir le pressentiment secret, si exigu qu'il soit : alors elle est sans besoins réels ; en aimant, elle n'est que coquette jusqu'au terme de sa délivrance. Elle songe à l'avenir, se prépare, en idée, à de nouvelles amours, choisit son héros, et le fruit qu'elle

porte reçoit déjà l'empreinte des tendres désirs auxquels il participe avant d'être issu de sa première demeure et qu'il propagera immanquablement et d'instinct, dès que ses facultés seront plus qu'ébauchées, et qu'il naîtra au monde. Donc la coquetterie est naturelle au sexe avant comme après sa fécondation. Il ment et ne ment point, il prépare. Mais que l'homme est inconséquent et sot dans ses besoins factices ! Il est sans raison et veut gagner sa cause en manquant de preuves suffisantes.

Que de singeries, que de quiproquos, que de cahotemens, que de dissimulations dans l'amour ! Et ce que nous dissimulons le mieux est souvent ce que nous cherchons avec ardeur. Voyez la belle femme dans tous ses atours ; croiroit-on qu'elle pense à ce qui l'occupe uniquement, qu'elle pense à séduire ?

Non, elle veut qu'on croye que, sans art ni artifice, elle est ce qu'elle est très simplement, très naturellement. Croiroit-on que la partie supérieure de son être charmant ait le moindre rapport avec l'inférieure ? Bien loin de là ; c'est un être aérien, enchanteur, inimaginable, tout divin ! Et l'homme, pour se caresser et jouer l'important, se plaît à le croire ainsi. Tout ce qu'elle fait est à son intention, c'est pour lui plaire. Il croit qu'il lui suffit de désirer pour obtenir. Mais qu'il est loin de compte ! S'il témoigne d'empressement, il est perdu, il est conquis. C'est souvent tout ce qu'on vouloit de lui. S'il cache son jeu, il n'est qu'un maladroit auprès de la femme du monde la moins dégourdie. L'homme n'a donc que deux conquêtes faciles à espérer, celle de l'innocence, et de la femme galante surannée : malheur à lui dans le premier cas ! Bonheur non envié dans l'autre.

La femme sait qu'en rendant sa conquête facile, on la dédaigne ; si elle est trop farouche, de même; il lui faut donc le milieu de ces extrêmes, et c'est en quoi la femme d'esprit excelle.

J'écoutois parler, dans une assemblée, deux jeunes gens que je connoissois : « Celle-ci, disoient-ils, est un ambe; celle-là, un terne; cette autre, un quine (1). » — « Quoi, dis-je,

(1) *Ambe*, deux numéros pris ensemble à la loterie ; *terne*, trois numéros qui ne gagnent qu'à condition de sortir ensemble au même tirage ; *quine*, cinq numéros pris et sortis ensemble.

vous réduisez le beau sexe en loterie ? comment l'entendez-vous ? » L'ambe étoit une dame qui aimoit tendrement son mari, et qui, disoient-ils, en étoit dégoûtante. Le terne étoit la femme galante, aimable, mais facile. La quine, celle aussi belle, prudente et sage que spirituelle. Je le répète : les femmes ont raison de croire que, mérite à part, nous les désirons en proportion de la difficulté de les obtenir. Tel que le joueur de violon qui ne se plaît qu'au chevalet (1), la femme est pour nous une difficulté vaincue ; mais pour l'un, est-ce là le plaisir ? pour l'autre, est-ce le bonheur ? Quand on s'habitue ainsi à ne priser le sexe qu'autant qu'il nous résiste, on n'aime que la vertu, dira-t-on. — Non, on la méprise, en la regardant comme une manie orgueilleuse ; on aime au jour le jour, en vrai libertin sans mœurs, et comme un papillon sans constance.

Quand aurai-je donc tout dit sur ce chien d'amour ? Je remarque que j'y reviens sans cesse, et que cette discussion me plaît plus que toute autre. — A 69 ans passés ! — Pourquoi non ? Si je n'y gagne rien, la perte n'est pas grande. Oui, voilà comme on doit faire l'amour à mon âge, c'est par écrit. Mais qu'ils sont rares à tout âge, ceux qui savent diriger le pinceau délicat de l'Albane (2) ! Ce n'est pas avec la voix grêle d'un Calpiggi (3), d'un soi-disant homme, nul au présent et pour l'avenir, qu'on peut chanter les mystères de Cythérée et de son fils redoutable. Il est cependant deux sortes d'amour (sans compter le reste), l'un est décent, honnête et d'une volupté pure : c'est celui d'Ovide, et le mien, j'espère. L'autre, aussi furibond qu'indélicat, est celui qu'excitoit Piron ; non pas le Pyrrhon d'Athènes, qui flottoit dans le doute, mais celui de Paris, qui cassoit les vitres.

P. S. — Les aperçus qu'on vient de lire dans ce chapitre m'ont été suggérés par le fait assez singulier qu'on va lire. Une dame, que je respecte autant que je l'aime, vient de se plaindre à mes amis que je l'avois reçue dans mon hermitage avec froideur, et que son déplaisir lui étoit d'autant plus sensible

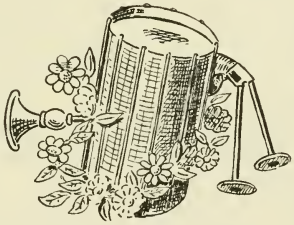
(1) C'est-à-dire en jouant dans les positions élevées, les doigts abaissant les cordes dans le voisinage du chevalet.

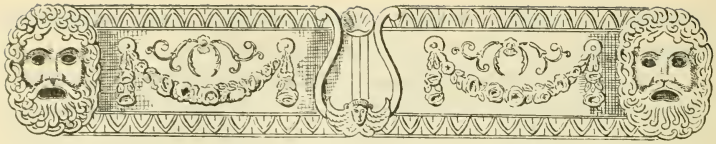
(2) Peintre italien de l'école des Carrache (1578-1660).

(3) Le nom de ce chanteur — un castrat, suivant le texte — nous est inconnu.

que, depuis quelque temps, elle m'annonçoit l'arrivée de ses enfans, qu'elle venoit, ce jour-là, me présenter.

En réfléchissant sur ma conduite à l'égard de cette dame, j'ai trouvé qu'elle n'avoit pas tort en se plaignant de moi; et que, cependant, elle me seroit reconnaissante de mon humeur et de mon peu d'empressement, si elle en connoissoit les causes véritables, que voici. Mon hermitage, fort exigu, est isolé. Un orage fait affluer chez moi un concours de monde; la dame en question y arrive avec six demoiselles de sa famille, qu'elle me présente; je leur témoigne ma satisfaction par une profonde révérence, mais parler m'est impossible au milieu du tumulte; elle prend mon silence pour de la froideur, tandis que je souffre de ne pouvoir la recevoir plus solennellement. C'est ce que je viens de lui écrire; reste à savoir si elle m'excusera : elle est espagnole.





CHAPITRE V

ÉMULATION

Émulation de vertus; émulation de crimes, est ce qui confectionne ou corrompt la morale publique, qui iroit de mal en pis si les châtimens légaux et le mépris des honnêtes gens n'en arrêtoient le cours. Mais pour régulariser les mœurs, réprimer ou punir les vices ne suffit pas encore; l'activité, la force et la fourberie sont le partage ordinaire des esprits pervers, qui souvent prospèrent et font triompher le vice à côté de la vertu. Pourquoi donc est-il si difficile de conduire l'homme au bien? Grande question! C'est parce qu'il est obligé de fausser son penchant naturel, pour concéder au lieu de prendre. Il est donc né méchant? Non, il n'est qu'égoïste. Toujours et à jamais, il y aura contestation et procès dans toute association petite ou grande, soit mariage, soit de commerce, soit la grande société civile, qui n'est autre qu'une convention générale entre les hommes. Avec le temps tout change, et l'homme aussi. Comment ose-t-il dire : « Je certifie, je signe aujourd'hui, de ma main, que je penserai comme il est ci-dessus mentionné, dans 100, dans 50, dans 10 ans »? O homme! crois plutôt que demain, à ton réveil, tu auras changé d'opinion. Encore une fois, d'où vient ce mal inhérent aux actions de l'homme? Faut-il le dire sans subterfuge? Tout est à tous dans

l'état de nature. Après mille et mille siècles de répréhension, l'enfant vole encore comme au premier jour de notre existence sociale ; ce n'est qu'en le volant lui-même qu'on peut, tout au plus, lui faire comprendre qu'il ne doit pas voler autrui. Tout est à tous, mais les partages sont faits, et ont dû se faire pour éviter le pillage continuel. Il faut posséder la terre qu'on cultive et céder une partie de son produit à ceux qui ont le talent de faire les instrumens aratoires. Si l'on est grand propriétaire ou occupant une grande place dans l'Etat, il faut donner au luxe convenable le superflu de ses biens. Il faut enfin, pour charmer l'ennui du désœuvrement, que celui qui a tout sans rien faire acquière des talens utiles ou agréables, car (et ceci mérite d'être mis au rang des proverbes) *celui qui ne fait rien fera bientôt le mal.* On a violé la nature en formant des sociétés, qui devoient être, puisqu'elles sont; le principe physique se modifie, se prête autant que possible à nos usages, sans jamais s'effacer entièrement, et il nous en reste assez pour récriminer sans cesse sur nos droits naturels déchus, auxquels, cependant, nous renonçons en partie, pour participer aux bienfaits sociaux. Le difficile est de savoir jusqu'à quel point nous pouvons et avons le droit d'y renoncer. Si l'homme n'étoit qu'un, notre bilan physique seroit bientôt fait ; mais il y a, dans le monde, autant de tempéramens que d'hommes et, dans chaque canton, la loi n'est qu'une : donc sans égards ni calcul particulier, il faut dire : *force à la loi.*

Parlons de l'émulation entre artistes. Je comprends tous les savans sous la dénomination d'artistes ; quelle science, en effet, peut exister sans art ! Que faut-il pour exciter parmi eux l'émulation convenable ? La protection du gouvernement, des récompenses accordées avec discernement, afin que l'appât des richesses ne multiplie pas trop le nombre d'artistes médiocres. Le titre d'homme d'esprit, d'homme supérieur est trop entraînant ; tous y aspirent. Le principe d'une chose une fois trouvé, cent artistes infatigables, parce qu'ils n'opèrent que matériellement, s'emparent du résultat du génie, et se croient des demi-dieux en touchant à l'arche sainte. Ils sont utiles néanmoins, puisqu'ils simplifient et multiplient les moyens de parvenir. Ne voit-on pas qu'aujourd'hui les connoissances en tous genres sont

tellement répandues dans toutes les classes, que bientôt l'enfant de nos jours imposera à son père par le savoir ? Nos enfans savent la grammaire mieux que les vieux du siècle dernier ; c'est dans les examens de pensions, même celles des petites filles, qu'ils peuvent apprendre leur langue. Cependant ne craignons pas que le génie supérieur devienne jamais le partage du vulgaire. Il faut deux choses essentielles au grand artiste : il faut qu'il sache *ce qu'on apprend, et ce qu'on n'apprend pas.* La nature seule crée et peut créer l'homme fait pour expliquer ou imiter dignement ses opérations et ses mystères.

Sans compter leurs dérivés, il est trois hommes dans l'homme, et c'est de leur sensibilité, plus ou moins juste, que dérivent leurs talens. Leur émulation émane de l'amour de la gloire, de l'appât des richesses, ou de l'amour pour le sexe. Dans différens âges, c'est quelquefois l'un ou l'autre de ces moteurs, ou tous trois ensemble ; mais l'émulation vénale conduit rarement au talent véritable. Le premier de ces hommes est celui qu'une sensibilité exquise force à s'initier dans le secret des arts, et à produire après avoir senti ; rarement il manque d'approbateurs, l'écho de ses sentimens se retrouve dans tous les êtres bien nés. Le second est doué d'une sensibilité mixte ; le troisième, d'une sensibilité fausse ; on diroit que ses nerfs agissent en sens contraire de leur jeu naturel. Ajoutez à ces facultés natives l'amour-propre, qui est à peu près de même force dans tous trois. Ce véhicule humain les conduit de droite ou de gauche, chacun se disant : « Je sens ainsi, donc j'ai raison. » Mais ce n'est pas assez d'être content de soi, on a besoin de l'assentiment des autres, et celui qui se voit repoussé du public aura une émulation chagrine et colère ; il dira des sottises pour se faire remarquer. « Si l'on ne m'aime pas, dira-t-il, au moins qu'on me craigne. » L'homme mixte en facultés caressera ses rivaux, louvoyera, pillera ses maîtres ; son émulation se portera vers la fortune ; il se croira l'égal de l'homme d'un mérite réel, chaque fois qu'il comptera ses espèces. Il met de l'or sur ses habits, croyant dorer sa chétive production : les charlatans de tous genres sont toujours habillés superbement. L'homme d'une sensibilité exquise ne fera rien pour parvenir, mais son génie et son œuvre font tout pour lui ; il sourit, compâtit aux efforts du

foible et se console au milieu des flots de l'envie. S'il en est froissé quelquefois, il trouve une âme vraiment sensible et à l'unisson de la sienne qui le conforte par *des mots* que n'entendent jamais ses subalternes, à moins qu'ils ne partent d'une bouche inepte.

L'homme d'un vrai talent éprouve un dégoût extrême quand il voit le public se tromper en approuvant une œuvre médiocre ou mauvaise, quand il voit l'artiste ignorant se pavaner dans son ineptie. Alors il se réfugie dans le temps, qui décide magistralement et met chaque chose à sa véritable place.

L'émulation causée par l'amour du sexe est presque toujours bonne ; c'est celle des âmes vivaces et sensibles. Chaque artiste de ce genre a sa chère muse, qui quelquefois ne le comprend pas ; n'importe, il lui prête des charmes qui enflamment son génie. Il se complaît à créer son idole. Il vaut mieux qu'elle soit ainsi que plus parfaite peut-être, car alors il n'auroit rien à faire pour l'embellir ; sa perfection réelle nuiroit à son talent ; elle l'humilieroit, l'appauvriroit, au lieu de l'exalter. Nos preux chevaliers n'étoient si entreprenans qu'en raison du peu de familiarité qu'ils avoient avec la dame de leur pensée. Leur enthousiasme pour elle prouveroit seul la pureté de leur âme et de leurs mœurs. On dit qu'ils ne changeoient point de dame, une fois proclamée ; cependant, si l'amour et les hauts faits du vainqueur la rendoient trop tendre et trop facile... croyons qu'alors ils combattoient en secret pour quelqu'autre objet, en ne conservant que les couleurs de la première. Il faut de l'inconnu à l'homme pour qu'il s'exalte ; s'il a trop vu d'un côté, il se lasse, et cherche de l'autre.

CHAPITRE VI

COMMENT CHACUN CHERCHE A SE BIEN PLACER

Dans le monde, il est difficile de prendre sa place, parce que chacun la veut au-dessus de celle qui lui convient; et tous, faisant ainsi, occasionnent une espèce de pot-pourri moral qu'on nomme société.

Chacun prétend se connoître, et rien de plus difficile. Nous nous jugeons mal et nous nous plaçons trop haut; les autres nous jugent aussi mal, et nous placent trop bas. « Gare que je passe! » disent les uns. « Quand je serai passé », disent les autres.

On voit aussi les plus adroits céder le pas à tous venans; c'est pour qu'on rende justice à leur désintéressement, qui n'est souvent que de l'humilité, aussi factice que celle d'un moine. « On peut être humble de gloire », a dit Montaigne.

Quand entre deux hommes la disproportion est trop grande, et que l'inférieur sent qu'il y perdroit à la comparaison et au voisinage, alors il s'éloigne du mérite éminent, comme on évite le soleil de peur de se brûler : mais que cet homme est rare! On voit bien plus souvent celui qui se réchauffe aux rayons de la gloire du voisin; ou le voisin, se sentant mal avoisiné, cherchant à se déplacer pour aller plus loin s'accoler à un plus décoré que lui... Et, le dirai-je? c'est à des funérailles que j'ai

fait ces remarques. O amour-propre! l'aspect même des tombeaux ne diminue pas ta jactance insensée! Et moins l'homme a d'étoffe et exerce un talent d'une utilité secondaire, plus il met d'importance à ses faits et gestes. On se rappelle ce fameux danseur de société qui, hélas! a perdu la tête pour avoir trop exercé ses jambes : « M'avez-vous vu danser ce soir? » disoit-il. — « Oui. — Etiez-vous bien placé?... » J'imagine qu'à sotte demande, point de réponse.

Il est parmi les gens à talens des hommes de peu d'étoffe qui tiennent supérieurement leur place dans le monde, sachant faire valoir le peu qu'ils ont, et même ce qu'ils n'ont pas, tandis que d'autres, d'un talent vrai, n'y figurent pas du tout. La raison de ces deux sortes d'existences s'explique ainsi qu'il suit. Le talent vrai de la chose qu'on possède et qu'on pratique ne suffit pas pour figurer sur le théâtre du monde, il faut encore le talent de se produire avec grâce, finesse, esprit et dignité, ne fût-elle qu'apparente; or, la différence qu'il y a entre ces deux hommes est que l'un revêt son œuvre de ce que l'autre met dans sa conduite et sur ses habits, et il est préféré, quoiqu'il ne soit pas préférable. Croiroit-on que certain homme de lettres seroit humilié si l'on disoit de lui qu'il est un homme à talent (parce que c'est ainsi qu'on désigne un artiste) et qu'il crèveroit de dépit si l'on disoit qu'il n'a point de talent : c'est cependant ce qui est. — Quoi, Raphaël n'est pas l'égal d'un faiseur de brochures? — Non, il n'est pas homme de lettres, il n'est qu'un dieu.

On donne les places au *gentlemen* diseur de bons mots, musqué et poudré à blanc, et l'on regarde l'autre comme un homme de chevalet ou d'orchestre; on invite l'un à dîner, quoiqu'on ne l'estime guère, mais parce qu'il est de bonne mise; on admire l'œuvre de l'autre, on estime sa personne, mais on ne l'invite que le lendemain de ses triomphes, pour se parer de sa présence. Ainsi va le monde, et doit aller ainsi. Il faut absolument en imposer quand on n'a pas de quoi être; c'est le faire des petits hommes et des petites choses; les grandes naissent avec toute leur dignité et leur parure; elles n'en imposent pas, elles imposent.

Etre fier de sa naissance est une des plus grandes sottises de l'homme, puisqu'elle nous place dans le monde au hasard.

Il n'y auroit pas plus de gloire d'être issu d'un roi que d'un crocheteur, sans l'opinion qui fait espérer que le fils tiendra de son père, homme de bien, éminemment placé. Tant mieux pour celui qui naît le fils d'un roi ou d'un père vertueux, il apporte sa dot avec lui. Je m'explique cependant : il la reçoit sans l'avoir gagnée, c'est à lui de montrer ensuite qu'il en étoit digne. L'homme d'une condition inférieure n'apporte rien, ou peu de chose; il a tout à faire et, s'il parvient honorablement, il a double mérite. Vaut-il mieux être né doté, que de gagner sa dot ? A mérite égal, le premier a tous les avantages possibles, mais s'il est né pauvre d'esprit, sa fortune l'écrase ; car il est né pour paroître ; il ne montre aucune vertu : alors on peut dire que, pour lui, c'est le malheur de sa naissance qui l'a placé à une élévation telle, que toutes ses foiblesses sont en évidence.

On dit que « tant vaut l'homme, tant vaut la terre ». C'est donc le contraire en société ; car tant vaut la place ou l'emploi, tant vaut l'homme. Dans l'opinion, quelle différence entre le digne et honnête plébéien, et son frère, homme suspect, occupant une grande place ! Vous estimez l'un et caressez l'autre. Si vous donnez à dîner au bon homme, c'est à cause et pour lui parler de son frère. S'il vous dit qu'il en est abandonné, qu'il n'a nulle amitié ni pour lui ni pour ses enfans : en ce cas, pensez-vous, tu ne dîneras plus ici. L'homme en place a-t-il des remords ? Fait-il la fortune de son frère ? Alors on va le trouver : « Eh bien, mon cher ami, venez donc dîner avec nous ! Je le savois bien, je vous l'avois bien dit, que monsieur votre frère vous rendroit toute sa tendresse, que vous méritez à tant de titres. Vous êtes un honnête homme, mon ami, et tôt ou tard la probité prospère. »

Ce qui contribue encore beaucoup à placer avantageusement l'homme en société, c'est, sans contredit, sa générosité. Le généreux, riche ou pauvre, donne avec effusion de cœur, donc il aime, donc il est aimé et bien classé. L'avare, au contraire, travaille toute sa vie à se faire détester ; son cœur est regardé comme le repaire de tous les vices. J'aime le trait suivant, qu'on dit s'être passé à Paris. Un chirurgien ne pouvoit se faire payer d'un vieux avare. Souffrant un jour d'une rétention, celui-ci le fait appeler ; il y va avec son mémoire. « Ah ! mon

cher ami, je souffre horriblement. — Voilà mon mémoire, soldez-le, et je vous fais pisser à l'instant. » Il le falloit bien : ce qui fut dit fut fait.

Quant aux femmes, c'est d'après leurs grâces naturelles que nous les plaçons au premier ou au second rang, et au dernier si elles en sont dépourvues. Malgré notre instinct irrésistible pour elles, nous nous plaisons à les classer ainsi, pour leur ôter l'envie de nous égaler par les facultés de l'esprit, qui n'influent guère sur nous sans la beauté. De par nous et pour nous, c'est là notre sentence, dont elles savent bien se souvenir, comme nous le dirons bientôt.

Si la femme est puissante, quoique vieille et laide, c'est en lui rappelant son jeune âge que nous l'intéressons en notre faveur. N'a-t-elle pas son portrait, fait quand elle avoit vingt ans? A cet âge on est toujours jolie. On le fait copier, on le met sur une bonbonnière, si l'illustre dame n'aime pas le tabac, et l'on fait en sorte qu'elle le voie. — « Quoi, vous avez mon portrait ?... Je suis bien changée, n'est-ce pas? — Les sentimens vrais ne changent point, Madame... » Oh! comme c'est mentir! (Voyez le chapitre qui suit.)

Les femmes se jugent-elles relativement à nous comme nous les jugeons à notre égard? Pauvre demande! Non, sans doute : si nous les croyons faites pour nous, elles nous le rendent au superlatif. L'expérience des temps, la foiblesse de leur être leur montrent assez leur dépendance envers nous en mainte et mainte choses; mais leur amour-propre, aussi éveillé que le nôtre, s'en irrite et, sachant que la majorité de leur puissance s'évapore avec leurs premiers soupirs, il n'est pas de soumissions, de bassesses, auxquelles elles ne nous réduisent avant de se rendre. Elles ont raison d'agir ainsi avec les petits faquins qui semblent leur dire par leurs regards et leurs propos : « Vous ferez ma conquête quand il me plaira. » Mais avec l'homme méritant, il est essentiel qu'elles sachent capituler à temps; car il est dans l'ordre des représailles que celui qui a supplié trop longtemps pour obtenir soit ingrat après avoir obtenu. Il met en ligne de compte les peines passées et croit juste d'en recevoir le prix; gare même qu'alors il ne croye avoir payé trop cher ce que naguère il eût acheté de son sang! O femmes! (car l'homme est

un animal à triple face) soyez avares, si vous le pouvez, et vendez-lui chèrement vos faveurs; il ne prise que la difficulté, il veut même l'impossible, tant ses vœux sont insensés. Si ce n'est trop pour l'homme d'oser pénétrer des mystères presqu'inabordables à sa perspicacité : disons que vous possédez à merveille l'art de l'attirer sans envie de l'avoir, et celui de le faire espérer aujourd'hui pour le désespérer demain. Voilà, belles, ce qui le rend inconstant quand il a réussi. Du reste, entre vous et nous, les peines et les plaisirs sont assez également répartis, qui avant, qui après. Vous nous faites espérer, souvent sans tenir vos promesses. Rien dans le monde n'a, comme vous, l'inclination à vouloir et ne vouloir pas; vos décisions les plus caractérisées tiennent encore de l'indécision. Mais si nous réussissons à vous fixer, il vous faut autant d'art pour nous conserver que vous en avez mis à nous faire languir.

Demandons encore quel est l'instinct du sexe envers lui-même? Ici la tactique est différente. Entre femmes, il y a esprit de corps, sans nuire à leurs intérêts personnels. 1° Si l'une d'elles est heureuse dans ses amours, ses rivales savent attendre le moment de l'inconstance de l'un ou de l'autre pour prendre sa place. 2° Dès qu'elles voyent un homme tendrement aimé et faisant le malheur de sa belle, toutes voudroient la venger, lui enlever son amant, non pour l'aimer, mais pour lui rendre les maux qu'il fait souffrir. 3° Elles ne voyent pas un fat, de quelqu'espèce qu'il soit, qu'elles ne se disent à elles-mêmes : « Ah! si je te tenois, mon bel ami!... » Au contraire, quand l'homme est favorisé d'une belle, tous, impatiemment, veulent lui enlever sa conquête. S'ils voyent un douloureux amant, au lieu de le venger, on le persifle. Héros dans le malheur d'autrui, foible et puéril dans le sien propre; brave avant le combat, et tremblant s'il se présente; grand narrateur de ses prouesses d'amour, loin de celle qui en est l'objet... Tel est l'homme en général. La femme ne se vante point, sait se taire sur cette matière; elle prouve ainsi sa force sexuelle, sa primauté et son héroïsme en amour : en tout, celui qui se vante nous avertit qu'il sent le besoin de se vanter. Il est donc peu d'esprit de corps chez nous, l'égoïsme y règne infiniment plus que chez les femmes. Quoi, dira-t-on, entre elles, point de jalousie, point de rivalité? Oui,

sans doute, quand l'amour véritable pour un même objet les excite; mais chez nous, sans penchant véritable, nous portons à tout le sexe un amour vagabond, et nous sommes tous souvent maladroitement et en toute occasion rivaux les uns des autres : voilà la différence. Nature le veut; nous ne sommes que des enfans en amour, et les femmes y seront toujours nos maîtresses. Ainsi nous les nommons; quoique très indocile, notre amour-propre nous le permet.

Dans le bon vieux temps de la chevalerie, les femmes, à ce qu'il paroît, étoient généralement sages et retenues, puisqu'elles avoient la constance courageuse d'éprouver longtemps leurs chevaliers, avant de couronner leur flamme. A l'exemple de Vénus, qui prouve son discernement en prenant Mars pour amant, ces dames n'aimoient que les plus braves et les plus valeureux pourfendeurs de géants et d'hérétiques. Eprouvoit-on des revers dans ses amours? Les couvents, de ce temps déjà sans être antiques, sembloient avoir été institués pour servir d'asile aux amantes délaissées et aux amans malheureux. Mais combien les mœurs et les temps sont changés! On ne se désespère plus aujourd'hui, on ne meurt plus d'amour; il n'y a que les sots et les sottes qui prennent ce parti extrême. Les femmes ne se croyent plus perdues quand elles ont goûté du fruit défendu, et dès qu'elles se croyent sacrifiées à quelque rivale, elles sont assez adroites pour nous faire croire que, peu contentes de nos services, elles nous ont frayé le chemin de la retraite. Plus de honte après le péché; les filles d'Eve ont changé la tactique de leur mère, la tactique ennuyeuse du repentir après la faute commise. Il n'y a plus que quelques femmes tendres, ou celles sur le retour de l'âge, qui daignent pleurer nos perfidies; les autres passent leur vie à espérer le mieux des mieux, contentes peut-être de ne pas trouver. Mais ne croyez pas, femmes estimables, que l'inconstance donne la félicité; c'est le labyrinthe de l'espérance, le chaos du bonheur, où toujours on le cherche, sans le rencontrer jamais.

CHAPITRE VII

SUR LES CHANGEMENS DE NOS SENSATIONS ET DE NOS OPINIONS

Quand l'homme repasse dans sa tête les objets qu'il a aimés avec ardeur, et pour lesquels il est ensuite devenu indifférent, et, plus encore, que souvent il déteste avec autant de passion qu'il les avoit aimés (ajoutez à cela le *vice-versa* de ce que nous venons de dire), il y a de quoi émouvoir le quiétiste le moins susceptible d'agitation. Est-ce lui ou moi qui a changé? dira-t-on. C'est tous deux, sans doute, puisque tous deux ont avancé en âge; ou c'est le moins constant, le plus mouvant des deux. Mais il n'est pas nécessaire que tous deux vieillissent, il suffit d'un seul. Par exemple : les tours de Notre-Dame ou tout autre objet matériel et solide n'ont pas vieilli d'une minute en dix ans, en comparaison des changemens que nous éprouvons dans le même laps de temps; cependant, après les avoir regardées souvent de toute leur hauteur, on ne les regarde plus qu'avec indifférence. Le soleil même ne reçoit plus nos hommages, parce qu'il est trop exact, peut-être, à remplir ses fonctions. Nous nous servons de l'influence des astres, soit du soleil ou de la lune, comme des ingrats qui croyent qu'ils ne viennent pas pour nous sur l'horizon puisqu'ils servent à d'autres; et, pour nous fortifier encore dans cette ingratitude,

nous nous disons qu'ils y viendront de même quand nous ne serons plus sur la terre; donc, que ce n'est pas pour nous qu'ils y viennent. Nous sommes des ingrats, cela est reçu; ou plutôt, on a tort de vouloir que nous soyions autres et que nous soyions constans dans nos goûts, puisque toutes choses changent journellement plus ou moins, et nous aussi. Disons-le encore : la nature ne produit pas deux fois de même ce qu'on nomme la même chose; pas deux feuilles ni deux fruits sur le même arbre dans cent ans; pourquoi nous, qui sommes aussi les fruits de la nature, aurions-nous le privilège exclusif de sentir et de penser d'une manière stable pendant que sans cesse notre individu croît ou décroît? L'inconstance est-elle la même dans tous les animaux, ou est-ce un malheur ou un bonheur attaché à l'espèce humaine? L'homme n'oseroit pas révéler tout ce qui se passe en lui à ce sujet, il en seroit honteux; nous reviendrons là-dessus. Les bêtes, ce me semble, ne varient que par raisons suffisantes; si la nourriture leur manque d'un côté, elles vont en chercher de l'autre. Le modèle de l'amitié, le chien du pauvre homme, ne le quitte cependant pas pour se donner au riche; il va faire son repas en ville et revient lécher les pieds de son patron. J'ai même connoissance d'un chien qui alloit voler chez les bouchers la subsistance de son pauvre maître, qu'il lui apportoit : le voleur fut tué; il est probable qu'en mourant, il ne pleura que son maître.

L'inconstance est en proportion des désirs, et nulle part ils ne sont aussi vastes que chez l'homme. Qui désire peu se contente de peu; qui désire immodérément désire toujours, sans jamais être satisfait.

L'homme seroit honteux, avons-nous dit, d'avouer les secrètes pensées qui proviennent de son inconstance : ôtons cela, dit-il; depuis trop longtemps il me crève les yeux; il pourroit ajouter, avec Hermione :

> Ah ! Je l'ai trop aimé pour ne point le haïr.

Plus l'individu est foible, plus l'inconstance lui est naturelle; autant la solidité de caractère conserve les impressions reçues, autant la mollesse les reçoit foiblement et cède aux

impressions nouvelles; c'est écrire sur le sable, ou graver sur l'airain. La pierre dure mille ans, et le lait se corrompt en un jour. Quant à l'individu humain, trop de caractère peut avoir des inconvéniens, étant trop l'opposé du commun des hommes; mais rien de si misérable que celui qui cède à tous venans et qui est trop affecté du dehors, car il prouve qu'il n'a nulle solidité en-dedans de lui-même. Il faut un certain mélange de force et de tendresse pour constituer l'homme convenable à la société et aux arts; celui qui ne possède qu'une des deux parties a trop ou trop peu.

On a souvent dit que, d'après ses nombreux produits et ses versatilités, l'homme avoit deux âmes; deux n'est pas assez, il en a cent, si l'on classe les diverses facultés qui existent chez les individus des quatre parties du monde. L'argument le plus fort de ceux qui ne croyent pas à l'existence de l'âme humaine, c'est cette variété de figures, d'esprit et de bêtise, de goûts, d'opinions, de talens, de génie, de chaleur ou de froid dont les climats divers imprègnent l'âme des hommes nés sous des cieux différens ou sous un même ciel. Cette dépendance du spirituel, cette prépondérance du matériel, disent-ils, n'appartient pas à la moindre parcelle de l'esprit divin dont nous nous faisons l'honneur d'être investis. Aussi, de nos jours, les plus sages ne raisonnent plus que sur les choses probables et palpables pour nos sens. Tout ce qui est au-dessus de notre compréhension n'est ni adopté, ni méprisé; on le passe sous silence. Que de siècles de disputes il a fallu pour en venir là ! Tenons-nous y, soyons sages, et croyons qu'il n'est rien de plus efficace pour nous rendre pygmées que de nous élever plus haut que notre masse ne nous le permet. Cette défiance d'agir au-dessus de nos forces milite en notre faveur. Ce n'est qu'après avoir parcouru le cercle immense des erreurs les plus grossières, que l'homme voit plus clair dans les objets qu'il a médités et qu'il se rend enfin justice. On pourroit représenter l'esprit de l'homme ainsi qu'il suit : deux figures représenteroient, l'une, le savoir ou la sagesse; l'autre, l'ignorance ou l'amour-propre; chacune tiendroit une boule dans ses mains : celle de l'amour-propre seroit grosse, gonflée, en un mot, un sac-à-vent; et celle du savoir, une petite pomme d'or. Cela voudroit dire qu'en effet l'amour-

propre, compagne de l'ignorance, fait gonfler nos prétentions, et qu'à mesure que nous acquérons l'expérience, l'enflure diminue et finit par la précieuse petite pomme d'or qui contient l'essence du savoir et de la sagesse. Mais nous ne sommes plus au siècle des hiéroglyphes; la rectitude mathématique et l'étude générale de la nature ont régénéré l'homme. C'est à deux puissances irrésistibles qu'il doit ses progrès actuels et ceux qui l'attendent dans l'avenir. Que le creuset de l'expérience le guide à travers les subtilités du charlatanisme, et qu'elle seule rende l'hommage qui est dû aux dons brillans et si rares du génie.

Parlons de la femme. L'inconstance, dit-on, est dans sa nature. Si elle y est, elle doit y être, la nature ne fait rien d'inutile. Combien de gens foibles, en effet, ne persévèrent point dans le mal uniquement par inconstance, et parce qu'une même situation trop prolongée les fatigue et les ennuye! Tout ce qui est foible dure peu. La longévité est relative à la force et à la dureté des corps : c'est une loi de nature. Si un corps dur nous blesse, tant pis pour nous, il falloit le connoître et l'éviter. Si la mollesse et l'inconstance morale nous font souffrir, c'est faute à nous d'expérience, première institutrice de l'homme. Au reste, si la femme est foible, ce n'est pas en amour : là sa force réside; elle est en ce point (et nous le dirons bientôt) autant supérieure à l'homme qu'il la surpasse dans mille procédés qui exigent son énergie. La structure délicate du sexe doit le rendre plus inconstant que nous. Il n'est pas de l'essence de ses organes rationnels de vouloir assez fortement pour en recevoir ni en conserver une impression durable. Ceux qui ont assisté au travail de l'enfantement, et qui ont été les témoins des douleurs aiguës que souffre la femme dans cette opération si naturelle, sont toujours étonnés qu'elle s'y expose par la suite. Mais sans parler du *plaisir*, notre dieu favori, et après lequel nous courons tous, c'est, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, cette même délicatesse d'organes, cette susceptibilité débile qui la rend insusceptible d'impressions assez fortes, assez constantes pour opérer en elle une volonté négative suffisamment déterminée.

Si nous envisageons les arts, c'est en vain que le sexe veut parvenir aux conceptions fortes, l'outil se fausse ou se brise à

moitié chemin, et l'œuvre reste incomplète. Quand les femmes veulent outrepasser leur point de donnée, et qu'elles se chagrinent de ne point arriver où leurs désirs les portent, il faut les consoler avec ces deux vers du *Devin du village :*

> Quand on sait aimer et plaire,
> A-t-on besoin d'autre bien?

Les femmes sont inconstantes, ai-je-dit, excepté en amour; et c'est, peut-être, à cause de cette exception formidable qu'elles sont vacillantes en beaucoup d'autres circonstances. Nous ne pouvons être également forts de partout : une force partielle donne, d'autre part, une foiblesse. A notre honte, les femmes sont constantes quand l'amour leur sourit; mais nous, nous osons sourire à tout le sexe, qui a de bonnes raisons pour croire que notre mérite n'égale pas toujours nos prétentions. Nos inconstances prouvent le besoin de ranimer notre courage, qui défaille progressivement avec la cessation des désirs. Est-ce un vœu de la nature? On pourroit le soupçonner, vu les efforts des amans pour résister à l'infidélité. Mais l'art avec lequel le sexe sait se renouveler, et nous distribuer le bonheur sans prodigalité, est un correctif à notre vagabondage. Cependant, le temps et l'habitude usent pour nous les ressorts les plus fins de la coquetterie féminine; il faut que tout finisse, telle est la loi du destin. Ce n'est plus l'amour, mais plutôt l'amour-propre qui retient dans sa chaîne les amans plus d'à moitié désunis. Dans ce cas, chacun des deux veut empêcher que l'autre puisse lui échapper; ils connoissent à merveille, et d'avance, les rivaux ou rivales qui peuvent leur succéder; les voir triompher seroit un supplice; ils préfèrent traîner leur chaîne. Alors le dépit, le chagrin, les querelles sans cesse renaissantes achèvent de rompre des nœuds presqu'usés par le temps. Le tiraillement du cœur, qui veut et ne peut s'échapper, fait le tourment des amans; et c'est souvent quand ils croyent s'affranchir qu'ils renouent encore des liens peu solides : la scène qui s'est passée sous mes yeux, et que je dirai tantôt, prouvera ce que j'avance. Non, les amans qui se font des adieux ne se quittent guère; il leur faut une séparation forcée, et à peu près double du temps

qu'ils ont vécu ensemble. Après cet intervalle, ils se retrouvent si différens de ce qu'ils étoient, qu'ils croyent à peine à leur passion antérieure. Chacun dit en secret : « Voyons donc si je l'aime encore de même », et le soupçon seul de n'aimer plus autant, ce manque de foi dans le mystère d'amour, prouvent l'aliénation de leurs âmes.

Singulière passion, qui n'existe que hors les proportions rationnelles, où le solécisme et le mensonge sont si communs, si expressifs, qu'on les croiroit vérités! « M'aimes-tu? — Non, tu ne m'aimes pas comme je t'aime .» Ils ne cessent de s'occuper ainsi l'un et l'autre de leur refroidissement mutuel, et tous deux, ayant le même langage, prouvent un commencement de la cessation du prestige amoureux, que ne soutient plus la flamme du désir.

Voici la scène dont je fus témoin, au sujet d'amans qui présument trop de leurs forces en voulant assurer leur rupture. Dans le temps de ma jeunesse, je fus invité au souper qu'une aimable coquette donnoit à son amant pour le quitter, en lui faisant des adieux solennels. Cette idée avoit piqué la curiosité des conviés, et plus de vingt personnes des deux sexes s'y trouvèrent. La dame fut sémillante de grâces et de gaieté. « C'est ainsi, disoit-elle, qu'il faut quitter celui qu'on a tendrement aimé, et qu'on estime toujours. Il faut éviter ces ruptures maussades et peu décentes où chacun accuse l'autre, sans autre motif que de ne plus se convenir. » Le monsieur au contraire étoit taciturne, sombre et pensif. Le dessert fut servi. Un ancien ami de la maison, homme qui voyoit plus clair dans le cœur de nos amans qu'eux-mêmes, se lève et propose à la société de boire au bonheur que nos héros de romans vont trouver dans leur séparation. *Vivat, vivat !* L'amant se lève tout tremblant et regardant le vin de son verre. Enfin, la dame se lève la dernière, elle veut parler, la voix lui manque, et elle retombe évanouie sur sa chaise. Son amant vole à ses pieds... Et l'on devine bien que cette rupture si solennelle fit place à un raccommodement plus solennel encore, qui peut-être prépare une rupture finale plus efficace que celle dont nous venons de rendre compte.

Quant à l'union légale des époux, c'est une doctrine plus

respectable qu'il faut leur inspirer. Avec quelques sacrifices vertueux, le bonheur le plus parfait de ce monde est à leur discrétion. Heureux, et seuls heureux ceux qui, dans le charme de l'hymen, trouvent la félicité suprême, qu'en vain on cherche hors l'accomplissement des devoirs sociaux.

CHAPITRE VIII

DE L'INFLUENCE DES CLIMATS ET DES SAISONS SUR LES OPÉRATIONS DE L'ESPRIT

Cette matière a été traitée profondément par Cabanis; il seroit même difficile d'ajouter à ce qu'il a dit, si la nature, et la manière de l'envisager, chacun d'après ses sensations, pouvoient avoir des bornes. Ce physicien a traité dans des mémoires séparés tout ce qui a rapport aux maladies et aux facultés de l'homme (1); mais parler de la santé du corps humain, de ses facultés matérielles et spirituelles, de l'influence des climats, des saisons et des températures diverses qui agissent plus ou moins sur nos nerfs... ces causes ou effets se tiennent de si près qu'on peut les produire dans un même texte sans les confondre. C'est ce qui convient d'ailleurs le mieux à une plume superficielle comme la mienne, qui ne peut traiter, *ex-professo*, des sujets qui appartiennent autant à la médecine qu'à la philosophie morale. Aussi dans ce chapitre passerons-nous de l'un à l'autre

(1) Pierre Cabanis (1757-1808) : *Traité du physique et du moral de l'homme*, composé de douze mémoires (Paris, 1802, 2 vol. in-8°), réimprimé en 1803 sous le titre nouveau de : *Rapports du physique et du moral de l'homme*. — On a vu ci-avant, au chap. XXV du 4e vol., que c'est à peu près ce même titre que Grétry, sur les conseils d'un savant, qu'il ne nomme pas, avait été tenté de donner à ses *Réflexions : Rapports entre le physique et le moral des choses*.

des moteurs précités, sans crainte de n'être pas compris de ceux qui, d'habitude, réfléchissent sur leurs sensations, leurs facultés et leur existence.

L'ouverture du printemps est le jour solennel de la nature, le jour où elle commence son grand œuvre; où elle achève ce qui est foible, pour raviver encore ce qui est fort, et pour se raviver elle-même.

On ne peut douter que l'état de notre santé n'influe considérablement sur les productions de notre esprit. Notre individu est un baromètre qui nage dans l'air et qui en éprouve toutes les variations. Tel que cet instrument, nos nerfs nous annoncent autant le temps qui sera que celui qui est. Telle température convient à l'un et pas à l'autre. Telle est favorable à telle production, et défavorable à telle autre. En composant ses *Nuits*, Jones (1) avoit peut-être autant besoin de brouillard que Voltaire d'un air léger et serein pour faire sa *Pucelle*. Chercher là-dessus une théorie seroit difficile; c'est par sentiment et par expérience qu'il faut agir, s'éprouver et se conduire.

Quelque chose m'arrête, disons-nous, en opérant difficilement; ce quelque chose est un vent du nord qui pointe de loin, et qui resserre nos nerfs dilatés par un sentiment délicat qui nous occupe, ou un vent du sud qui les relâche quand, pour être énergique, nous les concentrons sur eux-mêmes. Je ne sais si je ne l'ai déjà dit : me trouvant arrêté au milieu de mes idées, et gêné dans ma respiration, je me suis, différentes fois, aperçu qu'un gros nuage passoit au-dessus de ma tête. Laissons-le passer, me disois-je, le temps lucide succédera. Quand on pense que dans certains endroits de notre corps, de l'air, ce qu'il en faut pour enfler la vessie du plus petit poisson, suffit pour nous indisposer, que dis-je? pour nous rendre fous et nous tuer, on ne comprend pas comment nous pouvons être si fiers de notre chétive existence.

On peut observer dans quelle saison notre incommodité ordinaire (car chacun a la sienne) se renouvelle et nous tourmente. Cette semonce annuelle ne marqueroit-elle pas

(2) Jones, en réalité Young, célèbre poète anglais (1681-1765), auteur des *Pensées nocturnes (Night thoughts)*, poème divisé en neuf *Nuits*, et connu en France sous le titre de *Nuits*.

l'époque de notre fin, plus ou moins éloignée? Cependant, le médecin qui peut là-dessus calculer juste, fait sagement d'en garder le secret, autrement il contrarie les vues de la Providence, qui veut que nous espérions encore quand il n'y a plus d'espoir. Que je hais ces cruels enfans d'Esculape qui annoncent inutilement au malade, et sans pitié, sa fin prochaine, uniquement pour faire les importans! Ils font une grande impression sur tout le monde sans doute, mais ne ressemblent-ils pas au bourreau qui se montre pour la première fois au coupable qu'il va supplicier? Revenons.

Les vieux meurent beaucoup au printemps, dont ils n'ont pas la force de supporter la violence. Les poitrinaires, souvent en automne, quand les forces de la nature déclinent. La dernière feuille qui tombe des arbres fait tomber dix mille pulmoniques.

L'hiver et l'été sont des saisons plus fixes et déterminées, elles soutiennent les individus chancelans. Quant à ceux qui sont dans la force de l'âge et de la santé, ils sont peu influencés des changemens de saisons, de lunes et de températures diverses; ils résistent au chaud comme au froid, à la faim comme à la soif. Ils s'étonnent et croyent à peine aux sensations des individus plus sensibles qu'eux; ce sont maladies imaginaires, disent-ils; et pourquoi imagineroit-on les maux qu'on ne ressent pas? N'est-ce pas assez de les ressentir réellement? Ne vous rappelez-vous pas, corps robustes, d'avoir été malades; d'être tombés tout à coup dans un état fiévreux semblable au délire, et délire véritable, d'avoir, à la fin de votre maladie et dans votre convalescence, éprouvé des sensations de foiblesse et des idées exaltées où vous vous sentiez tout différens de vous-même? Eh bien, cet état mixte, entre le fort et le foible, est l'état constant des corps valétudinaires; ils sont toujours ce que vous êtes quelquefois. Ne révoquez donc pas en doute leurs sensations de malaise et de bien-aise, car la sensibilité extrême fait éprouver des instans de délices et de ravissement inconnus aux âmes fortement constituées. Dites : « Je suis un chêne, ils sont un arbrisseau; mais ils donnent des fruits délicieux, et je ne produis que du gland. » Récapitulons.

Les différens climats donnent à l'homme des passions vives

ou lentes, comme des fruits savoureux ou sans saveur. Là, des ananas; là, des pommes de terre. Depuis le levant jusqu'au couchant de l'astre électrique, il y a gradation ou dégradation de chaleur comme d'imagination chez l'homme. Les épices, dira-t-on, devroient être pour l'homme du Nord qui manque de chaleur. Non, chez lui la chaleur naturelle est concentrée et s'évapore lentement. Chez l'homme du Midi, au contraire, elle s'évapore continuellement; il lui faut des restaurans sans lesquels il tomberoit de faiblesse. Dans la nature, tout ce qui est est bien; c'est de quoi ne conviennent pas cependant ceux qui ont la goutte, la colique ou la pierre; mais il faut se résigner quand la révolte est inutile. Les talens de l'homme sont, en général, autant analogues à son climat qu'à ses passions, et qui dit passion, dit sensibilité extrême. Le génie d'Homère et d'Ossian marquent assez bien les extrêmes de l'astre dans sa force ou dans son déclin. L'un est vigoureux, mais d'une verve chaude et variée. L'autre est fort aussi, mais d'une verve plus pâle, et se répétant sans cesse. On diroit que l'un s'exaltoit aux rayons du soleil, et que l'autre s'échauffoit à ceux de la lune. Homère nous envoye dans un Olympe charmant, rempli de dieux passionnés et de déesses amoureuses; Ossian n'a que les reflets de la splendeur des cieux imaginés dans la Grèce; les âmes de nos héros et de nos pères ne font qu'une iris vaporeuse qui voltige du chêne antique sur les cordages du navire. On aime à se transporter avec Homère et à se calmer et s'endurcir avec Ossian. L'énergie poëtique est dans tous deux, sans doute; mais l'une semble être composée d'aromes solaires, et l'autre d'aromates lunaires et aquatiques. Pardon, grand homme, si, selon mon foible jugement, je te place au-dessous d'Homère; mais quel poëte ne seroit fier de lui succéder immédiatement, et, marchant avec lui, de lui donner la droite! Entre ces deux types poëtiques du Midi et du Nord, comme dans la plupart des sciences et des arts, il est sans doute mille nuances intermédiaires, dépendantes des climats, des localités et des mœurs, de la constitution physique des individus et de leur éducation. En calculer les degrés est inutile, ou plutôt l'opération est faite par les produits de chaque nation et même de chaque homme, comparés à leurs climats respectifs, ce qui explique clairement

les rapports coexistans et combien le moral, en toute chose, est dépendant du physique.

Disons un mot des saisons, relativement à leur climat; il n'est nul doute que l'hiver de tel pays très chaud peut être comparé à l'été de nos contrées; mais, dans l'impossibilité de déterminer et de comparer les productions des arts avec les climats divers qui nous sont peu connus sous ce rapport, contentons-nous de demander si chez nous les saisons influent sur notre génie. Je répéterai peut-être ici ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages ou dans celui-ci : n'importe, le texte de ce chapitre exige la répétition. Chaque saison influe différemment sur le génie de l'homme : le printemps l'exaspère, l'été lui donne le point juste, l'automne le calme davantage, et l'hiver le refroidit; il seroit bon qu'un ouvrage, d'imagination surtout, fût commencé dans la première de ces saisons, achevé dans la seconde, épluché dans la troisième et la quatrième pour que les facultés de notre être, disposées et dirigées en tous sens, eussent concouru à son perfectionnement.

Pour l'homme et son imagination, l'hiver est un tombeau, le printemps une résurrection (quelquefois mortelle), l'été un état prospère, et l'automne une déclinaison. Et, d'après cette échelle, telle saison est plus ou moins favorable à telle œuvre. Trop d'exaltation peut être contraire aux mathématiques et favorable aux arts d'imagination, et *vice-versa*. Mais ni le savant, ni l'artiste, ne peuvent différer quand ils sont frappés d'une idée qu'ils veulent mettre à exécution. La nature semble changer ses loix en leur faveur, leur génie s'échauffe ou se calme en opérant; les élémens de leur art ont cette force, cette vertu; ils changent pour eux l'été en hiver et l'hiver en été; le poëte brûle parmi la glace et le géomètre est calme dans la canicule.

Que dirons-nous ici de la femme? Nous dirons que, participant comme nous à l'influence des climats, elle est partout ce qu'elle doit être respectivement à l'homme auquel elle doit plaire. Que son ascendant est tel sur l'homme en général, que de quelque pays qu'elle vienne ou qu'elle soit, elle lui plaît par ses grâces naïves ou étudiées. Si sa couleur rembrunie déplaît aux blancs, ce n'est qu'autant qu'ils peuvent choisir entre les

femmes de deux couleurs. Ils conviennent qu'une blanche vieille et laide n'est pas plus appétissante qu'une vieille négresse; et au dire des hommes de nos contrées qui ont habité l'Amérique, la jeune fille de couleur l'emporte souvent par sa naïveté, sa vivacité native sur les femmes blanches douées d'attraits européens; et si, à la demande du célèbre David, j'ai écrit sous son dessin représentant une négresse : « *une blanche vaut deux noires* (1) », c'étoit plus pour parler en musicien que j'ai fait ce jeu de mots, que pour dire une vérité recevable dans l'opinion générale. Des auteurs prétendent que le soleil étant le grand distributeur des hautes facultés, le noir de la peau est la couleur primitive de l'espèce humaine, qui se dégrade et blanchit en s'éloignant de l'astre de feu. Au reste, nous l'avons dit : tout est bien où il est né, et déplacé s'il se déplace. Permettons-nous de dire seulement que, soit à l'égard du sexe ou de toute autre chose, le proverbe est aussi juste que sentencieux en disant : *in medio virtus.*

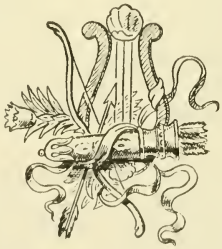
(1) « On proposait à un jeune musicien d'épouser une négresse, fort riche, dont la sœur aussi était à marier.

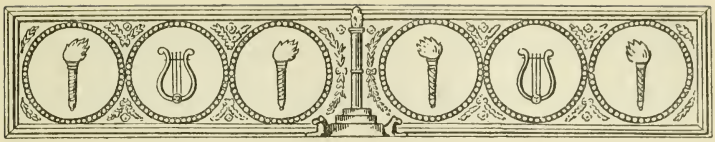
— Je les prends toutes les deux, répondit-il.

— Comment! Deux femmes?

— Sans doute : deux noires ou une blanche, n'est-ce pas la même valeur? » (Gouget. *Argot musical.)*

Ce jeu de mots facile sur la blanche et la noire a été très employé; nous ignorons si Grétry en est réellement l'inventeur, comme il l'a prétendu.





CHAPITRE IX

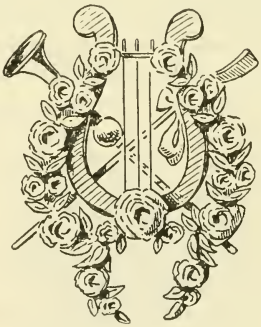
DU BONHEUR QU'ON RESSENT APRÈS AVOIR RÉSISTÉ AU MAL

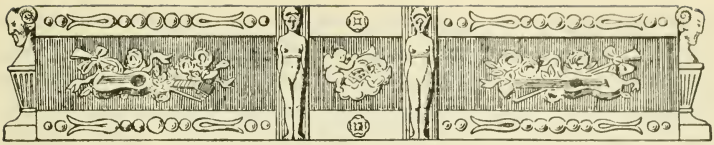
L'homme n'aime que le présent; c'est par effort qu'il le sacrifie au futur ; cet instinct, contradictoire avec ses nobles espérances dans l'avenir, prouve assez clairement qu'il espère plus par intérêt et par orgueil que par conviction. Cependant, dès qu'il souffre au présent, il se transporte dans un avenir plus heureux ; c'est alors que son imagination libérale lui prodigue des jouissances plénières qui durent autant que son sommeil.

Ce n'est qu'après un long apprentissage moral et les douleurs physiques, qu'on a la force suffisante pour mettre dans une même balance l'avenir et le présent, et de les peser, calculer à notre avantage. L'homme qui a ressenti le bonheur d'avoir résisté au mal, et le dépit d'avoir cédé au torrent d'une passion funeste, doit être décidé pour sa vie ; s'il ne l'est pas, il est digne d'être victime de ses désordres. Quelle monotonie, diront ceux qui manquent de courage ! Quoi, passer sa vie à s'obséder de privations ! — Considérez, leur dirois-je, la brièveté des momens de jouissance et la longueur du repentir : l'un est à l'autre au moins comme un est à cent.

Préparer son avenir est une bien douce occupation, occupation qui, à la longue, devient habitude et passion. Il faut

absolument à l'homme une passion, favorable ou funeste ; s'il est homme d'esprit, il se doit à tous ; s'il est sans énergie, qu'il soit égoïste et fasse son salut ; la passion du dévot est la plus morale de toutes. Le béat devroit faire envie, mais son bonheur étant fondé sur les privations et des abstractions, on est peu tenté de l'imiter ; on aime mieux jouir et se repentir après ; c'est un calcul de dupe, comme nous venons de le dire, où il seroit heureux que seulement la moitié du tout se laissât persuader. Le béat dont le cœur est rempli d'espérance d'une autre vie, sacrifie volontiers celle-ci ; disons mieux, il ne la sacrifie pas, puisqu'il est heureux au suprême degré. Nul vague dans sa croyance. Il ne ressemble pas à ce lourdeau qui, dans un pressant danger, s'écrioit : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme, si j'en ai une ! » Il est ferme dans sa croyance, sa foi le rend heureux ; il passe son temps plus agréablement encore que l'avare qui compte son or et que le gourmand qui médite sur les apprêts de son dîner.





CHAPITRE X

COMME IL EST AISÉ D'ÊTRE BÊTE AVEC LA FEMME QU'ON AIME

Je demandois à un homme pourquoi il avoit la rage de n'aimer que des laides. — « C'est qu'elles m'aiment, me dit-il. — Et les belles? — Elles s'aiment. » Cet homme étoit judicieux; il gagnoit au bonheur d'être aimé ce qu'il perdoit du côté de l'amour-propre qu'on met à subjuguer les belles.

Il y a toujours rivalité entre un bel homme et une belle femme. Si, d'abord, celui-là cède tout à l'autre pour la subjuguer, celle-ci se soumet en cédant. Le règne commence par le foible et finit par le fort : ce qui prouve qu'il y a tromperie et tyrannie en amour. Milton nous l'a dit : le paradis terrestre est dans l'innocence; aussitôt qu'elle est flétrie, la foiblesse, l'inquiétude, le dépit, les querelles et le désordre la remplacent. Quel triste rôle que celui de l'homme de peu de mérite qui, par son crédit et son opulence, se fait écouter d'une belle femme; ou d'un vieux financier qui veut être aimé de la beauté dans l'indigence; ou d'un sot qui courtise une femme d'esprit; ou d'un nigaud de province qui veut rendre honnête la jolie prostituée de Paris; ou d'un cafard qui, après avoir quelque temps imploré le ciel avec sa dévote pour la conversion des pécheurs, use de tous les ressorts de son esprit pour rétorquer ses argumens, et

finir par se jeter aux genoux de celle qui naguère étoit prosternée à ses pieds ! Quel emploi pour un homme (de chair) de pénétrer dans les replis les plus secrets de la conscience d'une belle pénitente, d'une pénitente qui ne l'est point, et qui prouve par ses aveux que ses habitudes sont enracinées ! Quel emploi dangereux que celui d'un homme qui entend dire à la beauté souffrante, qu'elle est négligée par son époux ! En lui conseillant des bains rafraîchissans, ne s'imprégnera-t-il pas lui-même du feu qu'il veut éteindre ? Veut-il l'éteindre en effet, puisque lui-même brûle d'un feu pareil ? Quel emploi que celui de l'homme qui interroge l'innocente beauté pour découvrir ses penchans secrets ! N'est-ce pas là qu'elle va apprendre si elle a péché, et ne vaudroit-il pas mieux qu'elle restât dans le doute ? Malheur à tel homme s'il est né vif, sensible et spirituel. Plus heureux s'il est imbécile de naissance ou stupéfié par l'âge ; mais, dans les deux cas, sa mission est dangereuse pour lui ou pour sa pénitente ; car s'il est insensible aux aveux d'une Circé repentante, il est inhabile pour l'exhorter à éviter la récidive et ignore son langage qui est celui du monde. Si c'est une jeunesse presqu'innocente qu'il écoute, ses exhortations outrepasseront la mesure du délit non-intentionnel. Combien de fois alors l'innocence n'entrera-t-elle pas au confessionnal pour en sortir criminelle ! S'il est homme d'esprit et de bonnes mœurs, son emploi est le plus terrible qu'il soit dans la société : sa conscience, son honneur, sa réputation, sa probité le font résister, tandis que chaque jour le vautour du désir le dévore. Passons aux autres.

On voit de très bons mariages contractés avec des femmes qui ont été peu délicates sur l'article des mœurs. Fatiguées du désordre, rien ne peut plus les y entraîner après leur union avec un honnête homme : c'est pour elles une nouvelle vie, dont elles sentent tout le charme ; elles se font un plaisir, une gloire, un devoir de réparer le passé par le présent. Mais il n'appartient qu'à l'homme du monde de lire au fond de l'âme d'une femme, qui souvent ne s'est égarée que par la force des circonstances ; il n'appartient qu'à lui de distinguer celle qui seule peut faire son bonheur. L'imbécile dont nous avons parlé n'est épris que des charmes extérieurs d'une belle courtisane ; il est incapable

de la fixer au bien : il fait un sot marché; il n'a été épousé que pour son argent, qui ne servira qu'à combler sa honte.

Souvent les gens de lettres épousent leurs gouvernantes; ils ont raison. Ils ont été gouvernés longtemps; chez eux l'habitude est contractée; nul changement dans leur manière de vivre ne peut leur convenir; ils sentent qu'il nuiroit à leurs travaux, à leur tranquillité; je le répète, ils ont raison. Il faut à l'homme studieux, non la femme la plus riche, la plus belle, la plus spirituelle, mais celle qui lui convient. Que dirons-nous du sot qui courtise la femme d'esprit ? Il en est le jouet. Plus il s'efforce à lui plaire, plus il s'enfonce dans sa gaucherie et lui déplaît. C'est le matériel luttant avec l'esprit; c'est le rôle le plus triste de l'homme du commun. Quelle différence entre cette union et celle de deux êtres bien assortis ! Que de finesse et de délicatesse dans ce qu'écrivoit une femme aimable à son amant éloigné d'elle : « Mandez-moi, sans détour, combien de lettres vous avez reçues par le dernier courrier, et laquelle vous avez ouverte la première, je saurai si vous m'aimez toujours. » Quand on prétend le forcer à rendre les armes, l'amour ne connoît point d'égards; c'est le vrai Prothée qui sous mille formes échappe à ses liens; et, mieux que lui, il sait feindre d'être subjugué, d'accorder tout ce qu'on lui demande sans se donner lui-même. La fortune d'un vieil amant peut réduire une belle; mais, en se victimant, elle conçoit déjà l'envie de se dédommager du sacrifice qu'elle fait à l'amour; et plus on exige d'elle, plus elle croit juste de se venger. L'amour est le seul bien qui ne se paye point par échange; si ce n'est lui-même, il ne connoît plus d'équivalent ni de synonyme. Disons, de plus, que même entre amans véritables, il n'est point de juste balance. D'abord l'homme aime trop, et puis pas assez; trop quand il espère, pas assez quand il possède. La femme est d'abord indécise, et puis manifeste trop son penchant, si elle n'est pas adroite. Le plus beau rôle n'appartient pas à celui qui aime le mieux, mais à celui qui se voit aimé en plus que l'autre. C'est à l'école des femmes qu'il nous faut aller pour apprendre la tactique d'amour. Oh ! comme elles savent au juste comment il faut nous aimer, chacun selon son mérite et son caractère; s'il faut plus ou moins piquer notre suffisance par un dédain artificiel !

Il est difficile qu'une femme soit gauche en amour : elle tire parti de tout, même de sa foiblesse et de sa prétendue ignorance. Mais souvent, rien de si gauche que l'homme sûr de plaire; sa supériorité doit se manifester par des actions héroïques, en laissant à la femme les démonstrations non effectives. L'homme qui gémit, soupire et pleure, cesse d'être homme; pour la femme, alors, c'est un Adonis dont elle a regret de ne pas faire sa chère compagne : pas assez homme, pas assez femme, c'est le moins des deux sexes. La femme voit avec orgueil son maître prosterné devant elle; elle se plaît alors à retarder le dénouement qu'elle désire au fond de son âme; mais ayant peut-être encore plus d'amour-propre que d'amour, elle ne se rend qu'à la dernière extrémité. Elle fait mieux encore : elle nous accuse de violence, renie son consentement antérieur, pour recommencer de plus belle à filer ce qu'elle nomme le parfait amour. Laissons-la faire cependant, elle seule sait donner du prix et de la décence à la plus roturière des passions.

Oh ! combien souvent l'amour est profané chez l'homme grossier ! Entre sauvages il l'est moins ; là comme chez nous, si l'homme est plus fort, la femme est plus fine, et la liberté naturelle y établit plus d'équilibre. Mais chez les gens grossiers de nos habitations, la femme est gourmandée de toute manière. Esclave la nuit comme le jour, la brutalité la poursuit. Combien de fois elle lave de ses larmes l'enfant qu'elle presse contre son sein maternel ! Oui, les unions les moins bien assorties ont besoin de procédés et réclament la décence. Parmi les gens bien nés, même en se haïssant, une manière polie de se détester, de se parler, les distingue. *Monsieur* et *Madame* remplacent chez eux les mots obscènes dont le peuple se sert ; chez eux, dis-je, quand leur haine est au comble, leur langage conserve encore le vernis de la politesse. « Monsieur, vous m'avez manqué »; « Madame, vous me déshonorez ; je veux, j'ordonne... » La fureur, la rage peuvent faire sauter l'homme de qualité sur son épée ou ses pistolets, sans que sa bouche se salisse d'injures vulgaires; jamais sa noble épouse n'entendra l'épithète grossière qu'elle sait avoir méritée. Mais généralisons notre question.

Chaque sexe a une direction naturelle dans sa manière d'aimer. L'homme qui aime en femme s'avilit, et la femme qui

aime en homme est ridicule. L'homme doit faire les avances ; supplier, en outrepassant d'autre part les bornes du respect, est l'allure des amans. Il n'est que les Turcs qui, après avoir parqué leurs femmes, ne supplient point ; ils font l'amour en despotes, comme les coqs avec nos poules. Quand l'homme pleure et gémit, la femme n'en tient compte, elle ne voit plus en lui son maître ; pour qu'elle aime véritablement, il faut qu'elle craigne un peu son vainqueur, sinon elle le méprise. Après avoir subi quelque douce violence, elle aime à dire : « Monstre, comme vous m'avez traitée ! voyez comme me voilà faite ! » Et pour en être sûre, elle consulte son miroir.

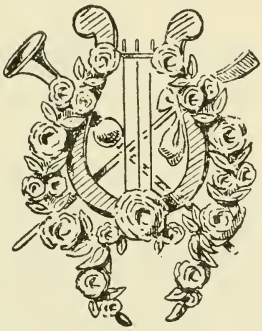
La femme qui mendie l'amour ne réussit jamais, c'est une écervelée qui se condamne à souffrir. Les lettres de Mlle de Lespinasse font pitié : il n'est pas une femme qui ne la blâme de s'abaisser de la sorte pour un homme qui ne l'aime point ; on diroit qu'elle cherche la peine, comme les autres courent après le plaisir, voltigeant de branche en branche sans pouvoir se fixer ; tranchant en Aristarque sur les réputations des meilleurs hommes ; divaguant, répétant dix mille fois les mêmes choses... Oh ! si pareille tête vaporeuse influençoit jadis le chef de l'Académie françoise (1), il faut convenir qu'elle étoit fort exposée à l'erreur. La pauvre femme ne voyoit pas que son martyriseur vouloit un fauteuil à l'Académie, et point du tout un sopha chez elle. Je ne l'attaque point ici ; je prends ma revanche ; elle tranche trop inconsidérément sur mes foibles talens ; jamais l'attaque ne viendra de moi ; j'estime dans les arts jusqu'aux efforts infructueux, mais je me défends quand on m'attaque. Je l'aimois, cette femme ; sa sensibilité m'intéressoit ;

(1) D'Alembert, qui aima Mlle de Lespinasse d'un amour obstiné, humble et dédaigné, et qui en mourut, pendant que, de son côté, Mlle de Lespinasse aimait passionnément le comte de Guibert, n'en fut jamais aimée et en mourut également. C'est au comte de Guibert que furent adressées, de 1773 à 1776, les Lettres célèbres, publiées en 1809. — Mlle de Lespinasse admirait beaucoup le talent de Grétry ; elle avait parlé avec enthousiasme, dans ces mêmes Lettres (31 janvier 1775), de la *Fausse magie ;* mais elle s'était permis ensuite de ne pas aimer la musique de *Céphale et Procris*, à laquelle la révélation des opéras de Gluck venait de faire quelque tort, et de l'écrire ainsi : « Cette musique a les pâles couleurs ; il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux, agréable, sensible, spirituel, c'est bien assez ; et quand on est bien fait dans sa petite taille, il est dangereux et sûrement ridicule de monter sur des échasses. On tombe sur le nez, et les passants rient. » C'est de cette phrase, que la publication de la correspondance de Mlle de Lespinasse fit connaître à Grétry, dont celui-ci « se venge » ici, avec les insinuations et les arguments habituels aux auteurs trop susceptibles.

j'attendois mieux d'une petite ingrate qui, sans reproches, a si souvent rajusté ses nerfs au son de ma musique. Ah ! qu'il est cruel de récriminer contre ceux dont l'éloge étoit dans notre cœur ! Ce n'est pas d'Alembert qui lui a inspiré la phrase où elle dit, parlant de moi, que « lorsqu'on monte sur des échasses, on est exposé à tomber le nez par terre, et que les passans en rient. » Non, d'Alembert avoit pour moi des égards ; mais sa chère compagne, amie intime de Marmontel, vouloit jeter le blâme sur moi du peu de succès de l'opéra de *Céphale et Procris*. L'Aurore, amoureuse non aimée du chasseur Céphale ; une déesse suppliante et repoussée d'un mortel... Ces rapports avec la situation d'âme de la dame en question devoient trop l'excuser en flattant son amour-propre, pour qu'elle n'accusât pas la musique de nuire au succès du poëme. J'ai beau chercher en quoi j'ai pu déplaire à cette chère vaporeuse, à moins que ce ne soit ceci : elle voulut plusieurs fois me mettre à son régime d'opium, qui me donneroit, disoit-elle, un plaisir bien supérieur à celui que je devois éprouver en composant ma musique ; mais je l'assurois que mon travail m'exaltoit suffisamment, et qu'à un degré de plus, je ne serois bon qu'à faire une nouvelle Apocalypse. Au reste, je lui pardonne son sarcasme, comme elle pardonnoit sans cesse à celui qui ne l'aimoit pas. Je pense même qu'elle a écrit que ses lettres n'arriveroient pas au grand jour, et que c'étoit pour plaire à son « gloukiste (1) martyriseur » qu'elle me régaloit en secret de son style épigrammatique. Il est possible aussi que quelqu'un de ces hommes qui font argent de tout, et qui savent que la critique qui tombe sur les hommes estimables, fait vendre un ouvrage, se soit permis d'ajouter à ce qu'elle a dit et voulu dire. En tous cas, je sais mieux que le raccommodeur d'ouvrages de femmes que le genre de la tragédie n'est pas le mien ; que plus elle est noire, moins j'y suis convenable. Je dirai de plus que la musique a peu d'emploi avantageux dans tout ce qui est du ressort diplomatique, du raisonnement et des sentimens exaltés et emphatiques : elle-même est une espèce d'emphase, un langage surnaturel et de convention ; il lui faut des sentimens purs et simples à exprimer, à ennoblir ;

(1) Cette épithète semble montrer que, dans certains cercles de l'époque, le nom du génial réformateur du drame lyrique se prononçait à l'allemande, *Glouck*.

et si déjà les paroles sont exaltées et disent tout, elle n'a plus rien à dire. C'est comme une belle femme couverte de pierreries qui offusquent sa beauté native ; ses charmes sont préférables à tous les bijoux sortis du centre de la terre.



CHAPITRE XI

DANS LE MÊME INDIVIDU, ÉNERGIE ET SENSIBILITÉ SONT-ELLES COMPATIBLES?

Les individus musculeux sont robustes, énergiques. Ceux chez lesquels le genre nerveux prédomine sont plus sensibles qu'énergiques ; mais c'est de la justesse des organes et de leurs rapports plus ou moins parfaits que dépend, chez l'un comme chez l'autre, l'aplomb individuel, qui donne le bon sens et la raison. Car si l'homme robuste manque d'aplomb, ses écarts sont terribles ; et si le nerveux manque de symétrie et d'aplomb, l'incohérence règne dans toutes ses actions. Il semble donc que l'intermédiaire entre la force musculaire et la délicatesse des nerfs fait l'homme propre à recevoir toutes les éducations ; et si les circonstances le favorisent, il obtient des succès.

Le même raisonnement peut servir pour le bilieux et le sanguin ; sans bile stimulante, point d'énergie, et le sang appauvri, nourrissant mal les nerfs, donne la pusillanimité. Il faut encore ici proportion entre ces deux humeurs pour faire l'homme propre aux arts, aux sciences, et même à la sociabilité. On prépare la terre pour recevoir la semaille ou les germes ; de même l'hygiène pourroit beaucoup si l'on préparoit l'individu à l'éducation qu'on lui destine, soit en atténuant les forces musculaires trop dominantes chez lui, ou en diminuant et dolci-

fiant la bile, soit en fortifiant le système nerveux et bonifiant le sang. Une éducation suivie ne conduit-elle pas au même but, pourroit-on demander ? Non ; en forçant le naturel dur à la sensibilité, on l'irrite de plus en plus ; en voulant donner de l'énergie à l'esprit foible, on l'épuise : on trompe l'homme moral, et non pas l'homme physique. Tout ce qu'on gagne en pareil cas, c'est de faire un métis emprunté, comme nous sommes presque tous : c'est-à-dire

1. Voulant faire l'opposé de notre destination ;
2. Galant avec un œil de moins ou une bosse de trop ;
3. Poëte sans raison ;
4. Chanteur avec la voix fausse ;
5. Musicien compositeur non chantant ;
6. Guerrier sans courage ;
7. Danseur sans jarret ;
8. Menteur sans mémoire ;
9. Dévot avec excès ;
10. Homme de probité excepté au jeu ;
11. Excepté, avec les jolies femmes ;
12. Excepté, enfin, en tout ce qui a trait à notre passion favorite. On n'en verroit pas tant de ces métis insignifians, si chacun étoit ce qu'il doit ou ce qu'il peut être après sa rectification. Rectifier l'homme comme on cultive une plante, ce n'est pas le changer, c'est l'améliorer, lui et son fruit ; c'est seconder la nature, et non la violer. Nous sommes bons restaurateurs et nullement créateurs. Jadis, on crioit à l'anathème sur ceux qui osoient approfondir le physique de l'homme pour épurer son moral ; les physiciens ont donc fait un détour ; ils ont analysé les animaux et les plantes pour parvenir à l'homme quant à ce qu'il a de commun avec eux, laissant le surplus aux théologiens, plus que personne familiarisés avec le ciel. Si on ne réussit pas à rectifier certains caractères, c'est que chez eux la nature est trop fortement déterminée ; laissons là ces êtres, ils ne ressemblent point à la majorité, ils sont autres. Mais que de connoissances acquises et expérimentées, que de finesse, de tact il faudroit aux instituteurs, pour pressentir à quoi tel ou tel enfant est disposé ! La paresse est en nous, à moins que le besoin ne nous pousse. L'enfant aime d'abord à ne rien faire que pour son

compte : c'est notre instinct natif ; puis à essayer ce qu'il voit faire aux autres : c'est l'instinct de l'homme comme celui du singe. Puis, enfin, réussissant dans une chose et échouant dans l'autre, il se fixe, à moins qu'on ne lui dise que son père veut absolument qu'il lui succède dans sa charge ; alors, adieu l'instinct natif, ou il se révolte pour poursuivre sa course. C'est ce qu'on a vu communément chez presque tous les hommes supérieurs, et voici ce qui en résulte. D'abord le père boude son fils, et souvent l'abandonne ; mais quand il a obtenu l'assentiment et l'éloge général, le papa se calme et se trouve heureux et glorieux d'être le père d'un tel fils.

Il y a peu de chose à faire pour l'instituteur quand l'élève travaille d'instinct, et beaucoup trop quant il faut le pousser hors de sa direction. C'est par l'émulation, l'appât des récompenses qu'on nous appelle aux succès ; après cela, peut-on être étonné que toute sa vie l'homme soit si bien fourni d'amour-propre ? Notre éducation première nous y conduit ; c'est nous caresser à l'endroit sensible que de nous dire : « travaillez, vous serez un grand homme. » A dire vrai, le pronostic ne se réalise pas toujours : après avoir forcé la nature, le grand homme devient souvent un grand bénêt. Mais l'amour-propre, qu'on a inculqué en nous et éveillé dès notre enfance, ne s'endort plus ; ce sont des taches de soleil qu'on ne peut enlever qu'avec notre peau. Résumons-nous, en attaquant directement notre question. L'énergie et la sensibilité sont peu compatibles, mais il y a du plus ou du moins de modification dans ces deux manières d'être organisé.

On ne peut être énergique jusqu'à l'insensibilité, puisque *énergie* est puissance vitale à son *maximum*. On ne peut non plus être sensible jusqu'à l'absolue mollesse, puisque sensibilité vive, c'est essence de vie. La vie est dans un rosier comme dans un chêne, mais l'un est délicatement vitalisé, et l'autre l'est de la plus grande force. Il faudroit supposer l'énergie et la sensibilité hors de toute mesure et telles qu'elles ne sont jamais, pour que l'une existât sans l'autre. Ce sont les extrêmes d'une même faculté, dont le milieu est préférable aux deux bouts, comme dans mille autres choses physiques et morales. D'ailleurs, il est dans l'homme une force morale qui modifie et commande

souvent à sa force physique. L'homme musculeux, touché de pitié envers son semblable, devient énergiquement sensible en se dévouant pour lui. Sa puissante protection est plus efficace que celle de l'être dépourvu de forces actives; et ce dernier, révolté contre son ennemi, trouve souvent une énergie d'autant plus mâle qu'elle est l'effet du désespoir. Le désespoir d'une mouche rend souvent un cheval furieux. On se rappelle ce tranquille musulman qui, insulté impitoyablement et pendant tout un jour sur une de nos barques publiques, entra en fureur, jeta dans la rivière hommes, femmes, enfans, et fut lui-même frappé à mort d'un coup de feu par les gardes-côtes, qui ne purent autrement faire cesser le carnage qu'il fit lui seul contre tous.

L'amour est surtout le grand niveleur des deux facultés dont nous parlons. C'est là que le foible commande au fort, et que l'homme le plus énergique s'étonne lui-même en versant des larmes (larmes de rage plutôt que d'amour, en demandant merci à la beauté enfantine. De même qu'Alcide aux pieds de la reine de Lydie, il sent qu'il faut filer doux devant le plus petit, mais le plus puissant des dieux. *Amour pour amour* est son axiome favori. Il permet la ruse; mais il veut qu'on supplie avec ardeur, pour prouver d'avance qu'on est digne de la victoire qu'on médite, et non qu'on attaque à main armée un doux ennemi qui, lorsqu'il aime, ne se défend que pour être vaincu.

On voit, par tout ce que nous venons d'énoncer touchant le sujet qui nous occupe, que la nature établit un balancement entre ses facultés, ses forces et ses foiblesses respectives; qu'il y a presque toujours une compensation entre les objets forts et foibles, soit au physique ou au moral. La Fontaine l'a dit : pendant la tempête, le roseau plie et le chêne se brise; et dans le monde des affaires ce n'est pas souvent l'homme robuste qui l'emporte : c'est le vieux serpent cacochime, faisant sa cour aux grands et souriant à propos, qui obtient leurs faveurs. Peu de savoir bien employé; beaucoup d'intrigues et peu de travail de cabinet, voilà l'art de parvenir; c'est celui des hommes médiocres.

Au physique, on voit qu'il meurt plus d'hommes par la

pléthore que de foiblesse ; elle nous laisse le temps de nous soigner et de nous guérir ; mais la force pléthorique est la foudre apoplectique, à laquelle peu de remèdes peuvent parer. Revenons à l'amour : il veut l'égalité, il sait rompre tous les liens et les préjugés sociaux, associer le sceptre à la houlette ; ennemi des amours-propres, sans lui l'homme seroit le tigre de son espèce. Dans le commerce vital des époux, l'amour (ou la nature : c'est tout un) veut rapports exacts et parité de forces, et non l'invalidité d'une part et vigueur de l'autre. Ou il y a déchet pour le produit, rarement ils se bonifient par échange. J'ai vu l'enfant d'un octogénaire et d'une femme de vingt ans : c'étoit un fruit mûr, ou plutôt perdu dès sa naissance. C'est surtout quand il veut manifester sa triste joie, quand il rit, que les rides paternelles défigurent son visage enfantin. Rien de si pitoyable que ce mélange de jeunesse et de vieillesse dans un corps de six ans : c'est la vie et la mort qui se combattent, et l'on voit déjà laquelle des deux sera vainqueur.

Si nous appliquons à la musique l'intitulé de notre chapitre, nous dirons que l'énergie scientifique n'est bonne qu'à sa place. Trop souvent aujourd'hui on veut remplacer le vrai par le savant ; c'est cacher sa nullité sous des habits d'or. Tel que l'enfant dont nous venons de parler, c'est unir la vieillesse à la puérilité. La musique vocale doit dire ce que comporte le sujet, sans quoi c'est du pathos déplacé. Laissons à la musique instrumentale la fugue et la complication harmonique ; dès qu'il y a des paroles à exprimer, disons-les, chantons-les au juste, et croyons que c'est ignorance que de compliquer, instrumenter, rendre abstrait tout autre langage que celui d'un ambassadeur. Hors la dissimulation et le mensonge, les passions ont une marche franche ; rien ne peut les rendre éloquentes que la vérité de leur idiome. Mais qu'il est difficile d'emprunter leur langage !

Trop ou pas assez nous tourmente quand nous voulons les exprimer. On sait qu'un ivrogne, entendant jurer contre lui un malheureux sur sa roue, lui dit : « Mon ami, ce n'est pas tout d'être pendu, il faut encore être honnête. » Je parodierois volontiers ces mots, pour dire au musicien savant outre mesure : « Mon ami, ce n'est pas tout d'être savant, il faut encore être

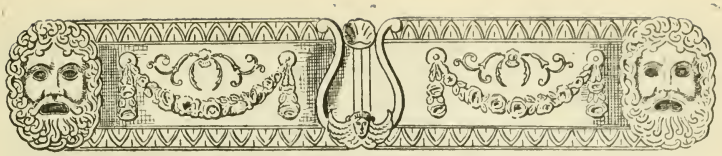
aimable. » J'aime mieux deux quintes de suite qui disent vrai que deux tierces qui ont menti.

Voyons encore notre proposition sous d'autres faces. Communément, l'énergie produit l'incrédulité, comme la sensibilité incline à la foiblesse trop crédule, et, presque toujours, au moral l'une abuse de l'autre. L'astucieuse énergie des Cagliostro et des Mesmer a, jadis, presque fait autant de dupes à Paris qu'il y avoit de femmes et d'hommes attaqués de maux de nerfs. Singulier régime pourtant que de vouloir rétablir l'équilibre des nerfs par les convulsions! Cependant, on couroit au baquet de Mesmer et aux fantasmagories de Cagliostro, qui connaissoit le passé, le présent et le futur, avec avidité; c'étoit la guerre entre les fourbes et les crédules, dont les derniers ont payé les frais. Cependant, l'un a laissé les maux de nerfs dans toute leur intégrité; et l'autre, par sa forfanterie ultramontaine, a laissé nombre de prosélytes qui racontent encore ses hauts faits comme des merveilles. Voici ce qu'un de ses apôtres vient de m'assurer; c'est lui qui parle.

« Dénué de ressources, je me trouvois extrêmement gêné dans mes affaires. Je vais chez Cagliostro et lui fais part de ma position critique. Il rêve et ne répond rien. Le lendemain j'y retourne dîner; je vois à sa glace quatre numéros tracés sur une carte; j'y fais peu d'attention, de même que les jours suivans. Huit jours s'écoulent et la loterie se tire à Paris et amène les quatre numéros susdits. « M. le comte, lui dis-je, savez-vous que ce quaterne vient de sortir? — Oui, je le sais : l'avez-vous gagné? — Non, je ne l'ai pas mis. — Imbécile, réplique-t-il d'un ton imposant, ne m'avois-tu pas dit que tu étois dans la peine? » Pourquoi, dira-t-on, ne pas mettre son élève un peu plus sur la voie du bien qu'il vouloit lui faire? Pour plusieurs raisons sans doute; d'abord, parce que les faiseurs d'almanachs ne pronostiquent que vaguement, de peur de se tromper; et puis, que diroit le gouvernement à l'homme qui posséderoit le talent de le ruiner?

Autre fait mémorable : « J'étois à Strasbourg (c'est encore lui qui parle), Cagliostro y étoit aussi; je vais chez un de mes amis, que je trouve dans un état déplorable, faisant des cris horribles et souffrant de maux de tête insupportables. Je cours

chez Cagliostro et le supplie de voir mon ami. — « Quel étoit sa vie, me dit-il, quand il étoit bien portant? — Amant des prêtresses de Vénus, il en fut quelquefois maltraité. » Il passe en son cabinet de pharmacie, en ordonnant qu'on mette les chevaux à sa voiture. Nous arrivons chez le malade; il le fixe, lui flaire la tête; nous crûmes qu'il l'embrassoit. (Silence) — « Vous viendrez dîner avec lui, dit-il, ou vous serez mort dans deux heures. Déterminez-vous. — Monsieur le Comte, lui dit mon ami, plutôt mourir cent fois que de souffrir plus longtemps les maux que j'endure. — Apportez un bain de pieds sur le champ. » On l'apporte; il y jette une poudre noire qu'il avoit dans sa poche. « Trempez vos jambes dans cette eau, qu'on la réchauffe de temps en temps, et restez-y deux heures. Je vous quitte; adieu, Monsieur, j'espère vous revoir. » Et il sort. Le malade ne fut pas une heure sans s'apercevoir d'un mieux très sensible, et au bout de deux heures il fut absolument débarrassé. On trouva plus d'une once de mercure dans l'eau où il avait trempé ses jambes : nous fûmes ensemble dîner chez son sauveur. » Autre merveille. « On supplie Cagliostro d'accorder une visite à un prélat expirant; il y va. Il observe le malade, il examine ensuite plusieurs abbés, ses grands vicaires, qui entouroient le lit du moribond; il fait signe à l'un deux, jeune et beau garçon, de le suivre dans un coin de l'appartement. « Votre prélat, lui dit-il, ne passera pas la nuit, à moins que vous ne fassiez ce que je vais vous dire. — Ah! Monsieur le Comte, commandez, nous donnerions tous notre existence pour sauver les jours de notre digne chef, qui possède toutes les vertus : la bienfaisance, la chasteté d'un saint!... — Et voilà ce qui le tue, interrompt Cagliostro; cette fièvre ardente, cette face rubiconde, cette léthargie suffocante, annoncent l'excès de sa continence. (Après un silence.) Vous n'êtes pas aussi chaste, vous, Monsieur l'Abbé... Prêtez-lui votre maîtresse, qu'elle se couche près de lui; si la nature n'opère pas, je vous l'ai dit, demain il est mort. — Mais, Monsieur le Comte!... — Arrangez-vous, *dixi*. » Et il s'en va. Le reste est inutile à dire, ou trop difficile à raconter; mais, à ce que dit l'adepte de Cagliostro, la nature opéra et Monseigneur fut guéri.



CHAPITRE XII

DES SORTILÈGES

En plaçant sa race sur le trône d'Espagne, Louis XIV disoit : « Il n'est plus de Pyrénées. » Depuis que la physique expérimentale éclaire les hommes des deux tiers du globe, on peut dire de même : il n'est plus de sortilèges. Quand l'ignorance régnoit sur la terre, les moins bêtes étoient des sorciers. La méthode de tromper n'est plus la même aujourd'hui ; la mauvaise foi a changé de mode ; la sorcellerie n'y est plus pour rien, mais l'esprit, l'adresse et le mensonge, plus adroits, ne font pas moins de dupes que la sorcellerie n'en faisoit autrefois. Avons-nous gagné ou perdu à cet échange de mœurs ? D'abord, notre amour-propre y trouve son compte : nous étions trompés servilement, bêtement ; nous le sommes plus spirituellement ; l'homme a remplacé le ciel et l'enfer, qui jouoient les premiers rôles dans la magie et la nécromancie de tous genres. Cependant, le nombre des hommes instruits en physique et en philosophie, en augmentant chaque jour, diminue celui des crédules ignorans : donc, moins de trompés et plus de sages, moins de fous, la masse d'hommes étant presque toujours la même. Dans les temps où les sciences physiques étoient au berceau, chaque tour de gobelet, exécuté bien à propos, pouvoit fasciner les yeux de l'ignorance, et lui faire accroire l'incroyable. On dégrade la

puissance créatrice et divine quand on suppose qu'elle a besoin de renverser l'ordre naturel pour nous persuader. Dieu n'est-il pas le maître de nos consciences, et ne peut-il pas, quand il lui plaît, vouloir que nous voulions ce qu'il désire ?

J'aime les inspirés dans les arts; dans les sciences mêmes, où le plus souvent l'inspiration précède le calcul... Je les hais (les inspirés) dans les dogmes religieux. Les premiers n'ont fait que du bien aux hommes : si quelquefois ils se sont égarés dans les régions de l'esprit ou dans celles du calcul, ils nous avertissent par leurs écarts mêmes d'être prudens et de ne toucher qu'avec circonspection aux élémens du génie. Disons plus : même en s'égarant, ils nous laissent la trace des éclairs conducteurs, qui souvent nous indiquent le chemin qu'il faut prendre ou celui qu'il faut éviter. Les dogmatistes religieux ont été, je pense, bien intentionnés dans le principe; c'étoit toujours pour déraciner quelque vice qu'ils interposoient la divinité entre eux et l'homme. Mais qu'ont-ils fait? Des religions par centaines prouvent que de cent manières on a fait parler Dieu, et que cependant, et certainement, Dieu n'a qu'un langage... Je m'arrête : c'est encore approcher de trop près du dogmatisme que de dire trop longuement qu'il ne faut pas dogmatiser. C'est avec honte qu'on se rappelle combien de fois le sang humain fut répandu pour des tours de passe-passe. Peut-on dire à présent lesquels furent les plus bêtes, ou les sorciers ou ceux qui les brûlèrent? Mais cette contagion qui nous est parvenue des temps antérieurs n'est pas totalement détruite parmi nous; prédire l'avenir est encore une ressource plus assurée que d'être intègre; et l'ignorante sorcière qui toute sa vie n'a feuilleté que des cartes à jouer sait ce que ne savent pas les doctes du monde littéraire, soit indiens, chinois, grecs, romains ou françois. Convenons que l'homme, et surtout les femmes, courent à la tromperie avec une avidité qui dévoile autant notre inquiétude que notre ignorance. Dans le temps de ma jeunesse, dans mon pays de Liége, chaque vieille femme pauvre étoit une sorcière qui inspiroit la défiance; tous les borgnes, les bossus et les boiteux l'étoient par sorcellerie. Je me rappelle qu'une pauvre femme qui venoit de mendier à une porte y laissa tomber une pomme; le maître du logis, voyant ce fruit *maléficieux*, l'envoya bien loin d'un coup de

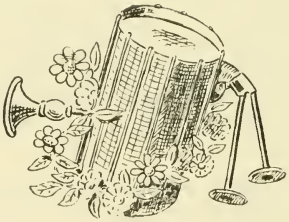
pied, mais aussitôt, ne pouvant plus marcher, il appela du secours : il s'étoit démis le pied, ce qui étoit très naturel; mais la sorcière prétendue (qu'heureusement on ne revit plus) et sa pomme maudite fournirent à l'entretien des bonnes gens du quartier pendant tout un hiver. Les temps sont-ils changés? Oui, mais pas totalement, ni généralement, si nous en croyons ceux qui rapportent comme certain le fait suivant, qui vient de se passer sous nos yeux.

Une vieille dévote aime, par-dessus toute chose de ce bas monde, les chiens et les chats dont sa maison est remplie. Son domestique, voulant se délivrer de cette compagnie ordurière, imagine le moyen suivant. Sa maîtresse étant allée en campagne pour quelques jours, il frappe à coups redoublés les pauvres bêtes en criant : *Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit!* Après quelques leçons pareilles, les coups devinrent inutiles et les paroles saintes suffirent pour les faire décamper à toutes jambes. On prévoit ce qui en arriva. La bonne dame de retour, son domestique demande son congé. — « Pourquoi donc? — Madame, vos chiens et vos chats sont possédés du démon. Chaque fois que je me mets en prière, ils s'enfuient comme des enragés. — Que me dis-tu là? Est-ce croyable? » Le soir, la dévote se met à genoux, et au seul nom du Père et du Fils, toute l'engeance s'échappe par les portes et les fenêtres; il fallut s'en défaire.

Nous avons plusieurs fois parlé du rapport des sensations complexes. Deux sensations reçues à la fois sont pour nous inséparables, souvent pour toute notre vie; et toujours, dès que les organes des sens ont été frappés d'une idée, elle se reproduit avec la cause qui la fit naître. En tout, l'effet suit la cause comme l'ombre suit le corps, à moins qu'une cause nouvelle ne s'interpose en produisant un nouvel effet. Le bruit du canon annonçant l'événement le plus heureux rappelle au guerrier les terribles combats de Mars où il se trouva et se retrouvera au risque de sa vie. L'air qu'on entend, l'air favori de la femme chérie qu'on a perdue, cet air fût-il gai, devient une complainte qui nous oppresse et nous arrache des larmes. Ce n'est pas l'effet de l'air qui dans ce cas agit sur nous, c'est la complicité de deux sentimens dont l'un rappelle l'autre et l'emporte sur lui par la

force de son impression antérieure. En entendant aujourd'hui mes opéras, composés dans un laps de temps de quarante années, ils retracent en moi les lieux où je les composai, l'état juste de mon âme, quand je trouvai tel trait de mélodie : tout repasse dans mon imagination, comme des objets passant devant un miroir (1). Oh! combien la musique bien employée pourroit influencer l'être humain dès son berceau ! Un jour cette science protectrice et bienfaisante sera connue, je ne puis en douter.

(1) Grétry avait déjà développé cette idée du « rapport des sons avec nos nerfs » au chapitre XXXIV, ci-dessus, p. 166. « L'air favori de la femme chérie qu'on a perdue », c'était le duo de *Pierre-le-Grand* dont il parle dans le même chapitre; voir p. 165.



CHAPITRE XIII

CONVENTION ENTRE LA PROSODIE ET LE RHYTHME

La prosodie règle l'accent et la longueur des syllabes et des mots. Pour une même langue, il y a souvent autant d'accents qu'il y a de provinces dans un grand empire et de quartiers dans une grande ville. De père en fils, l'accent se conserve et l'homme expatrié depuis sa jeunesse n'oublie jamais son accent naturel. Un Gascon de ma connoissance, acclimaté depuis longtemps à Paris, retombe immanquablement dans son accent natif quand il se fâche. Alors je lui dis à l'oreille : « Prends garde, mon ami, tu vas gasconner ! » Aussitôt il se modère.

L'*e* de la langue françoise, qui est susceptible de trois accents différents, l'aigu, le grave et le circonflexe, donneroit moins d'embarras à ceux qui étudient cette langue si trois *e* construits différemment remplaçoient les accents ; et pour la même raison l'*a*, verbe ou préposition, devroit aussi comporter deux sortes d'*a*. Un homme lettré, né allemand, mais qui écrit en françois, me disoit un jour qu'il n'usoit son dictionnaire qu'à chercher les accents. On explique le mot rhythme ainsi qu'il suit : nombre, cadence, mesure ; ajoutez mouvement, car le rhythme est positivement le mouvement qui s'établit entre

plusieurs syllabes longues et brèves, et si, dans les vers de même longueur, le même rhythme se continue, à chaque répétition des vers ainsi symétrisés, ils semblent dire chacun séparément : je veux, j'ordonne, je commande ; leur puissance est absolue.

On dit que la langue françoise est peu rhythmique et par conséquent peu propre à la musique. Ne seroit-ce pas que les Italiens, plus passionnés et plus amans de la mélodie que nous, font des rhythmes où il n'y en a pas, car passion veut dire mouvement, soit dans la voix, les muscles ou les yeux. Les Italiens, dis-je, sacrifient sans scrupules la prosodie de leur langue, aussi douce que bénigne, pour former à volonté des rhythmes aussi entraînans qu'expressifs selon la passion qu'ils veulent rendre. Quand le chant est beau, je n'ai jamais entendu un Italien se plaindre de ce qu'on estropioit sa langue. Font-ils mal, font-ils bien ? Bien, puisque cela les amuse dans un objet de pur agrément. Chaque langue a ses avantages et ses défauts, ainsi que les mœurs dont elles sont les interprètes ; elles obéissent aux diverses localités. La dureté des langues du Nord désigne la franchise de ceux qui les parlent, et cette qualité morale vaut bien la douce perfidie des langues du Midi. Faut-il donc, chez l'homme, que plus d'esprit veuille dire plus d'astuce ? Ne peut-il atteindre à son maximum spirituel sans dégénérer en vertus débonnaires?

La grande rectitude dans la prosodie tue le rhythme et le rhythme impérieux tue la prosodie. Il faut donc les accorder, il faut qu'ils se fassent des sacrifices mutuels, si l'on veut, en musique, obtenir des effets rhythmiques. Rien de mieux sans doute qu'une prosodie exactement observée, mais rien de si ennuyeux que des chants sans rhythme ; point de mouvement, c'est la mort. Faisons comme en morale lorsqu'il s'agit de réprimer les passions de la nature, soyons indulgents, compatissans, tolérans, sans quoi la rigueur extrême entraîne plus de maux que le mal même. Les *e* muets de notre langue ne sont-ils pas un écueil pour le musicien ? Je réponds qu'il y a autant d'*a*, d'*e* ou d'*i* muets dans l'italien que dans le françois. Montagna, Campagna, et mille mots substantifs, adjectifs ou verbes, se terminent par des syllabes muettes. Il est vrai que, dans l'idiome italien, l'*e* muet et toutes les syllabes muettes

portent rimes, et jamais en françois, pas plus que « miséricorde » et « hallebarde ». Donc l'*e* muet de l'italien est aussi positif que le nôtre est et doit être fugitif, mais, avec quelque attention le musicien françois place aisément la dernière bonne syllabe et l'*e* muet qui la suit sur le même ton.

On nous reproche nos diphtongues; mais l'italien et les langues les plus douces ont toutes des mots durs; c'est au poëte à les éviter. L'italien est rempli de voyelles dont l'élision est favorable sans doute; cependant, je ne sais si cette belle langue, ainsi que la grecque, n'est pas trop favorable au chant, et si, par sa douceur même, elle ne rend pas le musicien trop paresseux et lâche dans la recherche des expressions. Dans ce cas, les idiomes dérivés de l'italien et du grec auroient l'avantage. La musique grecque, d'après ce qui nous en reste, n'a rien d'étonnant, tant s'en faut. Nous ne savons pas l'exécuter, nous dit-on; fausseté que cette assertion. Le cri des passions n'a point changé; l'amour ou la colique s'expriment comme il y a trois mille ans; l'expression est modifiée selon les climats et les mœurs, mais, toujours la même dans son essence, elle n'est pas plus changée que les élémens constitutifs dont le cœur de l'homme est formé. Voici mon opinion à ce sujet, quant à la musique. La langue grecque est si belle par elle-même, qu'elle n'a nul besoin d'être embellie par le chant; la déclamer avec la plus grande exactitude étoit ce que vouloit le peuple d'Athènes, et les hommes de ce temps et de ce climat, qui possédoient tous les secrets des beaux-arts, savoient sans doute que les ornemens multipliés déparent la beauté, qu'ils ne sont que des accessoires fictifs qui figurent en son absence. L'idiome italien n'a pas tout le sonore du grec, aussi le chant lui est-il plus favorable. Le françois, qui n'est qu'un dérivé du latin et de l'italien, peut s'embellir aussi par le chant, et jouir ainsi de l'avantage de sa médiocrité. De même que les passions fougueuses de l'homme des pays chauds le font souvent extravaguer, tandis que celles modérées des hommes de nos climats tempérés le laissent dans un plus juste milieu, de même la langue et la musique de ces contrées septentrionales doivent être et sont en effet modérées. En définitive, le moyen terme, la modération en presque toutes choses étant regardée par les sages comme ce qu'il y a de mieux,

nous avons lieu d'être contens de notre sort. Concluons. Embellir une très belle langue telle que la grecque, que je ne connois que par la douceur noble de ses accens, c'est outrepasser le beau, c'est manquer de goût.

1° La poësie trop riche, dans quelque langue que ce soit, ne convient plus à la musique dramatique pour la raison qu'elle n'a rien à y ajouter. Il n'est que le musicien inexpérimenté ou trop orgueilleux qui croit pouvoir mettre en musique valable les odes de J.-B. Rousseau. Le seul moyen de chanter l'ode, c'est de faire une musique vague et chantante dans le caractère des paroles. D'après ce que disent les hellénistes, rien de plus riche que cette langue. Je connois un homme de soixante ans qui apprend le grec et, pour ma part, je donnerois une somme égale à ma fortune pour pouvoir lire Homère dans sa langue. Quant à l'italien, que je sais comme le françois, je n'en suis pas idolâtre; sa prose me paraît affectée, sa poësie ampoulée; je préfère cent fois la prose françoise. Je préfère Racine à l'Arioste Donc, si notre poësie vaut l'italienne, pourquoi notre musique n'atteindroit-elle pas à la perfection de la langue de Racine? Redisons que, l'italien n'étant qu'un dérivé du grec fort éloigné de son type, on peut en doubler les accens par le chant, et les doubler avec succès; l'excellence de sa musique le prouve. Chanter le latin, le françois, même le russe, qui est fort aimable, c'est ajouter au charme d'idiomes susceptibles d'embellissement. Mettre en chant les idiomes moins doux encore que ceux précités en seconde ligne, c'est peut-être joindre trop de charme à trop de rudesse, c'est de l'aigre-doux pour l'oreille, c'est comme un homme fort et robuste qui gémit aux pieds d'une jeune beauté : le contraste est trop fort, il viole la loi des contrastes permis. Plus une langue est dure, plus la musique lui devient nécessaire, pourroit-on dire; oui, une langue dure peut s'adoucir étant chantée mélodieusement, mais, à coup sûr, la musique n'y gagne pas.

Lorsque, entre deux êtres conjoints, l'un des deux est en souffrance, il y a violation, crime de lèse-nature. Au reste, les passions les plus tendres sont de tous les pays et leurs accens se font reconnoître à tous les cœurs sensibles. Mais elles sont plus générales pour certains climats et plus rares pour d'autres.

La nature semble obéir à l'astre électrique qui nous vivifie; plus ses feux sont ardens, plus notre âme est active. Nos forces sensitives sont partout en proportion avec le climat chaud, sans excès, tempéré ou glacé. Quel être que Dieu, en le supposant occupé de la création ! Il n'a pas dit que telle chose soit par telle raison physique, mais qu'elle soit à l'instant même dans toute sa perfection, et aussitôt la physique et la raison réunies ont concouru au perfectionnement de la chose pour obéir à sa volonté suprême. Quel être que Dieu !

Revenons à notre convention entre la prosodie et le rhythme, dont la musique est notre but principal. Après avoir détaillé, comme nous l'avons fait précédemment dans ce chapitre, les sacrifices réciproques que ces deux agens, principes de la déclamation et du chant, doivent se faire pour obtenir un résultat satisfaisant, ajoutons qu'il faut trois choses essentielles pour réussir au théâtre lyrique : le poëme, la musique et les acteurs exécutans. Le poëme, en Italie, par corruption, compte pour peu. En France, par raison, pour beaucoup; et les acteurs exécutans en tous pays font valoir ou péricliter l'œuvre. L'acteur ou chanteur, homme de talent, et surtout l'actrice possédant autant de talent que de charmes personnels pour nous séduire, savent tellement embellir les productions médiocres, qu'il faut souvent plusieurs années pour revenir du prestige dont ils ont fasciné nos sens. Ainsi que Jupiter dans l'*Amphitrion*, ils savent dorer la pilule et, au bout du compte, on est honteux de s'être laissé tromper si délicieusement par le plaisir. Chaque artiste compositeur brille par quelque partie de son art et ne peut jamais les posséder toutes. Tel brille par des chants simples et expressifs : alors on lui souhaite plus de science et de complication d'accords. On ignore ou l'on feint d'ignorer que le facile est le difficile, et que la science n'est plus science, mais ineptie si elle nuit à la vérité. Tel est savant et recherché; ses pages de partition sont si noires, qu'elles font reculer d'effroi les amans de la sainte unité. A celui-là on crie : du chant, du chant qui se retienne, ou vous serez plus admiré qu'aimé. Vain espoir, vaine demande ! Il vaudroit autant demander à une brune pourquoi elle n'est pas blonde.

Il faut avoir, comme moi, parcouru une immense carrière

dramatique pour sentir combien il est difficile, ou, pour mieux dire, impossible de réunir au même point toutes les parties constitutives d'un art, en s'assujettissant à l'observance des règles établies, ou en se livrant aux heureux écarts qui inspirent le génie; combien il est difficile de mériter parmi des hommes instruits et rassasiés de plaisirs et de voluptés, de mériter, dis-je, non de ces succès éphémères, mais de ceux que le temps consolide, malgré l'envie et la critique des méchants, ou de ceux qui n'ont souvent qu'un bon sens contre quatre sens équivoques ou perplexes.

L'équilibre entre les sens est ce qui donne l'aplomb aux opérations de l'homme, mais ces puissances sensitives sont rarement d'accord entre elles ; chacune prétend à la supériorité, qu'elle n'obtient qu'au préjudice de ses égales ou de ses coadjutrices. Ce n'est qu'après avoir longtemps examiné, comparé, que l'homme expérimenté peut porter un jugement solide sur les réputations méritées ou extorquées. Terminons par ceci : Un homme rêvant qu'il étoit dans le palais des Arts aperçut et s'approcha d'un vieillard imposant qui marquoit la place des productions diverses, ainsi que le rang des artistes auxquels elles appartenoient. Ses jugemens étoient aussi laconiques que décisifs ; il disoit :

1° On admire aujourd'hui cette production qu'on ne regardera plus demain, et cette autre, en la montrant, qu'on regarde à peine, on l'exécutera quelque jour pour l'admiration générale.

2° Celle-ci seroit bien, si les beautés qu'elle contient étoient à leur place. Tout est bien, tout est mal, bien ou mal placé.

3° Que de couleurs hétérogènes dans ce tableau, pour représenter une nature qui n'est point !

4° Que d'efforts, hélas ! pour ne durer qu'un jour !

5° Pourquoi ce tableau n'est-il pas de bronze ? Il est digne de traverser les siècles à venir...

Puis, passant dans le salon de musique, suivi de la foule :

6° Il faut d'autres paroles à cette musique, ou d'autre musique pour ces paroles.

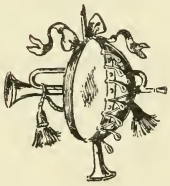
7° Que veut dire ce bruit d'instrumens ! Mais, le musicien a raison : si l'on entendoit le sens des paroles, on riroit de sa musique. Quand les instrumens disent trop, la statue est dans

l'orchestre et le piédestal sur la scène. Les accompagnemens ne doivent dire que ce que le chant ne peut exprimer. Le mot accompagnement dit tout.

8° Je n'aime pas un chanteur recompositeur; par ses chants variés chaque jour sur les mêmes paroles, il prouve ou qu'elles n'expriment rien de vrai ni de positif, ou qu'il ne les entend pas; il fait autant de contre-sens qu'il ajoute de notes si la composition est bonne. Cette manie d'orner le chant autrement que par des inflexions expressives est abusive en tous points, elle veut dire : moi, chanteur, j'en sais plus que le compositeur et le poëte; raison, bon sens, tout cède à mon ramage. »

Un ignorant, qui écoutoit parler le vieillard avec dépit, lui dit : « Monsieur, je trouve votre ton bien décisif et bien tranchant; peut-on savoir qui vous êtes ? — Je suis le Temps. »

Aussitôt, sa barbe grandit, il lui croît des ailes et il s'envole.



CHAPITRE XIV

DES RÉACTIONS D'AMOUR, D'AMITIÉ ET DE HAINE

Il faut répéter ici qu'il n'est point de force ni de mouvement physique ou moral sans réaction. Donc, en tout et partout, la réaction prouve l'action qui l'a précédée.

Dans quelque lieu que ce soit, rien ne peut agir sans déplacer l'air qui l'environne, qui, à son tour, déplace celui qui lui est contigu. Au moral, il n'est point d'ordre supérieur qui ne réagisse sur les inférieurs de celui qui vient de céder à la force du commandement : c'est le flot qui pousse l'autre, et qui de proche en proche va se perdre dans l'éloignement, quand toutes les forces motrices, attractives, répulsives, actives et réactives sont épuisées.

Au pays des bonnes gens (1), les réactions sont foibles et rares; c'est pourquoi les *quakers* agissent peu, et parlent encore moins; chez eux tout est coordonné d'avance, et l'ordre est immuable : ce qui faisoit dire à l'un d'eux que « parler nuisoit à la conservation. »

Les réactions morales augmentent avec la corruption des mœurs et l'instruction superficielle; plus de finesse et de trom-

(1) Ailleurs, Grétry applique cette expression à son pays natal. Elle est prise ici dans le sens général.

perie d'une part, plus de réactions haineuses de l'autre. Cette haine entre les bons qui se sont laissés duper, et les esprits subtils qui se jouent d'eux, établit une espèce d'acrimonie sociale dont la fausse politesse peut à peine encourir l'imposture.

Après ce préambule général, parlons des diverses réactions d'amour, d'amitié et de haine : je commence par les dernières, dont je viens de dire quelque chose.

Le vieil adage qui dit : « qui sème bien recueille bien » suppose le contraire, si l'on manque aux conditions de la bonne semaille; donc, les réactions de haine (depuis la plus forte jusque la plus faible) sont comme les échos de nos mauvais procédés envers les autres. Tous les procédés offensans, malhonnêtes, indélicats, injurieux qui nous ont blessés directement, engendrent en nous une haine proportionnée à l'offense. Mais il est encore des haines indirectes, que nous portons secrètement dans le cœur contre ceux qui offensent les mœurs. Dans ce cas, nous prévoyons le mal qu'ils peuvent nous faire, ou dont ils sont ou peuvent être la cause envers les autres. Pour l'homme célèbre par ses actions ou ses œuvres immorales, quel triste présent de la nature qu'un amour-propre indomptable qui le sépare de tous les gens de bien! Partout son nom détesté le précède; haï avant d'être vu, il s'entend citer avec ignominie : « N'importe, dit-il, on parle de moi. » Il se cache pour jouir de sa réputation empestée; s'il déclinoit son nom, il sait qu'on le fuiroit, comme si l'air qu'il a respiré sortoit empoisonné de sa poitrine impure. « Mais n'importe, dit-il encore, on me redoute, on parle de moi, donc, j'ai une existence dans le monde. »

Disons plus : entre rivaux dans les arts, un succès éclatant remporté par un rival excite le dépit et la haine dans l'âme de ses concurrens. La couronne accordée à l'un d'eux semble être arrachée de leurs fronts; ce n'est qu'à force de succès réitérés que l'homme éminent force (tout au plus) l'envie à se taire : son moyen le plus infaillible pour assouvir les haines intestines de ses compétiteurs et pour calmer leur amour-propre irascible, c'est de mourir; alors les beautés de ses œuvres servent pour rabaisser le mérite des survivans; c'est encore là une espèce de réaction qui prouve qu'en tout et tôt ou tard il faut que justice se fasse : on nioit le mérite de l'artiste vivant, on le proclame

dès qu'il est mort; les passions l'obscurcissoient, elles sont évanouies, le nuage est dissipé, le soleil paroît enfin dans son éclat pour réchauffer en vain la tombe de l'homme célèbre qui n'est plus; son esprit seul nous reste dans ses productions impérissables.

Faut-il être l'objet réel des nombreuses réactions sociales pour les observer et les décrire avec exactitude? Non, je pense; les coups qui nous frappent nous déboutent du tribunal public; le plaideur juge mal sa cause; le médecin malade consulte son confrère... C'est à l'observateur tranquille qui, moitié hors de la ligne, n'est ni trop actif, ni trop passif, qu'il convient d'observer les réactions sans nombre qui s'opèrent depuis le palais du riche jusqu'à la chaumière du pauvre.

Nous le répétons, toute action a sa réaction forcée, soit au physique, soit au moral. Là, rien n'est perdu pour l'envie; l'amour-propre recueille tout; il produit réaction d'amour, de haine ou d'amitié. En rencontrant quelqu'un, son habit, son ton (combien de fois l'habit donne le ton à l'homme qui le porte!), ses manières nous annoncent le ton que nous devons prendre avec lui, ou, du moins, qu'il exige de nous. S'il le prend trop haut, par pitié, par amour de la paix ou par intérêt, nous baissons le nôtre; s'il abuse de notre condescendance, nous remontons notre diapason pour le forcer à descendre le sien. C'est là un genre de musique réactive dans lequel nous sommes tous maîtres; c'est un jeu de mécanique morale que chacun exerce sans y songer, comme en y songeant. Et n'allons pas croire que le bon diable qui nous cède en tout soit le même pour tous; non, non, suivez-le dans son ménage, au cabaret, vous le verrez à son tour trancher gauchement de l'homme d'importance. J'ai entendu une dispute entre des crieurs de rues sur leur prééminence de talent. « Tu cries mal, disoit l'un; tu as la voix rauque. — Et toi, disoit l'autre, tu glappis comme une chèvre, on n'entend pas ce que tu dis... » Cette dispute auroit convenu à certains chanteurs du Grand Opéra de Paris. Mais quittons les réactions de haine et d'amour-propre pour nous occuper de celles d'amitié ou d'amour, où néanmoins nous retrouverons encore les reflets indestructibles du *moi humain*, source de tous les biens et des maux de ce monde.

A proprement parler, les réactions d'amitié ne sont que le *vice-versà* des réactions de haine; mais il doit y avoir entre ces deux sentimens extrêmes des distinctions que nous allons tâcher d'éclaircir.

D'abord nous remarquerons que les réactions d'amitié ne sont pas aussi générales que celles de haine : que de choses pour faire un ami! Combien peu pour faire un ennemi! Cette inégalité ne milite point en faveur de l'homme; elle prouve, au contraire, qu'il incline plus à la méfiance qu'à la confiance envers son semblable! Il n'en a point ; celui qu'il voit est trop haut ou trop bas, jamais son égal; il le met à ses pieds, c'est là son allure; et la racine de cette inclination orgueilleuse provient entièrement de son égoïsme naturel.

Quand notre intérêt ne se rapporte pas à nous, nos idées se croisent comme celles d'un fou. Tels hommes, même en recevant un don, croyent encore qu'on les trompe; leur vie est en vacillation continuelle, et leur imagination est comme une vessie qui vogue au gré des airs. L'amour de soi-même entre dans toutes les espèces d'amour; l'égoïsme de l'homme est tel qu'il demande sans cesse à être trompé. Sa facilité à croire en lui, et à douter de tout le reste, semble dire : « Trompe-moi, pourvu que je sois heureux. » — « Quoique je sache que par vanité tu m'abhorres, dit le Sultan, incline-toi jusqu'à terre, baise la poussière de mes pieds, c'est double jouissance pour moi de te voir dans cette posture ; et juge de l'excès de mon orgueil : je pourrois te fouler, t'écraser la tête... Non, je te fais grâce, puisque tu reconnois en moi ton souverain, ton maître (et ton dieu, dit-il en lui-même). »

« Trompe-moi, dit le vieillard amoureux de la folâtre jeunesse. Ta plénitude de vie, dont je suis affamé pour prolonger de quelques jours mon existence surannée, réclame tes faveurs. Vois cet or, ton sang est-il plus vermeil? Eh bien, je te le donne, il te procurera mille délices pour un moment de complaisance...» Insensé vieillard, quel triste et dernier emploi tu fais de ta richesse! Tu demandes la mort! On te l'accorde, sois heureux!

Il est trois sortes d'amitié : celle dirigée par l'intérêt, c'est la plus commune; par devoir religieux et par sympathie, ce

sont celles des âmes tendres, qui ont le besoin d'aimer, comme les cœurs durs celui de haïr. L'amitié, telle que notre imagination la crée, est une espèce de pierre philosopho-morale. Ne demandons point aux hommes les plus unis quel est le foible ou le défaut de leur ami, ils ne répondront point, et vous regarderont de travers : il n'est donc, hélas! d'amitié que celle qui tolère ou pardonne! Les jeunes Spartiates s'aimoient avec ardeur, nous dit-on; ils mouroient l'un pour l'autre; je demande si les dames de Sparte faisoient l'apologie de ce genre d'amitié exaltée... Je ne le crois pas. Le grand Lycurgue le vouloit-il ou s'étoit-il trompé? Avoit-il pensé que dans les combats du gymnase, les femmes perdroient plus que les hommes à être vues sans le voile de la pudeur? J'ai entendu dire à un sculpteur célèbre qu'on trouveroit plus aisément l'Apollon dans dix hommes choisis que Vénus dans cent femmes de choix. Naguère encore, les papes (qui n'étoient pas des Lycurgues) habilloient des castrats et des hommes en femmes pour représenter dans les jeux dramatiques; mauvais moyens : ces méprises de sexes ne sont pas sans conséquences morales. La femme, sans contredit, a plus besoin de vêtemens réparateurs des formes que nous; ses soins et son adresse à se vêtir le prouvent. Dans le temps de notre carnaval, on a dû remarquer que l'élégance et la légèreté de leur costume donnent quelquefois une physionomie très aimable à des hommes du peuple très insignifians sous nos habits virils; au contraire, toute femme qui s'habille en homme risque de perdre (dans notre sentiment) huit dixièmes de ses agrémens. S'il est une jeune femme charmante en tous points sous nos habits, c'est une sur mille; elle sort de la règle. Nous serions généralement, dira-t-on, plus monstrueux en femmes que les femmes en hommes. J'y consens; mais dans cet assaut de monstruosité, celui qui gagne est peut-être plus ridicule que celui qui perd. Disons donc avec la chanson :

Ne dérangeons pas le monde,
Laissons chacun comme il est.

Les réactions d'amour sont, comme celles d'amitié, le *vice-versa* des réactions de haine; mais celles d'amour sont

a priori sur celles d'amitié pour les raisons suivantes. D'abord, ici comme ailleurs, les extrêmes se touchent; l'amour, étant une passion aussi fougueuse que terrible, dégénère souvent en fureur haineuse, tandis que l'amitié mal partagée s'éteint doucement dans une douce mélancolie. On peut mourir de chagrin pendant l'année pour avoir perdu son ami, qu'il est presqu'impossible de remplacer ; mais après avoir perdu ce qu'on aimoit d'amour extrême, on peut mourir dans le mois, sinon un autre objet le remplace, ou du moins cherche-t-on à le remplacer, ce qui est déjà une consolation réelle quoique tacite. L'amour et l'amitié devroient être frère et sœur bien unis ; cependant, la vivacité, la finesse, la méchanceté, l'étourderie, la cruauté de l'un, sont l'opposé du calme, de la candeur, de la bonté, de l'aplomb et de l'humanité de l'autre. Où règne l'amour avec effervescence, l'amitié reste comme exilée ; au contraire, Favart l'a dit :

L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour.

Je remarque ici qu'il est presqu'impossible de traiter une des propositions qui nous occupent sans parler des autres ; toujours entre elles se trouve l'identité ou l'opposition. En effet, la haine est l'opposé de l'amitié et de l'amour. L'amour est un tyran qui veut regarder seul, et l'amitié ne connoît pas la haine en participant de l'amour pur. Combien y a-t-il de haines plus ou moins prononcées ? Autant qu'il est pour nous d'intérêts contrariés. En rechercher les ramifications et les vexations seroit trop pénible; ce seroit, pour ainsi dire, commenter le livre de Machiavel (1). Il nous est plus doux de rechercher les diverses réactions d'amitié et d'amour.

Combien de sortes d'amitié ? Une seule bonne et vraie, toutes les autres sont factices. Combien de sortes d'amour ? Oh ! beaucoup ! Amour divin, amour de soi, amour maternel, amour de la gloire, et l'amour proprement dit, qui porte un sexe vers l'autre, en les forçant de se régénérer. Mais avant d'examiner ceci plus en détails, disons encore que l'amour de soi est, à tout âge, comme la base inséparable des diverses passions ou amours divers. Jeunes ou vieux, la gourmandise

(1) *Le Prince*, écrit en 1515 ; son véritable titre est : *Opuscolo dei principati (Opuscule des gouvernements)* — ou, dans un langage plus moderne : *Éducation de Prince...*

nous commande : dans le jeune âge pour fructifier ; dans le vieil âge pour soutenir un reste de vie déclinante. A la fleur de l'âge, l'amour-propre nous domine : ainsi que nous, il est dans sa majorité ; et c'est alors que la nature nous ordonne de trouver une compagne qui, de concert avec nous, donne l'existence au tiers-être qui seul peut rendre le calme à nos sens. Il faut deux existences pleines pour en former une troisième vigoureuse et complète. L'amour divin est le partage des cœurs reconnaissans envers leur Créateur ; c'est l'état le plus heureux de l'homme. Soumission, résignation entière dans la volonté de Dieu (et tout est sa volonté pour une âme soumise), voir avec plaisir la prospérité des autres, compâtir à leurs maux, les soulager autant que possible : c'est l'emploi des anges ; la béatitude sur la terre, c'est l'existence des bienheureux. L'amour divin est aussi le partage des cœurs désespérés, abandonnés de tous, qui se vouent à Dieu pour dernière ressource comme le malade *in extremis* ou le criminel condamné à périr. Les réactions de l'amour divin ont des résultats satisfaisans par le bon exemple qu'il communique ; et le bonheur dont jouissent ordinairement les âmes pieuses invite à les imiter ; mais quelquefois (quand l'individu n'est pas parfaitement résigné, ou quand il se résigne forcément) les réactions sont fâcheuses pour la société. Le dévot atrabilaire est presque toujours superstitieux, intolérant, regardant comme des réprouvés, des damnés, tous ceux qui ne vivent pas à sa manière. Je le crois plus funeste à la société que le franc libertin qui se fait connoître et qu'on peut éviter : oui, Don Juan est moins dangereux que Tartufe et que le frondeur maussade des mœurs publiques.

L'amour de soi est dans la nature de tout ce qui sent, gens ou bêtes. Courir à son bien-être en renversant le moins possible ceux qui courent après la même chance que nous, est tout ce que nous pouvons faire en général. Se sacrifier pour le bien des autres, c'est vertu et vertu, sublimement contre nature. Les réactions de l'amour de soi ou de notre amour-propre sont infinies. « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît » est le précepte sacré qui d'avance peut nous éclairer sur nos actions non accomplies, c'est la balance morale qui nous montre ce que nous pouvons et devons faire. Tout est

réaction dans cet amour : aime-moi, je t'aimerai; fais-moi du bien, je te le rendrai (« de manière pourtant que ma bonne part me reste » est sous-entendu). Puis arrivent les convenances morales : aime-moi, mais sans blesser ma dignité, mon âge, ma supériorité sur toi... De sorte que cette manière d'aimer devient protection d'une part, et soumission de l'autre. Donc toi, petit, ne t'avise pas d'aimer un grand de tout ton cœur et avec effusion d'âme; non, mon ami, plus de respect que d'amour; tu voudrois m'aimer en égal, sottise! il faut que tu aimes en esclave. N'ai-je pas des rubans sur ma poitrine, tandis que tu n'as que de la probité dans l'âme; n'ai-je pas cent mille livres de rente, ne suis-je pas logé dans un palais, tandis que tu vis avec ta femme et tes enfans dans ton grenier? Aime-moi donc en valet, je t'aimerai en maître. Toi, te permettre de m'aimer avec abandon! Que peux-tu pour moi? Je n'aime que ceux qui peuvent augmenter ma vanité ou mes trésors; modifie donc ton amour ou cours aimer tes pareils. (Voyez le chapitre XXVIII du cinquième volume, intitulé *Amour et respect*.)

En lisant le *Déserteur* de Sedaine, on dit que Voltaire rioit et applaudissoit beaucoup à ce couplet du niais (1) :

Tous les hommes sont
Bons :
On ne voit que gens
Francs,
A leurs intérêts
Près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
Dans les autres.
Faire le bien est si doux,
Pour ne rendre heureux que nous
Et les nôtres.

Ce couplet, disoit Voltaire, vaut un traité de morale. Il rioit des vers, tous en rimes masculines, mais le fond lui plaisoit et il avoit raison. A propos de ce drame, Sedaine me disoit un jour : « Je viens de lire mon *Déserteur* à votre Marmontel (la représentation n'avoit pas encore eu lieu). — Eh bien, qu'en

(1) C'est la chanson que chante Bertrand, acte II, sc. 17.

pense-t-il? — Il m'a dit de retrancher les deux rôles de Montauciel et du grand cousin, qui le faisoient rire mal à propos. — Qu'avez-vous répondu? — Que sans ces deux personnages, ma pièce ne seroit qu'une complainte insupportable. — Je pense ainsi. Vous avez suivi la méthode de Richardson qui, après les plus fortes situations de son roman de *Clarisse*, ne manque point de nous dérider par quelques cruelles bizarreries du style de son Lovelace. »

Avant de quitter ce paragraphe, remarquons encore, comme nous l'avons insinué, que l'amour de soi se trouve en plus ou en moins dans les amours de tous genres, tant nous sommes foncièrement nous, quand même nous croyons nous occuper des autres. Dans l'*amour divin*, c'est un protecteur suprême que nous cherchons; c'est lui qui nous fait chérir jusqu'à nos maux par soumission à sa volonté. L'*amour de soi* est le synonyme d'existence : « J'existe, donc je veux être heureux. » L'*amour maternel* est encore l'amour de soi : « Je t'aime comme moi, plus que moi-même », dit la mère, en serrant son enfant contre son sein. Quel foyer d'amour que le cœur d'une mère! C'est, ai-je dit quelque part, le chef-d'œuvre de la nature. Mais il en est l'opprobre, quand la coquetterie change cet amour en haine, en voyant chaque jour s'épanouir la beauté naissante. Que de remarques précieuses on peut faire en observant ses élans! Que de tendres sollicitudes, quand il s'agit de confier sa fille à l'homme qui va la rendre pour jamais heureuse ou malheureuse! Peut-on imaginer ce qui se passe dans son âme toute maternelle, quand l'hymen lui arrache sa fille de ses bras pour la livrer au ravisseur des trésors protégés par elle depuis sa naissance! Quel renversement d'idées et de mœurs! Malgré votre amour, mère, songez-y : rien de si dangereux que de trop vanter la fille que vous voulez marier; nous croyons alors que vous voulez vous en débarrasser. Dites-en plutôt un peu de mal pour nous forcer à prendre son parti ; mais choisissez bien les torts que vous voulez lui donner ou lui prêter : rien de bas ni de vil dans les reproches ; gardez-vous de l'accuser ni de paresse, ni de malpropreté, ni d'insensibilité ; le feu de l'amour est électrique, il s'éteint aussi rapidement qu'il s'allume. Mais

qu'ai-je à vous apprendre à ce sujet ? Je vous connois, bonne mère, vous lui donnerez des défauts qui nous la feront aimer davantage; vous direz : « Mademoiselle chante toute la journée ; toujours rire et sauter, voilà ce qu'il lui faut ; quelle misère que ces jeunes filles ! » Et vous savez que cette misère est pour nous d'un prix flatteur.

L'*amour de la gloire*, c'est au juste l'amour de notre gloire propre, et pas celle d'autrui. Les réactions sont les mêmes et autant innombrables que celles de l'amour de soi. Notre renommée, notre réputation, c'est nous. Du pain et de la gloire, on est heureux ; cent mille livres de rente et vivre ignoré n'est qu'une abstraction désolante.

L'*amour* proprement dit, c'est le besoin que nous avons l'un de l'autre envers les deux sexes. Il n'est pas le même que l'amour de soi dont nous avons parlé. « Aime-moi bien, disons-nous, je t'aimerai ; fais-moi du bien, je te le rendrai... » Non, ce n'est pas ici la même chose, car c'est souvent le contraire. On se dit : « Quoi, tu ne m'aimes pas, ou tu feins de ne pas m'aimer quand je t'aime ? Quoi, tu t'éloignes quand j'avance ? Je saurai bien te forcer à m'entendre. » Alors commence la partie du jeu d'échecs des amans, qui est remise plus ou moins de fois selon l'habileté des joueurs ; enfin l'un est échec et mat, si ce n'est tous les deux ; puis l'amour sourit et s'envole.

CHAPITRE XV

DE LA PITIÉ

Elle est un des plus nobles sentimens, dans ceux qui l'exercent par humanité. Elle est un des plus vils agents de l'amour-propre dans ceux qui l'exercent pour abaisser leurs semblables. Ils n'appartient qu'aux grandes âmes d'exercer la pitié sans humilier le malheureux qui souffre, et surtout à la religion, qui exerce les actes de pitié sans plus d'ostentation que l'arbre qui nous donne ses fruits les plus excellens. Foin de ces vils flatteurs qui ne nous caressent que pour nous emprunter un écu. Foin de ces vils courtisans (chacun a les siens) qui ne vous plaignent que pour avoir le secret plaisir de vous voir rougir; qui vous racontent à vous-même qu'ils ont été votre défenseur dans telle circonstance : rôle qu'ils ne peuvent avoir joué qu'en vous apprenant que vous avez des ennemis qui vous détestent et vous déchirent. L'homme véritablement instruit, et dont les sentimens sont élevés, défend celui qu'il estime pour ses vertus et ses talens, mais il seroit fâché qu'il sût qu'il a besoin d'être protégé. L'amour-propre sait prendre toutes sortes de formes et de masques, et l'artiste honoré de quelque réputation est plus souvent qu'un autre à même d'observer la tactique malicieuse de ceux qui s'en couvrent. Ruse contre ruse est licite en pareil cas. Voici de quelle manière je punis un jour un

quidam qui se plaisoit à me rapporter des propos ineptes qui se débitent dans les parterres. Après m'avoir dit qu'un tel homme avoit critiqué sans nulle pitié un de mes opéras, et combien lui (qui me parloit) avoit pris ma défense... « J'en suis étonné, dis-je, je le croyois mon partisan ; cent fois il me flatta de son suffrage... Mais je vois ce que c'est ; je lui donnois autrefois le billet d'entrée que je vous donne à présent ; permettez que je le lui rende jusqu'à ce qu'il ait changé de langage. — Comment, vous voulez me priver ? — Oui, absolument, car je suis sûr que cet homme est plus piqué contre vous que contre moi. »

C'est surtout au sexe qu'est déférée la pitié, si salutaire au malheur. La femme, en effet, semble n'avoir de force que pour suppléer à la nôtre dans nos momens de foiblesse, et pour nous calmer dans ceux du désespoir. Sa voix douce est si insinuante quand elle dit : « Courage, mon ami ! » L'activité de son âme s'épand dans ses yeux, ses traits et ses mouvemens : la pitié chez elle se change en amour. Non, l'homme qui dans ses maux n'a pas été protégé, soulagé par une femme, ne connoît point l'étendue de sa bonté secourable. Voyez-la au lit du malade. Voyez dans les hôpitaux la respectable sœur de la charité, ou plutôt de la pitié angélique, et comparez son activité, son zèle à celui de l'homme qui ne semble agir que par état, tandis qu'elle, comme je l'ai dit, fait tout par amour.

— Pourquoi, dira-t-on, cet être si rempli de compassion est-il plus impétueux, moins pitoyable que l'homme, dans certains cas ? — C'est que l'amour extrême, quand il est outragé, reporte toutes ses forces réactives vers la vengeance. L'homme, doué de moins de sensibilité que la femme (pour tout ce qui n'est pas lui), ne se sent frappé que proportionnellement à ce qu'il sent ; mais la femme, toute âme, est l'être sensitif par excellence ; c'est comme un instrument à percussion qui reçoit et renvoye mille émotions secourables ou funestes (comme nous le dirons tout à l'heure).

— Pourquoi donc, pourroit-on dire encore, l'empire des sciences et des arts ne lui est-il pas dévolu, étant munie de plus de sensibilité que l'homme ? — Parce que, répondrois-je, les sciences, presque toutes abstraites, sont au-dessus de ses forces sentimentales et que les arts sont presque tous mensongers ; qui

dit art dit manière d'en imposer, de faire accroire. — Quoi, la femme ne sait pas en faire accroire? Oh! pour le coup... — Oui, sans doute, elle sait tromper beaucoup mieux que nous; mais remarquez si ce n'est pas presque toujours quand on veut la forcer de violer la nature. Dans ce cas, la fille la plus tendre, la plus respectueuse envers ses parens, se laisse mourir sans pouvoir leur obéir ni vaincre son penchant naturel. Richardson employe plusieurs volumes à nous rendre compte des violences qu'on exerce, des angoisses qu'on fait souffrir à sa Clarisse, sans pouvoir la déterminer au mariage auquel elle répugne. Elle seule résiste à tous, car elle n'a d'amis qu'au dehors; au-dedans, c'est un père aussi brutal qu'inexorable, qui sent le punch d'une lieue, c'est une mère foible qui ne sait dire que : « Souffrez, ma fille, puisque j'ai souffert et que je souffre encore »; c'est une sœur, piquée au vif d'avoir été recherchée, puis abandonnée par celui même qui à présent préfère sa sœur cadette; c'est un frère, sot animal qui ne remue jamais son bras, qui fut blessé par l'épée de Lovelace, sans envoyer un *goddam* à celle qui fut la cause de son duel... (Quand il y a un être spirituel et sensible dans une famille, il est incroyable combien les autres y perdent.) C'est au milieu de tous ces ennemis qu'une jeune fille céleste refuse constamment de se livrer à un homme plus lourd que cent *poudings* et que, sans l'avouer, elle conserve l'espoir d'être la compagne du plus aimable des libertins, qu'elle espère corriger sous les auspices de l'amour.

Oui, le vœu de la nature (dont l'homme ne ressent qu'une partie, mêlée aux institutions sociales) est tout entier dans le cœur féminin; et nous n'aimons, n'adorons, ne haïssons le sexe qu'à cette cause. Une des preuves de ce j'avance, et qui paroîtra singulière sans doute, c'est que l'homme seul a perfectionné presque toutes les sciences et les arts, tandis que la femme est demeurée presque entièrement dans sa douce ignorance native. Une sur cent mille se montre assez forte pour être savante, mais elle n'inspire guère d'émulation à ses compagnes, qui la regardent alors comme un semi-homme, un homme dégénéré, qui aime mieux faire des livres ou des tableaux que des enfans. Quant à la jolie femme savante, elle est pour nous, en général, un être hors nature qui perd plus qu'il ne gagne à notre tribu-

nal viril. Nous lui baisons encore sa belle main, mais en secret nous disons : « Quel dommage que tu ne sois plus entièrement femme ! » Ceci est peu encourageant pour le sexe, dira-t-on, et j'ai cent fois parlé différemment dans cet écrit et ailleurs. Non, je pense de même, et je crois que la femme qui est née avec des dispositions marquées pour la chose qu'elle pratique, double ses charmes en doublant de mérite et de savoir, dans les arts ou les sciences. Mais chez elle, je regarde comme une flétrissure toute prétention au savoir sans principes.

On diroit que perfectionner au moral, c'est dégénérer au physique; mais l'homme est ainsi fait, il pousse toujours en avant, et trouver à redire qu'il agisse de cette sorte est peine perdue. Chacun embrasse une branche du tout, et les prêtres (par la grâce de Dieu) ont, je crois, fait tous les métiers : astronomes, sorciers, philosophes, agriculteurs, musiciens, médecins, et mille fois bouchers en égorgeant les victimes. Revenons à nous pour clore ce chapitre. La pitié véritable et générale n'appartient, comme nous l'avons dit, qu'aux âmes aussi nobles que fortes. Oui, il faut de la force d'âme pour considérer la foiblesse et le malheur des autres sous un aspect compatissant; il faut de la philosophie pour combiner le physique impérieux avec le moral législatif, et en tirer un triste résultat; ou il faut avoir des entrailles de mère pour aimer à secourir par instinct. On diroit que l'homme, dans son brutal amour-propre, est enclin à tuer, autant que la femme est disposée à faire vivre ou donner la vie. Quand nous ne songeons qu'à la guerre, elle ne désire que la paix. Quand dix mille combattans expirent sur un champ de bataille, trente mille femmes pleurent sur leurs enfans, leurs époux ou leurs frères. Nulle comparaison entre la pitié virile ou féminine ; l'une nous pousse rudement hors du danger; l'autre nous y transporte dans ses bras onctueux.

> La pitié d'une femme, et plus noble et plus tendre,
> Au cœur des malheureux sait mieux se faire entendre,

a dit Hoffman dans l'opéra de *Stratonice* (1), et ces deux vers sont dignes de Racine.

(1) Opéra de Hoffmann, musique de Méhul, donné pour le première fois au Théâtre Favart le 3 mai 1792.

CHAPITRE XVI

(MANQUE)

CHAPITRE XVII

DES AVANTAGES OU DÉSAVANTAGES DU NOM QU'ON PORTE

L'homme par sa conduite mérite son nom, et à son tour le nom qu'il porte peut modifier l'homme. Mais soit que le nom influe sur l'homme et qu'il n'ose pas démentir une dénomination avantageuse; soit qu'il veuille prouver que ses ayeux l'ont mérité et qu'il le mérite, il est rare qu'il n'y ait pas des rapports entre l'homme et le nom qu'il porte. M. Prudent n'est guère un étourdi; M. Lesage n'est pas souvent un fou... Croyons donc qu'à force de se contraindre pour ne pas démentir un beau nom, on peut incliner le physique vers son perfectionnement. Quant aux noms indicatifs du physique, c'est différent : M. Lenoir peut blanchir dans sa progéniture, parce qu'il faut être deux pour procréer, et, pour la même raison, M. Leblanc peut devenir noir, puisque souvent l'homme change, tandis que son nom reste en contraire de son être. Nous dirons que nos auteurs de comédies et de drames affectent trop de donner à leurs personnages les noms propres et exacts de leur moralité. Toujours, pour eux, le nom est fait pour l'homme, ou l'homme pour son nom. Et puisque nous parlons ici de ce qui choque les gens de goût dans nos comédies modernes et nos drames exagérateurs, faisons encore remarquer un défaut de vraisemblance constamment répété : c'est que du moment qu'on parle d'un personnage, on est presque sûr d'entendre dire : « Mais le

voici ! » Il est trop clair alors qu'on a parlé de lui pour l'introduire sur la scène. Oh! que Molière est loin de commettre cette faute! Chez lui, l'homme est toujours amené par la force des choses, par la vraisemblance même; on rit en le voyant paroître; on devine, on pressent déjà l'heureux résultat de la situation et du dialogue qui va suivre. Revenons.

Il n'est pas nécessaire de défendre à l'homme de prendre un nom odieux : on ne rencontre pas M. l'Exécrable, M. l'Assassin, M. le Fripon, M. l'Impudique; l'amour-propre y met bon ordre. On peut donner à l'écart un de ces noms à qui le mérite; mais fallût-il fuir au loin, nul ne peut supporter publiquement une dénomination injurieuse, quoique juste.

Il est des noms trop significatifs qu'on n'aime point. A ma connoissance, une demoiselle refusa un très bon mariage, pour ne pas s'appeler Mme Banale; une autre, ne voulant pas se nommer Mme Lelarge.

Certaines parties du corps humain nous sont si intimes et si nécessaires, qu'on leur donne toutes sortes de noms sous lesquels on les reconnoît toujours. Cela me rappelle ce qui arriva à une belle dame qui tomba, jambe par-ci jambe par-là, de dessus son cheval, et remonta en selle aussitôt. « As-tu vu ma célérité? » dit-elle à l'écuyer qui la suivoit. — Je ne savois pas, Madame, lui répond-il, que cela s'appelât ainsi. »

Les noms que les hommes se donnent ou prennent en différens climats ressemblent assez à leurs productions : ils sont doux, moins doux, ou durs à prononcer; ils ressemblent à leurs substances nutritives, qui sont douces et fortes au levant, au Midi; tempérées dans nos régions moyennes, et dures, fortes, avec peu d'arome, au Nord.

Les anciens Grecs et Romains s'entendoient mieux que nous à donner aux hommes des noms significatifs, selon leur mérite ou leur démérite. Je croirois assez que l'usage des combats singuliers, inconnus aux deux nations précitées (et qui n'en étoient pas moins braves), et l'usage des duels, si commun dans nos Gaules, nous empêchent de qualifier du nom qu'il mérite le coquin toujours prêt à se battre. Excepté les dénominations territoriales, ou celles provenant des marques physiques, nul doute que les noms que nous portons ne soient des surnoms

que nous ou nos ancêtres avons mérités dans un temps quelconque et qui souvent, de génération en génération, se sont décaractérisés et finissent par indiquer le contraire de ce que nous sommes actuellement.

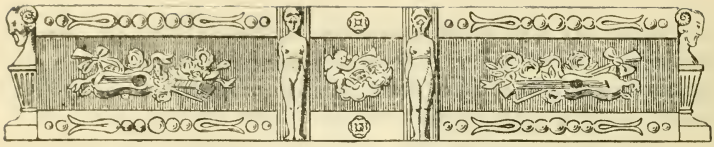
Talis pater, talis filius, est donc un proverbe qui peut être vrai au moral, parce que l'exemple d'un père honnête ou malhonnête influe sur son fils. Mais quant au physique (et la nature aime le croisement des races), nous dégénérons si notre souche est puissante et nous croissons en facultés si elle est inepte ; il faut bien remonter quand on ne peut plus descendre ; car, à propos d'ineptie, remarquons que de la manière dont nous l'entendons, c'est foiblesse d'esprit, avec, le plus souvent, une force de corps majeure, de façon que nous sommes en contradiction avec la nature qui nous sauve des abstractions en nous bêtifiant, tandis que nous sommes, d'un autre côté, supérieurs en facultés spirituelles aux dépens de nos forces corporelles. Ceci n'implique pas contradiction ; je n'entends pas qu'un père bête fasse un enfant spirituel, au contraire ; mais je crois, en général, que de père en fils (ce qui est assez rare) une souche qui à travers les temps est parvenue à son apogée du côté de l'esprit ne peut que décroître.

Il est à désirer que les noms que nous portons soient insignifians, tels que ceux de terres, qui cependant ne le sont pas toujours. Ils sont dangereux quand ils prêtent à la censure et aux bons mots. S'ils désignent une vertu, le nom favorise le premier qui le porte; mais c'est souvent un fardeau insupportable ou une contre-vérité ridicule pour ses descendans.

Quant aux bons mots auxquels prêtent beaucoup de noms, il est impossible de les éviter dans un pays aussi gai que le nôtre, pas plus que l'envie, la jalousie et les haines de toute espèce. M. Maron, ministre protestant, fut, dit-on, rendre hommage au pape Pie VII pendant son séjour à Paris ; on trouva cette visite déplacée dans un chef de secte séparée du giron de l'Eglise, et l'on fit dire à S. S. le distique suivant :

Malheureux protestant, que je souffre à te voir !
Tirer Maron du feu n'est pas en mon pouvoir.

Si non e vero, e ben trovato.



CHAPITRE XVIII

DU MIXTE PHYSIQUE ET DU MIXTE MORAL

Nous l'avons dit souvent : excepté Dieu, rien n'est un. Si les hommes étoient décidément bons ou mauvais, la division seroit aisée à faire ; mais non : un peu de bon avec beaucoup de mauvais, ou *vice-versà ;* quelquefois partage égal ; plus, des variantes d'humeurs et d'opinions à l'infini, produites par ceux qui nous contrarient, par l'influence du ciel qui nous enveloppe et de la terre qui nous porte ; de sorte que rien dans la nature animée ou vivante ne peut être de franche unité. Alors, forcément, les animaux ont divers caractères qui se combattent et forment des caprices dont ils sont les jouets. L'homme surtout, qui est un composé supérieur aux autres créations terrestres, et plus nombreux, plus fourni de détails organiques, est aussi variable que les élémens dont il est fait, et toujours influencé par ses alimens apprêtés de mille manières dont il se nourrit.

Nos occupations habituelles agissent encore sur notre caractère natif, et nul n'est exempt de quelques stigmates de son état. On est étonné que tel homme fasse aisément ou sans répugnance ce qui coûteroit ou répugneroit à d'autres. J'ai vu un enfant de mon pays de Liége percer fort adroitement et fort vite un cheveu, parce que son métier étoit de percer les aiguilles à coudre. A la loupe, le trou étoit juste au milieu du cheveu, et sans déchiremens.

Nos chirurgiens anatomisent avec complaisance. « Est-il possible, disoit-on à l'un d'eux, que vous ayiez disséqué votre femme que vous aimiez tant ? — Oui, répond-il, mais elle étoit morte. » Il avoit sans doute l'habitude de disséquer des animaux vivans ; mais sa femme « étoit morte », cela change la thèse. J'ai vu disséquer des chiens vivans à l'hôpital du St-Esprit, de Rome ; le fameux docteur Saliceti (1) fouilloit dans les entrailles palpitantes de l'animal si bon ami de l'homme, vêtu en grande robe, parlant ou plutôt prêchant en latin à travers les cris sourds de la victime... Ce tableau est resté dans ma mémoire. L'habitude est une seconde nature : nous devenons pour ainsi dire ce que nous pratiquons de continuité. Il est en nous deux sortes de mixtes principaux : 1° celui que la nature donne et qui toujours est contraire à l'exacte unité ; 2° le mixte moral, moitié nature, moitié conventionnel, qui nous oblige à ce que nous nommons politesse, urbanité. Il est donc, en général, autant de mixtes parmi nous qu'il est de caractères divers et d'éducations différentes ; et si l'instruction propre à la condition de tel homme ne se trouve pas en rapports justes avec ses dispositions physiques, il en résulte un métis s'il est timide, ou un monstre social s'il est audacieux et d'une haute naissance.

On ne peut donner à l'adolescent que l'éducation propre à l'état auquel on le destine. Chez notre ancienne noblesse, combien de fois l'enfant ne naissoit-il pas désigné d'avance colonel ou évêque ! Et s'il n'avoit pas les vertus, ou s'il avoit celles contraires à l'état auquel on le destinoit, c'étoit Achille déguisé en fille, ou le prélat des croisades, armé de toutes pièces. Quand les ordres religieux florissoient, combien ne voyoit-on pas de grenadiers sous le capuchon ? La bigarrure de tous les moines réunis en procession, et presque tous ennemis les uns des autres, étoit remarquable. Ceci me rappelle qu'un étranger aux costumes des moines, voyant passer un capucin accompagné d'un récolet, demanda si c'étoit le mâle et la femelle.

Il y a contestation partout où il y a association, qu'elle soit céleste ou infernale. L'unité en est bannie sitôt qu'on y impose des entraves à la liberté naturelle ; et cependant, il

(1) En réalité, Saliceto, médecin italien du XIIIe siècle, mort en 1280.

n'est point de société sans entraves et sans loix conditionnelles. Revenons à nos caractères mixtes.

J'ai connu en Italie, où toutes choses se développent plus qu'au nord (excepté les pensées secrètes de l'âme), j'ai connu, dis-je, un frère et une sœur extraordinaires par leurs manières d'être. Lui étoit aimant, toujours passionné pour les belles et pour les arts; son exaltation alloit jusqu'au maximum du délire et presque de la folie; en voyant son enthousiasme, en lui entendant nombrer les qualités magnifiques de ce qu'il aimoit, on eût cru qu'il étoit enchaîné, déterminé pour la vie. Point : son feu n'étoit que celui d'une allumette, qui s'éteignoit quand la partie sulfureuse étoit consumée (1); il devenoit de glace pour l'objet aimé en s'enflammant *subito* pour un autre. Alors il étoit honteux de sa décadence sentimentale, il n'osoit plus se montrer, et restoit concentré dans le nouvel objet de ses adorations.

D'où peut provenir un tel caractère, mixte autant que possible? Un caractère tout à la fois si chaud et si mouvant? Je pense qu'il provient d'une imagination vive, agissant sur des organes foibles, des organes qui n'ont pas assez d'énergie pour se fixer, et qui sont continuellement poussés par le besoin d'agir : le feu est volatile, autant que la glace est stagnante. C'est la feuille suspendue à l'arbre, que le moindre vent ne cesse d'agiter; c'est comme un grand arbre dépourvu de sève; c'est l'enfance de l'être, avec la chaleur individuelle de l'homme fait; c'est la liqueur laiteuse qui s'échappe du vase en bouillonnant, et qui va se perdre dans le vase qui l'excite.

Combien notre imagination nous trompe, soit pour notre bien ou notre mal! Par exemple : on voit une belle femme, l'imagination la poursuit, faute de la revoir encore : enfin on la retrouve, mais elle n'est plus la même, elle a perdu tout ce que notre esprit avoit ajouté à ses charmes.

La sœur de notre homme étoit dominée du désir d'obliger un chacun; elle avoit ce que les Anglois nomment la

(1) Les allumettes sulfureuses étaient déjà en usage, mais elles ne pouvaient s'enflammer spontanément et devaient être mises en contact avec un corps en ignition. Vers l'époque où écrivait Grétry, les allumettes reçurent un premier perfectionnement; après le soufrage, elles étaient enduites d'un mélange qui prenait feu lorsqu'on trempait l'extrémité de la bûchette de bois dans de l'acide sulfurique concentré.

passion de l'obligeance. Mais à ce penchant louable se mêloient les défauts d'être curieuse, jalouse, médisante, toujours agissante, tantôt par haîne, tantôt par amour. Je m'explique. Si elle haïssoit quelqu'un, sa langue active autant que son esprit ne l'épargnoit pas. Si elle l'aimoit, c'étoit pis encore ; elle régloit, régentoit sa conduite, se plaignoit à tous venans, versoit des larmes de tendresse pour qu'on l'aidât à décider l'objet de ses affections à agir de telle ou telle manière, selon ses caprices et ses nerfs mobiles. Son frère me disoit souvent qu'il souffroit également, soit qu'il fût haï ou aimé d'elle.

Nombrer tous les caractères et leurs nuances diverses est donc impossible ; il faudroit parcourir les individus humains qui couvrent le monde. Tous, autant que nous sommes, nous différons de caractère autant que de physionomie et l'éducation ne sert qu'à diminuer le nombre des originaux pour faire des copies, ou plutôt des singes qui veulent et ne peuvent ou qui peuvent et n'osent agir. Comment tant de bizarreries ne produiroient-elles pas dans le monde physique et moral, et dans les arts, du bon et du médiocre, du mauvais ou du trop bon, qui ne vaut guère mieux, et (pour ne parler ici que des musiciens) comment cette immense variété, ces différentes manières de sentir, ces mixions, tantôt physiques, tantôt morales, ou de tout pêle-mêle, bouleversé... ne forceroient-ils pas celui-ci à n'être ni chantant, ni expressif, parce qu'il manque de sensibilité juste, et qu'il pleure ou rit presque toujours mal à propos, cet autre à être vaguement sensible, parce que chez lui rien n'est déterminé ? Tel autre à n'être que vigoureux sans charmes, parce que ses nerfs sont grossièrement construits ? Tel autre enfin à ne savoir qu'écorner et reproduire ce qu'il a entendu et senti, et le plus souvent mal entendu et mal senti ? Le défaut, ou plutôt le malheur des musiciens dramatiques, est de ne pas comprendre assez le sens des paroles ou de n'avoir pas dans l'âme des chants assez nombreux pour les exprimer ; ils ne conçoivent les choses qu'à demi et réussissent toujours mal à les exprimer.

Ne peut-on en musique être bon juge et produire foiblement ? Oui, comme en toutes choses nous avons dans l'âme deux sortes de justice, sollicitées par l'égoïsme : une qui

réfère droit à nous, et une qui nous sert à juger les autres. La seconde est un peu moins, si notre personnel n'y est pour rien. Oh! qu'il faut être hardi pour être juge d'affaires importantes! Quand nous dépendons du jugement de quelqu'un, il semble qu'il nous juge pour lui ou pour nous, ou au moins d'une manière mixte, moitié pour l'un, moitié pour l'autre. Heureusement que le grand tout, je veux dire la voix publique, juge l'un et l'autre en définitif et applique sur nos productions le sceau approbateur ou réprobateur que la postérité seule a le droit de modifier.

Ce n'est pas à nous à parler des substances hétérogènes qu'on nomme mixtes; ces recherches sont du ressort de la physique, et les mixtes moraux occasionnés par la différence des conditions et des états sont si nombreux qu'on peut regarder cette matière comme inépuisable.

C'est entre deux amis véritables, plus qu'entre amans, que se trouvent les rapports intimes qui les unissent. Mais si l'un des deux parvient aux places éminentes, dira-t-on, tandis que l'autre reste dans son état médiocre et primitif, qu'arrivera-t-il? — Si l'on me le permet, je me prendrai pour exemple, car j'ai vu vingt de mes amis s'élever aux dignités de l'État; et voici, le plus communément, ce que j'ai remarqué dans les mutations de notre amitié expirante. C'est bien ici qu'on trouve toute l'influence du moral sur le physique : du moral qui ment et du physique qui ne peut mentir. Après avoir vécu intimement avec quelqu'un dans les rapports convenables d'esprit et de fortune, si l'un des deux s'élève tout à coup, l'autre en est charmé, mais il éprouve en même temps les sensations pénibles que donne une séparation forcée, telle que celle d'un voyage lointain. En quittant ma chambrette, c'est dans un palais que je retrouve mon ami. Avant d'arriver jusqu'à lui, ses nouveaux laquais m'arrêtent et me demandent ce que je veux, où je vais? — C'est presque les larmes aux yeux que je parviens jusqu'à lui; ces larmes, Dieu le sait, ne sont pas celles de la jalousie, c'est notre amitié fugitive qui mouille mes paupières. Mon ami m'embrasse, mais ses vêtemens sont si riches que je n'ose croiser mes bras à l'entour de lui. A peine sommes-nous ensemble qu'on annonce un duc, un marquis; je fais un

tour à droite et je m'esquive. Que pareille aventure arrive deux ou trois fois, nos liens sont rompus, ou du moins sont relâchés. Ose-t-on demander une faveur à ce puissant ami? Oui, sans doute, dira le commun des hommes. Eh bien, jamais je n'ai pu m'y résoudre; il me sembloit qu'il devoit me deviner et me prévenir. Enfin, la chance tourne, l'ami est destitué (c'est encore ce que j'ai vu). Alors, il revient comme d'un rêve, et tout étourdi du bateau. Que faire alors? Oublier le sommeil de l'amitié et reprendre, s'il est possible, l'un pour l'autre les sentimens antérieurs.

Quelle pitié que le monde moral, toujours en opposition avec le monde physique! Quel dédale inextricable! N'être jamais franchement ce qu'on est; se cacher pour paroître, ou paroître pour se cacher, c'est l'occupation de l'homme, et c'est mentir dans les deux cas. Pour paroître ce qu'on n'est pas, il faut se tromper, se dissimuler soi-même : bel emploi pour la reine des créatures! Ne peut-on tromper sans se tromper, dira-t-on? Ce seroit le comble de l'avilissement de notre espèce; mais non, pour éviter les plus grands remords, et pour duper avec plus de perfection, le trompeur, après quelque temps de cet exercice infernal, parvient à un revers de conscience tel, qu'il se persuade lui-même en persuadant à faux ceux auxquels il en impose. La même opération ou proposition a d'ailleurs tant de faces! Il adopte celle qui cadre avec ses intérêts et croit qu'elle est la plus raisonnable. Notre machine est ainsi faite, et c'est un droit de nature : il y a toujours au moins deux tiers pour nous dans tout ce que nous partageons avec nos concurrens.

Paroître pour se cacher est ce que font tous ceux qui ont des charges dans lesquels il est nécessaire d'imposer. Il n'y a que le maître à tous qui ait le droit d'être en négligé, quand l'or et la broderie brillent sur tous les habits : briller alors, c'est servage.

Ainsi que le vieux Romain qui ne fermoit pas sa fenêtre, qu'il est rare celui qui ne craint pas qu'on le voie tel qu'il est depuis la tête jusqu'aux pieds, depuis le matin jusqu'au soir et de même toute l'année! Plus nous avons de choses à dissimuler, plus nous sommes suspects, si nous ne sommes que cela.

Cependant, pour leur tranquillité, il faut quelquefois tromper les hommes, les mener au bien par des chemins détournés; il faut tromper leurs passions qui les trompent. Cela seul prouveroit combien une sociabilité nombreuse est et sera toujours imparfaite, ou parfaite, au mensonge près : un gros mensonge en requiert dix à l'appui du premier, et le tout n'est que mensonge.

Se cacher pour paroître, ou paroître pour se cacher est un synonyme moral.

Le faux dévot montre un cilice pour cacher ses appétits mondains. Le riche avare cache son trésor sous des haillons. L'avarice est une de nos passions qui fournit le plus à l'épigramme : tout le monde haît l'avare, parce qu'il n'aime que son trésor. « Souffre si tu veux, dit-il aux autres, puisque moi-même je me prive de tout. » Une baronne riche et avare s'arrête dans une auberge : « Que désire Madame pour déjeuner? lui dit l'hôte. — Un œuf frais. — Oh! pour lui, Madame, ce n'est pas assez. — Donnez-lui-en deux et qu'il crève! » Certain médecin est toujours courant, quand il va lire le moniteur dans un café borgne. Le musicien force d'accompagnemens pour dissimuler son peu de justesse d'expression et de chant; mais le temps débrouille son chaos harmonique; le bruit cesse d'en imposer et la nullité paroît (1).

En toutes choses, l'amour-propre a beau user de détours; ses pourquoi vrais ou dissimulés paroissent au grand jour. Dans le monde, il n'est point d'égalité ni physique ni morale, tout est mixte, tout est différent; il y faut donc compensation, condescendance ou compassion. Les associations fraternelles de maçons et autres rappellent à l'homme de douces vertus; mais en général, les foibles crient *égalité*, les forts *inégalité*.

Parlons des femmes, qui ordinairement servent de conclusions à nos entretiens. — Pardon, beau sexe, si en faisant votre éloge je dévoile vos petites ruses, qui sont d'une si grande importance pour les mœurs.

Les femmes, autant et plus que nous, font-elles autre chose que se cacher pour paroître, ou paroître pour se cacher? La

(1) L'alinéa qui précède est rendu incompréhensible par d'évidentes lacunes dans le manuscrit.

nature nous donna la force; c'étoit dire à notre compagne de la déjouer par l'adresse. Par le besoin que l'homme ressent de vous aimer, ô femme! vous êtes souveraine en obéissant; mais conservez, vivifiez cet amour, car vous n'êtes plus qu'esclave, si par ce moyen unique vous ne lui commandez. Cachez-lui tout ce qui peut déparer votre être; soignez, vantez, fardez vos charmes et vos attraits; ne craignez rien, il est bon prince, il croira que c'est pour lui que vous prenez tant de peines. La tromperie lui plaît quand elle flatte sa passion et son amour-propre, et l'instant où il commence à vous aimer moins est celui où vous vous montrez telle que vous êtes. « On ne veut plus me plaire, semble-t-il se dire, car on ne me trompe plus. » On diroit que, exprès, la nature a mis grosse franchise d'une part et fine dissimulation de l'autre, pour que du mélange de ces deux facultés opposées il résultât une juste compensation ; mais elle ne l'est pas encore; nous dominons et vous régnez; à nous le sceptre, à vous la couronne :

Ce que nous méditons, vous l'avez deviné;
Et la raison qu'en nous l'on vante
Est bien plus tardive et plus lente
Que cet heureux instinct, qui chez vous est inné.

(Marmontel.)

Un homme ennemi des femmes, nous chercherons peut-être dans un autre chapitre quel doit être cet homme. On en compte à peu près un sur dix mille qui les aiment; dans lesquels dix mille, moitié sont leur dupe sans le savoir; un quart qui le savent et qui ne les aiment pas moins : il semble même qu'un peu de rage d'amour le rend plus productible. Un homme ennemi des femmes, qui faisoit un éloge apologétique de notre sexe, disoit qu'il faudroit trois femmes pour faire un homme. « Au lieu de trois, lui dis-je, mettez-en dix, et plus vous en mettrez, plus l'homme sera efféminé. » Mais pour vous en tenir à votre proposition de trois, votre homme auroit donc triple coquetterie, triple finesse d'esprit, triple force centrale, avec aussi peu de correspondance avec les parties supérieures?... Vous voyez que vous augmentez le mal au lieu de faire le bien. Trois bâtards ne font pas un enfant légitime. Trois ne peuvent

former un tout supérieur à un, qu'autant que l'on triple une chose bonne et de même nature.

La femme n'est à l'homme, respectivement à la force, que comme un est à dix; mais plus l'homme a de force, moins il a de souplesse. Quand le tigre bat le lion, ce doit être par adresse. Plus la force est vive, plus la fatigue s'accélère, et une force moindre, soutenue et souvent répétée, l'emporte presque toujours à la longue sur celle qui cesse après l'élan, si vigoureux qu'il soit. « Douceur vaut mieux que violence, » a dit La Fontaine.

Le mixte moral doit donc être plus délié, plus subtil et plus abondant chez la femme que chez l'homme, et il l'est en effet, quoique le physique du dernier soit supérieur en force.

La moralité du monde est presqu'entièrement dans les mains de la femme. Nous dépendons d'elle par séduction plus qu'elle ne dépend de nous par notre force; l'homme est aussi matériel en fraudes que la femme y est spirituelle. Nous avons beau être sur nos gardes, l'instinct leur révèle plus intelligiblement qu'à nous leur côté séduisant et notre partie foible, par laquelle elles savent nous prendre. Il y a égoïsme de part et d'autre; mais il semble que nous aimons tout en elles, et qu'elles ne nous prisent que partiellement. Presque toujours en guerre pour en venir au raccommodement, elles sont nos chères ennemies et nous sommes leurs chers tyrans. Je le répète, il y a de l'égoïsme dans les deux sexes; mais chez la femme il y a plus d'instinct de conservation de l'espèce, et chez nous plus d'orgueil et d'amour-propre de subjuguer la femme. En nous l'appropriant, nous tournons tout à notre avantage. Est-ce une femme d'esprit que nous épousons? Par la dépendance générale et reconnue de son sexe envers le nôtre, nous croyons participer à son mérite, qui cependant nous écrase. Est-ce une beauté rare? Hélas! hélas! Tout le monde l'aime et tous l'emportent aisément sur un seul. Est-ce une beauté non spirituelle qui nous tombe en partage? Elle est toute candeur, dit l'homme, et je suis peut-être le seul de la ville qui puisse marcher la tête levée.

L'amour-propre fait tout dans le monde moral, le bien et le mal. C'est lui qui fait tous les mauvais mariages; qui nous fait violer la nature, quoiqu'il soit lui-même naturel à l'homme. C'est par lui qu'on s'unit par intérêt, qu'on se trompe récipro-

quement, que l'homme farde ses actions comme la femme son visage, pour faire croire que tout lui ressemble. Mais la prépondérance sur nous appartient à la femme, aussi accorte la nuit que le jour. « Si tu me désires, dit-elle, plie le genou » ; et désirer avec passion, c'est se soumettre à celui qu'on supplie. Au reste, plus une passion est violente, moins elle est durable : l'un et l'autre nous sommes vainqueurs un moment, pour être bientôt vaincus. L'habitude à jouir détruit le charme des beautés les plus parfaites, et l'on remarque que le charme de l'esprit, une aimable coquetterie ont plus d'empire sur nous que tout autre avantage. Comment, dit-on souvent, tel homme peut-il préférer une maîtresse si commune de figure à son épouse si belle ? C'est l'esprit, la gentillesse qui prévaut dans ce cas (sans compter l'attrait originel du vieux péché défendu). C'est un moral sans cesse varié dans ses modes qui l'emporte sur le physique toujours le même.

Les bêtes semblent être indifférentes sur la beauté de leurs coopérateurs en amour. Cela doit être ainsi : elles sont sans amour-propre dans ce qui est d'institution physique. Mais chez nous, l'amour-propre règne et gouverne toutes nos actions : il faut que l'homme soit doublement amoureux pour qu'il sacrifie l'amour-propre à l'amour, et cet amour n'est jamais que passager. Dès qu'une belle femme se montre dans le monde, mille cœurs, disons-nous, vont courir au-devant d'elle, et je veux l'emporter sur tous. M'aime-t-elle ? m'aimera-t-elle ? Il n'importe, c'est déjà donner une haute idée de moi que d'entre en lice avec tant de concurrens, sur lesquels je dois l'emporter.

Nos preux entroient dans l'arène, se battoient à outrance, et le prix du vainqueur étoit une femme présente au tournoi. Nos dames aimeroient-elles qu'on renouvelât ces institutions de hasard ? Non, l'amour-propre a fait autant de progrès que l'instruction ; elles rougiroient d'être le prix de la force d'Hercule ou de l'adresse d'Ulysse ; elles ne veulent plus, pour ainsi dire, être mises en vente au profit du plus fort enchérisseur. De même nos chevaliers diroient que celle qui se donne au hasard d'un combat ne vaut pas la blessure à laquelle on s'expose pour la conquérir. Nous voulons être aimé seul, quand nous prenons le monde à témoin de nos sentimens amoureux. On a beau dire

qu'être trompé par sa compagne est peu de chose quand on le sait, et rien si on l'ignore ; La Fontaine étoit un bonhomme qui ne voyoit que fables et contes et qui comptoit le reste pour rien : c'est ainsi que sont communément, et chacun dans son genre, les grands enfans qu'on nomme poëtes. Tous ceux qui répètent son dicton poëtique :

> Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
> Quand on le sait, c'est peu de chose.

semblent se tenir pour battus : ce sont gens qui cherchent à se consoler et qui rient jaune.

C'est le ciel qu'être aimé de ce qu'on aime ; c'est l'enfer que d'en être trompé ; il suffit même, pour être à moitié dans la fournaise, de la crainte de l'être. Comment peuvent-ils jeter les yeux sur leur lit nuptial, ceux qui disent à leur femme : « Arrange-toi de ton côté, je m'arrangerai du mien ? » C'est la manière de vivre la plus infâme qu'on connoisse. Aimer ou haïr est dans la nature ; vivre bien ensemble ou se quitter l'est de même ; mais feindre d'être insensible à ce qui nous touche de si près, feindre d'ignorer le mépris dont on sait être chargé, c'est le sublime de l'immoralité. Je dis donc, et j'en appelle au cœur de tous les gens de bien, que c'est quelque chose si on l'ignore, car on s'en doute et quelques-uns le savent à merveille ; et que c'est beaucoup si on le sait, puisqu'on est un objet de mépris pour tous ceux qui voyent à la même table le mari et sa maîtresse, la femme et son amant, rire, chanter et boire réciproquement à la bonne santé les uns des autres.

CHAPITRE XIX

TOUT EST FAIT, TOUT EST DIT

Tout est dit, tout est fait : mots désolans qui arrêteroient l'émulation de chacun, si l'on y croyoit. *Tout est fait,* si l'on veut, mais comme rien n'est parfait, il reste toujours à refaire. *Tout est fait* est l'excuse des plagiaires, quand on leur reproche leurs larcins. *Tout est dit,* leur dirois-je, mais, dans quelque matière que ce soit, dites mieux que vos prédécesseurs et vous êtes absous de plagiats.

Dans ma musique (je ne parle pas de mes écrits, qui ne sont que les joujoux de ma vieillesse), j'ai volé mes prédécesseurs comme mes successeurs me voleront : c'est un prêté rendu. Ce n'est pas à dessein que je pille, et ce n'est jamais faute d'idées ; c'est la vérité déclamatoire qui m'entraîne. Cependant, je vais m'accuser de trois larcins faits exprès, et le motif qui me les a fait commettre est excusable. Ce n'étoit ni pour faire mieux, ni pour mettre les choses dans une meilleure place que j'ai volé, mais pour me remémorer les places où étoient les originaux. Le premier dont je me souvienne est un trait d'une vieille contredanse anglaise que ma mère avoit dansé et qu'elle chantoit habituellement. Quelle fut sa surprise et son bonheur lorsqu'elle l'entendit exécuter publiquement par un grand orchestre ! Elle me sourioit, n'osoit me dire que

j'étois un fripon... « J'ai volé, lui dis-je, pour vous faire plaisir. » Le cas n'est-il pas pardonnable ?

Le second est un fragment d'air qu'on chantoit chez mon père pour amuser les enfans plus jeunes que moi et dont on s'étoit servi pour moi-même.

Le troisième est un trait de basse qui appartient à un motet qu'on exécutoit souvent à Liége, dans le temps de ma jeunesse, aux fêtes de paroisse ; ces traits me rappellent des souvenirs précieux, et je ne les entends pas sans attendrissement (1).

La jeunesse est un état d'extension et la vieillesse d'extinction. On se reporte au passé quand le présent est devenu stérile. La vie se partage ainsi . jeune, on désire l'avenir, vieux, on regrette le passé. Disons encore que souvent un air est retranché parce qu'il fait longueur à la scène ou que le chanteur ne peut l'exécuter : cependant, dans cet air, il est un trait de chant que le compositeur regrette et qu'il place ailleurs ; il se répète, mais il l'a voulu. J'ai placé quelques traits de chant dans mes opéras françois, que j'ai tirés de l'opéra italien que je fis à Rome dans ma jeunesse (2). En musique, Pergolèse ne m'a pas tout appris, mais ne m'avoit-il pas dit dans ses œuvres que l'expression juste des paroles jointe au chant étoit le type vrai de notre art, et ce qui faisoit vivre nos productions ? Chanter sans l'expression juste des paroles est quelque chose, sans doute, mais ce n'est qu'un beau mensonge.

Jean-Jacques Rousseau dit que, de quelque condition qu'on soit, et quelque richesse qu'on possède, il faut apprendre un métier, et dans notre Révolution, l'émigration de la noblesse de ce temps l'a rendu prophète. Eh bien, Solon avoit dit aux Grecs : « Celui qui ne sait pas apprendre à son fils un art quelconque n'a pas le droit d'exiger de lui son existence dans sa vieillesse. » Cette idée première conduisoit à la seconde.

Qui pourroit nous dire aujourd'hui si Homère a imaginé, ou si quelqu'un ne lui a pas conseillé de faire bouder son

(1) Il eût été intéressant de savoir à quels passages de l'œuvre de Grétry ces souvenirs se rapportent.

(2) Il s'agit des *Vendangeuses*, l'*intermezzo* composé pour le théâtre Aliberti. (Voyez *Essais*, tome I).

Achille, pendant les deux tiers de son poème, pour en suspendre et prolonger l'intérêt? Combien de fois, dans les romans, ne s'est-on pas servi de cette pierre d'attente, depuis qu'on admire l'Iliade!

J'ai vu un homme dont la passion favorite étoit celle des cloches; il m'apprit beaucoup de choses sur cette matière. Outre ses connoissances physiques sur le choix, la fonte et la quantité des métaux, il sembloit avoir parcouru l'Europe pour connoître les plus grosses et les meilleures cloches.

— La théorie des cloches est difficile à connoître, lui dis-je. Ordinairement, comme dans tous les corps sonores, on entend dans l'air résonner, outre le son principal de la cloche, sa douzième et sa dix-septième (1); cependant, feu l'abbé Arnaud (2) avoit connoissance d'une cloche qui résonnoit la quarte ou la onzième, et j'en connois une, celle de Groslay (3), village voisin de mon hermitage, qui siffle dans les airs l'octave de sa tierce mineure. Expliquez-vous toutes ces variétés? — C'est de la mixtion dans la fonte des métaux, me dit-il, que dépendent ces variétés. D'ailleurs une paille, une bulle d'air suffisent peut-être, pour changer et donner des aliquotes autres que celles naturelles au son principal, qui sont et doivent être 12 et 17 quand la masse métallique est pure (4). J'aime les cloches mieux que le tambour; il me semble que la cloche invite et que le tambour commande; l'un est un despote qui ordonne, l'autre un ami qui prie. Revenons à *Tout est fait, tout est dit.*

Aura-t-on jamais tout fait en chimie, en physique, en

(1) Les sons 3 et 5 de l'échelle harmonique. Inutile de faire remarquer combien ce principe, formulé d'une manière aussi absolue, est faux. Les harmoniques accompagnant un son fondamental varient essentiellement dans les divers instruments, dont les différents timbres n'ont d'autre origine que la nature, le nombre et l'intensité relative des sons harmoniques.

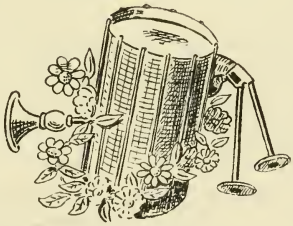
(2) L'abbé François Arnaud (1720-1784) a publié d'intéressants articles sur diverses questions d'art, de littérature et de philosophie, et notamment sur la musique ancienne. Il fut un gluckiste passionné, et surtout un grand ennemi de Marmontel et des piccinistes, qu'il cribla d'épigrammes.

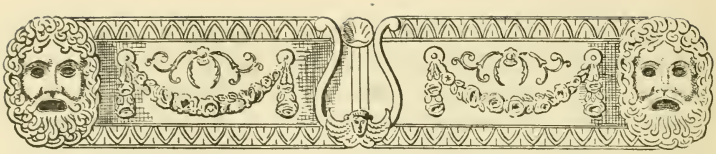
(3) Groslay, joli village de Seine-et-Oise, situé sur le flanc oriental des hauteurs de Montmorency.

(4) La production des sons 3 et 5 constitue naturellement la résonance idéale des cloches, puisqu'ils forment avec le son fondamental l'accord parfait. La résonance harmonique est le problème le plus difficile qui se propose au fondeur, ce phénomène étant plus caractérisé, plus complexe et plus capricieux dans les métaux percutés que dans tous les autres corps sonores.

médecine, et dans tous les arts d'agrément? Aura-t-on jamais tout dit dans ceux qui disent éloquemment ce qu'on fait dans les autres? La nature, qui combine et opère sans cesse, s'arrêtera-t-elle, à moins que Celui qui de toute éternité lui a commandé d'être ne révoque son immense décret : chose incompréhensible? Et la société, cet amas de facultés et de volontés infinies, peut-elle jamais s'accorder et se réduire à l'unité? Non, jamais. Donc presque tout est encore à faire, à refaire ou à dire. Et puis la mode! Il ne faut qu'observer le passé et le présent pour nous convaincre que la grande roue qui amène et détruit tout, tourne sur son pivot, et fait trouver aujourd'hui détestable ce qui étoit bon autrefois pour des hommes qui, au moins, valoient autant que nous. Chaque siècle a sa manière d'envisager les choses pour les haïr ou les aimer; je n'en veux pour exemple que la manie des disputes qu'avoient les savans de l'ancienne Grèce sur la plupart des sciences et des matières. Si l'on entendoit aujourd'hui leurs sublimes jeux de mots, leurs *marivaudages* (je n'en excepte pas même ceux du divin Socrate), ils feroient pitié. Si l'on écoutoit nos ergoteurs théologiens des derniers siècles, ils nous sembleroient du dernier ridicule. Quel dommage, disons-nous aujourd'hui, qu'un Pascal ait usé son temps et une partie de son génie à disputer sur ces vaines subtilités! En sera-t-il de même un jour de celui dont les *Essais* sont des coups de maître, de Montaigne, mon homme par excellence? Non, je pense ; il y a là force, raison, vérité et bonhomie ; il répand le charme à foison jusque sur son style, quoiqu'il ait vieilli. « Quel présent vous m'avez fait, me disoit un de mes amis, en me faisant connoître Montaigne, que je médite continuellement! » Et quand, en lisant quelques-unes de ces rapsodies, il me dit : « Ma foi, c'est du Montaigne! — Vous me faites trop d'honneur », lui dis-je en lui ôtant mon chapeau ou mon bonnet. Revenons et finissons ceci. Tant qu'il y aura de l'amour-propre chez l'homme (c'est-à-dire toujours), de l'imagination et des femmes pour l'exciter, on parcourra sans cesse les mêmes choses en se répétant, et sans se répéter absolument, puisque toutes choses sont et seront modifiées et appropriées aux temps et aux lieux. Ainsi que les chiffons des femmes, qui ne sont pas

les mêmes pendant un mois, toutes choses se plient et se ressentent des circonstances qui les font naître. Est-ce de notre part lassitude, inconstance, envie de plaire ? C'est tout ce qu'on voudra, mais tout change, et nous aussi, donc tout n'est pas dit et ne le sera jamais. Telle que la nature créatrice, qui recommence toujours avec ce qui finit, ce qui est jeune devient vieux et le vieux redevient jeune. « Les femmes mettent sur leur tête tout ce qu'elles ont dedans », disoit un mauvais plaisant en observant la variété de leurs coiffures; et nous autres auteurs, nous confisquons à notre profit tout ce qui a rapport à ce que nous traitons. Rien d'absolument neuf, il est vrai ; mais tout est nouvellement modifié, qui bien, qui mal, voilà la différence. Le véhicule de l'amour-propre ne manquera jamais à l'homme, je le répète ; il est capable de dire : « Je consens à mourir, pourvu qu'on parle de moi. » Témoin celui qui disait : « Si dans dix ans je ne suis pas de l'Académie, je me fais sauter la cervelle ! — Taisez-vous, cerveau brûlé », lui répondit quelqu'un.





CHAPITRE XX

POUR PLAIRE AUX HOMMES, SOIT AU THÉATRE OU DANS LES ROMANS, FAUT-IL LEUR RETRACER DES VERTUS OU DES VICES ?

Il faut l'un et l'autre, puis qu'ils alternent sur les deux points. Ne leur dépeindre que les vertus, ils diroient qu'on les trompe ; ne leur montrer que des vices, ils récrimineroient comme d'abus. Leur montrer trop souvent la peinture du vice seroit dangereux autant que de multiplier les exécutions des criminels : l'habitude de les voir les leur rendroient indifférentes.

Il faut encore proportionner les nuances du vice selon le peuple auquel on s'adresse : ce qui seroit peu pour l'un, seroit trop pour l'autre. Par exemple : le théâtre de Londres est trop vigoureux pour Paris et le nôtre serait insipide à Londres. Il est des défauts et des vices inhérens à chaque peuple : c'est ceux-là qu'il faut attaquer ; mais il faut tout le talent d'un Molière, d'un Shakespeare pour oser accuser le peuple devant le peuple. Un auteur assez énergique peut encore le faire comparoître, en intitulant : *Le peuple juge de lui-même* ; chaque siècle amène ses vertus, ses défauts et ses vices.

En général, les arts ne vivent que d'oppositions : le vice fait ressortir la vertu et la vertu fait haïr le vice ; le difficile pour

l'auteur est de nous conduire à ce terme. La vertu n'est pas de parade, elle se cache ; elle est peu expansive et vit d'elle-même : au contraire, le vice est éclatant et n'existe que par ses victimes D'ailleurs, les victimes du vice crient vengeance; ceux qui éprouvent les effets de la vertu bienfaisante, parlent bas ; et ceux qui en sont témoins se taisent prudemment pour ne rien donner au malheur. Au reste, en sortant d'un spectacle, qui voudroit être le *méchant*, le *menteur*, le *Tartufe*, le *glorieux*, le *joueur*, qu'on vient d'y représenter? Personne, je pense. Qui n'admire pas l'honnête homme? Tout le monde, excepté peut-être le coquin qui creuse le précipice où il tombera immanquablement. Mais le coquin, ou plutôt le sémillant et spirituel libertin amuse par la variété de ses inventions, tandis que l'honnête homme, toujours régulier, prête peu de mouvement à la scène. Il y a plus de raisonnement que d'esprit dans la conduite de l'homme probe : c'est la rose qui sent la rose, et toujours de même; mais le joyeux coquin qui renverse l'ordre établi est une espèce de pot-pourri moral, ennemi de toute monotonie. Est-il étonnant qu'il attache, ne fût-ce que pour savoir quelle sera sa fin sinistre? On sait l'homme d'ordre par cœur, on sait qu'il ne dérogera pas à ses principes; l'autre est un caméléon, un Protée toujours nouveau, et nous semblons croire qu'il vaut mieux s'amuser avec un fou que de s'ennuyer avec un sage. Jean-Jacques en a dit beaucoup plus dans sa *Lettre sur les spectacles*, ou plutôt contre les spectacles (1); mais je ne veux pas, comme lui, ni outrer ni faire mousser la matière; je vis du théâtre et je crois que, inspecté par la police, c'est le premier plaisir salutaire de tous ceux qui concourent à l'instruction de l'homme. Le théâtre a ses dangers, sans doute; et comment ne les auroit-il pas, quand l'église même réforme les abus que le temps et les passions de ses ministres amènent dans son sein?

Pourquoi, généralement, sait-on sa langue mieux que jamais? C'est parce que la raison se perfectionne; c'est que chaque jour le peuple va prendre sa leçon de langage, de musique et de poésie au théâtre. Instruit par nous d'abord, il devient ensuite notre juge. Quel emploi plus flatteur pour son

(1) C'est la célèbre *Lettre à d'Alembert*, à propos de l'article *Genève* dans l'*Encyclopédie* (Amsterdam 1758, in-8).

amour-propre que de juger ses maîtres, de leur prodiguer applaudissemens ou sifflets au gré de ses caprices ! Mais toujours juste quand le temps a mûri ses jugemens précipités, tel qu'un enfant, il revient sur lui-même et couronne aujourd'hui l'ouvrage que jadis il avoit proscrit. Perfectionner sa langue, c'est perfectionner le jugement; qui pense bien, parle bien ; il n'importe que ce soit l'un qui mène à l'autre.

Pourquoi connoît-on mieux l'homme impie, menteur, tartufe ou fripon...? N'est-ce pas parce que chacun a été épluché, analysé au théâtre?

Dans les grandes villes, que feroient des milliers d'individus inoccupés, s'ils n'avoient la ressource des spectacles? L'ennui les rendroit dangereux, et l'ennui est une maladie funeste dont les arts sont le remède. La morale dit : soyez honnête homme; pour l'être à coup sûr, j'ajouterois : soyez utilement occupé.

Dans les petites villes, où la médisance règne, la comédie et les pauvres comédiens lui servent d'aliment. Voilà pour le théâtre : parlons des romans qu'on aime et qu'on lit en cachette, presque honteux si quelqu'un nous surprend à cette lecture. De quoi est-on honteux, je vous prie? C'est apparemment parce que le joyeux coquin et celui d'un grand caractère y sont presque toujours plus piquants que l'homme de bien. On rougit de s'amuser de fredaines et de bâiller quand on sermonne; on rougit de s'intéresser à des êtres imaginaires, moins factices que certains héros de l'histoire.

Dans les romans, l'auteur est moins gêné; les unités qui nous pressent à notre théâtre de France (1) ne commandent pas le prosateur romancier. Il nous promène dans un parc immense où nous rencontrons tous ceux avec lesquels nous avons à faire connaissance, tandis que l'auteur dramatique n'a qu'un court espace de temps et de lieu pour faire naître l'intérêt. Tout est bon dans un roman, pourvu que l'intérêt s'y trouve; le lecteur se transporte aisément d'une contrée à l'autre, il ne faut que l'avertir par trois lignes de prose. Peu de morale, beaucoup d'événemens : mort et mariage accommodent tout.

Les femmes de notre siècle composent d'agréables romans;

(1) Il s'agit de la « règle des trois unités » : d'action, de temps et de lieu, qui régit l'ancienne littérature dramatique.

leur âme, aussi tendre que mobile, est convenable à ce genre de littérature. On reconnoît surtout leur pinceau à l'abondance des larmes que répandent ou font répandre leurs personnages.

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : nous demandons, dans l'intitulé de ce chapitre, si, pour plaire aux hommes, il faut leur retracer des vices ou des vertus ? *L'un et l'autre*, avons-nous répondu, puisqu'ils *alternent sur les deux points*.

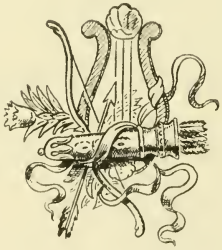
Quel roman a le plus réussi et mérité sa réputation ? *Clarisse*, dira la voix publique (1); il est tout entier dans la nature. — Pauvre nature, dirois-je, si c'est là ta copie fidèle ! Car il n'est pas un personnage de ce chef-d'œuvre qui n'ait des défauts ou des vices, et qui ne fasse des bévues impardonnables. C'est peut-être après avoir essuyé ce reproche que l'immortel Richardson a conçu le plan de *Grandison* ; et, remarquez-le bien, lecteur, plus que Lovelace, on a dit et répété que ce héros de perfection n'étoit pas naturel ; et si beaucoup de femmes avoient à choisir entre ces deux champions... Mais taisons-nous. A commencer par la divine *Clarisse*, dans un de nos précédens chapitres, nous avons dit un mot de ses proches. Ne pouvoit-elle pas dix fois recourir aux juges de paix si bien connus, si estimés et si prépondérans en Angleterre, et si c'est par amour qu'elle ne le fait pas, de quoi se plaint-elle? Et sa chère miss Howe qui la laisse mourir lentement, pourquoi n'agit-elle pas à sa place ? Pourquoi, sous des prétextes controuvés, ne vole-t-elle pas à son secours? Et ce Lovelace, cet homme d'esprit qui s'occupe lui-même de toujours mentir auprès des femmes, et jamais avec les hommes, ne manque-t-il pas absolument de bon sens et de jugement quand il affirme qu'il épousera Clarisse après sa violation? Jamais libertin, de quelque trempe qu'il soit, n'a eu pareille idée : il en veut à l'honneur de tout le beau sexe, excepté à celui de sa femme. Et ce colonel Morden qui, sans doute, a reçu vingt lettres des Harlowe pendant l'action du drame; quelle affaire le retient à Florence? Ne semble-t-il pas différer pour arriver trop tard? Si tout cela

(1) Voir Chap. XL du 4e volume et XXXV du 5e, t. III, pp. 190 et 376 et notes. *Clarisse Harlowe* obtint en France un succès aussi considérable qu'en Angleterre. Voltaire compare l'auteur à Shakespeare. Longtemps après l'époque de Grétry, Barré et Jules Janin ravivaient le succès de l'ouvrage au moyen de traductions nouvelles.

est dans la nature, couvrons-nous le visage. Cependant, oui, c'est elle, c'est la nature nécessairement corrompue des sociétés. Vingt caractères différens agissent dans ce chef-d'œuvre ; excepté les femmes perdues, chacun a plus ou moins de défauts, mêlés à plus ou moins de bonnes qualités ; c'est un combat entre les passions humaines, représenté au vif ; c'est notre nature enfin, à tel point que souvent les étrangers qui vont à Londres, et qui connoissent le roman de *Clarisse,* demandent dans quel canton est situé le château de Harlowe.

On demandoit aussi à Sedaine pourquoi il ne mettoit pas sur la scène cette fameuse histoire : « Parce que, répondit-il, le théâtre n'est pas un mauvais lieu » (1).

(1) *Clarisse Harlowe* a cependant été portée plusieurs fois à la scène, notamment en Allemagne par Lessing, dans *Miss Sara Sampson*, et en France par Népomucène Lemercier.



CHAPITRE XXI

DANGER DU VIN CHEZ LES VIEILLARDS

Le vin est le lait des vieillards; on le leur conseille et l'on a raison; mais voici des remarques qu'on peut faire et dont les vieux peuvent profiter. Outre la paralysie, j'ai remarqué que c'est presque toujours en sortant de table qu'ils font des chutes dangereuses. Leur reste d'esprit, mis en mouvement par la liqueur spiritueuse, leur communique une force factice hors de proportion avec celles de leurs organes décrépits. Quant à la paralysie des vieillards, qui leur survient assez communément après les repas, c'est, je crois, abondance de nourriture d'une part, et pas assez d'énergie stomacale de l'autre pour pouvoir digérer, qui leur donne cet anéantissement mortel. J'étois l'autre jour à un repas de bonnes gens; on chanta au dessert; un octogénaire, le verre en main (un peu tremblante à la vérité), se mit à chanter : « Vive le vin, vive l'amour!... » Je ne sais comment je le regardois, mais après qu'il eût chanté, quelqu'un me dit que j'avois l'air triste en l'écoutant. « Je craignois sans doute, lui dis-je, qu'il n'achevât pas sa chanson. »

J'aime Anacréon jusqu'à son dernier pépin; mais il n'est pas moins vrai qu'il est chez le vieillard une joie bachique, une joie d'emprunt qui donne de l'inquiétude; on craint qu'il ne se fasse mal en riant, on craint que le vieux cygne ne chante pour la dernière fois; il communique un plaisir triste. En buvant, on craint qu'il ne se donne plus de force qu'il n'en peut supporter.

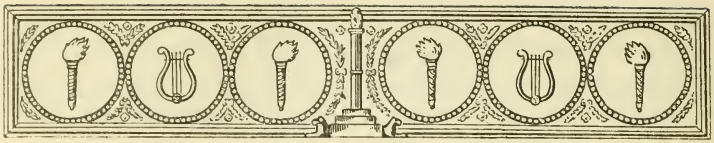
CHAPITRE XXII

ESSAI D'UN REMÈDE POUR GUÉRIR LES BÈGUES

D'où provient le bégayement? Est-ce l'imagination trop vive qui court au-devant de la parole? Ou, ce qui revient au même, est-ce la parole paresseuse qui ne peut suivre l'imagination? Ou, encore, est-ce une affection nerveuse qui rend momentanément l'organe de la parole perplexe et indocile? On pourroit le croire, puisque le bègue redouble de bégayement quand il est saisi d'un sentiment de frayeur, de respect ou d'amour, actions qui doivent produire une tension dans les nerfs. Dans mon pays de Liége, quand les mamans ou les bonnes chatouillent les petits enfans sous la plante des pieds pour les faire rire, on les avertit que ce jeu fait bégayer les enfans quand ils sont dans l'âge de parler, et que ce défaut leur reste souvent toute leur vie plus ou moins fort. C'est au médecin à nous dire plus exactement d'où provient une infirmité si incommode pour ceux qui en sont atteints et pour ceux qui les écoutent.

Voici le remède que je propose d'essayer; il a quelques rapports avec la musique. Je connois un bègue qui m'a convaincu par l'expérience qu'il ne bégaye point du tout lorsqu'il parle dans le plus bas et le plus haut de sa voix; ce n'est que dans le médium, dont on se sert communément

pour parler, qu'il est bègue de la grande force. Le correctif seroit donc pour les bègues des deux sexes (il semble qu'on voit plus d'hommes bègues que de femmes) de parler dans le bas de la voix pendant quelques jours ; puis de remonter d'un ton à peu près de semaine en semaine jusqu'à ce qu'on arrive au médium de la voix sans bégayer. Le *vice-versà* de cette méthode, c'est-à-dire de commencer à parler dans l'aigu et de descendre ton par ton jusqu'au médium, pourroit de même réussir. J'oserois croire que trois mois de cet exercice donneroit un résultat avantageux. Mais il est tant de modes, tant de variétés dans le mécanisme humain, qu'il est possible que tel soit bègue parce qu'il parle trop dans le haut, tel trop dans le bas, tel parce qu'il crie avec imprudence : un bègue l'est doublement quand il se fâche. Tel parce qu'il parle bas par timidité, et à celui-ci je lui ferois déclamer la tragédie, même les rôles de tyran. Enfin, dans tous les cas précités, faire faire au bègue le contraire de son habitude bégayeuse : avec le temps et la patience, il est probable qu'on trouvera le point où il sera maître de son organe.



CHAPITRE XXIII

POURQUOI SOUVENT CEUX QUI DÉCLAMENT JUSTE CHANTENT-ILS FAUX?

Je pourrois citer plusieurs de nos auteurs du Théâtre françois, dont la célébrité est reconnue, qui ne peuvent chanter trois notes justes. Il y a donc une grande différence entre le parler et le chanter? Sans doute, la différence est grande; je l'ai toujours regardée comme triple, respectivement au ton des deux idiomes. Parler ou déclamer (qui n'est autre que la parole exaltée), c'est le plus souvent, il est vrai, monter et descendre; mais c'est frapper trois cordes vocales à la fois. Au contraire, le chanteur n'en frappe qu'une, ou il détone. Il est donc probable que l'habitude de prendre trois tons à la fois rend le déclamateur peu scrupuleux sur l'unité de ton qui lui est inutile, et de cette habitude résulte l'intonation fausse quant au chant, quoique suffisante quant à la déclamation. L'esprit, le bon sens, l'intelligence sont nécessaires pour déclamer avec âme et justesse, puisque le déclamateur compose lui-même sa mélopée ou sa musique; le chanteur, au contraire, trouve sa musique faite; mais l'art du chant est long et difficile à acquérir. Le déclamateur est donc compositeur du sens des paroles, tandis que le chanteur n'en est que le lecteur. Répondons à cela que la difficulté est partagée, pour l'un par la précision du sens,

pour l'autre par celle de l'intonation. — Le sens ou l'intonation, n'est-ce pas la même chose? Dans notre hypothèse, c'est à peu près, je le répète, comme un est à trois. Remarquons de plus qu'un bon acteur déclame juste toute sa vie et qu'un chanteur ne dure guère que de quinze à vingt ans (1). Dès que son intonation est équivoque, il doit renoncer à son état, ou, tel que le vieux chanteur comique, il fait bien de parler en chantant.

D'après notre raisonnement, il faut donc moins d'esprit pour bien chanter que pour déclamer bien? — Il en faut des deux côtés ; car si le chanteur est stupide, il ne saisit pas les bonnes notes des phrases musicales et appuie sur les mauvaises; son chant est un *quiproquo*; son discours a beau être noté, accentué, ponctué, il détruit le sens des paroles par son ignorance.

Il y a des rapports entre la question qui nous occupe, si souvent débattue, et celle-ci : pourquoi les littérateurs et les poëtes sont-ils peu musiciens? Parce qu'ils parlent toujours, dirois-je, et ne chantent presque jamais. — Sans exercer soi-même l'art musical, ne peut-on sentir et aimer la musique? — Si fait : aussi l'aiment-ils, mais avec inquiétude, comme on aime une belle femme dont on n'a rien à espérer. Il ne faut d'autre pourquoi pour aimer la musique, que celui de nos nerfs qui le demandent avec autorité.

Voyons notre question sur une autre face. Faut-il être grand musicien pour bien déclamer? Je crois que non. Le musicieni habitué à l'exacte intonation, mêle peut-être trop de chant précis à sa déclamation; on n'aime pas le déclamateur qui chante et fait malgré lui du récitatif. Y a-t-il même inconvénient à ce que le musicien soit bon déclamateur? — Je pense que non ; à la précision de ses tons, il est bien qu'il fasse sentir un peu de l'accent déclamatoire ; c'est un bien que cette teinte de vérité qu se mêle à la métaphysique chantante.

Si vous appelez le chant un idiome métaphysique, vous donnez gain de cause aux âmes dures qui nient la puissance du chant. — Je dis et j'entends une métaphysique à la manière de la

(1) Il est superflu de remarquer qu'avec les exigences sans limite que le compositeur moderne impose au chanteur, cette moyenne s'est fortement abaissée.

poësie, qui exige un système tout à la fois métrique, harmonique, rhythmique, mélodique et sentimental, et qui s'exprime presque toujours d'une manière exagérée. — Il est une difficulté bien importante que nous n'avons pas développée, la voici. Comment se fait-il qu'il y ait plus de vérité dans les trois sons mêlés qui constituent la parole ou la déclamation que dans les sons uniques du chant ? C'est qu'on parle toujours en société et qu'on y chante rarement. S'il existoit un peuple chantant au lieu d'être parleur, il ne pourroit souffrir la parole simple : il diroit que la locution est fausse et il auroit raison. « Quoi, diroit-il, toujours approcher du ton sans jamais le fixer ! C'est mentir, c'est tromper ; l'expression est équivoque. » Vous objecterez sans doute que les peuples les plus dissimulés sont les plus chantans (1). Cela est vrai ; mais ils ne chantent dans ce cas que pour mieux en imposer, pour mentir avec plus de hardiesse et de perfection, et pas du tout pour être vrais. Ceci prouve seulement qu'on peut mentir en parlant simplement, et mieux encore en exagérant la parole. — Encore une question pour finir. Les auteurs déclament-ils bien leurs ouvrages ? — Trop bien, en général, ce qui veut dire mal. Chez eux, la part de l'amour-propre est trop expansive. Voltaire déclamoit à outrance et m'a paru fatiguant pour ses auditeurs. Ceci me rappelle quelques saillies du terrible Piron, ennemi naturel de Voltaire, qu'il censuroit sans cesse.

Celui-ci lisoit sa tragédie, et M. de la Condamine (2), sourd comme un pot, dormoit profondément à côté de lui. — « On diroit qu'il l'entend », dit Piron. Oui, Voltaire redoutoit Piron, l'emporte-pièce. Il courut, dit-on, un jour chez lui pour lui chanter pouilles et, ne le trouvant pas à son logis, il écrivit sur sa porte : « J...-F... » — mais en toutes lettres. Il rencontre

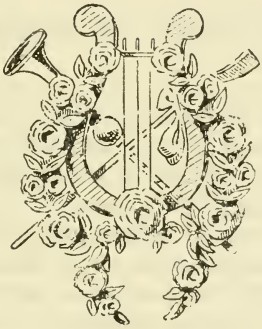
(1) Allusion aux Italiens.

(2) De La Condamine, mathématicien et littérateur français (1701-1774), dont la surdité légendaire inspira ce quatrain, composé à l'occasion de sa réception à l'Académie française et attribué tantôt à Piron, tantôt au savant lui-même :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle ;
Il est bien sourd : tant mieux pour lui ;
Mais non muet : tant pis pour elle.

Piron le lendemain au théâtre : « J'ai été, lui dit-il, hier chez vous pour vous parler. — Je le sais, dit l'autre, j'ai trouvé votre nom écrit sur ma porte. »

Quand les gens d'esprit cesseront de se déchirer entre eux, on croira qu'ils en ont plus que les autres.



CHAPITRE XXIV

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT

Ce que tout le monde sait, c'est que pour se guérir de la peur, il faut fréquenter ceux qui sont plus peureux que nous. En riant de leurs puérilités, et les fortifiant ainsi contre la peur, on se guérit de la sienne.

Il est maint et maint préjugé dans notre sentiment peureux. Tel n'oseroit passer la nuit dans un cimetière, qui dormiroit tranquillement dans une boucherie, au milieu de cadavres sanglants. Tel ne souffriroit pas dans sa chambre, ni le bras, ni la jambe d'un homme mort, qui y suspend un gigot de mouton avec délice. Cadavre pour cadavre cependant, l'un n'est pas plus redoutable que l'autre. Mais si l'homme de la jambe coupée est vivant, alors sa jambe n'est qu'un objet de dégoût et n'effraye plus.

C'est une terrible chose que la mort et tout ce qui y conduit ! Il semble que l'attachement des hommes nous abandonne à mesure que nous approchons d'elle. Malade et n'ayant plus qu'un souffle de vie, on nous soigne, on nous chérit encore ; morts depuis quelques minutes seulement, on nous craint, nous inspirons une sorte d'horreur qu'on ne peut définir : c'est un mélange d'amour passé et de frayeur présente dont le sentiment nous fait rougir de honte. Nos anciens

n'agissoient pas ainsi, ils étoient moins efféminés que nous.

L'étude de la physique guérit de bien des peurs irréfléchies. Quand la raison est forte d'évidence, les ténèbres de la peur s'évanouisssent.

« J'ai vu, dit la dévote pusillanime, un linceul sur la fosse de mon mari ; oui, je l'ai vu, de mes deux yeux, trois jours après son enterrement, lorsque je fus le soir pour prier sur sa tombe, de laquelle je n'osai m'approcher. — Quand votre chien ou votre chat mourra, répond le physicien, vous verrez de même, le soir, au crépuscule ou au clair de la lune, ses exhalaisons fluides. »

Le sentiment de la force annule celui de la foiblesse. J'ai lu dans un vieux livre :

La peur se gagne avecque les peureux
Et se guérit avec les courageux.

Un détachement de soldats armés traverse tranquillement une forêt infestée de brigands ; il se loge dans de vieux châteaux dévoués aux revenans, qui ne reviennent jamais. Dans le temps que j'étois à Rome pour étudier, un de mes compatriotes, le chevalier de Fassin (1), homme brave à l'armée et dans les arts (ses tableaux dans le genre flamand sont très estimés), se logea dans une maison, *strada condotti*, qui étoit abandonnée parce que les esprits en avoient chassé les locataires. A minuit, le tapage commença ; il prit son épée et courut au grenier, qui étoit devenu le rendez-vous des rats du quartier, qu'un chat fit déloger en peu de jours.

(2) Nicolas de Fassin, peintre liégeois né en 1728, décédé en 1811. Adonné à son art dès l'enfance, il l'avait abandonné subitement pour la carrière des armes, avait servi dans les mousquetaires gris du Roi, puis à la tête d'une compagnie de cavalerie nouvellement créée. Tombé en disgrâce, il rentra dans sa patrie et reprit ses pinceaux. Il alla étudier à Anvers les vieux maîtres flamands, dont il exécuta de remarquables copies, puis visita l'Italie où il se livra au même genre de travaux. Son art personnel s'affirma surtout dans la peinture de paysage, qu'il pratiqua notamment en Suisse, et qui lui valut une véritable renommée. Voltaire le reçut à Ferney et lui confia le soin de peindre son portrait ; l'impératrice Catherine II, pour laquelle il peignit son meilleur paysage, mit tout en œuvre pour l'attirer en Russie. Sur la fin de sa vie, il alla se fixer à Spa, où les vissicitudes politiques lui firent attribuer le commandement militaire de la région, dans laquelle il sut maintenir ordre et discipline. Il avait pris l'initiative de la création, à Liége, d'une académie de peinture et de sculpture, projet réalisé d'après ses plans par le prince-évêque Velbruck.

Tous les *Mystères d'Udolphe*, fameux roman (1), sont enfans d'imagination ; nous les aimons en les craignant, et nos trompeurs les aiment autant que nous. A l'armée, le jeune villageois, jadis timide comme un faon, repose sur ses armes en sentinelle perdue ; il est là pour tuer ou pour mourir si l'ennemi vouloit franchir son poste ; il sait que de toute manière la peur lui seroit funeste, qu'elle le déshonoreroit dans l'esprit de ses camarades, ou qu'elle le rendroit victime de l'ennemi ; il fait effort sur lui-même, il commande à son courage ; c'est un César ; la peur ne peut l'atteindre.

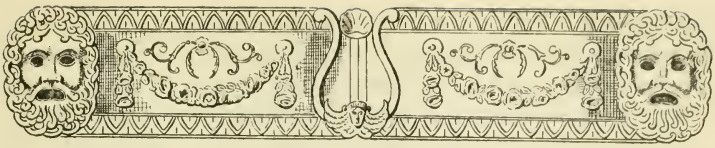
Qu'est-ce que la peur ? D'où vient la peur ? Elle provient de l'amour que nous portons à nous-mêmes, et que nous avons pour notre conservation. Joignez à ce grand article les préjugés d'immortalité, plus que de renommée, de religion, les efforts qu'on fait sur nous, sur nos nerfs, pour nous faire concevoir, dans notre enfance, des mystères inconcevables... C'est là le cortège de la peur, qui ne nous abandonne jamais entièrement. Les plus grands hommes ont des parties foibles, sont enclins à quelques préjugés ; tout en riant de leur foiblesse, ils disent quelquefois en eux-mêmes : « Si cependant... » Ils n'achèvent pas la phrase, mais, quoique tronquée, elle dit assez, elle dit qu'il leur reste des doutes.

Les Grecs avoient leurs pythies ; les Romains, des augures et des devins ; tous les quartiers de Paris ont leurs tireuses de cartes, où nos demoiselles vont s'informer si elles trouveront des maris et, devenues femmes, combien de temps elles leur resteront fidèles.

De tout temps, les prêtres et les sorciers se sont nourris de la crédulité du peuple ; *abus* est écrit sur leurs costumes, sur leurs visages composés. — « Crois, disent-ils, ou sois atteint de réprobation. » Ajoutons : d'imbécillité.

Les bêtes ont peur, dira-t-on, quoiqu'on ne puisse les effrayer par des prédictions mystérieuses. — Et le grand article dont j'ai parlé, l'amour de soi, n'en sont-elles pas possédées autant que nous ? Oui, depuis le moustique jusqu'au héros, une voix intérieure nous crie : aime ta vie, défends-la de toutes tes forces.

(1) *The Mysteries of Udolpho* (1794), par Anne Ratcliffe (1764-1823).



CHAPITRE XXV

DIALOGUE AVEC MOI-MÊME

Dans les arts, y a-t-il plus loin du médiocre au beau que du mauvais au médiocre ? — Assurément. — Pourquoi ? — Parce que le beau est l'œuvre du génie, qui est rare, et que le médiocre n'est que le fruit de l'étude, en suivant la règle servile. Donc le médiocre s'apprend et s'acquiert ; mais le beau, fruit du génie, est un don de la nature.

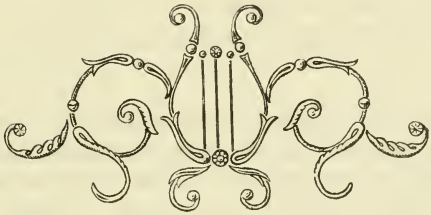
Pour approcher de la perfection, il faut la réunion exacte et proportionnelle de plusieurs élémens ; il en faut dix, je suppose, pour faire une seule chose, et sans qu'on aperçoive de coutures.

Dans la nature, rien peut-être n'est absolument *un*. Les physiciens sont à la recherche continuelle des êtres simples, ils sont presqu'introuvables, inaccessibles ; tout, hors Dieu, se compose et est composé. Or, réunir des analogues, tous concourant au même but et dans leurs proportions exactes relativement à l'objet qu'on traite, demande une perspicacité rare. Je dis et répète donc que, pour produire le médiocre (nous ne parlons pas du mauvais, il ne mérite par l'analyse), les élémens et les règles communes suffisent. Quel poëte ne fait pas de mauvais vers ? Quel musicien ne compose pas de mauvaise musique ? Nous savons cela, continuez. — Mais dès que la règle commune

est épuisée ; dès que les productions antérieures ne nous présentent plus de modèles... — Bon, nous approchons. — Il faut tirer tout de son génie. Et, je l'ai dit, le génie est rare ; il faut pour ainsi dire... — Point de comparaison, je vous prie, elles sont trop inexactes. — Je dis donc que, pour former une chose parfaite, ou à peu près telle, il faut des élémens, sinon nouveaux, au moins combinés en proportions si justes que leurs connexions frappent de conviction les esprits les plus revêches. — Récapitulons, pour mieux nous entendre. Je répéte encore que pour produire comme le commun des artistes, les chemins sont frayés, il ne faut que les suivre ; mais dès qu'on est seul dans les cieux avec son génie, on est perdu, si la plus haute intelligence ne nous conduit au port. L'homme ordinaire va de pied ferme jusqu'au médiocre. Là, il s'arrête parce qu'il est au terme de ses idées et de sa foible imaginative, mais l'homme prédestiné pour aller vers la suprématie des arts, étant arrivé au médion des conceptions communes, ne s'arrête point ; son œil perçant découvre au lointain une perspective immense où il aspire d'arriver. Il s'élance, prend un nouvel être en opérant avec des élémens plus éthérés... Mais que de force, que de chaleur, que de prudence, que d'inspiration naturelle, que de génie il faut pour se maintenir dans une atmosphère aussi subtile ! Là, la matière n'est plus ; l'arome seul des élémens constitutifs et des règles vulgaires existe. En peinture, une ligne de plus ou de moins, de trop ou de trop peu,... en musique, une note, un son disparate,... en poësie, une expression fausse ou exagérée suffisent pour défectionner l'œuvre. — Il n'est point d'artiste digne de ce nom qui ne sente cette vérité.

Coordonner l'esprit est chose dangereuse ; c'est Protée ; il échappe quand on ne peut le dompter. En tout, l'esprit est une essence qui domine et vivifie la matière ; entre les mains de l'homme habile, c'est un élément céleste ; mais il devient funeste, délétère, pour l'artiste stupide qui sans force croit l'enchaîner et l'appliquer à son œuvre immonde. Tout ou rien dès qu'on a passé la borne commune. J'en ai dit les raisons : « Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier », dit le poëte : c'est briller à peu de frais, ce me semble.

Finissons. Je sens que, pour parler de l'esprit et de la perfection qu'il donne, il faut être lui-même. Ma force de raisonnement est épuisée. Cependant, je crois avoir à peu près prouvé que *dans les arts, il y a plus loin du médiocre au beau que du mauvais au médiocre.*



CHAPITRE XXVI

SUR LA DIFFICULTÉ DE VAINCRE LE PENCHANT DE CEUX QUI AGISSENT PAR SENTIMENS NATURELS

La plupart des hommes agissent par art et par calcul; on peut déjouer leur tactique en opposant calcul à calcul; mais le sentiment naïf et bien prononcé, c'est l'instinct naturel. Si on lui oppose des obstacles sans raison et sans de grandes précautions, on lui fait prendre une fausse route, comme à l'eau qu'on arrête dans son cours. Mais dans bien des gens, le sentiment est factice : voilà ce qu'il faut savoir distinguer, soit dans l'adolescent, pour le conduire à bien, soit dans l'homme, pour se fier à ses perfections ou s'en défier.

L'homme a plusieurs manières d'agir : 1° d'après nature; 2° d'après sa nature; 3° d'après ses intérêts; 4° d'après ses préjugés. D'après nature : c'est la générale et vraie. D'après sa nature : la sienne particulière. D'après ses intérêts : c'est c'est la nature et sa nature ensemble. D'après ses préjugés : c'est son éducation telle quelle.

Mais dans le monde, nous ne jugeons pas seulement les procédés des autres respectivement à eux, mais beaucoup respectivement à nous. « Que m'importe *toi* si *moi* n'y trouve son compte » est notre logique secrète.

Il n'est guère que les auteurs moralistes que nous jugions par eux-mêmes : nous voulons trouver dans leur vie privée la caution des sentimens qu'ils ont manifestés dans leurs écrits ; encore, là, nous trouvons la part de l'amour-propre : juger les grands talens est la manie des petits ; ils veulent que, en tout, les mœurs du précepteur répondent à ses préceptes. Cependant, l'homme est homme, même en désirant et indiquant le bien. Oh ! que l'homme sans tache est rare ! Montaigne regrette un livre sur la vertu, écrit par Brutus ; car, dit-il, « il fait bel apprendre la théorie de ceux qui savent bien la pratique ». Chez les anciens, nous citons un Socrate ; chez nous, un Malesherbes, un d'Aguesseau ; ces trois hommes sont purs comme les trois rayons primitifs du soleil ou des trois couleurs qu'ils produisent. Quoi ! parmi les hommes connus, seulement trois, c'est bien peu, dira-t-on. Oui, c'est peu et, pour la honte de l'humanité, l'un est mort empoisonné par jugement de ce qu'on nomme la justice ; l'autre de même sur un échafaud ; le seul chancelier d'Aguesseau est mort dans son lit, au milieu de ses parens et de ses amis. Falloit-il plus que la vie exemplaire de ces deux victimes pures pour que les tribunaux qui les ont jugées reconnussent leurs vertus, et s'inclinassent devant eux ? Non, les scélérats qui les ont jugés, condamnés, égorgés, ont peut-être été fiers de se voir les arbitres de la vie de tels hommes. Ce sentiment orgueilleux peut aisément pénétrer dans les tribunaux où l'homme est juge de l'homme. « Te voilà donc sous ma férule, sous mon glaive », ont dit ces juges prévaricateurs et insolens en voyant le grand homme, tête nue, assis devant eux sur une sellette, attendant la vie ou la mort. Quoi, monstres, vous avez entendu les dernières paroles de Socrate et vos cœurs n'ont pas été déchirés : « Ne pleurez pas, mes amis, disait-il, je meurs pour l'avantage des loix. Vous voulez que je fuye ; non, m'évader feroit croire que je suis coupable, et mon cœur m'atteste que je suis innocent. » Et ce bon Malesherbes, cet intègre magistrat, vous n'êtes pas morts de honte en le voyant monter à quatre-vingts ans sur un infâme tombereau ; vos entrailles de fer ne se sont pas émues en le voyant trébucher de vieillesse, en y montant et lui entendant dire, avec sa douce sérénité ordinaire : « Quelque vieux Romain eût

pris ce faux pas pour un mauvais présage.» Arrêtons-nous; la fièvre de l'indignation nous gagne au souvenir de pareilles monstruosités.

Quand on calcule les produits funestes des passions de l'homme et les bénéfices de son génie créateur; quand on met ses vertus et ses vices dans une même balance, on craint de la voir pencher de gauche; on croit que l'instinct le conduiroit mieux que cette raison sublime qui l'a rendu le maître du monde.

Rappelons notre proposition. *Il est difficile*, avons-nous dit, *de vaincre le penchant de ceux qui agissent par sentimens naturels.* Observons que le mal comme le bien se fait par sentiment; il est bon, mauvais, factice ou naturel, voilà la différence. Et si le mal et le bien ne sont que relatifs, où en sommes-nous? Alors ce que nous avons agité précédemment n'est qu'une dispute à la grecque, à la manière des sophistes d'Athènes ou de nos théologiens du dernier siècle. Oui, tout est bien, tout est mal, relativement aux individus. Le tigre qui mange l'agneau fait son bien; le mal est pour sa victime. On ne trouveroit peut-être pas dans le monde un mal pour l'un qui ne fût un bien pour l'autre. *A quelque chose malheur est bon.* Un orage affreux ravage une contrée : l'autre vend plus cher ses denrées. La foudre écrase un palais magnifique : cent ouvriers le reconstruisent et font leur fortune. Ici le vieux sophiste d'Athènes, le plus ridicule de tous les hommes, auroit beau jeu pour dire que perte est gain et que profit est perte. Un pieux à l'excès ne m'a-t-il pas dit un jour que les moustiques et les cousins avoient été créés pour nous éveiller la nuit, pour que nous nous missions en prières?

En tout, opérer par sentiment, c'est montrer les dispositions nécessaires pour réussir. Quand le sentiment d'une chose nous manque, on le remplace par art; mais le chemin est long, la fatigue nous gagne en route et l'œuvre s'en ressent; qui prend à gauche, qui prend à droite, qui trop bas, qui trop haut, et, comme dit Montaigne en parlant des mauvais poëtes : « A mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval parce qu'ils ne sont pas assez forts sur leurs jambes. »

La filiation entre nos idées et le pourquoi (elles existent telles qu'elles sont) est très étendue. Notre sentiment dépend de notre caractère, qui à son tour dépend de notre constitution; elle est foible et tendre, forte et dure. Et mille nuances sont entre ces deux extrêmes; et si le physique comprend cette grande latitude, le moral le suit comme l'ombre suit le corps; et si l'on ne veut pas que l'ombre prenne la forme exacte du corps qui l'a formée, il faut interposer quelque obstacle entre eux, et cet obstacle, c'est l'éducation, qui modifie, quand elle ne corrige pas absolument. Ne voilà-t-il pas une belle gamme sentimentale sortie des trois générateurs, tendre, dur et moyen?

Sortons de cette métaphysique et parlons de la femme, qui ne l'est guère moins, mais plus *ad hominem*. Tout concourt chez elle à conserver le sentiment primitif plus que chez l'homme. 1, sa tête est moins forte : donc n'occupant nul emploi, ni civil, ni politique, ni militaire, ses préjugés importent moins à la société; 2, vouée presque entièrement à l'amour et à tout ce qui s'y rapporte, elle s'occupe de chiffons, de layette, quand l'homme conspire et fomente des révolutions; 3, son amour-propre vise à plaire, le nôtre à subjuguer; 4, si elle subjugue, c'est par l'amour; nous, c'est par l'oppression; 5, sa foiblesse l'accable, la nôtre nous irrite; 6, si elle veut outrepasser sa force, elle s'évanouit; l'homme écume de rage sans se rendre; 7, elle n'aime qu'un homme s'il lui convient, et tour à tour toutes les femmes aimables nous conviennent; 8, si la force des loix leur étoit départie, il est probable que nulle part elles n'établiroient ni sérails, ni harems : leur amant seroit leur dieu, pourvu qu'il sût aimer comme elles. Mahomet fut un excellent politique en nous donnant l'empire absolu sur le sexe, objet unique de nos désirs. En comblant ainsi notre imagination de ce don charmant, il se faisoit autant de prosélytes qu'il est d'hommes sur la terre : nous sommes tous musulmans sur cet article. Au siècle d'or, l'Arcadien n'avoit qu'une femme, plus un immense troupeau; au siècle mahométan, qui subsiste encore, cent femmes, si l'homme peut les nourrir, sont le troupeau qu'il s'est approprié de par sa volonté suprême. En agissant ainsi, le musulman veut-il être craint, veut-il être aimé? L'un et l'autre : il veut l'impossible.

Il est des conditions tacites entre les sexes; la femme méprise l'homme foible et hait son despote. Que veut-elle donc? Elle veut qu'on devine si sa résistance est dissimulée; alors elle veut être vaincue par la force, ou plutôt par l'amour. Si elle est véritable... Mais pourquoi la supposer telle? C'est sa faute si dans les moments décisifs elle consent à des préliminaires avec l'intention de refuser les conclusions. L'homme le plus amoureux, le plus impatient, le plus impérieux étant repoussé positivement dès le principe de ses tentations, s'arrête et porte ailleurs ses vœux. La violence absolue est rare, c'est une monstruosité fébrile, inconnue parmi les bêtes; c'est dans l'homme le délire de la raison et de l'amour-propre offensé.

Disons donc encore que chez la femme tout se fait par sentiment bien plus que dans l'homme, puisque la tendresse est plus susceptible que la dureté. La sensibilité physique n'est pas dans le chêne orgueilleux comme dans la sensitive. Il falloit aussi cette différence entre les sexes de notre espèce; l'agent doit être plus fort que le patient qui doit céder; le provocateur plus actif que le provoqué; le mâle donateur, plus essentiel (ou du moins essentiel en première ligne) que la femelle, récipiente et productrice, puisque la graine masculine doit contenir et contient tout ce qui paroîtra dans la plante et dans le fruit à venir. Quelle merveille que le genre humain! Que de facultés héroïques resserrées dans quelques gouttes de liquide! C'est sans contredit l'essence du *gramen* le plus étonnant, puisqu'il est le plus abondant en espèces et en hautes facultés diverses.

Nous l'avons dit cent fois, le sentiment pur est dans la femme; il est si délicat que l'extension ne lui est permise que jusqu'à un certain point. Chez l'homme, le sentiment est plus solide et son extension peut se prolonger davantage sans se rompre. La pâte molle se rompt si on la file trop longuement; l'or dans la filière se prolonge à une distance immense. L'homme fortifie son sentiment en l'exerçant, il résiste à l'analyse; chez la femme au contraire, l'analyse tue le sentiment. Quant à la force d'esprit, nul doute qu'il n'y ait dix femmes dans un métaphysicien tel que Condillac ou son précurseur Locke; mais dans une femme sensible, il y a, en sentiment, dix métaphysiciens tels que ceux mentionnés.

De même que dans l'œuvre procréatrice (qu'on me passe de hasarder cette comparaison), il semble que toutes les productions de génie devroient se partager entre l'homme et la femme instruite, comme il y en a quelques-unes, et telles qu'elles seront un jour. Que l'homme imagine un poème épique ou dramatique, un opéra, paroles ou musique, un tableau ou toute autre composition de haute lutte; ainsi doit être; la première force conceptionnelle lui appartient de droit, mais ensuite, que la femme instruite, comme j'ai dit, mûrisse, examine l'œuvre, diminue les excédans et répande le sentiment dont son âme est remplie partout où il est appelé... Ces deux opérations simultanées, que toutes deux, ni l'un ni l'autre, ne peuvent faire, contribueroient essentiellement à la perfection des ouvrages scientifiques et des arts. Ne voyons-nous pas que les ouvrages d'esprit qui déplaisent aux femmes et les ennuyent sans même savoir pourquoi ne jouissent pas d'un succès général dans toutes leurs parties? Elles font donc l'opération dont nous parlons, mais il est trop tard; l'œuvre a vu le grand jour, le coup fatal est porté et le public revient difficilement de son premier jugement, quand même, d'après sa critique, nous nous rectifions. En admirant ses grandes beautés, elles eussent dit au roi des poëtes : « Vous dormez, papa, réveillez-vous ! »; aux sophistes astucieux d'Athènes (1) : « Au fait, avocats ! »; au divin Platon : qu'on peut être plus naturellement grand; à Molière même, qui mérite mieux le titre de divin que le précédent Grec : « Ne parlez pas tant de cocus, mon ami, car on ne l'est guère que lorsqu'on mérite de l'être. D'ailleurs, tout ce qui est obscène peut faire rire un temps, mais finit toujours par déplaire »; à Marivaux : « Dites-en moins, et laissez-nous en deviner davantage »; à moi et aux autres compositeurs de musique : « Soyez chantans, enfans de la lyre, sous peine d'ennui; quand la parole n'est pas poétique, elle est encore narrative; mais la musique qui ne chante pas ne nous apprend rien, c'est le bruit tout pur; elle n'est bonne que pour les manans ». Elles diroient à nos beaux chanteurs brodailleurs, qui ne font leurs fanfreluches que pour

(1) Je ne crois pas qu'il ait existé une secte d'hommes plus ridicules que celle-là. Ils étoient capables de s'exprimer dans le genre d'éloquence de cette dame qui disoit : « Je suis bien aise de ne pas aimer les épinards; car si je les aimois, j'en mangerois. » (G.)

leur plaire : « Si la musique est bonne, n'y changez rien ; si elle est mauvaise, ne la chantez pas. Dites-moi : quelle variation d'air a jamais passé à la postérité ? Que sont devenues les dix-mille variations qu'on a faites sur les *Folies d'Espagne* (1) ? On retient l'air s'il est sentimental et bien contexturé, mais le temps efface toute vos broderies. Chanteurs impitoyables, oseriez-vous broder en public un air connu, estimé, l'air historique de *Charmante Gabrielle* (2), par exemple, ou ma romance de *Richard* ? Vous seriez conspués. Donc on n'aime la broderie qu'en petite quantité, en temps et lieu, et vous la mettez à toute sauce. On a remarqué que plus le chanteur a d'esprit, moins il brode. » Elles diroient aux joueurs d'instrumens : « Ne faites pas plus que le vôtre ne comporte et n'allez pas plus vite que l'oreille. Etes-vous harmonistes ou faiseurs de tours ? Contentez-vous d'être accessoires et ne me faites pas entendre, au théâtre, des concertos de cor, à moins que nous ne soyons à la chasse ; de flageolet, à moins qu'il n'imite le petit oiseau dont on parle ; de contre-basse ni trombone, à moins que vous ne vouliez nous faire peur du loup, de l'ours ou du lion. »

Quant aux concerts, c'est différent ; encore je demande s'il est un homme dans le monde qui n'y ait pas éprouvé l'ennui, à moins qu'il n'y ait jamais été ? Dans leur principe, les arts cheminent lentement ; ils arrivent au point désirable, puis excèdent, c'est leur marche ordinaire ; mais arrivés trop loin, ils rétrogadent et se fixent au point où il n'y a ni trop ni trop peu.

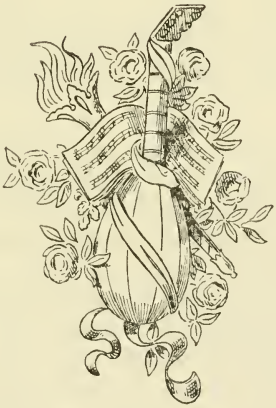
Quant à ce qui vous concerne, ô femmes ! vous et votre coquetterie, vous serez toujours d'excellens juges, quoique dans votre propre cause. Tout ce que vous ferez sera bien ; toutes les modes que vous inventerez seront de notre goût, parce que, de quelque manière que vous agissiez, en général, et que vous soyiez mises, vous êtes femmes. Si vos tics, vos manières, vos ridicules (3), déplaisent aux vieux, c'est parce que les vieux ne

(1) Ancienne danse portugaise dont la forme a donné lieu à de nombreuses variations de Corelli, Vivaldi, d'Anglebert, etc.

(2) Romance célèbre attribuée à Henri IV, mais composée en réalité par Ducaurroi, maitre de chapelle du souverain, sur un texte de son secrétaire Jean Berton.

(3) Savez-vous, lecteur, ce que c'est aujourd'hui qu'un ridicule de femme ? C'est un petit sac fort incommode qu'elles portent partout dans leur main, n'ayant plus de poche dans leurs habits. (G.) *Ridicule* pour *réticule ;* cette corruption était déjà en usage.

vous plaisent pas. Faites-leur seulement une petite mine attrayante, vous les verrez rougir de joie ou de honte (et pour cause) et se sauver en toussant. L'Alcibiade françois, le vieux maréchal de Richelieu, osoit vous aimer à quatre-vingts ans comme un jeune homme, mais c'étoit l'homme à femmes par excellence. Il s'est remarié pour la troisième fois à plus que cet âge. — « Comment vous tirerez-vous de là, mon ami ? lui disoit quelqu'un. — Ce n'est pas ce qui m'embarrasse, répond-il ; mais sans femme, je suis sans âme, et pour éviter l'aspect d'un capucin, je veux qu'une femme me ferme les yeux. » J'en dirois bien autant ; c'est une femme qui nous met au monde, qui nous soigne, qui nous élève : c'est à elle à nous donner le bonsoir.



CHAPITRE XXVII

QU'IL N'EST PEUT-ÊTRE PAS UN ÊTRE DANS LE MONDE QUI VOULÛT EN TOUS POINTS RESSEMBLER A UN AUTRE, TEL QU'IL FUT OU QU'IL PÛT ÊTRE

Miracle de la nature qui nous ordonne d'estimer, de protéger son ouvrage ! Occupation bien douce pour nous, puisqu'il s'agit d'avoir soin de nous-mêmes ! L'égoïsme est donc la passion la plus naturelle de l'homme, et l'égoïsme au suprême degré n'est haïssable aux yeux de tous que parce que nous sommes tous plus ou moins égoïstes. Les plus adroits savent faire croire qu'ils s'occupent des autres en ne songeant qu'à eux et l'on permet volontiers cette préférence personnelle à celui qui nous cède une part de son profit (1). Mais comment chérir l'homme dont le registre de ses relations intérieures et extérieures avec le genre humain n'a qu'un feuillet où est écrit :

MOI

(1) Ceci me rappelle un trait d'égoïsme permis et convenable pour bien des gens. Un de mes amis, n'ayant point d'eau dans sa campagne, fit faire un réservoir immense, un puits et une pompe posée à l'extérieur de sa porte, en laissant à chacun la liberté d'y venir pomper de l'eau. Mais, en pompant pour soi, on envoyoit la moitié du produit dans le réservoir du propriétaire. N'est-ce pas là une belle et bonne manière de se faire servir en obligeant encore les autres à la reconnoissance ? (G.)

Prends-y garde, homme occupé de toi seul ; ordonne tes besoins de manière que tu te suffises en tous temps et en tous lieux. Ne crie pas au secours si l'on te pille ; ne crie pas au feu si tu brûles, car si quelqu'un vient à ton secours, c'est qu'il ne te connoît pas et te prend pour un autre. Au milieu des flammes, vois ton *moi*, comme il est pâle, insuffisant contre la brûlure ; ne rougis-tu pas alors d'avoir si présomptueusement compté sur toi ?

Ne confondons pas l'égoïsme avec l'esprit philosophique des stoïciens; il y a loin de celui dont nous parlons à celui qui disoit : *omnia mecum porto*, ou « je porte tout avec moi ». Celui-ci ne possède que le strict nécessaire; l'autre a tout au complet, selon l'état de sa fortune. A l'entour de son *moi* rayonnant :

MOI (1)

sont autant de compartimens qu'il a de membres composant son cher individu. Sur sa toilette on voit ce qu'on nomme un *nécessaire* (inutile à bien d'autres) où sont rangés par ordre les outils, les pâtes, les essences, les opiats, les ingrédiens pour son nez, ses oreilles, ses dents, ses yeux... et, depuis sa tête jusqu'à ses pieds, chaque organe, chaque membre du monsieur a ses électuaires, ses conserves et ses remèdes préparés. — Le philosophe stoïcien et l'égoïste ne se ressemblent-ils pas, demandera-t-on peut-être, puisque l'un, n'ayant rien et ne voulant rien, ne peut être utile à personne et que l'autre, ayant beaucoup, garde tout pour lui seul ? — Non, ils ne se ressemblent point, ils diffèrent même essentiellement, en ce que le stoïque donne de grand cœur le peu qu'il a dans l'occasion, et que de plus il nous apprend qu'on ne doit posséder que le nécessaire. L'autre est un cancre qui ne donne ni ne prête rien, et qui par sa conduite nous dit que la bienfaisance envers le prochain n'est qu'une vertu de dupe.

Tant que le monde durera, on raisonnera sur l'amour-propre de l'homme : c'est une matière inépuisable. On dit que les mille et une maximes de La Rochefoucauld roulent sur l'amour-

(1) L'écrivain a dessiné, autour de ce mot, une série de rayons.

propre et qu'il devoit prendre pour l'épigraphe de son livre : *Omnia est vanitas.* Qui savoit mieux qu'un homme tel que lui, d'un esprit aussi fin, vivant dans une cour chevaleresque et emphatique, que tout est vanité? Que chez des hommes de même pâte, mais pourvus si différemment des facultés qui conduisent à la fortune, aux places éminentes (et qu'on a fini par nommer hommes d'une haute naissance), qui savoit mieux que lui, dis-je, que l'amour-propre exalté dans les grands et les gens d'esprit, humilié dans les petits et les sots, jamais assez sots pour oublier qu'ils sont hommes, devoit régir et régissoit en effet le monde moral tout entier? Il n'a donc pu faire une maxime, une sentence qui n'y eussent quelques rapports : en cela, rien d'étonnant. Qu'est-ce que l'amour-propre, si ce n'est l'égoïsme mis en action? Et si l'égoïsme est par tout ce qui respire, partout règne la bonne opinion qu'on a de soi, et notre proposition est vraie. Rien de plus égoïste que les enfans, si ce n'est les amoureux, si ce n'est l'avare vieillesse (1), si ce n'est nous tous enfin; ni l'enfant, ni le vieillard ne se trouvent guère généreux (2), à moins que l'un ne crève de nourriture et l'autre d'inanition mortuaire; encore l'un est capable de dire qu'on serre le reste pour demain, et l'autre de ne donner son bien que pour après sa mort bien constatée. Quant aux amoureux, ils donnent, mais c'est pour avoir ce qu'ils aiment cent fois mieux que l'or.

Pour en revenir à notre proposition : nul doute cependant que le pauvre ne voulût être riche; que le malade ne voulût prendre la place du bien-portant; que l'auteur sifflé n'envie le

(1) L'avarice et la caducité marchent de compagnie, disoit Aristote, si ce n'est le poète. Le même Aristote, cité par Montaigne, dit encore que, de tous les ouvriers, le poète est le plus amoureux de ses ouvrages. Oui, l'amour-propre consolateur est tel, chez nous autres auteurs, que le poète Laujon disoit en mourant : *bis, bis, bis,* et personne ne doutoit qu'il ne se crût encore dans les festins où il passoit sa vie à chanter ses couplets, qui souvent, de la part des convives, obtenoient les honneurs du *bis.* (G.)

Laujon, auteur dramatique et chansonnier, membre de l'Académie française, auteur de couplets légers et spirituels (1727-1811). Il était connu pour sa timidité, qui ne cadrait guère avec l'anecdote rapportée par Grétry; on conte que, présenté à Napoléon, il perdit toute assurance, au point qu'il lui fut impossible de dire à l'Empereur le titre de ses pièces, ni même son nom.

(2) Rien de si difficile que d'inspirer la générosité aux enfans; quand on leur dit de donner leur biscuit à quelqu'un, vite ils mordent dedans et donnent le reste. Cela veut dire : *moi* d'abord, et puis *toi.* Le mensonge est aussi très difficile à déraciner de leur cœur; j'en ai vu un qui voloit exprès pour venir s'accuser lui-même du vol qu'il avoit fait et recevoir les caresses et le bonbon, fruits de sa bonne foi. (G.)

sort de celui qu'on applaudit; que la vieille coquette ne cherche à dissimuler ses rides pour se rapprocher de la jeune beauté. Mais en énonçant notre proposition, nous avons dit que nul ne voudroit en tous points ressembler à un autre, et l'on peut être sûr qu'en désirant changer son sort contre celui d'un autre, chacun voudroit se réserver quelques attributs de son *moi*. Tel voudroit posséder la richesse de ce financier boiteux, mais en gardant sa belle jambe, tel avoir l'esprit de cet homme hâve et sec, mais garder sa belle mine fraîche, telle femme plaire autant que sa rivale, mais avec ses propres attraits, auxquels on ne rend pas justice, puisqu'ils ont, jadis, tourné la tête à tant d'hommes aimables.

En se regardant dans son miroir, une femme pense, je crois, souvent à une autre jolie femme. « Il me semble, dit-elle, que je la vaux bien », en penchant de sa tête droite et de gauche. De même, nous autres auteurs, nous disons en composant : « Ceci vaut bien cela de tel autre. » Et souvent ce que nous croyons nôtre est tiré du domaine du confrère auquel nous nous comparons.

On pousse si loin l'estime de ce qu'on est, de ce qu'on a, qu'il est douteux si, sur dix hommes, trois voulussent recommencer à vivre. Dans l'accès de la douleur on désire la santé; mais, en pleine santé corporelle et spirituelle, on retombe dans une sorte d'indifférence sur la vie. Après cinquante ans, l'habitude du déclin graduel nous conduit à l'idée de mourir. On craint, en général, plus le mal que le cesser d'être. Est-ce pressentiment que rien n'est perdu dans la machine ronde qui nous fait si facilement prendre notre parti? Non, c'est le pressentiment d'une nécessité absolue que cela doit être ainsi et ne peut être autrement. Nous ne dérogeons pas à notre proposition en disant qu'on prend son parti sur une chance quand on ne peut l'éviter; au contraire, c'est un effort sublime dont nous nous donnons les gans, quoi qu'il n'y ait en cela de notre part qu'une soumission forcée. Ah! si le pressentiment de l'avenir étoit par nous plus profondément senti : senti autant que l'amour d'un sexe l'est pour l'autre! Seulement, quelle amélioration spontanée on verroit dans la morale publique! Que de larmes épargnées pour nous tous en perdant ce qui nous est cher! Quand on se

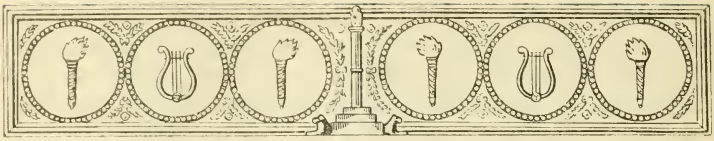
quitte pour faire quelque voyage, avec courage on se dit adieu pour un mois, pour un an; mais lorsqu'il s'agit du grand voyage, l'abattement est absolu, l'adieu semble éternel, on espère en poussant des cris désespérés. J'espère du fond du cœur, je l'ai dit ailleurs, j'espère avec larmes; mais ces larmes mêmes annoncent une crainte décevante.

Notre *moi* actuel est tel en nous qu'il ne peut coïncider avec un avenir fort éloigné. Nous nous aimons tels que nous sommes ou que nous soyons. L'esprit qui nous anime est comme le caméléon qui donne ses couleurs aux objets qui l'environnent. Il est lion dans le lion, chien dans le chien, tigre dans le tigre, loup dans le loup, agneau dans l'agneau, serpent dans le serpent, guêpe dans la guêpe, rose dans la rose, homme dans l'homme, femme dans la femme... L'organisation corporelle, quelle qu'elle soit, lui fait loi : loi de vie, loi d'amour, loi de durée, loi d'instinct... Il est peut-être de l'esprit ou des esprits sans matière, mais point de matière sans esprit; et quel que soit l'individu fait pour se sentir, il se complaît dans ce qu'il est; ou, comme nous l'avons dit, il est des parties de lui ou des facultés à lui appartenant qu'il n'échangeroit pas contre d'autres supérieures prises chez l'être le plus accompli; de manière que nous nous aimons en tout ou en partie; et que chez nous tous, l'amour n'est réciproque que lorsque chacun y trouve son compte, rien de si naturel. J'ai fait plus de cinquante duos de musique; presque tous disent la même chose : *aimez-moi, aimons-nous*; *aimons-nous, aimez-moi :* cela est plus aisé à dire qu'à faire cependant; il faut, quand je donne le bonjour, qu'on me rende le bonsoir, sinon le revers de la médaille d'amour, c'est la haine. Les anciens ont déifié toutes les passions, bonnes ou mauvaises; comment l'amour-propre, père de tous les biens et de tous les maux, leur est-il échappé? Que n'eût pas imaginé un Phidias voulant représenter cette immense divinité qui, hors le don de lancer la foudre, est douée de toute la puissance de Jupiter même? L'amour-propre invoqué des dieux et des mortels à qui la vengeance est si chère, n'eût jamais vu son temple désert; toujours l'encens eût parfumé ses autels. Janus est représenté avec deux faces; de même, ne pouvant représenter dans un seul visage les caractères infinis

de l'amour-propre, l'artiste eût peut-être pris le parti de surmonter le tronc énorme de ce dieu de plusieurs têtes de divers caractères, depuis la rage jusqu'à la candeur, depuis la pitié sainte jusqu'à l'hypocrisie. Que de mélanges, que de contrastes propres à enflammer l'imagination de l'artiste célèbre !

Bassesse et orgueil, lubricité et foiblesse de corps ;
Prétention et bêtise, dévotion fanatique ;
Piété hypocrite, fierté sans mérite ;
Humilité d'orgueil, gourmandise et caducité ;
Douleur feinte, plaisir sans gaieté ;
Poëte sans verve, musicien sans chant ;
Menteur audacieux, puissance puérile ;
Guerrier timide, hardi poltron ;
Douceur orgueilleuse, coquetterie sans art ;
Beauté sans charme, etc., etc., etc. Voilà pour l'homme et pour la femme. Allez, couple aimable, suivez la loi qui vous est imposée : *crescite et multiplicamini* ; vos descendans auront l'avantage de vous ressembler.

Telles eussent été, je suppose, les faces de gauche de la statue de l'amour-propre personnifié. Consolons-nous cependant ; de droite, on eût pu voir la vertu sans mélange, la piété sans hypocrisie, le génie sans ostentation ; et, pour emblême véritable de ces dons suprêmes, l'artiste eût pu se servir des traits originaux des grands hommes et des femmes célèbres de son temps : cette statue colossale eût aisément occupé sa vie entière ; cent statues étoient dans une seule. Mais soyons justes, cette espèce de monstre à cent têtes eût blessé le bon goût des Grecs, comme il répugneroit au nôtre, et les arts ont fait sagement de séparer chaque passion, chaque caractère, quoique dérivant du même amour-propre.



CHAPITRE XXVIII

MÉTHODE POUR APPRENDRE A GARDER UN SECRET

Rien n'annonce plus la foiblesse d'esprit que de n'être pas maître de sa langue. Les journaux nous disent (juillet 1811) que le roi d'Angleterre, dans un paroxysme de sa folie, a parlé soixante-dix heures sans discontinuer (1). Il semble que l'abondance et la vélocité de la parole marchent en raison inverse du jugement. Oyez l'ignorant ou l'homme à moitié instruit : ils ne déparlent pas. Oyez celui et surtout celle qui sortent de maladie ou qui viennent d'obtenir quelque autre succès : c'est par flux de paroles qu'ils annoncent leur bonheur et leur foiblesse. Observez le médisant et surtout la médisante, ils ne vous caressent des yeux que pour obtenir d'avance votre assentiment aux calomnies qu'ils vont débiter. Leur sourire mystérieux, aussi bête que méchant, dit qu'ils ont un secret à vous révéler;

(1) « Durant toute la semaine dernière, Sa Majesté a éprouvé une alternative d'irritation violente et d'abattement profond, qui donnait lieu aux plus mortelles alarmes... L'accès de mercredi a été tellement violent, que Sa Majesté n'a cessé de parler pendant près de septante heures. Il est aisé de concevoir quel degré d'affaiblissement a dû succéder. » (*Moniteur universel* du 27 juillet 1811.)

Le monarque en question est George III, né en 1738, mort en 1820, monté sur le trône en 1760. Les revers subis par l'Angleterre et sa propre impopularité avaient frappé son esprit faible. Les premières atteintes de la démence se manifestèrent en 1787; à partir de 1810, il devint tout à fait fou.

faites un pas, semblent-ils dire, j'en ferai dix ; questionnez-moi sur telle affaire afin que, si l'on en vient aux explications, je puisse dire que vous m'avez séduit pour me faire jaser. Il n'est point de bavard officieux qui ne soit un homme mou et sans estoc : va te faire femme, a-t-on envie de lui dire. Loin de moi l'idée d'enseigner la fausseté; mais ce seroit diminuer de moitié la foiblesse humaine que d'apprendre aux hommes à retenir leur langue, dont ils sont si communément les victimes. Cherchons le remède à ce mal.

En toutes choses, aller du petit au grand par gradation, c'est suivre la marche la plus naturelle. La non-réussite dans nos entreprises provient presque toujours d'avoir pris la chose au milieu ou au faîte, au lieu de l'avoir prise par son commencement. Je suppose donc que le bavard veut mettre un frein à sa langue venimeuse, qui lui cause cent tracasseries, étant sans cesse en quête des secrets d'autrui. Il en possède sans doute de plus ou de moins importans; or, c'est par les moins considérables qu'il doit commencer à se vaincre en se rendant maître de sa langue. Cette rétention obtenue plusieurs fois lui donnera les forces nécessaires pour se taire sur les objets majeurs et enfin sur toutes les matières où ne se trouve pas la nécessité de dire son avis. La recette que nous donnons ici est peu de chose en apparence, mais elle peut seule conduire au résultat. Chez l'homme, *l'habitude est une seconde nature ;* et les petits moyens souvent répétés font plus que de vouloir emporter d'emblée des habitudes enracinées. Ce n'est pas une petite affaire que savoir modérer sa langue; on ne le sait que trop, les plus terribles effets proviennent souvent de petites causes. Un secret révélé mal à propos, une parole dite par mégarde, le sourire d'une coquette... ont mille fois causé des ravages et fait couler le sang des hommes.

Autant qu'il nous est possible, parcourons notre question sur d'autres faces. Qu'admire-t-on le plus chez l'homme instruit, ou son éloquence verbeuse, ou le talent de se taire? Savoir bien s'exprimer et à propos est le mieux sans doute; mais le beau parlage (1) semble plus commun, plus trivial, moins désirable

(1) Familièrement, pour verbiage, radotage; le terme est peu employé.

que la prudence qui fait s'observer et se taire. Sommes-nous fort avancés quand nous avons fait voir le fond du sac? Combien l'homme instruit est-il plus considérable et considéré en disant peu et bien et laissant croire qu'il ne montre que les échantillons de son magasin! Heureusement, Molière s'est si bien moqué des docteurs verbiageurs de son temps, que les nôtres ne leur ressemblent presque plus. En France, nous sommes arrivés à peu près au siècle du laconisme; aussi les dictionnaires n'ont-ils jamais été aussi communs. 1, s'instruire à huis-clos; 2, grand bavardage, étant à moitié instruits; 3, laconisme quand il ne faut qu'un mot pour s'entendre, semblent être les trois époques que nous avons parcourues et à la troisième desquelles nous sommes arrivés. Remarquons que les enfans du soleil, les peuples du Midi, sont mimes : c'est un tiers de paresse et deux de compréhension qui les rend tels. « Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser », a dit Montesquieu : on peut en dire autant de la parole non écrite. Le bavard sans instruction vous tue et vous laisse dans le vide; instruit, il vous plonge dans le chaos. Vive le grand Michel, l'homme par excellence, forgé dans l'atelier des anciens, ou plutôt sorti du creuset de la pure nature! Il jette son mot comme par hazard, mais ce mot est un éclair qui conduit à mille réflexions. Il n'est que deux sentiers dans le monde intellectuel : l'un va droit au fait, l'autre à plus ou moins d'erreurs produites par l'équivoque et l'à peu près de nos pensées. Du choc des opinions naît la vérité, nous dit-on. Hélas! oui; et plus souvent encore le choc des amours-propres irrités. Faut-il donc, dans ce monde, toujours un mal triple pour produire un bien? Sur dix hommes, un seul a le jugement sain; les neuf autres se débattent dans le vague comme les vers dans la farine, qu'il faut retaminer ou jeter pour se débarrasser de la tourbe parasite.

Quand on connoîtra cet ouvrage, je ne doute pas qu'on ne dise qu'il contient la plus ample apologie des femmes qu'on ait encore faite; mais dans ce chapitre, il est nécessaire que nous reculions un peu les bornes de notre prévention pour elles. Leurs paroles sont si légères que l'on suppose aisément que leur penser l'est autant. Plus on parle, plus on exhale ses idées en dehors. Plus on les concentre, plus la réflexion se nourrit et

plus le jugement se perfectionne. Les quakers nous apprennent assez que le peuple qui pense le plus est celui qui parle le moins. La sagesse et la loquelle (1) n'ont jamais été sœurs ; l'une est fille de Minerve, l'autre du dieu qui tient la marotte. Le comble de la déraison se voit quand les femmes du peuple se disputent sur leurs intérêts. Quel flux de paroles aussi viles qu'irraisonnables ! Ce n'est pas ici que le combat finit faute de combattans, mais faute de poumons pour continuer. J'en ai vu deux tomber d'épuisement l'une sur l'autre, et le peuple ne faisoit que rire de leur angoisse Vivent les hommes de la même classe. Trois coups de pied, autant de coups de poing ont bientôt terminé leurs querelles. Revenons à nous.

Parler en société, c'est improviser, et qui peut se croire assez fort pour dire bien et de suite ce qui demande réflexion ? J'ai d'abord admiré comme tant d'autres les improvisateurs d'Italie ; mais lorsque j'ai pu remarquer que le même poëte ramenoit à chaque séance à peu près les mêmes idées, les mêmes tournures de phrases poétiques et les mêmes métaphores sur les divers sujets qu'on leur propose, j'ai dit : — C'est un métier propre à l'homme érudit dans l'histoire des dieux et des hommes.

Nous avons dit que dans le flux de leurs paroles, les femmes du peuple déraisonnoient ; mais quoique sur des sujets différens, les femmes bien nées et non instruites ne sauvent guère que le ridicule du langage populaire. A la forme du discours près, la déraison est la même. Parler poisson ou chiffon est toute la différence. Mais chez la femme d'esprit, combien le charme de l'éloquence est puissant ! Celle qui n'a besoin que de son être pour nous plaire est une Armide, si elle y joint l'art puissant de la séduction méritante. A moins d'être glacé par l'âge, écouter la beauté qui s'exprime avec grâce, c'est s'identifier avec elle. L'ascendant du sexe est tel sur notre espèce masculine, qu'il l'emporte sur notre force même, ce qui prouve que nature vaut mieux que raison. On est séduit quand on aime ; le feu du désir éteint le flambeau de notre intellectuel. La balance tomberoit des mains de la déesse si Thémis étoit amoureuse. Quand on

(1) Loquelle, ou loquèle. Grétry affectionne ce joli mot, peu employé aujourd'hui.

Vous aurez avec moi disette de loquelle,

dit le *Don Japhet d'Arménie* de Scarron.

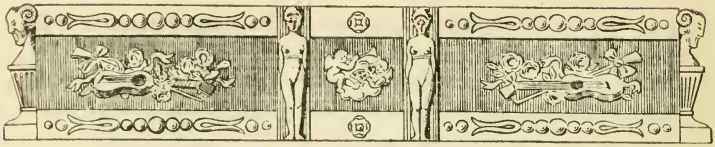
voit des juges condamner une jeune et belle femme, on admire leur courage et l'on est tenté de croire que le public présent au jugement impose la loi d'être justes à ceux qui nous font justice. Le code des loix n'est qu'un pour les deux sexes, et je crois qu'il devroit différer essentiellement dans presque tous les cas. La femme, cet être foible qui est forcé de céder et d'obéir, qui n'a de puissance qu'en dissimulant, doit être jugée autrement que l'homme, son dominateur. Le grand mobile de presque toutes les actions humaines est en sa puissance. — Raison de plus, dira-t-on, pour être sévère à son égard. — Oui, mais la femme peut-elle être responsable d'un bien dont tous, tant que nous sommes, nous cherchons à jouir ? Que peut-elle contre tous ? Elle est sans défense, car les femmes ses rivales sont également occupées d'elles. Le moteur dont nous parlons lui est donc presque impossible à conserver ; et plus cette puissance motrice est attaquée, généralement moins elle en est responsable. La femme est foible, disons-nous, et pour la rendre plus foible encore nous nous sommes réservé l'empire des loix et toutes les fonctions publiques pour la faire succomber sur un seul point. D'ailleurs, les femmes ne sont-elles pas entraînées, gouvernées elles-mêmes par le mobile dont nous parlons et qui, à leur gré, malgré elles et malgré nous, nous gouverne ? Si tel est l'état des choses, il n'est pas douteux qu'elles ne soient en minorité, malgré leur faculté majeure, et que leur responsabilité précaire mérite de la part des loix autant d'indulgence que nous aurions de foiblesse si nous disposions du susdit mobile tout puissant. En général, on regarde celui qui donne comme plus riche et plus heureux que celui qui reçoit ; mais ici la thèse est différente ; celle qui accorde porte presque tout le fardeau, l'autre passe son chemin et ne prend qu'une part presque inactive aux longues suites d'un instant de bonheur, après lequel il a soupiré longtemps pour à son tour faire soupirer l'autre. Revenons sur nos pas.

Quelle différence prodigieuse il y a entre la jolie femme qui sait se taire et ne parler qu'à propos, ou la jolie caillette qui du premier abord vous donne la mesure de son intelligence bornée en vous racontant combien elle a l'âme sensible, combien elle a versé de pleurs à la mort de son cousin tué à l'armée ; plus, l'histoire complète de sa famille, l'énumération de ses

robes, de ses cachemires et de ses voiles d'Angleterre !... Quel dommage, se dit-on, que si peu de tact et d'esprit aillent se loger dans une aussi jolie figure ! La première, dans sa gracieuse taciturnité, vous laisse supposer son mérite, même au-delà. La seconde vous laisse à froid, malgré sa jeunesse et sa beauté.

L'homme est ainsi fait; il n'est vraiment admirateur que de ce dont il est éloigné, que de ce qu'il ne connoît et ne comprend qu'à moitié. Aperçoit-il une beauté dans une forêt, dans un bal, au spectacle ? D'abord il en est frappé, étonné, émerveillé ; c'est une divinité, au moins un ange descendu des cieux pour lui plaire. Cependant, il en approche avec respect, il lui parle ; elle lui répond. Oh ! se dit-il, c'est une femme, car il lui manque une dent. Ensuite, il mange, il boit avec elle : oh ! pour le coup, c'en est une, il n'y a plus de doute ; c'est un être de chair et d'os comme moi ; donc, je puis lui plaire, elle est mon égale. Ainsi, de diminution en diminution, imaginaires comme les perfections dont il l'avait dotée, l'être magique tombe à son niveau : c'étoit une divinité, ce n'est plus qu'une femme. Enveloppée d'un nuage d'or, nous l'avions placée dans un éden ; son habit, sa vanité, sa chair peccante enfin l'en ont chassée, elle a subi le sort d'une mortelle.

C'est ainsi qu'un de mes amis, qui exagère tout, semble ne placer ceux qu'il aime au plus haut des nues que pour les en précipiter après. Il est étonné quand je le prie de me donner moins de qualités imaginaires, afin qu'il m'en reste quelques-unes après ma déchéance. Chez ces aimables enthousiastes, un souffle détruit le charme auquel on leur est attaché et, dès lors, l'amitié s'envole. N'ayant plus ce qu'ils vous ont si généreusement prêté, ils vous cherchent tel que vous étiez jadis dans leur esprit. — Adam, où es-tu ? — Je suis, Seigneur, ce que j'étois ; vous seul êtes changé.



CHAPITRE XXIX

QUEL EST L'HOMME QUI DOIT HAÏR LES FEMMES?

Il faut que nous soyions hors de toute ligne naturelle pour devenir l'ennemi d'un sexe qui semble être créé pour nous faire oublier les peines de la vie, et auquel la nature nous attache siimpérieusement que sans la violation de ses loix, il est impossible que nous puissions le haïr.

Si c'est par conformation inverse que tel homme soit privé de sympathie pour le sexe, ou que telle femme haïsse les hommes, c'est une erreur de construction peu commune; mais c'est plus souvent par écart d'imagination et par dépravation des sens qu'on est conduit à ces excès irréguliers. L'homme qui hait ou croit haïr les femmes est celui qui fut trompé par elles; mais cet éloignement est plutôt une déviation qu'une rupture décidée; c'est plutôt une rage d'amour que de haine. Il faut, pour ainsi dire, que par des maux réitérés et incurables l'homme perde ses facultés sexuelles pour qu'il devienne l'ennemi déclaré du sexe en général, sans quoi chaque objet nouveau lui présente un nouvel espoir d'être plus heureux dans un choix ultérieur.

Lequel des deux sexes est le plus trompeur? C'est le plus foible, dit-on, parce que sans art il est opprimé. Chaque sexe accuse l'autre d'inconstance, de parjure, de perfidie; l'homme surtout dont nous parlons en accuse les femmes. Cependant, il

n'est pas encore bien décidé si, dans aucun cas, c'est la femme ou l'homme qui trompe. En effet : vif empressement d'un côté, coquetterie attrayante de l'autre; la coquetterie ressemble assez aux deux mouvemens du cœur, la diastole et la systole (1); elle s'ouvre pour recevoir et repousse pour recevoir encore. Amour éternel avant de se connoître, plainte et dégoût après s'être connus. Tout annonce que les passions de première nécessité sont aveugles : ainsi le veut la nature, qui pense à elle avant de songer à nous. Parjure-toi si tu veux après l'opération, nous dit-elle; j'ai ma part; la tienne, peu m'importe.

Qu'entre amans, le plus fatigué exige la trève, rien de plus naturel, c'est à l'autre d'attendre patiemment sa réparation, si patience et passion peuvent s'entendre. Exilés l'un de l'autre, vous les verriez bientôt se rechercher et se rejoindre, trop heureux de trouver un nouvel obstacle à vaincre, après avoir épuisé celui qui les avoit précédemment unis. Lycurgue fermoit à l'époux la porte du logis de sa jeune épouse, mais il lui permettoit d'entrer chez elle par la fenêtre.

Il est d'horribles libertins dont l'imagination n'a pas de bornes, qui confondent les sexes ou le vœu de la nature; d'autres qui renversent ses loix pour se créer des plaisirs nouveaux, et qui, tels que Tantale, brûlent et se consument au milieu de l'élément toujours insuffisant pour éteindre leur soif délétère. Qu'est-ce que ce délire effréné? Un *quiproquo*, rien de plus; ils dédaignent la source véritable, et se la représentent malgré eux dans leurs désirs aussi métaphysiques que monstrueux. Tromper la nature, c'est se tromper; on ne trompe pas l'Être dont on tient l'être. S'éloigner du réel pour courir après son simulacre est le plaisir des dupes; c'est prendre l'ombre pour le corps, le faux pour le vrai.

L'indifférent envers les femmes doit être encore celui qui avec elles a trop de rapports sympathiques; il en faut entre les sexes, mais pas assez pour qu'ils se confondent. L'amour est un état de guerre; ce que possède un sexe, l'autre veut le conquérir; donc s'ils se ressemblent trop, nulle conquête à faire et, dès que la guerre cesse, l'amour s'enfuit.

(1) *Diastole*, dilatation; *systole*, contraction.

Quelle différence, en amour, entre l'homme nerveux et le niais! C'est Hercule et Philinte. Quand, en l'embrassant, celui-là fait sentir à l'autre sa barbe rude, il recule de peur; sans l'habit de son sexe, Hercule le croiroit sa concubine. Il veut aimer cependant cet être sans énergie; oui, mais, conduit par le bec comme un oison par celle qu'il aime, il est persiflé, congédié, quand sa bourse est vide; alors il peste contre le sexe trompeur dont il est et sera toujours le jouet.

Y en a-t-il encore d'autres qui haïssent les femmes? Sans contredit : ceux, par exemple, qui se sont trop confiés à de perfides appas. On raconte qu'un seigneur turc voyoit avec admiration nos belles de nuit du Palais royal. « *Jolit, jolit, jolit,* » disoit-il, plus il en rencontroit. On l'informa du danger qu'il couroit en s'en approchant de trop près; il n'en tint compte, et fut puni de son imprudence. Sorti des mains d'Esculape, il confondit le sexe entier de nos contrées avec le genre de femmes dont il avoit à se plaindre; il ajouta deux mots à son dicton favori, et quelle que fût la femme la plus vertueuse, la plus belle qu'il rencontrât : « *Jolit*, mais *pourrit* » étoit son refrain. Ses gens d'affaires eurent beau lui dire que Monseigneur se trompoit et que... il les interrompoit par un « *jolit*, mais *pourrit* » dont rien n'a pu le faire démordre tant qu'il nous honora de sa présence; et sans doute que ce fut cette nouvelle qu'il remporta d'ici à Constantinople, en retrouvant les femmes de son sérail.

Il ne faut pas croire que les malheureux qu'on a privés de leurs facultés viriles haïssent les femmes; non, plutôt, chez eux il y a rage d'amour et mouvement continuel, tel que celui de la vis sans fin, parce qu'il y a dans leur organisation mutilée préparation commencée sans terme définitif. On pourroit les comparer à une pièce de théâtre sans dénouement. Conçoit-on la déplorable situation de celui qui, sans moyens, a conservé l'envie d'opérer? C'est à peu près celle de l'artiste suranné qui, après avoir épuisé ses forces facultatives, continue ses travaux par habitude; c'est la roue qui tourne encore de son impulsion antérieure. Cette contradiction entre les désirs et la non-possibilité de les satisfaire, surpasse les tourmens de l'enfer, qui du moins sont déterminés et caractérisés. A Rome, en ma présence,

dans une maison où l'on exécutoit souvent l'excellente musique de Pergolèse, on eut la maladresse ou la malignité de faire chanter à un vieux castrat l'air de basse-taille de la *Servante maîtresse* qui commence par ces mots :

Longtemps attendre
Sans voir venir...

et je vis plusieurs dames romaines qui rioient sous leurs éventails.

On dit que Boileau étoit privé d'organes génitaux; je crois l'avoir déjà dit, il en possédoit d'internes. On ne peut avoir son énergie sans raisons suffisantes; ou plutôt, en partie mutilé dans son enfance par quelque animal vorace, tel que certaine musique moderne, il montroit peu de chant sur des accompagnemens énormes (1). Le castrat Albanèse (2) venoit me voir jadis; jeune encore, il étoit répandu dans la grande société de Paris et ne m'entretenoit que de ses amours. Quand je lui disois de finir ses colloques amoureux, il me répondoit naïvement : « Hélas! mon ami, je ne le puis pas. »

Dans un café de Rome où se réunissent ces messieurs, le ramage de toutes ces voix grêles sortant de corps grands, gros et gras a quelque chose de repoussant pour l'homme du Nord, peu accoutumé aux eunuques.

Pour clore ce chapitre, ne pourroit-on pas demander s'il n'est pas aussi des femmes qui conçoivent de l'aversion pour certains hommes? Oui, sans doute, et le nombre doit être plus considérable que celui des hommes qui les haïssent. Elles

(1) « Boileau achevait sa quatrième au collège de Harcourt, quand il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler, et l'opération, très mal faite suivant Louis Racine, lui laissa, pour le restant de sa vie, de douloureux souvenirs de cette époque. On donna d'autres causes à l'incommodité à laquelle il demeura sujet; et Helvétius, qui rapporte gravement l'anecdote vraie ou supposée du coq d'Inde par lequel il aurait été mutilé au berceau, ne manque pas d'attribuer à cet accident l'aversion secrète du poëte pour les Jésuites, qui avaient apporté les dindons en France, ainsi que la satire *Contre l'équivoque*, l'épître sur l'*Amour de Dieu*, mais principalement la « disette de sentiment que l'on remarque dans les ouvrages du poète ». (Amar, *Œuvres de Boileau ; précis historique.*)

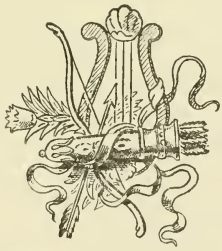
(2) Albaneze ou d'Albanaese, sopraniste célèbre, né en 1729 à Albano (Pouille), d'où son nom. Il travailla à Naples, mais se rendit dès l'âge de dix-huit ans à Paris, où il fut engagé dans la chapelle du roi, puis aux Concerts spirituels, où il chanta jusqu'à l'âge de 60 ans. Compositeur de talent, il publia de nombreux recueils de chansons, d'airs et de duos; on lui attribue notamment la mélodie célèbre *Que ne suis-je la fougère,* si souvent rééditée. Il mourut en 1800.

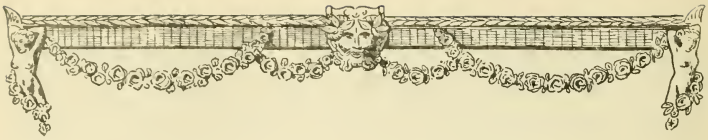
règnent par l'amour, il est vrai ; mais ses périodes sont brèves en comparaison des circonstances nombreuses où elles nous sont soumises par la force : force qu'elles ne nous pardonnent qu'en temps utile, quand souvent leur foiblesse est simulée ou quand notre protection leur est nécessaire ; hors ces cas, nul doute que leur orgueil irrité ne nous montre à leurs yeux comme les oppresseurs de leur sexe. Il n'est point de dominateur sans subalterne, et souvent sans victimes ; d'où l'on peut conclure qu'il y a guerre partout où il y a foible contre fort. Or, chaque fois que la ruse féminine échoue contre l'aspérité virile, il y a aigreur et vengeance préméditée envers nous, — et quelle vengeance encore ! Elle est déjà si douce, quand même elle nous coûte des sacrifices et des peines : qu'est-elle donc quand elle prouve double plaisir en tous sens?

Nous accordons un droit immense au sexe en exagérant son être et ses faveurs; plus nous l'aimons, le considérons, l'adorons, plus il a de prise sur nous. La femme qui nous captive par ses attraits connoît à merveille l'homme notre rival, dont nous redoutons l'influence. Alors, si elle croit juste d'exercer envers nous sa vengeance, une toilette soignée, une préférence marquée, un coup d'œil furtif, un petit coup d'éventail qui veut dire : « soyez sage », un son de voix qui dit si juste : « je veux plaire »... sont pour nous autant de pointes d'épingles acérées qui, sans aller jusqu'au cœur, nous déchirent l'épiderme à la journée. Malgré cette douce perfidie des femmes, convenons cependant que nous les trompons encore plus qu'elles ne nous trompent. Quel état que celui du mariage, que celui où l'on voit tant de fourbes contre fourbes ! Mais passons là-dessus, puisque cela est ainsi convenu. Excepté à Paris, quand nous avons les quatre pieds blancs (1), nous voulons que nos femmes soient recluses. D'ailleurs, que de tyrans domestiques toujours aimables chez les autres et grondeurs éternels chez eux ! Rien de plus insupportable pour une femme que cette conduite, que l'abandon après avoir été adorée. Plus l'amour de l'homme fut exalté, plus la cessation de ses désirs est pour elle un outrage impardonnable. J'ai souvent mis dans la balance les torts réci-

(1) Sans doute par allusion à la particularité rare des chevaux balzans, c'est-à-dire des chevaux ayant des taches blanches aux jambes.

proques des époux, et il m'a semblé que, le plus souvent, ils avoient commencé de notre bord. L'aplomb domestique a toujours été si difficile à balancer que, pour couper court, on a dit, et nous disons encore, qu'il est juste que la force commande à la foiblesse. Soumettons-nous, ont dit les femmes; mais gare les coups d'épingles (dont nous parlions tout à l'heure), et gare encore qu'elles ne servent d'attache au bonnet redoutable que nous ne pouvons voir sur notre tête, et qui nous crève les yeux sur celle des autres! N'est-il pas plaisant que chaque mari veuille régaler de cette manière ses confrères sans exiger de retour? C'est la seule occasion où l'homme soit généreux en renonçant à toute réciprocité, et si tous pensent, désirent et agissent de même, ils feroient aussi bien d'en convenir. Mais non; que cela soit pour tous, excepté pour moi, est notre dire. Au reste, égoïsme et cocuage sont très compatibles en tous pays, et souvent synonymes dans toutes les langues.





CHAPITRE XXX

IL FAUT PRENDRE GARDE A QUI L'ON PARLE

Dans notre bouleversement révolutionnaire, rien ou presque rien n'est demeuré tel qu'il étoit. Beaucoup de riches sont devenus pauvres, et plus encore de pauvres ont fait fortune. Aussi, les premiers, voyant leurs inférieurs montés sur le pinacle, combien ne voudroient-ils pas avoir ménagé, obligé ceux qui jadis sollicitoient, imploroient leur protection !

Il est de même prudent de ménager les jeunes gens, non encore proclamés, qui brûlent d'amour pour la gloire et qui viennent à nous pour obtenir nos conseils et notre appui. Hommes à réputation, ne les repoussez pas, car bientôt peut-être vous serez honteux de les voir vos égaux ou vos supérieurs sans pouvoir vous y opposer, puisque leurs succès brillans et la voix publique vous en feront la loi. Cherchons donc à démêler dans le jeune homme de mérite ce qu'il peut être quand justice lui sera faite ; n'agissons pas par intérêt, mais comme acte de justice. Combien de musiciens qui m'avoient honoré de leur insultante protection sont venus me complimenter ensuite sur mes succès ! Il étoit trop tard, ils devoient m'encourager quand j'étois dans l'arène épineuse du malheur. Quand je me rappelle qu'un petit poëte musqué, qui me promettoit un opéra, a reçu de moi cent visites suppliantes pendant qu'il faisoit sa toilette

embaumée, qui me donnoit des maux de tête affreux, et que ce même petit monsieur, forcé par les gens de lettres du premier ordre, a daigné me reconnoître pour son supérieur en talent (1); quand je songe encore que l'exécrable musicien ou amateur de musique qui m'écrivit anonymement, le jour de mon premier essai dans la carrière, lorsqu'on exécuta si mal ma musique chez le prince Conti (2), « que je pouvois plier bagage et m'en retourner chez les Liégeois » ; quand je songe que ce perfide m'a peut-être embrassé dix fois ensuite pour me féliciter! Je dis et répète encore qu'il faut tâcher de connoître les bons rejetons qui sont destinés à remplacer le vieil arbre.

On voit de véritables amateurs qui n'aiment les arts que pour le charme qu'ils répandent sur notre vie. Il est des professeurs qui aiment et encouragent le jeune artiste amant de la gloire ; mais il est aussi des jaloux qui ne proclament l'homme d'un mérite reconnu que parce qu'il leur sert pour en écraser d'autres.

Au point où nous sommes montés, il est impossible qu'un seul homme possède toutes les parties de l'art qu'il professe. C'est une boule énorme que chaque artiste prend à partie, qui d'un côté, qui de l'autre; elle est trop grosse pour qu'un seul puisse en embrasser la circonférence entière. C'est par les efforts de tous qu'on parvient, et qu'on parviendra le plus près possible de la perfection. J'aime le mot des anciens : « Un tel pour telle chose. » Revenons à notre affaire.

Je ne pense pas qu'un vrai musicien puisse parler à quelqu'un d'une manière inconvenante et sur un ton faux; aussi les Grecs vouloient-ils que généralement on sût la musique; et « musique », pour eux, vouloit dire les beaux-arts, « l'art des muses » ; celui qui leur étoit étranger passoit pour un homme dont l'éducation avoit été négligée; mais ne parlons ici que du

(1) Il s'agit de Légier, « jeune poète, homme du beau monde, passant les nuits à jouer et les jours à faire des vers » (Grétry, *Essais*, t. I). Il fournit à Grétry le livret d'un opéra-comique, les *Mariages Samnites*, arrangé à la hâte d'après un conte de Marmontel, et qui, plus tard, reparut en grand-opéra; sous ces deux formes l'ouvrage n'obtint d'ailleurs que peu de succès.

(2) Le prince de Conti, chez qui Grétry fit entendre, avant d'avoir pu la faire représenter, la partition des *Mariages Samnites*. L'exécution fut exécrable. « L'ennui fut si universel, raconte le compositeur, que je voulus fuir après le premier acte. » (*Essais*, tome I.)

musicien de nos jours. Comment celui qui, par sentiment et par étude, connoît et distingue le langage de tous, pourroit-il manquer lui-même aux convenances du langage social? Et quel art plus important que celui de la parole, puisqu'elle explique la pensée? Un comédien, ambassadeur d'Athènes, remplissoit sans doute honorablement sa mission, puisque l'aréopage le chargeoit des intérêts de l'Etat. On peut parler sans chanter, dira-t-on. Oui, mais peut-on chanter sans parler, si la musique est expressive et peint quelque passion? Le talent du musicien dramatique est de pressentir le ton de chaque interlocuteur; de là naît la variété de ses chants; et ce don de nature est aussi nécessaire au poëte, à l'historien, et, figurément, au statuaire et au peintre, puisqu'on dit de leurs meilleures productions qu'il ne leur manque que la parole (sous-entendue dans l'expression de leurs chefs-d'œuvre); mais ce tact de l'instinct doit être, chez l'artiste, plus naturel qu'étudié : la vérité appartient à l'inspiration, comme la manière de la rendre appartient à l'art. C'est un instant, je crois, qui décide du caractère vrai ou faux et, par conséquent, du mérite de tout ouvrage. Combien donc il importe que cette première conception soit exacte! En musique (je l'ai éprouvé cent fois), si la situation conçue n'amène avec elle son expression véritable, on a beau chercher, il y aura incohérence entre elle et la manière dont elle est rendue. Les situations varient sans doute dans le cours d'un drame, mais le premier morceau de musique étant fait semble indiquer le genre de l'œuvre entière. Aussi commençois-je souvent par les scènes les plus importantes du poëme, dont le reste n'étoit, à mon gré, qu'un dérivé nécessaire. Voyons notre objet sous d'autres faces, son importance l'exige.

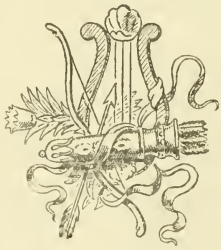
J'ai remarqué que je parlois mal et hors propos quand je préparois le discours que je voulois articuler : pourquoi? parce que je n'avois pas pris chez moi le ton convenable à la circonstance future. Je croyois, je suppose, parler au ministre en audience publique, où il faut être concis, révérencieux, et donner son placet. Point : J'étois reçu tête-à-tête dans un cabinet, et l'homme en place, en robe de chambre, prenoit un ton familier qui exigeoit d'autres expressions que celles préparées dans ma tête, et qui en même temps changeoit toute

ma musique. Je suppose encore que le jeune homme amoureux prépare pendant la nuit tout ce qu'il dira le lendemain à sa belle inhumaine pour l'attendrir. Il va chez elle, il est reçu à bras ouverts et voit clairement *qu'il faut des actions et non pas des paroles*. Dans certains cas, jusqu'à : « Comment vous portez-vous? » est d'une bêtise sans pareille; la situation dit tout et veut être prise sur le fait. Pourquoi rapportons-nous plus de profit d'une narration faite par impromptu par l'homme instruit et chaud que de ses écrits que nous avons lus et qui sont déposés dans notre bibliothèque? C'est parce que ses écrits ont été faits avec lui seul et que son discours improvisé, circonstancié, fait devant nous et pour nous, a pris toutes les teintes convenables à la situation. Nous l'avons souvent remarqué; si l'on fait du bruit dans une assemblée pendant qu'un homme parle, il décline et ne dit plus rien qui vaille. Au contraire, qu'un profond silence ou qu'un murmure flatteur et momentané l'encourage, les expressions viennent en foule exprimer ses idées; il en est lui-même étonné; ce n'est plus lui qui parle, c'est son génie, c'est le feu de Prométhée qui l'anime. Quand Sedaine remarquoit un silence profond dans la salle pendant la représentation de nos ouvrages, il me disoit : « Quel bel applaudissement, mon ami! » Ce n'est pas toujours l'homme le plus doué de génie, le plus docte qui improvise le mieux. Un des hommes les plus éloquens de notre siècle, J.-J. Rousseau, nous répète sans cesse dans ses *Confessions* qu'il reste souvent comme un hébété et ne sachant que dire dans les circonstances majeures; mais *prenons garde à qui l'on parle* et à quel homme il est facile d'imposer; car cet hébété, la plume à la main et maître de son temps, est un Démosthène capable de terrasser ceux qui l'ont fait rougir de son ineptie momentanée. Cet espèce de maladie provient, je crois, d'un conflit de timidité, d'amour-propre et de manque d'habitude, timidité qui disparoît quand l'homme habile qui en est atteint se trouve seul vis-à-vis de lui-même. Je ne crois pas cette maladie incurable cependant, et je pense que si Jean-Jacques, maître d'école, eût commencé à parler devant des enfans, il en eût guéri, lui, moi et bien d'autres, qui souvent ne savent que rougir quand il faudroit parler. Avec l'usage, il s'établit dans la tête de l'homme instruit

une certaine routine (qui ne ressemble pas mal à la poulie qui tourne) qui ne le laisse jamais en défaut. Chaque chose qu'il veut dire a chez lui divers mots pour l'exprimer, et si l'un lui manque, l'autre arrive ; ce n'est pas toujours le meilleur, mais qu'importe, demain il dira le reste. Donc il n'improvise pas, il répète. On remarque à l'Institut que ce ne sont pas les plus huppés qui parlent le mieux, mais ceux qui professent habituellement. Cependant, l'homme à réputation impose le silence quand il parle, et quelques mots sortant de sa bouche vénérable sont écoutés et recueillis comme des aphorismes qui renferment plus de sens et de substance qu'un long discours verbeux.

Il faut prendre garde à qui l'on parle.

Après un combat sanglant et la victoire remportée, on présente au général des soldats blessés. « Vous êtes des braves, mes amis, leur dit-il ; mais j'aimerois à voir ceux qui vous ont fait ces larges blessures. » Alors une grosse voix sort de dessous une grosse moustache, en articulant ces trois mots : « Ils sont morts. »



CHAPITRE XXXI

LA VIEILLESSE EST UN SOMMEIL

La vie n'est qu'un songe, nous dit-on ; mais c'est surtout dans le sommeil de la vieillesse que le rêve s'achève. En abrégé : rien ne ressemble mieux à l'état progressif de la vieillesse que les gradations du sommeil qui, chaque soir, appesantit nos paupières et nous plonge progressivement dans le repos et l'oubli de nous-mêmes. Semblables aux enfans dont l'existence s'entretient dans un sommeil réparateur, tous les vieillards dorment. Enfance et vieillesse doivent forcément avoir des rapports : l'une comme commencement, l'autre comme terme de la vie ; c'est la force vitale ascendante ou descendante : ascendante jusqu'au génie de l'homme, descendante jusqu'à la matière qui lui a servi d'enveloppe. En sortirons-nous spirituellement ? — Sans doute. — Notre moi d'existence nous suivra-t-il ? — Nul encore n'a pu le dire, hors Pythagore, qui nous trompa en disant qu'il se rappeloit avoir été autre que Pythagore ; mais un contre tous ne prouve rien (1).

(1) La doctrine du célèbre philosophe grec était originaire de l'Inde. Elle affirmait la théorie de la métempsycose, d'après laquelle, à la mort de l'homme, son âme passait dans le corps d'une bête immonde si sa vie avait été vicieuse, et dans celui d'un être supérieur s'il avait été vertueux. Pythagore prétendait lui-même avoir gardé le souvenir — assez vague, il est vrai, — des corps qu'il avait animés.

Quel tableau plus attendrissant que celui du vieillard illustre, affoibli par l'âge et ne produisant plus ! Est-ce bien lui ? se dit-on. Est-ce celui dont l'imagination sublime nous ravit tant de fois et nous charme encore ? Hélas ! tel que l'arbre séculaire, jadis si majestueux, si productible, sa charpente primitive seule lui reste. Oui, n'en doutons point. Ce vieillard, c'est Homère montrant en souriant son Iliade dont il ne lui reste qu'un léger souvenir. Cet autre, c'est Bélisaire appuyé sur sa lance, jadis si redoutable dans les combats. Cet autre, c'est Voltaire recevant nos hommages dans sa bibliothèque, sortie presque tout entière de son cerveau. Quel courage monstrueux ne faut-il pas pour flétrir par une critique outrée, ou par la satire, la sérénité du vieillard qui repose sur ses lauriers, ou, après lui, celle de ses descendans qui s'honorent et vivent pour ainsi dire de sa gloire ! C'est cependant ce que font certains journalistes qui, n'étant rien ou peu de chose par eux-mêmes, croyent s'élever en réputation légitime en déchirant et choisissant les plus illustres victimes. Quel courage monstrueux, dis-je, il faut avoir pour faire sans pitié couler des larmes octogénaires ! (1) Mais rien n'arrête l'écrivain journalier qui, coûte que coûte, doit faire paroître sa feuille chaque matin, qui sait que, pour être lue avidement, elle doit être aussi mordante que méchante, et dont l'amour-propre infernal se berce de l'infâme bonheur de se rendre redoutable, même auprès des hommes en réputation, et de se voir caressé par de lâches artistes qui le craignent. N'est-ce pas sainte Thérèse qui, en parlant du diable, disoit : « *Le malheureux, qui n'aimera jamais !* » Si elle eût connu nos méchants périodistes, c'est à eux qu'elle eût adressé ce mot plein de sensibilité. Rappelons notre titre et redisons que *vieillesse est sommeil*. Après la fatigue du jour, notre individu tout entier a besoin de repos, sans doute ; mais je pense que la tête surtout a besoin de sommeil (s'il est un animal sans cervelle, celui-là dort peu ou point), je dis plus, d'un sommeil complet, car il est des demis et des quarts de sommeil, tels que ceux

(1) On devine sans peine que Grétry, dans cette énumération de « vieillards illustres », songe à lui-même et à ses propres déboires avec la critique du temps, coupable à ses yeux de ne pas s'attarder avec lui à une esthétique qui avait fait son temps. Et le vieux musicien exhale une fois de plus sa rage contre les gens de lettres, qui, pourtant, ne lui avaient pas été inutiles.

qu'on éprouve et qu'on sent en voiture lorsqu'on voyage. Le repos et la tranquillité, dis-je, pourroient suffire à nos membres fatigués, mais la tête, dont le travail est continu dans la veille, et souvent dans la nuit quand on rêve, a besoin d'un sommeil complet, parce que c'est là qu'est le recueil du passé (la mémoire), le laboratoire pour le présent et pour l'avenir, qui se combinent et se concertent ensemble pour former le jugement qui nous guide et nous décide dans nos actions. La mémoire est donc très nécessaire pour former notre jugement actuel, et chacun sait que généralement elle se perd chez les vieillards. Chez eux, les fibres qui jadis furent frappées d'une idée étant desséchées par l'âge, l'idée a dû s'effacer avec elles (1). Or, sans idées, les fibres du cerveau sont en repos, ou, plutôt, disons que, sans mouvement, les fibres ne donnent point d'idées, et repos total, c'est sommeil : sommeil graduel chez les vieillards, en proportion de leur âge, d'abord partiel, puis total.

Il est cependant une différence entre le repos des fibres cérébrales produit par le sommeil, ou celui causé par l'âge ou la vétusté. L'un n'est que momentané, c'est un calme salutaire et nécessaire à la vie. L'autre, occasionné par le manque de forces organiques, est nécessaire à la mort. Dans l'un et l'autre cas, la pensée ressemble à un objet vu dans une longue perspective, dont l'imagination affoiblie se repaît et qu'elle façonne à son gré; ou c'est comme un son éloigné, presque inappréciable. Aussi, en rêve, le dormeur du jeune âge et le vieillard en tous temps existent avec confusion d'idées, mais non pas sans idées.

Sans cervelle, l'homme n'est plus. Le cerveau perclus ressemble à une page d'écriture barbouillée, où l'on ne déchiffre plus que des mots par-ci par-là, et point de phrases. C'est à peu près l'état du vieillard décrépit, du fiévreux et du maniaque.

La folie est rare chez les vieillards, et plus rare chez les enfans, parce que, chez ces derniers, il n'y a réminiscence de rien de personnel. Rien de si singulier et de si intéressant que l'enfance en manie; c'est comme deux folies à la fois qui jouent l'une avec l'autre. Mais, comme je l'ai dit, la folie est rare aux extrêmes des âges; il faut que l'individu soit en forces suffisantes

(1) Voyez le chapitre *Cerveau*, vol. III, page 119 de mes *Essais sur la musique*. (G.)

pour être convulsionnaire (1). Demandons encore si le vieillard rêve nuitamment, autant que dans sa jeunesse ? Je ne le crois pas : étant toujours dans une espèce de rêve, le rêve véritable doit être foible chez lui. Telle que la résonance du son, qui fuit circulairement dans les airs, le rêve n'est qu'une réaction d'idées passives ; donc, si chez le vieillard les idées sont foibles, leur réaction sur le cerveau est proportionnelle ; les bonnes cordes sonores donnent une multitude de vibrations, mais, fêlées ou fausses, les vibrations sont rares et mauvaises : il en est ainsi des fibres du cerveau.

Terminons ce chapitre en demandant si *vieillesse est un rêve* au même point pour la femme et pour l'homme ? Il me semble avoir remarqué que le vieillard est plus rêveur, plus appesanti, plus absorbé que la vieille femme du même âge. L'époque si funeste à celle-ci une fois totalement surmontée, elle semble éprouver (comme la repousse automnale dans les arbres) une arrière-vigueur qui se manifeste et se prolonge dans toute sa vieillesse plus sensiblement que chez l'homme. On a vu de vieilles sybilles, de vieilles sorcières ; nous voyons de vieilles tireuses de cartes, tandis que les honneurs de la divination nous sont généralement refusés. Dans le dernier âge, la nullité de la force conceptionnelle semble fortifier la tête féminine, qui d'ailleurs s'est reposée longtemps dans les âges antérieurs. On ne peut être et avoir été : nous dormons quand elles veillent encore : aussi, presque toutes les vieilles épouses gouvernent leurs vieux maris. Les femmes furent nos nourrices dans notre enfance, elles deviennent nos gouvernantes dans notre vieillesse ; nous finissons comme nous avons commencé, et « Jean s'en alla comme il étoit venu ».

(1) La folie est-elle la même dans les deux sexes ? Je crois qu'elle est généralement plus douce chez les femmes : la fureur est notre digne partage. Cependant, rien de plus terrible que les fureurs utérines. Elles surpassent tous les égaremens de la tête virile. Au reste, ceci est peu de notre ressort, et je crois que pour tous il est assez difficile de former un bon raisonnement sur la déraison. (G.)

CHAPITRE XXXII

PEUT-ON ÊTRE GRAND DANS UNE CHOSE ET PETIT ET BÊTE DANS TOUT LE RESTE ?

Cette question fut agitée dans une société où un homme de beaucoup d'esprit nia le fait, et il avoit raison. Cependant, il fit sourire les jolies femmes parce qu'il étoit laid et parloit avec le moins de grâce possible; selon ces dames, il prouvoit contre son dire ; par leurs ricanemens, elles sembloient croire qu'on pouvoit être bête avec beaucoup d'instruction. Apparemment que bêtise pour le sexe, en général, c'est disgrâce à l'extérieur et, à ce compte, rien de si bête que Socrate.

Chacun juge d'après soi, et les femmes, que la nature destine particulièrement à procréer, doivent, plus que nous, tenir aux formes externes que par instinct elles désirent reproduire. Il seroit dangereux que les hommes sentissent et pensassent ainsi ; mais pour la perfectibilité de l'espèce, c'est un bien, c'est un droit sexuel chez les femmes ; tandis qu'elles sont forcément occupées de notre perfectionnement physique, l'homme s'occupe de celui de sa raison. Il seroit curieux de savoir combien il faut de générations non interrompues pour qu'une perfection ou un défaut soit enraciné, et s'il lui faut le même laps de temps pour s'oblitérer que pour naître ; c'est en quoi l'histoire ancienne est précieuse. Elle nous apprend à dire : tels nous étions, tels nous

sommes ; et plus la progression en tout est lente, plus elle est solide. Il faut peut-être des siècles pour faire un diamant, et peu de temps pour grumeler une pierre molle. De même les vicissitudes morales, qui ne durent point, s'accusent de déraison. C'est par ennui que, le plus souvent, l'homme varie dans ses goûts ; mais quand la mode enfante un monstre dénaturé,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On rit de soi-même en parcourant les fastes des mœurs et des modes du temps passé, comme un jour on rira des nôtres. Hormis quelques chefs-d'œuvre, faciles à compter, qu'il est peu de monumens qui ne s'accusent de vétusté et d'ignorance ! Mais le mal indique sa correction et le bien sert de modèle. Le téméraire qui, prophétiquement, annonce le terme des facultés de l'homme, donne sa mesure et non celle d'une nature infinie et toujours agissante.

Abordons notre question comme il faut. La science explique nos sensations; il est donc autant de sciences diverses que nous avons de sens. On en a compté cinq; puis un sixième, la volupté; ne pourroit-on pas dire que la raison ou le jugement qui les réunit tous est un septième sens? Alors, voilà la gamme des sens complétée au même nombre que celle des sons de notre musique. Il est reçu que la perception provient des nerfs: donc, maladie de nerfs, c'est défaut de jugement; c'est-à-dire qu'alors l'un tire à droite, l'autre à gauche, sans nulle harmonie entre eux; et que de là naît l'indécision qu'on remarque dans toutes les personnes attaquées de maux de nerfs. Chaque savant ou artiste s'empare d'un ou de plusieurs sens qu'il explique et développe; le domaine de la physico-philosophie les tient tous sous son empire, mais n'en explique que la théorie; les pratiquer tous lui est impossible; la vie de l'homme ne suffit pas pour arriver aux limites du produit des sens. Il faut donc séparer leurs domaines, et l'on peut être fort ou grand dans un sens, et avoisiner de l'ignorance dans les autres. Le physicien, par exemple, explique l'acoustique des sons sans être musicien. Newton divisoit la lumière sans être peintre. Mais ceci n'est pas ignorance, c'est l'impossibilité de multiplier son être en autant de branches qu'il en est dans toutes les sciences, même

dans une seule, relativement aux limites de nos facultés sensuelles. Le savant théoricien a donc l'idée de ce qu'il ne peut exécuter, et le praticien entrevoit la théorie de l'objet qu'il pratique sans la posséder exactement. L'un est législateur, l'autre le peuple qui obéit; et par les rapports plus ou moins prochains, plus ou moins éloignés qu'ont entre eux les sens et les sciences qui en développent les puissantes facultés, on peut conclure que nul ne peut être bête en expliquant parfaitement bien une chose, mais qu'il peut en ignorer théoriquement l'étendue. Combien de fois Diderot n'a-t-il pas parcouru les faubourgs de Paris pour causer avec l'ouvrier et le voir à son travail? Combien de pages n'a-t-il pas écrit sous la dictée de l'ouvrier opérant sans mot dire? Il venoit aussi m'épier quand j'étois à l'ouvrage; c'étoit les mains sur le clavier, la tête fumante, qu'il m'observoit avec attention; chez moi comme chez d'autres artistes, il venoit apprendre ce qu'il falloit écrire dans l'*Encyclopédie*; mais, en revanche, jamais il ne sortit d'un atelier, d'un cabinet d'étude, sans laisser à l'artiste quelque précepte utile sur son art, quelque conseil sur son œuvre actuelle, ou l'idée heureuse pour quelque nouvelle production.

Il est des hommes superficiels dans la théorie des arts comme dans la pratique, ils sont même en grand nombre; ils parlent de tout avec assurance, rien ne leur coûte, parce que rien ne leur a coûté, ni peines ni réflexions, et ils rendent tout au même prix. Ce n'étoit pas Diderot qui agissoit ainsi; il avoit l'instinct et la continuelle envie de s'initier dans les choses qu'il connaissoit le moins. Ce n'est pas là l'ouvrier expérimenté dont nous parlions, c'est le fou d'Athènes qui s'empare des navires du Pirée. L'homme d'esprit, mais instruit particulièrement dans une science, en parle *ex professo* et ne risque son jugement dans toute autre science qu'avec retenue, et en peu de mots; c'est un éveil qu'il donne à ceux qui savent ce qu'il ignore ou qu'il ne sait qu'imparfaitement. Du reste, il n'est absolument ignorant en rien, puisqu'il sait se juger et se retenir; il a la sagesse de Socrate qui, après avoir fait le tour des connoissances humaines, croyoit ne rien savoir parce que, en avançant dans la carrière des arts (espèce d'univers scientifique), il apprenoit toujours.

Lequel est le plus heureux, pourroit-on demander, de celui qui croit, dans ce qu'il exécute, atteindre à la perfection, ou de celui qui, jamais satisfait, désire toujours au-delà de ce qu'il imagine ? Le premier, dirons-nous, est encore une espèce de fou d'Athènes, dont le bonheur n'inspire que pitié. Il est heureux cependant, et si le bonheur est le bien suprême de l'homme, Rousseau avoit raison de préconiser l'ignorance. Mais, je l'ai dit, ce bonheur inspire la pitié, et comme nous vivons tous, sages et fous, de l'opinion générale, l'artiste médiocre ou mauvais se voit malgré lui dans la dépendance d'un public austère qui l'avertit de son rang inférieur, qu'il n'est que le dernier des bons ou le premier des médiocres ou des mauvais. Quelques amis intéressés à leur réputation ont beau flatter l'homme superficiel en talent, la masse s'obstine et le temps le décèle. Pradon l'emporte quelquefois sur Racine, mais l'œil du vieux monarque ailé perce à travers la cabale, et de sa faux mortelle frappe l'intrigue la mieux ourdie, qu'il voue au mépris de la postérité. Le compassé Fontenelle (1) osa dire que Racine n'avoit pas soutenu le théâtre dans la perfection où il l'avoit trouvé, que ses caractères n'étoient vrais que parce qu'ils étoient communs, que, quand l'auteur a le cœur petit, ses héros lui ressemblent. Il fit des épigrammes contre le législateur du Parnasse et du goût : il disoit :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable a-t-il pu faire ?

Le merveilleux abbé de St-Pierre (2) disoit aussi que le théâtre de Racine ne dureroit pas cinquante ans ; l'abbé d'Olivet (3), qu'il ne connoissoit pas l'harmonie de notre langue. — Eh ! qui donc la connoît, diable ! si Racine l'ignore ? Il n'est pas jusqu'à la dame Sévigné qui ne prophétise qu'il ne fera rien au-dessus d'*Alexandre* (4). Que sont devenues toutes

(1) Oh ! que je hais les hommes froids qui se mêlent d'être méchants ! On peut pardonner quelque chose à l'homme chaud qui s'emporte et se répand d'ordinaire ; mais l'homme froid ne revient pas ; son opinion s'affermit, s'endurcit en quelque sorte dans la glace qui enveloppe son imagination factice. (G.)

(2) Charles Castel, abbé de St-Pierre (1658-1743) publiciste et philanthrope. Ouvrages de politique et de morale.

(3) Pierre Thoulier, abbé d'Olivet (1682-1768) : *Remarques de grammaire sur Racine.*

(4) Je tire ces citations impies du *Journal de l'Europe*, 27 septembre 1811. (G.)

ces belles prédictions ? Elles sont tombées dans l'oubli et Racine est triomphant. Mais nous voilà loin de notre proposition. Revenons-y. On ne peut être grand dans une chose sans en connoître ou du moins en pressentir mille autres qui s'y rapportent ; et si, comme on le dit, les extrêmes se touchent, c'est plutôt au physique qu'au moral ; ce n'est pas à coup sûr l'illustre sagesse et l'ignorance achevée qui se conjoignent. Diderot, que je nomme volontiers le Socrate de notre siècle, avoit des notions de tout et ne parut jamais ignorant aux yeux de l'artiste le plus consommé dans son art. Il écoutoit celui qui avoit prouvé sa doctrine par des succès ; il ne décourageoit point l'ignorant qui vouloit s'instruire. Qui savoit mieux que ce philosophe que la nature est lente dans ses opérations les meilleures et qu'un jour suffit quelquefois pour éclairer l'homme qui cherche depuis longtemps ? Qui savoit mieux que lui que l'artiste qui a parcouru cent fois, mille fois, les données de son art s'exprime en peu de mots et dit beaucoup pour ses pareils ; et que si l'imprudent jeune homme qui l'entend veut l'imiter, il dit trop peu en peu de mots et rien du tout en longues phrases ? Les aphorismes de l'homme expérimenté sont précieux sans doute, mais c'est dans le sentiment qu'il les a conçus ; s'ils sont pris dans un sens divergent, gare l'application de ces mêmes documens ! Car si chaque chose est à côté de sa place, c'est autant de contresens. Si c'est avec effort qu'une chose se trouve ainsi placée, la fatigue paroît et rend aux autres une partie de ce qu'elle a coûté de peines à l'inventeur. Si l'on copie, si l'on imite servilement, « en suivant les autres, on est toujours derrière », disoit, je crois, Michel-Ange. Si l'on veut être original lorsqu'un art a subi à peu près toutes ses formes et ses combinaisons, on fait de sublimes banbochades dont le public, toujours avide de nouveautés, s'engoue un instant, et qu'il range bientôt après parmi les magots de la Chine. Pour être bon dans les arts, il faut ce qu'il faut, rien de plus, mais rien de moins ; et s'il falloit opter pour donner quelque chose à faire à l'imagination des spectateurs, lecteurs ou auditeurs. j'aimerois mieux un peu moins qu'un peu trop. Au reste, cet « un peu moins que parfait » ne manque jamais à l'artiste le plus sublime : perfection absolue n'est pas de ce monde, et les plus forts ne sont tels que

relativement aux plus foibles. Celui qui fait n'a qu'un bon sens pour se juger et deux yeux ou deux oreilles pour se voir ou s'entendre ; mille yeux, mille oreilles et mille sentimens divers viennent après lui parcourir son œuvre et, soit dans l'ensemble ou dans le détail, ils trouvent toujours quelques défectuosités qui prouvent que l'homme créateur n'est jamais qu'un homme. La beauté la plus parfaite n'ose se montrer sans voile : une tache, un porreau dans quelqu'endroit secret, feroient dire, à coup sûr : quel dommage ! Il n'est point de géant, ni physique ni moral, sans foiblesse et sans petitesse. Tout ce qui pousse plus loin que le commun semble payer son impertinence. Que de chagrins n'ont pas essuyés ceux qui ont devancé leur siècle dans les sciences exactes et la philosophie ! On a jadis tancé jusqu'au musicien qui se permit d'ajouter une corde à la lyre. L'exil et la pauvreté sont la récompense ordinaire de la plus part des grands hommes. Le public ignorant ou jaloux ne manque pas de mettre leurs foiblesses humaines au niveau de leurs talens, quelque sublimes qu'ils soient : l'un compense l'autre. La soustraction est bientôt faite : « qui de trois retient trois, reste zéro » ; c'est ainsi que calcule l'ignorance révoltée. Il faut être bien fort pour changer l'opinion des foibles ; il n'est guère que le temps qui ait cette puissance. Nous sommes quelquefois si enfoncés dans la matière fétide de nos préjugés, qu'il est dangereux de vouloir nous en tirer. Il faut Hercule pour nettoyer les étables d'Augias; une main plus foible met la peste dans le quartier. Mais nous n'avons pas tout dit au sujet de l'homme géant qui rectifie les erreurs de son siècle et qu'on récompense si mal. Quoi, vous voudriez, populace insensée, que l'homme de génie fût irréprochable de toutes les manières ? Je nie bien ici qu'on puisse être vraiment grand dans une chose et ignorant et bête dans toutes les autres ; mais, en même temps, je crois qu'il n'est rien sans défaut, si léger qu'il soit. Le soleil a ses taches : en est-il moins précieux, quoiqu'il brûle quelquefois nos campagnes? L'homme grand par son génie efface les macules inséparables de l'humanité froissée par l'état et les loix sociales et de nature; et si l'on étoit juste, voici comment il faudroit opérer arithmétiquement avec lui. Il faudroit dire : qui de dix ôte un, reste neuf ; et l'unité retranchée à l'homme supérieur

pour sa partie foible seroit encore plus que tout l'apanage de l'ignorant.

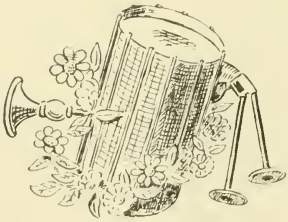
Il n'y a, avions-nous dit, ni géant moral ni physique sans restrictions, et nous venons de faire la part du premier. Quant au géant physique et de taille seulement, j'en connois un qui a six pieds et des pouces : tout Paris le connoît. Par raison inverse, je l'appelle « mon petit » ; et, par raison directe, il est mon inférieur en musique, qu'il aime beaucoup. Eh bien, cet homme énorme en hauteur, devant lequel tous deviennent des pygmées, et que chacun regarde en riant pour se dissimuler son humiliante petitesse ; cet homme, dis-je, malgré sa taille en tout proportionnée et sa force gigantesque, n'ose se marier, parce que, d'après son aveu, il n'a que ce qu'il lui faut pour vivre. En général, la circulation du sang doit être paresseusse chez de tels hommes ; le cœur n'a pas assez de force pour envoyer le sang dans toute l'étendue de leur individu. Il résulte de là que, avec une force énorme, mais instantanée, ils sont en état de foiblesse relativement à la grosseur de leurs membres. C'est comme un orchestre nombreux où il n'y a point d'ensemble parmi les musiciens, l'harmonie en est bannie. Chez le géant, les basses sont trop fortes et les dessus, trop foibles.

Lorsque M. Frion m'eut fait sa confession générale, je lui conseillai d'être sage comme s'il n'avoit que trois pieds et des pouces. Dans un de nos spectacles, il étoit un jour assis au parterre, qui lui cria impérieusement de s'asseoir ; alors il se lève de toute sa longueur, et le public d'éclater de rire ; il dominoit le parterre comme Achille sur un monticule observant les Troyens.

J'ai dit que sa force momentanée étoit prodigieuse : voici ce qui le prouve. Dans sa ville natale (Perpignan), les amateurs de musique, pour embellir leur spectacle, se joignent aux comédiens, chacun selon ses talens, qui à l'orchestre, qui sur le théâtre. On prie donc notre géant de jouer le rôle de *Raoul-Barbe-bleue,* pièce vraiment gigantesque de Sedaine, et de moi pour la musique. Aux répétitions générales, il demande à l'actrice jouant le rôle d'Isaure comment elle veut être entraînée par lui dans le cabinet fatal. — « Comme vous voudrez, Monsieur, répond-elle ; par les pieds, par la tête, tout m'est égal

pourvu que nous produisions un grand effet. » La représentation a lieu : qu'on se figure un homme de six pieds et des pouces ayant sur sa tête un bonnet d'un pied et demi, surmonté de plumes d'autant de longueur, arrivant sur le théâtre devant un public nombreux que cette nouveauté attire ! A l'instant de la catastrophe, notre géant, rassuré par ce que lui a dit l'actrice, vous l'empoigne par les cheveux au haut de sa tête, la soulève comme une plume à la hauteur horizontale de son bras et l'emporte ainsi, pendant que la malheureuse, battant des jambes et des bras, poussoit des cris non simulés, que le public prenoit pour un jeu de théâtre. Dans ce moment, dit M. Frion, toute la salle se leva spontanément; on entendit le craquement des loges... L'instant fut de la dernière horreur et la pauvre Isaure se repentit d'avoir défié un géant dans sa force.

Ceci rappelle ce qui arriva au farceur de nos boulevards, qui fut pris au col par la corde qui lui servoit à faire des tours et qui, sans le secours de ses camarades, qui virent sa langue sortant de sa bouche, seroit mort étranglé au milieu des bravos et des acclamations du public.



HUITIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE CERVEAU PARALYSÉ

Au chapitre *cerveau*, dans mes *Essais sur la musique*, j'ai dit que les fibres de cet organe étoient les dépositaires de nos idées. Ce magasin s'oblitère, je crois, en tout ou en partie, par la maladie dont nous parlons; le paralytique que je viens de voir m'a étonné et confirmé dans ce système. Certaines fibres, chez lui, sont paralysées, et nul moyen ne lui reste de les faire mouvoir à propos pour se rappeler la chose, ou plutôt le mot de la chose dont elles furent frappées. Il connoît et reconnoît sa femme et ne peut, le plus souvent, la nommer. « Appelez *elle, elle, elle*, » dit-il à ses domestiques, et il soupire. S'il apporte au logis des fleurs ou des fruits, tout s'appelle « mon jardin ». En général, cependant, ce sont les substantifs dont il a conservé la mémoire; quant aux adjectifs, aux tropes, aux superlatifs et diminutifs (qui sont, ai-je dit dans mon ouvrage précité, comme les aliquotes du corps sonore), leurs fibres, correspondantes aux idées, étant plus délicates que celles principales, sont oblitérées. Son cerveau est comme un arbre frappé de la foudre, dont il ne reste que le tronc, formé des plus grosses fibres. Il écrit et ne peut lire, et, chose étonnante, il ne peut pas même relire ce qu'il vient d'écrire correctement sous la

dictée de quelqu'un sans faire une faute d'orthographe. C'est là le plus difficile à comprendre. Quoi! les lettres, les mots, les phrases qui composent une longue lettre, l'orthographe et la ponctuation lui reviennent, la plume à la main, et, son écriture étant finie, nul moyen de la relire lui-même! Ecrire, n'est-ce pas lire mentalement? Et ce qu'on lit ainsi, ne doit-on pas pouvoir le répéter en paroles? Comment la chose peut-elle lui être présente pour l'écrire et s'évanouir quand il veut parler? On s'y perd. Le bruit de la parole, l'effort de l'organe pour la produire annulent-ils en lui la faculté des fibres mémoriales?

Ce que je vais dire, d'après moi-même, éclaircira peut-être, par ses rapports, le phénomène dont nous parlons.

La plus grande part des morceaux de ma musique que j'estime le plus, je les ai imaginés le matin dans mon lit. Chant, basse, accompagnemens, tout est dans ma tête distinctement. Alors je me lève et j'écris ma composition, mais sans la chanter ni la jouer sur aucun instrument, car l'expérience m'a convaincu que, avant d'avoir écrit, le bruit de mon chant ou le son de mon piano effaçoit mes idées conçues dans le silence; et que ma composition, toute mentale, s'évanouissoit à peu près comme un rêve à notre réveil par l'exécution réelle et matérielle du morceau.

De même, dirois-je, ceux qui doivent parler de mémoire dans quelque circonstance solennelle, font sagement de répéter chez eux leur discours à haute voix, sans omettre ni les grâces, ni les gestes dont ils veulent l'orner, car s'ils se contentoient de les imaginer et fixer dans le repos du cabinet, le seul bruit de leur parole, joint à l'émotion que produit une assemblée imposante, suffiroit pour les décontenancer et leur faire perdre la mémoire de tout ce qu'ils auroient précédemment réglé. « Nouveaux mets, nouvel appétit, » dit-on : de même, nouvelle situation d'âme modifie nos idées précédemment conçues.

Revenons à notre homme. Il est riche, il sait qu'il faut de l'argent pour acheter, mais, ne sachant ni le prix des denrées, ni celui du numéraire, il donne tout ce qu'il a dans ses poches et prend ce dont il a fantaisie.

Les cinq sens ne faillent point chez lui; il est même amateur du sixième; il sent qu'une femme est jolie, sans qu'il

puissele lui exprimer autrement que par pantomime; il prouve que le sentiment de l'amour vient d'autre part que de la tête. En effet, notre esprit analyse la beauté; mais il semble que c'est après que d'autres organes la lui ont manifestée.

Un médecin m'a dit avoir traité un paralytique, homme très instruit, qui n'avoit conservé la mémoire que des verbes et des substantifs; un autre qui avoit perdu absolument l'odorat: par les rapports de ce sens avec celui du goût, et grâce à ce qui lui restoit d'imagination, tout ce qu'il mangeoit et buvoit lui paraissoit excellent. On perd ou l'on gagne à être fait ainsi. Ce que je vais dire le prouve : le détail en est un peu obscène, mais, de même que la poësie, l'histoire naturelle a ses droits, ses licences et son langage; l'une aime les exagérations, l'autre la la vérité sans fard.

En sortant d'une fête brillante, on rencontre à Paris, comme dans bien d'autres lieux, des travailleuses nocturnes, qui vous empestent d'autant plus sensiblement qu'on sort d'un salon magnifique, où cent beautés parfumées d'essences prodiguent tous les trésors de l'Arabie. Le constraste est si violent et la suffocation est telle dans ce moment, qu'elle coupe la parole aux plus intrépides, qui ne peuvent articuler que des oh!.. oh!.. Me trouvant dans cette circonstance pénible, je remarquai entre nous un philosophe qui réfléchissoit mûrement sur notre situation. « Que pensez-vous, lui dis-je, de ce contraste? » Voici sa réponse, mot pour mot : « Qui croiroit, mes amis, qu'on a fléchi le genou devant la belle moitié des contenans du contenu que nous sentons! » C'est pousser, je l'avoue, la philosophie jusque dans ses retranchemens, mais il disoit vrai.

CHAPITRE II

FLEUR, FRUIT, STÉRILITÉ

Jeunesse, c'est fleur; âge mûr, c'est fruit; vieillesse, c'est stérilité.

De même que l'arbre est productible ou non; qu'il est de bonne ou de mauvaise famille, dont il tient ses qualités bonnes ou mauvaises, de même l'enfant participe de ses géniteurs. *Les moutons ne sont pas des loups.* Mille preuves doivent nous convaincre que les enfans tiennent de leur père et mère, dont les substances réelles, incorporées dans le fruit de leurs amours, ne peuvent dégénérer entièrement que par dépendance fortuite et, s'ils y participent physiquement, le moral doit s'en suivre. Il est des familles aux gros yeux, aux gros nez, etc., et, quant au moral, souvent les enfans nous offrent l'aspect aimable de leurs géniteurs, ou la mauvaise charge des belles manières de leurs parens. Quelque jour peut-être, la chimie, la physiologie, guidées par le flambeau de l'expérience, nous diront d'avance le résultat propagatoire de l'union des époux, doués de telles qualités ou affligés de tels défauts. Alors on pourra faire l'amour par calcul, comme on fait presque toutes choses depuis le règne des mathématiques; — mais non, l'amour exaspéré sera toujours un mauvais calculateur, puisqu'il ose dire : *un et un font trois.* Mille circonstances peuvent, sans doute, modifier le

fruit humain, avant et après sa naissance au monde, de même que les ardeurs brûlantes du soleil ou la rigueur des frimas nuisent à la fleur, fille du printemps; mais ce mal n'est que passager et la récolte suivante profite de la stérilité antérieure. Non seulement le père influe dans son enfant, mais on oseroit croire (et nulle femme ne niera le fait) que l'attraction doit être telle entre les esprits génératifs des deux sexes que, sans conjonction intime et dans telle circonstance, le désir seul, l'admiration d'une femme pour tel homme, non autorisé par les loix de l'hymen, peuvent influencer le fruit du père véritable. Telle étoit l'opinion des Spartiates, enfans de Lycurgue, le premier des législateurs et le plus grand scrutateur du cœur humain; et si son opinion est fondée en principe, les stigmates, tant physiques que moraux, d'un second ou d'un tiers-homme ne sont pas toujours des preuves d'infidélité conjugale.

Autant que la culture agit sur le fruit, autant l'éducation nous modifie. Modifier est excellent dans ce cas; c'est nous mettre à la mode de tous, pour former de nous un être moral enté sur le physique, un être bon à tous à ses dépens. Mais ce qu'on perd individuellement, on le retrouve dans la totalité; il n'est pas d'autre moyen de faire correspondre cent mille agens, cent mille pièces différentes qui doivent tendre au même but pour former une seule machine bien ordonnée.

L'éducation, perfectionnée comme elle l'est actuellement, nous rend précoces. Est-ce un bien, est-ce un mal? La serre chaude vaut-elle le soleil? Et le fruit anticipé qui paroît à Noël vaut-il celui d'été? L'éducation telle qu'elle est nous donnera, je crois, plus d'hommes instruits d'après d'autres que d'hommes de génie propres à faire des découvertes en fait de science; il faut labourer soi-même son champ, il faut suer sur une terre en friche; nos jeunes gens trouvent un peu trop la besogne faite, ils n'ont plus qu'à ensemencer. Quoi! la graine qu'on leur distribue à pleines mains et qui ne peut reproduire que ce que son germe renferme? Il y aura donc toujours un sur mille qui outrepassera les données communes, parce que la nature l'aura doté particulièrement; et les autres ne seront que les échos du passé, tandis que lui prophétisera l'avenir. L'âge mûr est celui de la récolte; celui pour lequel on a consumé sa belle jeunesse;

celui où l'on jouit en effet, mais qui n'est plus aussi désirant que le premier âge, parce que la possession affoiblit l'espérance. On espère à tout âge, sans doute; mais dès que l'état de l'homme est fixé, il ne peut plus occuper que la première place de son état, tandis que le jeune homme, dans son ardeur indomptée, s'élance dans les nues; la terre suffit à peine à ses vastes désirs. Dans le premier âge raisonnable, on prépare donc le second; dans le second, on amasse pour la retraite; c'est ainsi que notre vie se passe en préparations éventuelles. Cependant, l'effectif de l'homme se montre avec l'âge mûr; c'est alors qu'il est au faîte de sa puissance et qu'il peut dire : « Je suis moi dans toute la plénitude de mon être. » Dans sa jeunesse, on espéroit de lui en attendant ses produits nets; dans son âge mûr, on le fixe avec plus de sévérité; on semble lui dire : « Tu es, ou tu ne seras jamais. » Les productions du jeune âge ont, en général, de la chaleur, mais quelque chose de vacillant. Le sentiment, l'envie du *plus que parfait* dont le jeune auteur est possédé, s'y fait sentir et fatigue celui qui l'apprécie. — On reconnoît d'ailleurs trop distinctement la trace des élémens scientifiques où le jeune homme a puisé; ils n'ont pas encore eu le temps nécessaire pour s'incorporer avec son genre d'esprit; il manque d'originalité; il est un peu tout le monde, et pas assez lui; et s'il est original, on aperçoit des taches d'enfance et des macules scolastiques. Il n'est que l'homme mûr doué de génie qui puisse sortir des règles avec raison; rien ne pouvoit suppléer à ses écarts, il fait la règle en la violant.

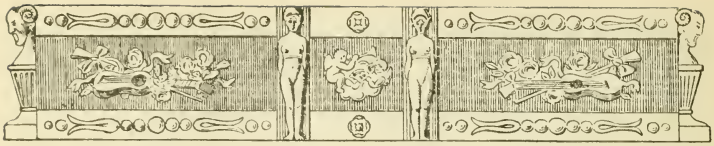
Il est rare que l'homme mûr ne veuille rectifier ses premiers ouvrages; il a tort : ne donnons pas à la violette les parfums et l'étalage de la rose. — « Tu es dans ton mois de mai », disois-je à un jeune artiste qui se fatiguoit pour être mûr. « Produis selon ton âge, mon enfant, et ne devance pas les saisons. Crois-moi, le temps des regrets est proche de celui de notre apogée, et le terrible *nec plus ultra* que la nature fait entendre à l'artiste expérimenté est pour lui comme un son mortuaire, qui souvent a mouillé ma paupière. »

Le dernier âge de l'homme nous a si souvent occupé dans cet écrit, qu'il nous reste peu de chose à dire à cet égard. Pour le voir dans son jour le plus favorable et le plus flatteur, plaçons

le vieillard qui a mérité l'estime publique par ses travaux utiles, au centre de ses douces réminiscences. « Les plaisirs de l'âge avancé sont les plaisirs qu'on se rappelle », a dit Marmontel. Là, entouré de jeunes gens pour qui ses vieilles productions sont récentes et nouvelles, il goûte encore, dans leurs applaudissemens actuels, le bonheur d'avoir été pour un instant ; il se voit en perspective ce qu'il étoit ; mais bientôt, comparant le présent au passé (tel que la femme jadis belle regardant la peinture de ses traits printaniers ; ou tel encore que la plupart des plaisirs sensuels, dont on rougit souvent après leurs jouissances éphémères), bientôt, dis-je, comparant le présent au passé, le triste « je fus » lui revient en mémoire et semble lui reprocher sa décadence. Cependant, console-toi, grand homme, nul tort ne t'appartient ; ils sont à la nature impitoyable qui, pour être toujours nouvelle, veut que tout finisse pour recommencer toujours.

Quelle distance entre l'avare octogénaire, qui n'a de plaisir que dans son inutile trésor, et l'homme respectable dont nous parlons ! Non, l'avarice ridicule, fruit de la vieillesse, ne le saisira point. — D'où vient donc l'avarice dans le temps où presque tout devient inutile ? Seroit-ce que l'ordre naturel à la vieillesse en est voisin ? Seroit-ce, au contraire, que le désordre aussi naturel à la jeunesse en est ennemi ? Ses richesses sont à tous ; plus on s'en empare, plus il jouit. En vous écoutant, je viens d'être heureux, lui dit l'un. En vous lisant, j'ai réformé ma conduite, lui dit l'autre. Donc, malgré son âge déclinant, il a des jouissances que les talens seuls peuvent donner.

Quelle passion plus noble pour l'homme, en effet, que celle de l'étude des sciences et des arts ! Dans sa jeunesse, la gloire qu'il ambitionne l'éloigne des vices honteux : « En m'immortalisant, dit-il, j'immortaliserois mes vicieuses habitudes ; étouffons-les dans leur naissance. » Parvenu à la renommée, une émulation plus forte encore le fait trembler à la seule idée de s'associer à l'immoralité des grandes villes ; et dans son vieil âge, il se repose sur sa vie passée en se flattant qu'on ne prononcera son nom dans l'avenir qu'avec respect et reconnoissance.



CHAPITRE III

EN GÉNÉRAL, NOUS AIMONS MOINS CEUX QUI NOUS ONT FAIT DU BIEN QUE CEUX AUXQUELS NOUS EN AVONS FAIT. POURQUOI?

Donner, c'est se mettre en première ligne. Recevoir, c'est se soumettre et se mettre à la seconde, ou plus bas encore ; c'est le majeur ou le mineur des choses, voilà tout le mystère. Il est cependant manière de donner pour recevoir ; c'étoit celle des capucins d'autrefois, qui donnoient le moins pour avoir le plus. Etre dépendant ou indépendant sont les deux attributs extrêmes de l'amour-propre ; aussi, celui qui reçoit quelque don considérable, manque-t-il rarement de dire qu'il vous le rendra s'il lui est possible ; c'est une manière peu délicate d'exprimer sa reconnoissance envers celui qui donne généreusement que de lui faire entendre que le don qu'il fait n'est qu'un prêt. Si le receveur est assez heureux pour rappeler vers lui la fortune, qu'il aille chez son bienfaiteur lui dire que sa situation actuelle est une suite des bienfaits qu'il reçut de lui dans sa détresse, *bene sit.* « Oui, monsieur, j'allois me noyer quand vous me rendîtes service », disoit un homme à son bienfaiteur, « et tout ce que je possède aujourd'hui est plus à vous qu'à moi ; disposez-en ». Voilà comme parle la reconnoissance. A propos de noyade, je me rappelle qu'un harpiste rempli d'expression dans ses œuvres

charmantes, et malheureux par tempérament, Krumpholtz (1), vint me faire ses tacites adieux le jour qu'il se noya. Dans notre conversation, je lui répétai combien j'aimois sa musique ; il m'objecta qu'il ne savoit pas la composition. — « Que m'importe, lui dis-je, puisque chaque note de vos sonates réveille en moi une sensation délicieuse. Soyez sûr, ajoutai-je, que vos productions ne périront point et que votre nom vivra autant qu'elles ; les hommes faits comme vous sont les seuls qui doivent composer ; que les autres fassent des grammaires. » Il seroit bien singulier qu'en sortant de chez moi, cet esprit mélancolique se fût dit : « Puisque je suis immortel, au dire d'un artiste que j'honore, je puis mourir dès à présent », et que là-dessus il eût pris le funeste parti de se détruire. On ne peut tout prévoir avec des têtes volcaniques et atrabilaires telle qu'étoit la sienne ; si j'eusse critiqué son talent, c'eût été bien pis, je me serois reproché sa mort.

Revenons à notre question, qui change de face quant à notre progéniture. Il paraît, en effet, que c'est parce qu'ils nous ont procuré un plaisir vif, en temps et lieu, que nous aimons plus nos enfans qu'ils ne nous aiment; ils sont peu reconnoissans envers ceux qui leur ont donné la vie ; ils semblent croire qu'ils ne sont qu'un résultat de notre égoïsme, et que, pour nous imiter, ils gardent leur amour pour ceux qu'ils procréeront un jour. Ils sont des seconds nous-mêmes, disons-nous, et nous sommes pour eux au moins en sixième ligne, en comparaison de l'amour que nous leur portons. Boire, manger des friandises, posséder des joujoux dans leur enfance, tout cela passe avant nous ; puis, quand chez eux l'amour s'en mêle, et qu'ils aiment leur production comme nous aimons la nôtre, nous ne sommes plus bons que pour la cession. Il faut que l'enfant soit vertueux pour songer, sans plaisir ou avec déplaisir, qu'il sera riche après son père. Lisez le chapitre VIII du second volume de Montaigne, vous verrez ce que dit ce roi des penseurs de l'Affection des pères aux enfans.

(1) J.-B. Krumpholtz, célèbre harpiste virtuose, né à Zlonitz, près de Prague, en 1745, mort en 1790 à Paris, où il remporta de véritables triomphes. Il avait épousé à Metz une de ses élèves, Mlle Meyer. L'infidélité et l'abandon de sa femme le mirent dans un tel désespoir qu'il s'alla jeter dans la Seine.

J'ai dit, ci-devant, qu'être dépendant ou indépendant étoient les deux attributs extrêmes qui déplaisent ou plaisent le plus à l'amour-propre de l'homme. On objectera que l'indépendance absolue n'existe nulle part, et je suis de cet avis ; mais il est une dépendance volontaire qui nous flatte, parce que nous recevons plus que nous ne donnons (c'est encore ici l'histoire des capucins); par exemple, c'est un commerce lucratif que d'obéir à un seul qui vous délègue l'empire sur cent autres. Oh ! la bonne aubaine que cela ! L'amour-propre est un juif qui, en fait de calcul et de commerce, ne le cède à aucun des enfans de Jacob. C'est à peu près dans le même esprit que nous avons imaginé que nous ne mourrons que pour ressusciter dans une vie éternellement heureuse : il y a mille pour un à gagner. Il faut que nous soyons bien infortunés sur cette terre pour que nous étayions ainsi et toujours le présent sur l'avenir, pour qu'aucun plaisir ne soit réel pour nous s'il n'est circonscrit d'espérance ; ce que Rabelais ou La Fontaine appelleroient tout bonnement « manger son bien en herbe ».

Jouissons du plaisir
Que l'instant nous livre ;
L'instant qui va suivre
Peut nous le ravir,

dit Anacréon, et voilà le vrai sage.

Le plus heureux est celui qui compte le moins sur l'avenir ; il aime son présent; et, d'après ce raisonnement, on pourroit dire d'un homme qu'il est heureux sans espérance, comme on dit malheureux sans espoir.

La générosité et l'ingratitude, qu'on explique si difficilement dans leurs motifs presque toujours intéressés, sont, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, des modifications de l'amour-propre, qui se range en première ligne, ou qui se contente d'être à la seconde, et plus bas encore. Mais, depuis que les sciences sont dans la main de tous, les mœurs ont changé du tout au tout. Tout se calcule aujourd'hui, excepté tout au plus l'impossible et le secret des arts d'imagination. Jadis, les foibles étoient trompés tout platement par les forts; aujourd'hui, on a la finesse de se laisser duper en apparence, pour ainsi tromper

les trompeurs. Chez nos bons ayeux, la science, qui étoit rare, ne tenoit pas lieu d'esprit, excepté quelques finauds par nature ; on étoit généralement ce qu'on naissoit : seigneur ou vassal, bête ou spirituel ; les belles femmes étoient des idoles d'amour qui se laissoient presque mystiquement adorer ; les hommes avoient la maladresse de mettre les faveurs de leurs dames à si haut prix, qu'elles renchérissoient encore par-dessus l'estimation ; encore quelques degrés d'exaltation de plus de notre part, tel que le grand Lama, elles nous eussent présenté leurs dragées, et les soupirs de ces charmans Don Quichotte eussent fait tourner les moulins à vent. Mais nos amoureux ont réformé tout cela ; depuis deux siècles, la chevalerie a perdu quinze et bisque (1) : à mesure qu'un sexe s'élève, l'autre s'abaisse, c'est la règle. Redisons donc que depuis que les connoissances scientifiques sont dans la main de tous, la grossière et franche bonhomie existe peu. C'est aujourd'hui, par des rapports éloignés de la chose même, que nous jugeons les hommes et les femmes; et la manière de donner et de recevoir contribue beaucoup au jugement que nous portons des uns et des autres. D'abord, celui qui consent à recevoir un don, de quelque manière qu'il lui soit offert, est connu dans l'instant ; c'est un homme de peu d'étofle, sans délicatesse ; poussé aux limites du besoin, il a renoncé à la noblesse de son être ; subjugué par ses passions, le jeu, les femmes, ou plutôt l'un à cause des autres, le rendent tour à tour dupe et fripon. On connoît aussi, du premier abord, certains hommes dont la manie est de toujours demander, ne fût-ce qu'une prise de tabac ; on fuit cette triste engeance qui ne sait que tendre la patte.

L'homme honorable est rarement abattu par l'infortune ; il calcule avec le sort ; riche ou pauvre, il est lui ; il jouit ou sait souffrir avec dignité. Si le sort l'accable, il descend d'un pas ferme aux travaux les plus vils, qui cessent de l'être dès qu'il les exerce. S'il est infirme ou vieux, l'hôpital ne l'effraye point, il y porte son honorable misère, il se fait respecter de la foule qui l'entoure et de ceux qui régissent l'asile de la charité.

(1) *Bisque*, avance de quinze points accordés par un joueur à un autre. Les expressions « donner quinze et bisque », « avoir quinze et bisque sur quelqu'un » sont donc des tautologies. Le sens de la phrase est ici que la chevalerie a perdu l'avance qu'elle avait sur nous.

La bassesse ne sert à rien qu'à nous dégrader et l'homme avili à ses propres yeux l'est aussitôt à ceux de tous ; on fuit le misérable qui s'abaisse et l'on admire, on envie souvent le sort de celui qui supporte noblement sa détresse ; on cherche à le soulager, mais dans un mode non humiliant ; on se croit son égal en force, en mérite, en vertu, en l'obligeant sans le faire rougir.

Un émigré françois, portant un des noms les plus imposans de l'ancienne France, vient de me dire ce qui suit ; c'est lui qui parle : « Mes talens en musique, dans l'escrime, pour la danse, m'ont été d'un grand secours pour vivre. J'ai rencontré peu de gens qui sachent compâtir au dénuement de l'homme errant sans patrie. Cependant, j'en ai trouvé deux ; ou peut-être étoit-ce le même qui s'est présenté deux fois : un que je n'ai pu connoître et l'autre qui m'obligea comme je le dirai. En sortant d'un café de Londres, je trouvai dans ma poche un portefeuille sans nom renfermant plusieurs billets de banque. Quelques temps après, je fus invité par un lord (c'étoit peut-être l'homme au portefeuille). J'arrivai le premier, il me proposa une partie de billard ; il perdit très naturellement plusieurs parties et me remit autant de guinées. Je lui observai que nous n'étions pas convenus de jouer de l'argent ; il me répondit qu'il étoit convenu une fois pour toutes entre lui et ses amis que chez lui, sans conventions ultérieures, chaque partie était de vingt-cinq guinées ; j'essuyai mes yeux et le remerciai. »

Qu'il est noble, celui qui sait donner de la sorte ! Après l'infortuné qui sait souffrir sans bassesse, il est le modèle de la grandeur d'âme. Le bienfait anonyme étonne tellement les hommes ordinaires qu'on dit que la comédie qui porte ce titre (1) a été faite pour célébrer une bonne action de ce genre exercée par Montesquieu. J'ignore si cette pièce fut faite de son vivant ; mais si ainsi est, il ne fut pas la voir deux fois, j'en suis sûr. Quel plaisir, pour l'anonyme bienfaisant, de jouir de l'inquiétude de son protégé cherchant à découvrir son bienfaiteur ! Le voile une fois déchiré, tout le charme de l'action cesse.

Un des traits qui caractérise le mieux la sémillante nation

(1) *Le Bienfait anonyme*, comédie de Pilhes, mettant en scène un épisode de la vie de Montesquieu. Représentée à la Comédie-Française le 21 août 1914.

françoise est celui-ci, qu'on assure avoir eu lieu entre deux jeunes gens de Paris. Voici leur dialogue et le dialogue qui s'en suivit : « Tu as beau chercher celui qui vient de t'obliger sans se faire connoître, je te dis que c'est un tel. — Non, il n'a rien fait de ce genre en sa vie, il n'en est pas capable. — Je te dis que si. — Je te dis que non. » De propos en propos, les têtes s'échauffent et ils se battent... « Cela suffit, je suis blessé », dit le soi-disant croyant à l'incrédule... On devine que lui-même, que le blessé étoit le bienfaiteur. Est-il rien de plus aimable, de plus étourdi, de plus généreux que cette action singulière ? Etre à la fois homicide et protecteur ! Tuer peut-être celui auquel on vient de sauver la vie ! Cet épisode de scène seroit sans effet dans une comédie. Combien de fois le fond d'une affaire s'oublie, quand les paroles offensantes s'en mêlent! Tel est le François ; tels sont les descendans du chevalier sans reproche et sans peur.

Nous avons parcouru notre proposition sur deux faces : 1° l'ascendant ordinaire de celui qui donne sur celui qui reçoit; 2° la dépendance volontaire de ceux qui obéissent pour commander. Il nous reste une troisième face à examiner, sans compter les ramifications sans nombre de ces trois propositions; c'est ce qu'on appelle « le don de sa main ». Que de mystères sacrés et profanes, que de moralité bonne et mauvaise, que de mensonges et de vérités renferment ces paroles magiques! Le mariage, en effet, qui devroit être une union céleste, et qui n'est le plus souvent qu'une désunion infernale, a besoin d'une réforme dans son institution. Le divorce facile le rend scandaleux; difficile, il est le désespoir des époux. C'est là qu'une main habile peut opérer le bonheur des hommes, dont n'a pas même joui le peuple de Solon, dont nous parlerons tantôt. Les diverses modifications que reçoit l'hymen chez les différens peuples prouvent assez qu'il en est peu susceptible; que, si l'on en juge par les infractions continuelles, la bonne et véritable loi matrimoniale n'est pas encore connue; et que c'est avec cette institution surnaturelle que la société a le plus de peine à s'accorder avec la nature, que nulle loi humaine ne peut arrêter. Les hommes ont dû remarquer que, quand il y a *biaisage* ou plusieurs faces à une chose, elle est suspecte et produira tôt ou tard ses mauvais effets.

Il paroît aisé de croire que nous présumons trop de nos forces quand nous osons enchaîner notre volonté d'aujourd'hui, qui sera toute autre demain. Se donner corps et âme est d'une témérité qui, souvent même au pied des autels, fait pâlir les plus hardis comme les plus amoureux. Cela seul, je le répète, dit que nous osons trop quand nous jurons de l'avenir par le présent. Que faire donc pour accorder la décence, l'utilité et le bonheur? Lycurgue avoit-il dénoué le nœud gordien? Devons-nous nous comparer à une poignée d'hommes idolâtres de leur liberté, qui vivoient en état de guerre continuelle? Adopterons-nous les harems, les sérails des Ottomans, qui présentent les deux extrêmes du système de Lycurgue et de Mahomet, ou de Sparte et de Constantinople? Non, ces loix ne conviennent ni à nous, ni à nos belles. Cependant, liberté de se prendre et de se quitter ne peut être une loi proposable. Que faire donc encore une fois? Faudra-t-il toujours lire cette épitaphe au frontispice du temple de l'hymen: *Ci-gît le court bonheur et le long malheur du genre humain?*

Les anciens Romains, et avant eux les Athéniens, avec plus d'esprit et non moins d'intérêt personnel, n'étoient que des tyrans à la manière des Turcs quand ils prônaient si haut la vertu de leurs femmes délaissées, tout en érigeant des statues à la beauté de leurs célèbres courtisanes. Est-ce là le *mezzo-termine* qu'il faut prendre? Ces grands maîtres en voluptés de tous genres avoient-ils trouvé le mode du bonheur autant que possible dans ce monde? Les hommes seront tentés de le croire, mais les femmes? Leur vertu peut-elle suffire au sacrifice? Non, ce n'est encore là qu'une pierre d'attente, puisque le bonheur général de cet état y est toujours douteux et le malheur certain; puisque la moitié et la belle moitié du genre humain y est en souffrance, tandis que l'autre jouit avec usure.

Observons les femmes honnêtes quand elles se trouvent au spectacle avec celles galantes et reconnues pour telles; leur air dédaigneux, leurs soupirs étouffés disent assez qu'elles exècrent ces conquérantes du cœur de leurs époux et de leurs fils. L'improbation est dans leurs yeux; la rage, la jalousie est dans leur âme. « C'est une fille » est bientôt dit; mais les conséquences de ce mot sont terribles à concevoir. Que de larmes

solitaires se répandent dans le boudoir charmant qu'un époux volage fit ériger pour ses noces! Que de larmes nocturnes viennent sillonner les traits en mouillant la couche déserte de la jeune épouse! Vertu et bonheur devroient être synonymes, mais, d'après l'institution matrimoniale, qu'ils sont loin de se concilier !

Entre époux, le partage des devoirs devroit être égal; mais du côté de la femme, les conséquences des infractions au devoir sont telles qu'elles détruisent toute sociabilité, tandis que celles de l'homme (les infractions) ne sont le plus souvent qu'un libertinage éphémère, qui affecte plus la sensibilité et l'amour-propre des femmes qu'il ne nuit à leurs enfans, si tant est que l'hymen a prospéré. Du reste, si l'homme se prévaut des avantages de son sexe, il a la maladresse, la manie et le malheur de se croire et, par conséquent, d'être la victime souffrante des moindres dérèglemens de sa compagne; il en répond corps pour corps; il reçoit tous les coups qu'on porte à sa réputation, dans le monde ou dans sa famille; et plus il s'y montre sensible, plus la malignité se plaît à lui tourner le poignard dans les entrailles. Il souffre, il sait qu'il mérite sa peine, qui n'est que celle du talion; il est injuste s'il se plaint. C'est ainsi que les compensations et la vengeance se trouvent partout où il y a injustice et tyrannie. Il n'y a que le choix : s'il est susceptible, s'il a de l'âme, il éprouve des déchiremens que nous venons de tracer; s'il est indifférent, il n'est rien qu'un fantôme d'homme, qui marche au gré des préjugés et de la mode.

Ceux qui rient de leur cocuage personnel sont peu sincères; ils rient jaune, dit le proverbe; leurs plaisanteries sur cette matière annoncent qu'ils voudroient généraliser le mal qui les étouffe.

Nous avons mis tantôt la femme honnête près de la courtisane, mettons un instant le mari libertin avec le redresseur de ses torts envers sa femme; quelle figure y fait-il? la plus triste du monde. Si l'amant lui demande : « Comment se porte madame? » il a beau répondre : « Tu le sais mieux que moi, » il a toujours mauvaise grâce en convenant gaiement de son déshonneur. La morale publique a un aspect sévère qu'on ne brave pas impunément. Si madame se pare, le mari sait que ce n'est pas pour

lui ; si elle est triste, il y a de la brouille avec l'amant; si elle est gaie, la paix est faite. Passe encore pour un amant honnête et discret, dira quelqu'un. Oui, mais écoutez le propos que j'ai ouï de mes deux oreilles : « Tu te perds, disoit une femme à son amie, tu as trop d'amans. — Mon mari est trop fier pour en souffrir un seul, répond l'autre; il faut que je l'embrouille. »

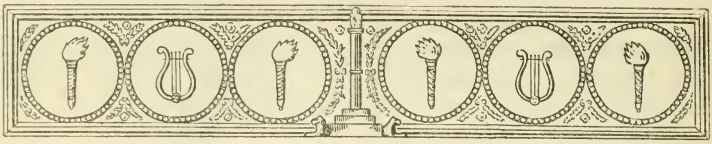
M. de Caylus, dans ses œuvres plus grossières que badines (1), a beau nous vanter les avantages et les prévenances que reçoit le cocu débonnaire, toujours fêté, caressé par sa femme et par ses amans ; à qui l'on sert les meilleurs morceaux quand il est à table ; qu'on laisse absolument libre avec d'autres femmes, pourvu qu'il cède la sienne... Pour compléter ce tableau, ou plutôt pour faire son pendant, il eût pu convenir des déboires que nous venons de noter et y ajouter que trop souvent il frémit aux doux mots de père et de fils, qu'il n'ose prononcer franchement. J'ai vu un honnête homme pâlir de douleur près de son enfant, qui lui disoit les bras ouverts : « Mon papa, pourquoi ne m'aimes-tu pas? »

Préjugé ou non, ce n'est pas par ce qu'en disent quelques auteurs, qu'il faut décider la grande question de l'honneur des familles. La Fontaine ne regardoit le cocuage comme nul que parce qu'enveloppé de fictions poétiques; il avoit contracté l'habitude de mettre toutes choses au rang des fables, et l'on croit généralement que Molière ne s'en moquoit que pour se conforter contre les angoisses du mal dont il souffroit. Combien sa compagne, peu digne d'un tel homme, ne nous a-t-elle pas volé de chefs-d'œuvre, qui ne peuvent sortir que d'une âme satisfaite! Les récompenses, la critique décente enflamment l'émulation de l'artiste; mais les chagrins, domestiques surtout et qui touchent à l'honneur, la tuent. Il n'est point de génie qui résiste au serrement du cœur; toutes facultés sont nulles sans l'épanouissement de l'âme.

(1) Le comte de Caylus (1692-1765), archéologue français, se délassait de ses études sérieuses en écrivant des contes et des poésies légères qui ont été réunies sous le titre d'*Œuvres badines* (1787, 12 vol. in-8°). Son caractère peu agréable lui valut cette épitaphe, attribuée à Diderot :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque.
Oh ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque !

Bénissons d'avance le législateur qui régulisera l'hymen; il sera le vrai restaurateur des mœurs et le consolateur de la grande partie de l'humanité, la plus souffrante, dont le doute et le silence augmentent encore le tourment rigoureux.



CHAPTRE IV

QUE TOUTE CHOSE A SA MESURE

Outrer le point juste d'une chose, ce n'est plus monter, c'est descendre. Mille faits viennent à l'appui de cette vérité : quelques jours de plus que la fleur du bel âge, l'homme descend de son apogée, et ne peut plus y remonter dans les sciences. S'il se surpasse après cette époque, ce n'est guère en génie inventif, mais scientifiquement, ou c'est par quelque effervescence passagère qu'il exalte et retrouve son génie primitif. Tel que les plantes, il est plus fort en graines après sa floraison, mais souvent cette graine est inodore ; tandis que l'arome dissipé voltige dans les cieux, la graine demande la terre pour s'y reproduire.

L'effervescence ascendante ou du bel âge est remarquable dans les œuvres de l'homme de mérite ; celle descendante peut montrer plus de méthode et d'acquit, mais l'arome génital a déjà perdu de sa force ; il annonce une décrépitude future. Après sa chute causée par l'âge, rien ne redevient ce qu'il étoit ; c'est une chute mortelle qui marche à la transmigration. Nous qui avons, et avons toujours eu si bonne opinion de notre espèce par amour pour nous-mêmes, nous avons un paradis où, d'hommes que nous étions sur la terre, nous devenons des anges : oh ! que de vilains anges il y a là-haut ! Quelle complète métamorphose

il faut que subissent certains vilains d'ici-bas pour devenir des anges ou des archanges ! Revenons. Oui, « tout a sa mesure », hors laquelle tout change et ne reste absolument pas ce qu'il étoit antécédemment. Dans le bon comme dans le mauvais, l'unité est partout dans la nature ; c'est par nos mélanges que nous la brisons : pour faire double, trop souvent nous gâtons le simple.

A propos des effervescences passagères dont nous venons de parler, et que nous éprouvons hors d'âge en exaltant notre imagination, on peut présumer que c'est de cette manière que l'homme du jeune âge, superficiellement organisé, qui ne produit du bon et du vrai qu'une ou deux fois pendant sa vie, parvient à l'unité. Il est sorti de son être, de son cercle avec l'effort, et c'est, je l'ai déjà dit souvent, dans le temps de l'amour effervescent ou dans quelque crise heureuse d'amour-propre qu'il obtient passagèrement le bonheur de parvenir au-delà de ses facultés ordinaires.

Il faut plusieurs bonnes productions du même homme pour être jugé « bien sentant » ; s'il ne se montre qu'une ou deux fois dans une longue carrière et que tout le reste déroge à ces deux instans de faveur, il peut en être fier (et c'est ce qu'il fait), mais, en même temps, il peut en rougir et se chercher et rechercher inutilement. Concluons sur ce point qu'il est pour l'homme deux sortes d'effervescence : une naturelle, qu'il doit à son être tout entier, et l'autre qu'il obtient par le mouvement de quelque passion éphémère. L'homme bien né est longtemps productible ; mal organisé, il est mort-né, et ce n'est pas de sa faute.

L'homme, le monde et peut-être l'univers semblent être formés de plusieurs unités d'atomes vivans qui se réunissent par sympathie et forment ainsi des êtres plus ou moins organisés : organisés pour sentir et penser, ou pour végéter seulement ; et puisque c'est par amour ou sympathie que ces molécules organiques et principes se réunissent, chaque création est ce qu'elle doit être selon ses substances constituantes et selon le climat où elle a pris naissance : chacune a son entièreté, son unité, d'où elle ne sort qu'à son préjugé. « Comparaison n'est pas raison », dit le proverbe, mais elle est ici nécessaire (la comparaison) ; tâchons seulement d'être clair.

Chaque être intelligent ou non intelligent (mais ne parlons que des premiers) a son cercle ; il est petit ou grand selon les facultés de ses substances. Il peut, en montant circulairement, parcourir la moitié de son cercle, mais, s'il franchit un point de plus, il ne monte plus, il descend. Cette hypothèse des cercles n'est pas déraisonnable ; la forme ronde est celle que généralement la nature semble adopter, et c'est d'elle qu'est sortie cette circulaire à laquelle on peut comparer l'existence et la nature des êtres physiques, ainsi que celle des actions morales.

En tout, nos conceptions sont bornées ; dans notre cercle, outrepasser d'un point celui correspondant en droite ligne au point de départ, c'est, je le dis encore, se rapprocher de ce dernier, c'est descendre au lieu de monter, et c'est là l'itinéraire des choses et de nous. Chaque objet petit ou grand a donc son cercle proportionnel à sa nature, et, dans leur amour-propre, quand on voit les hommes aspirant tous au cercle qui leur est supérieur, on croit voir une nuée de zéros combattant dans les airs pour obtenir une suprématie que nul ne veut céder à l'autre.

C'est avec raison qu'on dit que celui qui étoit bon dans sa petite sphère a périclité dans une plus grande. On cite avec éloge un bon distique et l'on parle avec dédain d'une mauvaise tragédie. Ceci revient au grand dicton qui dit : « Connois-toi. » D'ailleurs, rester dans son cercle ou en sortir imprudemment apprend aux autres ce que nous pensons et présumons de nous-mêmes ; nous donnons ainsi notre mesure, celle de notre esprit fixe ou errant dans le vide où souvent il se perd sans retour. Mais l'homme est ainsi fait : l'émulation et l'ambition le poussent ; le cercle supérieur au sien est celui qu'il convoite : c'est un bien s'il y parvient et s'y maintient avec honneur ; c'est un mal s'il n'y atteint pas ou s'il y déroge ; car descendre de ses prétentions est un supplice ; montrer ne fût-ce qu'une espérance, conforte. C'est par des exemples que nous allons tâcher d'établir encore plus solidement notre proposition.

C'est en voulant pénétrer où, vivant, il nous est impossible d'aller qu'on devient athée. Ne demandons pas le *statu quo*, qui n'est pas dans la nature de l'homme né actif par essence, mais qu'il ne franchisse pas les bornes de son intellect sous peine d'aliénation d'esprit.

J'ai lu tous les livres qui renient Dieu; en terminant cette lecture, je sentois en moi une croyance, une espérance en Dieu plus forte qu'auparavant. Je me disois : l'auteur auroit dû se taire, puisqu'il n'avoit pas de preuves suffisantes à me donner pour me convaincre. Si l'existence de Dieu est incompréhensible, pourquoi chercher à la prouver ? Quoique incompréhensible pour nous, ne peut-elle pas être évidente dans d'autres planètes majeures à la nôtre, telles que Saturne, Jupiter, que peut-être nous habiterons spirituellement un jour ? Tout exige donc que nous restions dans le doute le plus respectueux.

Chaque pays a son langage ; chaque science, chaque art a son dictionnaire ; celui des choses célestes nous manque totalement ; ce n'est qu'en lunettes que nous pénétrons au-delà de notre atmosphère, et peut-être elles nous trompent. Puisque les choses sont ainsi, qu'elles seront toujours de même et que nous ne pouvons rien changer, la croyance en Dieu est assez d'ancienne date pour que nous nous y rattachions. Elle est plus favorable aux mœurs que l'incrédulité à ce dogme. Si l'idolâtrie, le fanatisme, l'hypocrisie et la superstition nous sont funestes, il est des maux plus sensibles encore, parce qu'ils nous atteignent dans l'âme, parce qu'ils ont des rapports plus directs avec tout ce qui nous est cher et dont la croyance en Dieu peut seule nous consoler. Sans ce dogme, l'isolement nous environne et nous désespère; avec ce dogme sacré, il reste quelqu'appui au plus malheureux ; le dernier soupir du mourant est une antienne à l'espérance.

Il est tant d'êtres heureux par la religion, qu'il est barbare de leur ôter ce bonheur ; en est-il beaucoup qui le soient par l'incrédulité? J'en doute. On abuse de leur foiblesse, dira-t-on ; eh bien, que les fourbes soient punis, le crime de lèse-divinité est le plus capital des crimes. Sont-ils plus heureux ceux qui, outre-mesure, veulent nous faire entendre que l'univers se doit à lui-même? A-t-on jamais vu l'athée sans que l'idée du charlatanisme d'homme présomptueux ne l'accompagne? Ne pensons-nous pas qu'il est des cas où, sans Dieu, l'athée nous semble plus redoutable qu'un autre homme? Il est donc prouvé que l'antique dogme de l'existence de Dieu, qui traversa les siècles, est salutaire aux hommes. Tenons-nous en à l'instinct qui, dans la

détresse, dans un désert, nous fait regarder en haut pour invoquer un maître, comme la nuit, dans nos villes, nous crions au secours quand l'assassin nous poursuit.

Il reste des doutes au plus incrédule ; malgré lui, l'athée Silvain Maréchal (1), après avoir rassemblé toutes ses preuves contre l'existence de Dieu, finit par ce quatrain dans son livre *De la Vertu :*

> Loin de nous décider sur cet Etre suprême,
> Gardons en l'adorant un silence profond.
> Le mystère est immense et l'esprit s'y confond :
> Pour savoir ce qu'il est il faut être lui-même.

J'ai toujours senti que tous les mauvais bons mots qui ont rapport à la divinité font mal ; nos anciens gens de lettres étoient sujets à cette manie, que jamais je n'ai pu partager. J'étois un jour chez un curé de campagne avec un incrédule auquel le confiant pasteur expliquoit le mystère de la Trinité. « Ah! Monsieur! lui dit notre homme, avant de nous prouver qu'il y en a trois, prouvez-nous qu'il en est un. » Passons à d'autres faits où la mesure est toujours de rigueur.

Trop de dévotion mène à l'intolérance ; il est difficile de pardonner aux autres ce qu'on se défend à soi-même. La religion dit de nous aimer : comment le pieux outre-mesure peut-il aimer l'impie? Il prie pour lui, soit : preuve qu'il lui fait honneur ou pitié. L'intimité, l'égalité, l'amitié sont donc rompues entre elles. Il n'est point d'unité entre deux âmes dévouées, l'une aux cieux, l'autre aux enfers. La juste mesure de la dévotion est d'être tolérant, de prêcher d'exemple et de se montrer si bon, si juste, si heureux dans son état qu'on donne envie à chacun de l'embrasser par l'intérêt de son propre bonheur.

Qu'est-ce que la conscience? Pour le savoir et frémir en l'apprenant, demandez-le à celui qui n'en a point. Selon lui, c'est l'habitude contractée du bien et du mal qui la constitue. Mais qu'il tombe dans un gouffre et que l'intrépide vertueux vole à son secours, il apprendra d'une seule leçon quelle est la différence entre l'égoïste qui ne songe qu'à lui et l'homme dévoué à ses semblables. Il est, dira-t-on, des hommes à large conscience

(1) Sur Sylvain Maréchal, voir t. III, pp. 206, 208 et 225.

qui ne sont pas sans humanité. Oui, voler d'une main et donner de l'autre est chose qui se pratique chez l'escroc; c'est une manière de rentrer dans l'ordre qui n'empêche pas de filer sa corde, mais la conscience publique n'entend rien à ce subterfuge. J'établis ici la conscience de l'homme sur son égoïsme, parce que je crois que c'est uniquement pour nous favoriser que nous nous faisons une conscience, bonne pour nous et dépravée pour les autres.

Il est des êtres trop consciencieux (j'en ai parlé ailleurs), comme il en est qui se font une conscience à leur guise; la bonne est celle qui se forme et se fonde sur la généralité des intérêts. L'homme doit regarder l'homme comme son frère, c'est le premier précepte de l'orthodoxie; mais quand on voit un étourdi, un fou, un ignorant, une bête... il est difficile de dire : « Voilà mon semblable, c'est un autre moi-même. » Du reste, nous cheminons à grands pas vers l'instruction générale, et voici pourquoi : on croyoit jadis sur parole ce qu'on ne pouvoit concevoir; on ne croit aujourd'hui que ce que l'on conçoit; ce point mathématique doit régénérer le monde moral. On parcourroit ainsi toutes les bonnes qualités de l'homme, et même ses vertus, qu'il faudroit qu'elles se présentassent sans excès, que la juste mesure s'y trouvât, pour qu'elles fussent vraiment salutaires et exemptes de suspicion.

La politique est nécessaire aux gouvernans, mais si elle excède les bornes que prescrit l'humanité, si le bien général n'a pas l'avantage sur l'intérêt particulier, la politique effraye la vertu, la sagesse et la probité. La coquetterie est inhérente au sexe; s'il en abuse, de même que le politique astucieux, la femme trop coquette fait quelques dupes et devient odieuse au lieu d'être aimée. Trop riche, l'homme devient dur et avare. Trop pauvre, il s'avilit. Trop érudit, il devient bavard et pédant. Trop aimable, il devient fade. Trop vertueux même, on le soupçonne de foiblesse ou d'hypocrisie... Puisqu'on peut excéder en tout, il est pour tout une juste mesure que le sentiment seul du vrai et du beau empêche d'outrepasser. Dans les arts, le goût, une certaine voix intérieure s'interpose entre le bon et le trop bon, qui avertit les âmes bien nées d'arrêter à ce point, de ne pas tout dire, tout révéler, afin de laisser quelque chose au désir.

Mais que ce point est délicat et difficile à saisir ! C'est le privilège de bien peu d'hommes et le désespoir de beaucoup d'autres. Quoi, un peu moins que le bien, c'est presque le mal ! Un peu plus que le bien, c'est plus mal encore ! Heureux le grand artiste qui a vécu ! Ses fautes ne lui sont pas attribuées ; son école, ses élèves, ses réparateurs inhabiles ont seuls faibli en retouchant ses ouvrages. L'*Apollon* est parfait ; la *Vénus pudique* est parfaite ; la *Transfiguration* est inimitable. S'ils faillent dans un pied, dans une main, si le possédé n'est pas digne de Raphaël, ce ne sont pas ces artistes créateurs qui ont pu se méprendre, c'est le réparateur chétif qui a prouvé que nul n'est digne de toucher ou retoucher à de tels chefs-d'œuvre.

Que dirons-nous de la musique après en avoir parlé si souvent? Art plus difficile que les autres arts, parce qu'il est plus métaphysique et que les sons, plus volatiles que les formes, rendent l'expression musicale plus vague et plus difficile à saisir. C'est là qu'il est aisé d'errer. Il faut du chant, sinon point de musique aimable. Mais, hélas ! exiger du chant d'un musicien, c'est lui demander du génie : la demande est-elle proposable ? Néanmoins, c'est l'exorde que chaque jour on lui répète, s'il ne chante point ou pas assez.

Un chant quelconque suffit pour la symphonie, mais il doit sortir de la déclamation juste des paroles. Si on les met en chant, et je le répète pour la centième fois, si les bonnes notes du chant ne rencontrent pas les principales syllabes des vers, la musique gâte la parole et celle-ci ne s'entend plus.

Il est une mélodie vague que bien des gens préfèrent à celle qui dit les paroles ; laissons ce plaisir aux âmes errantes, exaltées, qui n'ont point de fixité ; d'ailleurs, cette mélodie n'a rien de répréhensible à l'égard des paroles, puisqu'elle n'exprime rien de positif, ou bien peu de chose. Mais dans tous les cas, soyons simples dans les procédés des arts ; n'outrons pas la mesure que requiert chaque genre et chaque chose. La musique est un art très délicat, si délicat que beaucoup n'y entendent rien. On excède souvent en musique, soit en détruisant l'expression mélodique par des ornemens ridicules, soit en surchargeant les accompagnemens de science harmonique plus

ridicule encore. Au reste, ce ne seroit pas la première fois que trop de science auroit failli dans ses labyrinthes inextricables et auroit nui à l'art qu'elle doit embellir et protéger. Les philosophes d'Athènes et les théologiens du monde, en sophistiquant, ergotant sans cesse, ont jeté jadis le trouble dans les sciences, qu'il a fallu débrouiller ensuite. De même, trop de science en musique, trop de complication entre les parties accompagnantes du chant, détruisent la mélodie, point capital de l'art. J'aimerois mieux le chant seul (s'il est bon) qu'avec de nombreuses parties d'orchestre qui l'étouffent et me font le chercher comme un diamant perdu dans les broussailles. Terminons ce chapitre par une anecdote probante.

Dans une société, Caillot (1), chantant un air de Mozart sans aucune espèce d'accompagnement, fit pleurer son auditoire. Les musiciens accompagnateurs arrivent; on l'invite à recommencer le même morceau avec orchestre : Caillot ne produit plus aucun effet. C'est lui-même qui raconte ce fait. Expliquons-en les raisons. L'expression, la vérité déclamatoire, la physionomie du chanteur avoient ému l'auditoire; sans orchestre, il avoit suppléé à tout en laissant cependant quelque place à l'imagination des auditeurs, point essentiel dans les arts d'agrément. L'orchestre arrive, le chanteur se trouve dépossédé de la moitié de la besogne, on ne le reconnoît plus parce que l'effet est partagé, mutilé entre quatre ou cinq parties d'orchestre.

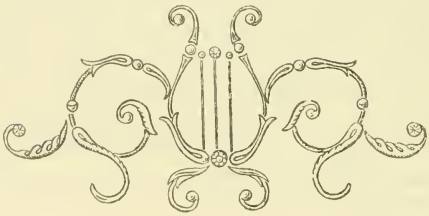
Compositeurs, gardez-vous de trop diviser l'attention de votre auditoire par de nombreux accompagnemens : les effets doubles sont ennemis de la sublime unité. Un orchestre parlant, trop expressif, ne convient qu'à la danse et à la pantomime, auxquelles on a ôté la parole.

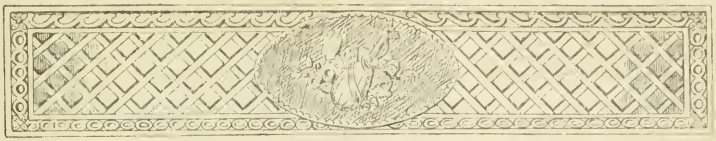
J'aime à terminer mon chapitre par une anecdote, comme on a pu le remarquer en lisant cet ouvrage; en voici une seconde qui a trait à celui-ci et qui est en plein rapport avec la musique surchargée.

Une dame jeune, belle, riche, ayant le genre nerveux fort

(1) Excellent chanteur dramatique qui, au Théâtre italien, a chanté et, plus encore, joué presque tous les rôles importans de mes premiers opéras dans leur nouveauté. (G.) — Voir t. III, p. 371, note.

susceptible, pleure comme un enfant (et ce qu'il y a d'aimable, pleure en souriant) lorsqu'elle entend les trois notes d'un cor qui, la nuit, accompagne les orgues des rues. Je lui ai demandé si un orchestre nombreux, si celui de l'Opéra lui produisoit quelque effet semblable. « Jamais », m'a-t-elle répondu. Donc, trois bonnes notes d'un cor vulgaire affectent plus cette âme délicate que les instrumens de 80 musiciens et d'environ 200 exécutans, quand le chant se joint à l'orchestre. Ceci peut donner à réfléchir sur les avantages de l'unité.





CHAPITRE V

DES COMPLIMENS, DES RÉVÉRENCES ET DES EMBRASSADES

Il est des hommes durs par caractère qui répugnent aux embrassades, comme les enragés à boire un verre d'eau. Ils n'embrassent point, à moins que l'amour ne les sollicite; alors les traits de leur visage se décomposent quand ils croyent les adoucir; leur amoureuse grimace fait fuir la jeune beauté qu'ils préfèrent par la raison des contraires, car les contraires se rectifient et se régularisent l'un par l'autre; c'est une loi de nature. L'amour-propre peut aussi quelquefois les attendrir; mais quand ils veulent flatter, complimenter, ils sont à la gêne, et d'une gaucherie étonnante; ces braves gens ont une secrète horreur de la faûsseté et semblent craindre, en toute occasion où il faut être poli, de compromettre leur franchise. Faut-il donc être dur en morale et dans les manières pour être véridique? Faut-il qu'une vertu ne brille jamais d'une pure lumière, et que pour qu'elle excède elle ait toujours à redouter le vice qui l'avoisine? Si c'est là la perfection humaine, hélas! dans notre pauvre allure nous ne marchons qu'à cloche-pied.

Il est des hommes d'une nature tendre et débile qui sont toujours prêts à vous envelopper de leurs maigres et longs bras et qui appliquent de fades baisers à tous ceux qu'ils connois-

sent. En s'éloignant, on a beau leur faire entendre qu'on veut éviter leurs embrassades, il faut en passer par là, quitte à s'essuyer le visage. Cette manie gauloise d'embrasser est surtout ordinaire à ceux et celles qui ne flairent pas comme baume : ils prouvent ce qui est vrai, croyant prouver le contraire.

Les baisers sur la bouche, qu'on dit être fort en usage en Angleterre (ce que j'ai peine à croire), sont d'une telle importance pour notre susceptibilité qu'on a remarqué que les prostituées permettent tout sur leur personne, excepté ces intimes rapprochemens, qui n'appartiennent qu'à deux cœurs qui n'en font qu'un. Ceci me rappelle un bon mot de l'aimable et croustilleux chevalier de Boufflers (1). Il étoit en Suisse, dans un salon qui réunissoit des dames de divers pays, et dont chacune parloit dans son idiome natal. Une dame italienne s'approche de lui et lui demande ceci : « *Che lingua gli piace piu, signor cavalliere, in bocca delle donne? — La mia, signora* », *rispose colui*. Ceci est pis que les baisers d'Angleterre ; c'est une friandise si spéciale qu'il faut être intrépide pour la généraliser, à moins qu'on ne pense comme un certain homme, aussi gourmand que libertin, qui dit hautement :

Dans la femme et dans le cochon.
Tout est bon.

L'auteur qui se prépare un succès embrasse volontiers celui qui vient de réussir : il prête à usure. L'homme faux que l'homme candide embrasse est toujours décontenancé ; il se tortille comme un serpent en mettant ainsi sa fausseté à l'épreuve ; dire qu'il souffre, c'est encore faire son éloge.

Il est autant de genres de sensibilités que d'individus ; il en est de bien extraordinaires. Un de mes amis me dit que son frère me désire depuis longtemps, qu'il veut me voir et me donner à dîner ; jour pris, nous y allons, et voici comment il me reçoit : « Te voilà donc, B... ; te voilà donc J... F...! Toi qui pourrois dîner à la table de tous les grands de l'Empire, tu viens manger la soupe d'un pauvre homme qui t'aime! » Et

(1) Chevalier de Boufflers (1737-1815). Rivarol le peint ainsi : « Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. » Ses Œuvres (poésies et contes) ont été publiées en 1813, en deux vol. in-8°.

plus il m'accabloit de caresses ornées de B. et de J. F., plus il pleuroit de joie et de plaisir à me voir chez lui (1).

Le contraire de l'homme dont nous venons de parler, ne seroit-ce pas M. Philinte qui, en gants blancs, et avec toute la grâce possible, prie son ennemi de lui faire l'honneur de se couper la gorge avec lui? Ce M. Philinte désigne le caractère françois par excellence; caractère qu'on ne trouveroit pas chez d'autres nations. Ici la politesse, la bravoure sont de la même famille et c'est en France qu'est né le dicton populaire qui dit : « Ce n'est pas tout d'être pendu, il faut encore être honnête. »

Après tant d'autres qui ont presque épuisé le sujet, nous ne dirons rien des complimens, baisers, embrassades entre courtisans; ni de ceux de la nouvelle année, qui tous peuvent être mis dans la catégorie de la fausse monnaie.

Qu'allons-nous dire à présent des caresses entre hommes et femmes? Je connois un sage vieillard qui évite les baisers du sexe le plus aimable comme chose très malsaine, dit-il En plaisantant il refuse, en disant qu'il n'aime que les grands-mamans.

Entre les sèxes il y a attraction, sans doute, si pas des deux parts, au moins d'une. La vieille recherche le jeune, comme la jeune fuit devant le vieux. Les substances fraîches répugnent à se mêler avec les vieilles, symbole de caducité. La jeunesse flaire la vie, la vieillesse sent la mort. Pour ceux qui le désirent, je ne sais qu'un moyen de se faire rechercher, caresser par la jeunesse : c'est de lui être utile, de n'en rien exiger et de s'en tenir éloigné; elle croit alors qu'on ignore le charme qui lui appartient et par amour-propre elle veut vous le faire connoître. Aimables petites dupes! Comment pouvez-vous douter de votre empire? Ne le voyez-vous pas écrit dans tous les yeux? J'ai dit quelque part que l'enfance ne recherchoit la vieillesse que pour ses bonbons : ajoutez que le vieillard a recours à elle, quand il se voit abandonné de tous.

(1) Ceci me rappelle la harangue d'un grenadier à Louis XIV. Il lui dit : « Sire, César, Alexandre et Pompée n'étoient que trois J... F... auprès de Votre Majesté. » Et je parie que le roi trouva que cette harangue étoit belle. Que dire et que faire en pareille circonstance? Avalez doucement la pilule, ce qui n'empêche pas de remarquer que l'amour-propre est le plus grand farceur qu'il y ait dans ce monde. Il y possède autant de modulations que la musique : dans ce cas-ci, par exemple, il vous glorifie en vous traitant comme un goujat; c'est mettre l'antidote à côté du poison. (G.)

Entre hommes et femmes à peu près du même âge, la connexion est complète, mais la beauté recherche la beauté; souvent le fort aime le foible pour le dominer. Reste après cela le labyrinthe immense des moralités amoureuses : tantôt c'est la rage de soumettre ce qui nous résiste; tantôt on dédaigne ce qui nous est offert avec trop d'abandon : voilà le monde moral presque tout entier soumis à l'amour, et qui est un vrai dédale inextricable.

Il nous reste à parler des caresses de femme à femme. C'est le nœud gordien à dénouer. Les hommes s'aiment ou se haïssent plus franchement que les femmes; celles-ci savent dissimuler jusqu'au moment décisif, celui où leur intérêt et la passion l'emportent sur la dissimulation. Dans une fougue passionnée, la femme, dit-on, est plus exaltée, plus entreprenante, plus terrible que l'homme; c'est, comme nous venons de le dire, parce qu'elle renferme plus longtemps son secret, que l'explosion est plus forte chez elle que chez nous. Rien de plus affreux, de plus redoutable dans ses mouvemens désordonnés qu'une machine détraquée. Le volcan prépare sa lave pendant des siècles ; mais quel ravage ne fait-elle pas quand, après avoir franchi le centre de la terre, elle parvient à sa surface !

Placez ensemble une vieille coquette avec la jeune fille semblable au bouton de rose ; chaque qualité, chaque grâce naturelle, chaque parole, chaque mouvement de la jeune, sont pour la vieille comme autant de coups d'épingle qui la criblent à la journée. Les regards furtifs des hommes qui se portent vers la belle jeunesse disent à chaque instant à la surannée de quel côté est le doux printemps qui réchauffe et ranime, ou le triste hiver qui nous glace. « Soyez sage, ma chère enfant, » veut presque toujours dire : « Ne soyez pas aussi aimable ; n'attirez pas les regards à mes dépens. »

Placez ensemble deux vieilles coquettes ; il n'est peut-être pas un mot de vrai dans leur dialogue d'une heure.

Placez ensemble deux jeunes coquettes ; idem : pas un mot de vérité ni de sincérité, à moins qu'elles ne parlent chiffons. Encore dirois-je ceci : femmes, si une femme jalouse vous dit que ce bonnet vous sied bien, consultez-en deux autres.

Sans compter ce qui va suivre, combien de foiblesses et de défauts dont notre sexe est exempt ! — Pour faire place à d'autres, dira-t-on. — J'en conviens. Poursuivons.

Observez plusieurs femmes ensemble : vieilles, jeunes, belles et laides, spirituelles ou bêtes ; toutes les ruses d'un conclave romain sont là réunies. Faux respect, respect affecté de la part des jeunes et jolies à l'égard des vieilles et surtout des femmes sur l'âge qui n'ont pas renoncé à toutes prétentions, ce qui veut dire : « Vous êtes une maman. » J'ai vu une petite espiègle qui couroit donner le bras à une femme de moins de quarante ans, mais bien fournie d'embonpoint, chaque fois qu'elle se levoit de son siège, ce qui rappeloit que la dame avoit fait une chute dangereuse l'année précédente. C'étoit une vengeance, car j'appris ensuite que la dame avoit refusé son fils en mariage à la petite masque. Rien de plus amusant, mais rien de plus dangereux que le caquet des petites filles ; elles révèlent les secrets des familles sans y songer. Un jeune homme taciturne par caractère disoit, l'autre jour, ceci à sa petite sœur : « Sac à malice, veux-tu te taire ! » Sur le champ elle lui répondit : « Sac à bêtises, veux-tu parler ! »

En général, il paroît que l'amitié est plus du ressort de l'homme que de la femme, et qu'il doit cette qualité à sa raison plus forte. Il faut, en effet, plus de force pour aimer que pour se laisser aimer ; telle est la destination des sexes : plus pour être l'actif que le passif. La fable nous donne des notions d'amis véritables dans Castor et Pollux ; rien de semblable pour le sexe, au moins que je sache.

Entre femmes décentes, l'amitié a trop de penchant à l'amour, dont le cortège se compose des soupçons et de la jalousie. Entre femmes dont les mœurs sont moins pures, l'amitié est quelquefois si tendre qu'elle dégénère aisément en passion et, dans des êtres foibles, de l'amitié passionnée à l'amour, il n'est qu'un pas. Je l'ai dit : on vante l'énergie excessive du sexe qui se montre plus fort, plus déterminé que nous dans certaines occasions ; mais c'est précisément parce que cette énergie est excessive qu'elle est monstrueuse. En quoi que ce soit, et par ordre de nature, la femme ne peut être homme ; elle veut l'être cependant en aimant trop sa semblable. L'amour exagéré des

anciens étoit, dira-t-on, aussi bestial, aussi inepte que celui dont par pudeur on n'ose lever le voile ; non, pas autant, à reproche égal ; il est encore plus aisé à l'homme de supposer une femme qu'à elle de se faire homme.

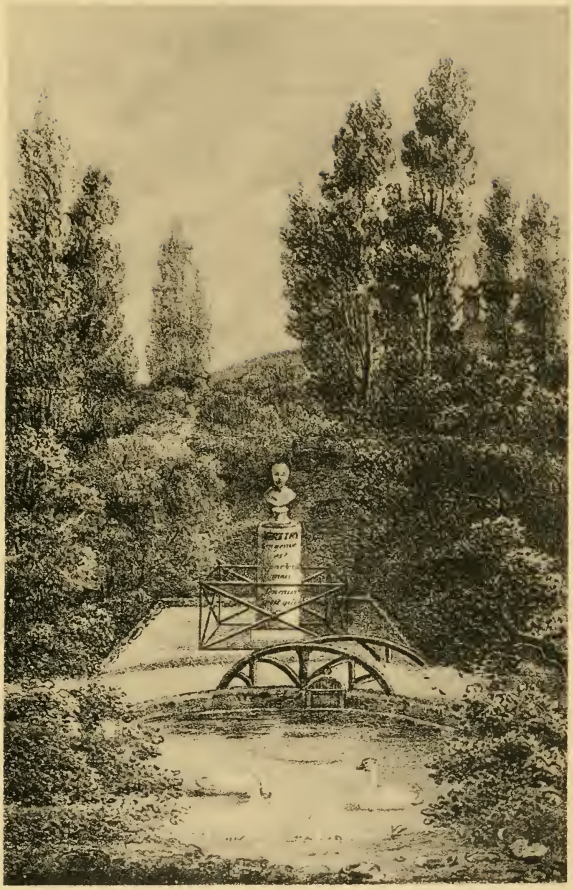
Laissons l'amour et ses dérivés désastreux et répétons ce que nous avons déjà dit : espérons que la bonne nature, qui fait tant pour nous en faisant tout pour elle, rectifiera de plus en plus nos jugemens en toute chose et qu'un jour, par notre intelligence acquise et perfectionnée, il deviendra impossible, entre gens d'esprit, de se tromper ; et que tromper un imbécile, n'être fin que pour les sots sera regardé comme une bassesse méprisable. Alors, moins qu'aujourd'hui, l'on dira avec Racine :

> Eh ! ne devroit-on pas, à des signes certains
> Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Et Métastase aura moins de droits pour dire :

> *Sè a ciaseum l'interno affanno,*
> *Si leggesse in fronte scritto,*
> *Quanti mai che invidia fanno,*
> *Ci farrebbero pietá.*

Oui, les imprudens et les finaux une bonne fois évincés, ils feront pitié avec leur politique et leur logique astucieuses, et les charlatans de tous genres seront enfin connus et reconnus avant que l'histoire les dévoile. Avec plus d'instruction générale et d'intelligence acquise, un jour, un mois, une année tiendront lieu d'un siècle pour développer les plis tortueux des consciences abstraites, si contraires à la dignité de l'homme.



VUE DU JARDIN DE L'ERMITAGE (MONTMORENCY)
avec le monument élevé pour recevoir le cœur de GRÉTRY
(d'après une gravure de l'époque).

APPENDICE

FRAGMENTS

I

CHAPITRE XXII

DU TROISIÈME VOLUME (1)

NOUS NOUS AIMONS SOUVENT PAR RICOCHETS, ET NOUS NOUS HAISSONS DE MÊME

« Soit que nous aimions, haïssions ou que nous soyions indifférens pour ce qui nous entoure, nous faisons tout par intérêt pour nous-mêmes, cela est prouvé depuis longtemps. C'est de là que viennent ces ricochets d'amour et de haine dont nous allons parler. » Il est curieux de savoir comment celui que nous aimons aujourd'hui, nous est demain indifférent et après-demain un objet de haine.

Nous aimons avant de connoître, première faute. Cet homme, disons-nous, me revient-il, m'aimera, me procurera des jouissances : je l'aime donc. Cependant, au bout de huit jours, quelquefois de huit heures, il nous semble tout autre de ce qu'il nous avoit paru d'abord ; on ne l'aime plus autant, on ne l'aime plus du tout, enfin on le déteste, et pourquoi ? Parce que chacun s'étoit fait des avances précoces, des protestations réciproques d'amitié, que chacun avoit dit en soi : cet homme

(1) Ce fragment de chap. XXII du IIIe vol. ainsi que le chap. XXVII nous ont été communiqués quand notre tome II avait déjà paru. Ils ont été retrouvés dans le « fonds Malherbe », acquis par la bibliothèque du Conservatoire de Paris.

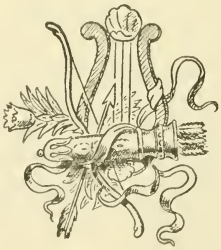
m'aime, et il eût fallu ajouter : parce qu'il s'aime. Voilà, presque toujours, comme deux trompeurs sont deux trompés. Notre imagination, qui devance notre jugement, nous fait une trop grosse part ; la réalité la réduit à peu ou à rien.

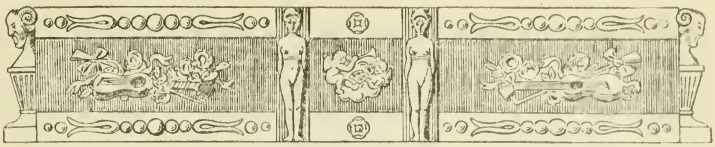
Cette femme, disons-nous, est charmante ; elle me fait des yeux, quels yeux ! Je trouverai là du plaisir : Ah ! quelle femme, c'est un ange ! Cependant, ce n'est qu'une coquette qui jette ses yeux à la tête de tout le monde, qui a étudié ces yeux-là comme un danseur la queue du chat (1), qui vous repousse après avoir attiré... Alors l'atmosphère se rembrunit pour nous ; on l'aimoit, on ne l'aime plus ; c'est une coquette, une perfide, une vampire d'amour ; on la déteste.

Les femmes, en général, font la chasse aux amans : leurs appas sont l'appât, leur cœur le trébuchet. Quand j'entends un homme se plaindre d'une jolie femme, deux causes se présentent à moi : il fut trompé par elle ou par une autre. Les hommes sont aussi chasseurs d'amour. Qu'est-il de plus singulier, de plus plaisant, de plus aimable, de plus perfide que cette chasse qui tue pour donner la vie ? L'amour est symbole du temps : il donne tout, et reprend tout.

Aimer ou haïr par ricochet est autre chose ; jusqu'à présent l'intérêt le plus direct nous a fait agir ; c'est un intérêt direct qui nous pousse. Les passions fortes ont cela de bon, qu'elles ne savent pas mentir ; mais les petites passions vont par ricochets.

(1) C'est un pas de danse fort noblement appelé ainsi. (G.)





II

CHAPITRE XXVII

DU TROISIÈME VOLUME

AIME-T-ON LA VIE ?

Ce chapitre sera-t-il long, sera-t-il court ? Je ne sais. Plus une proposition est générale, plus on a de choses à expliquer ; ce qui est simple est bientôt dit. *L'homme aime la femme, l'homme a besoin de manger pour vivre*, n'offrent point d'équivoque. Nous ne raisonnons longuement que par comparaison, et plus nous comparons, moins nous prouvons, puisque rien dans le monde n'est pareil à une autre chose. *C'est comme telle chose* est donc forcément un demi-mensonge. Deux grains de sable, deux gouttes d'eau se ressemblent en apparence, mais à la loupe ils sont dissemblables. Ce n'est que dans les matières difficiles et hors de notre portée que nous sommes forcés de nous appuyer d'une comparaison ; vaille que vaille, elle nous donne au moins une idée comparative de deux choses à peu près semblables, une idée plus identique qu'une seule chose qu'on ne comprend pas, parce qu'elle est unique et ne se rapporte à rien : par exemple, *Dieu*.

Aime-t-on la vie ? Tout prouve que nous sommes vivement sensibles envers nous-mêmes, que nous en sommes idolâtres, quoique, par vertu ou par amour-propre, nous agissions

quelquefois comme si nous ne l'aimions pas. Quand ma montre avance et que je la retarde, ne me suis-je pas surpris à dire : *hé bien, c'est cela de plus à vivre ;* et je parle alors d'instinct et sans réflexion. C'est une chose admirable que l'instinct ou la propriété dont chaque chose est douée. La propriété est pour la nature, que nous disons morte, ce que est l'instinct pour la matière vivante. Propriété ou instinct sont une même chose ; c'est faculté, manière d'être indépendante du *moi* qui raisonne en nous. On m'a souvent demandé ce que j'éprouve en faisant ma musique ; je me monte la tête, et j'écris sous la dictée de mon âme. Quand j'écris ceci, ma tête seule travaille ; ma musique, je la fais plus avec mon cœur qu'avec ma tête. Puisque l'instinct est le type de toutes vérités, il y a contradiction entre notre amour et notre mépris pour la vie. Nous trouvons ordinairement la force de nos raisonnemens, et surtout de nos preuves physiques dans l'instinct des bêtes, parce qu'il est pur : bel honneur pour nous! Elles aiment la vie, elles ; nous ne sachons pas qu'un seul animal se soit suicidé de propos délibéré. Le chien qui se jette dans une rivière innavigable pour sauver son maître ou son petit, a bonne envie d'en revenir. Sans doute l'amour paternel ressemble à l'amour du chien ; quand j'ai sauté dans la Saône débordée après ma fille qui s'y noyoit, j'ai sauté sans plus de réflexion que l'animal dont je parle, mais mon intention secrète étoit d'en sortir avec elle (1). Nous aimons donc beaucoup la vie, quoique dans maintes occasions nous semblions braver la mort, rarement en face, souvent de profil ; en face, par satiété ; de profil, par amour profane ou sacré, ou par ambition. Tel est l'auteur qui se dessèche à force d'études, la jeune femme qui va presque nue dans un climat tel que est le nôtre, et le guerrier qui chaque jour s'expose à la mort... Les maladies héréditaires, telles que la goutte, la pulmonie, nous montrent des victimes bien dignes de compassion ; mais les gourmands, les libertins qui se tuent à plaisir et avec plaisir, excitent moins notre sensibilité. De l'eau et de l'exercice sauve-

(1) Voyez mes *Essais sur la musique,* chapitre des *Talens précoces.* (G.) Il s'agit du dernier chapitre du deuxième volume des *Mémoires,* dans lequel Grétry évoque, en termes émouvants, la mort successive de ses trois filles. L'épisode auquel il fait allusion ci-dessus se rapporte à la troisième, Antoinette.

roient les premiers ; des mœurs plus régulières préserveroient les seconds du marasme mortel.

La révolte des sens chez les filles honnêtes sollicite les regrets de tous. Ces douces victimes des mœurs et des convenances sociales trop difficiles à combiner avec la nature périssent dans le printemps de leur vie ; c'est la tendre fleur qui sèche faute d'arrosement. C'est ainsi que la belle moitié du genre humain succombe ; ou, si elle résiste à sa rébellion, c'est pour donner une existence dégénérée à l'enfant qui un jour invoquera la mort au lieu de jouir du bienfait de la vie. On peut croire que chez les filles de Sparte la pulmonie étoit peu commune ; l'exercice les fortifiait ; les mariages s'y contractoient sans le préjugé de la noissance, la crainte de voir périr, par effet de la loi, des enfans trop foibles... Tout tendoit à préparer une race vigoureuse de citoyens propres à défendre l'Etat. Quelle différence ici ! Le sexe honnête balance sans cesse entre la mort ou l'infamie : s'il se révolte physiquement et clandestinement, il périt ou languit ; s'il suit la nature en bravant ouvertement les mœurs, il se dégrade cent fois. Heureux notre sexe qui a le privilège d'écarter le préjugé en demeurant honnête. Une femme peut être malhonnête, ayant nos talens et nos vertus. Aussi, à moins qu'elles n'ayent quelque difformité, le bonheur des femmes est d'emprunter nos habits pour participer un instant à notre liberté, tandis que même l'adolescent semble dédaigner les vêtemens sous lesquels il vit rougir la beauté timide ; et si pendant nos saturnales il emprunte le costume féminin, n'allons pas trop le traiter en fille, car, tel que le jeune Achille à Syros, il réclameroit aussitôt les droits de son sexe méconnu. J'ai soupé avec Mademoiselle la chevalière d'Eon ; je l'ai vue honteuse de ce que la police l'obligeoit de se vêtir en femme, après, comme on sait, avoir parcouru une longue carrière militaire et diplomatique, toujours méconnue et rarement soupçonnée par quelques-uns d'être femme. Au dessert, la dame du logis, et d'une voix douce, lui offrit des confitures. — « Du fromage, Madame », lui dit-elle d'une voix forte. Au moment du départ, elle appelle son valet : « Donne-moi mon éventail ! » C'étoit une canne-à-sabre. Oui, la liberté masculine est le premier des biens ; n'en doutons pas. L'abus n'est que pour les esclaves.

Contentons-nous dans la force de l'âge, soyons prudens dans la vieillesse ; sur cent vieillards amoureux, quatre-vingts sont victimes. Depuis deux ans (1), je me suis fait vieux et depuis ce temps la nature m'a rendu jeune en facultés ; on diroit qu'elle est femme par cet esprit de contradiction : elle veut quand on ne veut plus. C'est aussi depuis que je ne m'assieds plus sur le trépied musical que mes nerfs ont repris l'aplomb qui aide à résister aux sens. L'autre jour, un célèbre artiste de mes amis, plus âgé que moi, et auquel je faisois part de mon régime actuel, me dit qu'il n'étoit pas aussi dupe que moi, qu'il avoit encore trois maîtresses : « Vous mourrez en trois jours », lui dis-je. Il vient de succomber comme je lui avois prédit. Un autre vieil ami me disoit : « Plutôt mourir que de vivre hors du bonheur. — Soit, lui dis-je, *fiat voluntas*, mais bientôt, n'accusez pas la nature des écarts de votre imagination ». Un autre, plus intrépide, auquel on avoit déjà coupé une cuisse, disoit : « J'en aurois dix, je voudrois les perdre, plutôt que de renoncer à ma divinité favorite. » On ne dispute pas des goûts. En général, c'est après quelque fête bachique ou vénérienne que les rhumes catarreux, les fluxions de poitrine, les paralisies, les apoplexies nous attaquent. Clairvat (2) me dit : « Je viens de faire le jeune homme », et il meurt neuf jours après. Le Kain (3) voulut plaire à une jeune beauté qui savoit à peine lire : il joua Vendôme (4) comme un dieu et périt comme un homme. En soignant et conservant ses vieux jours, on croiroit aisément que c'est contrarier la nature, puisqu'elle donne aux hommes âgés des appétits mortels, et qu'elle retire du monde plus de la moitié des femmes qui ont cessé d'être propres au grand œuvre de la génération. Dans le jeune âge on répare ses excès, ses folies ; dans l'âge avancé il n'est plus de réparation totale ; on ne répare qu'à moitié. Tu veux être jeune, vieillard insensé ; tu le seras, dit la nature ; meurs et produis un être ou des êtres dans l'enfance de la vie. Rien ne prouve-t-il la volonté de vivre

(1) J'ai aujourd'hui, 11 février 1807, 66 ans. (G.)

(2) Célèbre acteur du théâtre italien. (G.) Voir tome II, p. 104, note 1.

(3) Voir tome III, p. 369, note 2.

(4) Allusion à Vendôme, duc de Penthièvre, général de Louis XIV, plus connu encore par ses débordements que par ses victoires (1654-1712).

comme de voir un vieillard octogénaire supplier à genoux la beauté de quinze ans de lui accorder quelques atomes de vie, contenus dans sa douce haleine? Je m'arrête beaucoup sur le chapitre de l'Amour, parce que c'est lui le plus souvent qui donne la mort après avoir donné la vie, et que c'est encore lui qui nous fait oublier combien nous l'aimons. On pourroit faire une série de combinaisons physico-morales sur les différens genres d'unions amoureuses, d'après les caractères et l'éducation des personnages, qui ne seroit pas inutile à la société. Par exemple :

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour ?

RÉPONSE.

L'ordre suprême de se reprocréer.

RÉPONSE.

Pourquoi les femmes sont-elles plus constantes en amour que les hommes ?

RÉPONSE.

Parce que celui qui paye l'écot est le premier à se dégoûter des festins.

DEMANDE.

En est-il de même au moral ?

RÉPONSE.

Non, au moral, les femmes mettent plus au jeu que les hommes, et c'est elles qui payent en simagrées quand nous payons en deniers comptants. Et c'est une raison de plus pour les rendre constantes.

Si les mœurs sont dissolues, il y a parité entre les hommes et les femmes; peut-être même que le plus de dissolution est du côté des femmes, étant les plus foibles et plus faciles à se laisser entraîner.

DEMANDE.

Quelle différence y a-t-il entre le physique et le moral de l'amour?

RÉPONSE.

Le physique est aussi vrai que le moral est factice, l'un est le cœur, l'autre, l'esprit, et le cœur l'emporte sur l'esprit, à moins que l'amour-propre ne se joigne au dernier.

DEMANDE.

D'où vient l'inconstance générale des femmes, hors en amour?

RÉPONSE.

De la foiblesse de leurs organes et de ce que l'amour seul les gouverne.

DEMANDE.

En ce cas, quelle différence y a-t-il entre les sexes?

RÉPONSE.

L'homme commence par le haut et finit par le bas; la femme commence par le bas et finit par le haut.

DEMANDE.

Pourquoi les savants sont-ils moins amoureux que les ignorans?

RÉPONSE.

Parce que l'étude attire tout en haut.

DEMANDE.

Quelle idée avons-nous de celui qui fait des folies amoureuses?

RÉPONSE.

Celle d'un pauvre diable qui ne sait pas se faire aimer et qui est entraîné par sa passion.

DEMANDE.

Pourquoi l'acte vénérien inspire-t-il de la honte à l'espèce humaine, et à quelques animaux?

RÉPONSE.

Les chiens chaleureux bravent la honte, mais rien de plus sot que ces couples infortunés qui ne peuvent se désunir; on diroit que la nature les punit de leur lascivité déhontée. Si notre espèce participoit à cette malheureuse conjonction, combien plus de femmes perdues! Quelle augmentation de liste dans la grande confrérie! N'en doutons point, la nature inspire la pudeur aux fortes espèces pour donner plus de prix à l'amour restaurateur du monde. Nos grands plaisirs sont presque tous imaginaires; ôter le voile qui les couvre, c'est en détruire le charme; il est même dangereux de trop expliquer ce qui ne doit être que senti; les expressions verbales deviennent si scabreuses aujourd'hui, qu'il n'est permis qu'aux dictionnaires d'histoire naturelle de nommer les choses avec liberté; cependant, la preuve physique que l'amour est une voluptueuse saleté, c'est que, par antipathie, les odeurs délicieuses donnent aux femmes des syncopes hystériques, et que, par analogues sans doute, elles reviennent à elles par les odeurs fétides.

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour entre adolescens?

RÉPONSE.

Une excursion sur l'âge futur; un jeu d'enfans qui indique la direction des sexes. Deux enfans mâle et femelle qu'on ne laissoit pas libres, et pour cause, résolurent de fuir ensemble tel jour par la diligence, mais ils n'avoient pas songé qu'il faut de l'argent pour voyager; ils furent tout bonnement et sans préambule se placer à côté l'un de l'autre dans le carrosse public. Cependant, le père du garçon et la mère de la fille étant informés de leur escapade, ils furent les trouver, leur donnèrent le fouet et ils rentrèrent chacun chez eux en pleurant (1).

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour entre vieil homme et jeune femme?

(1) Rousseau, dans ses *Confessions*, nous a dit (à en juger par lui-même) combien il est dangereux de fesser les enfans. Je pense comme lui, et je crois qu'un enfant souvent fustigé de cette manière devient à coup sûr un libertin, parce que le fouet irrite et attire l'humeur peccante. (G.)

RÉPONSE.

Une lettre de change à court terme, payable à l'épouse à la mort du mari.

DEMANDE.

Entre une vieille et un jeune?

RÉPONSE.

Encore pis : c'est comme une mère et son enfant mâle : prépondérance d'âge du côté de la femme, empire du sexe du côté de l'homme; c'est un attelage ridicule.

DEMANDE.

Entre riche et pauvre?

RÉPONSE.

Si c'est un homme qui est riche, tout est bien. Si c'est la femme, l'homme devient maître d'hôtel; il joue un rôle secondaire, peu convenable à son sexe.

DEMANDE.

Entre une noble et un roturier? Un roturier avec une noble?

RÉPONSE

A moins que la femme noble n'ait assez de sens et d'esprit pour ne reconnoître de vraie noblesse d'amour que dans les hautes facultés viriles, elle croira déroger en se livrant à un époux roturier. Mais l'amour se plaît à la dérogation, à niveler les races, à étouffer les prétentions et à ramener l'équilibre moral. Alors la noble baronne à quatre quartiers, fixant son époux roturier, se rappelle qu'il est constamment son vainqueur nocturne. C'est ainsi que la nuit, éteignant les fatuités du jour, humanise la sottise; c'est ainsi que, tremblante devant la force motrice, la foiblesse d'un préjugé factice cède à la force de la nature incorruptible.

DEMANDE.

Entre dévot et dévote? Entre un mondain et la dévote?

RÉPONSE.

Le mélange des devoirs religieux et matrimoniaux, se succédant l'un à l'autre, doivent être, pour autres que les dévots, d'un contraste assez singulier. Faire tout pour l'amour de Dieu, pour l'amour du prochain : plus, le plaisir physique que nul en certains cas ne peut se dissimuler, c'est, à coup sûr, réunir les trois essences du plaisir. Oui, l'amour légitime combattu par l'amour divin doit être d'un délice indéfinissable pour l'homme amoureux, c'est un exorcisme à rebours, ce n'est pas le démon qu'il faut chasser, c'est une idée exaltée du Créateur, qui lui-même ordonne souverainement la reproduction des espèces. Si ce que je dis a une face singulière et plaisante, c'est bien autre chose quand l'homme pieux veut accorder la décence avec les besoins physiques. On se rappelle le bon curé qui par pudeur recevoit des lavemens des mains de sa gouvernante par le trou ou tonsure de sa perruque, qu'il plaçoit sur son postérieur. Le mondain doit avoir des jouissances des plus voluptueuses en épousant une jeune et belle dévote; il a le double avantage de combattre deux obstacles à la fois : la dévotion et la pudeur. Si la pudeur s'apprivoise chez la femme qui cède aux plaisirs permis, les scrupules n'abandonnent jamais la femme pieuse. Sa retenue naturelle, ses craintes de se compromettre, son trouble après avoir résisté vainement à la force, son chagrin de se voir obligée à des refus qui ne font qu'irriter son vainqueur, ses prières à Dieu qu'elle croit secrètes et qu'on aperçoit, ses exclamations mystiques quand ses sens la forcent d'être femme, ses expiations après avoir joui pour rejouir encore ... tout est volupté pour l'homme heureux qui possède un ange de chair qu'il voudroit dérober au ciel. Mais deux amours ne peuvent durer longtemps d'égale force; et si l'époux amant se fait aimer, si le fruit de l'hymen vient ajouter l'amour de mère à celui d'épouse, ces deux amours, qui ne font qu'un, pourront bien rompre l'équilibre et l'emporter sur le sentiment mystique.

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour entre l'homme doué d'une vive imagination et la femme passive?

C'est le supplice de Tantale, direz-vous... Oui et non. On regarde l'amour réciproque comme le plus désirable, mais peut-il l'être au même point? Non. L'amour comme la haine ressortissent des tempéramens entre lesquels il n'est point d'égalité parfaite. En amour, il faut que l'un supplie et que l'autre accorde, sans quoi le mouvement, la chaleur nécessaire se perdroient dans une harmonie trop uniforme. Deux flammes égales en vivacité produiroient un désordre ridicule, une combustion qui brûleroit l'amour même, et le mèneroit au néant. Toute passion s'apaise étant parvenue à son terme; alors on est sans amour et sans désirs de part et d'autre; ce n'est plus qu'une tendre réminiscence du passé qu'on regrette. Tel est l'effet que produiroit l'intimité imaginaire entre deux êtres également passionnés d'amour.

Quelle tactique piquante et tentatoire, au contraire, d'épier, d'espérer sans cesse un plus grand développement de sentiment dans une jeune beauté dont le cœur voudroit s'épanouir, et qui reste malgré ses doux efforts dans les bornes d'une pudeur enivrante! Telle la fleur printanière se renferme en bouton quand le souffle de Borée dispute encore la victoire aux doux zéphyrs. Les amours, quels qu'ils soient, ont donc un terme fixé par la nature; et si l'ardeur de deux êtres qui s'idolâtrent peut durer deux ou trois printemps (en passant par les dégradations qu'on feint de ne pas éprouver pour ne point s'affliger, mais qu'on sent très bien), celle d'un être de feu avec la femme sensible sans trop d'explosion, doit se prolonger fort au-delà Si l'on parvient à électriser un jeune cœur avant l'âge de sa maturité, c'est comme une plante hyperboréenne portant un fruit de la zone torride. Les monstres piquent la curiosité, mais déplaisent bientôt après par leurs irrégularités mêmes. L'homme est avide de prémices, il aime à faire éprouver les premières sensations d'amour, il est cruel comme le dieu qui le possède; mais dès que le tendre objet de son délire a subi sa réformation sensuelle, dès que ses premières larmes de sentiment ont mouillé le sein du cruel sacrificateur, il se repent, il est honteux d'avoir offensé la nature.

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour entre une femme savante et un bon-homme?

RÉPONSE.

C'est l'union la plus discordante, la plus monstrueuse qu'il y ait entre les sexes. Un de ces mariages suffit pour décider cent célibataires à ne pas sortir de leur état. Il y a peu de femmes d'esprit qui en aient assez pour rester dans les bornes prescrites par le bon sens; leur plus forte inclination est vers la coquetterie et la domination; c'est par la flatterie que nous les séduisons; c'est par la domination qu'elles sont ridicules. Elles sont donc enveloppées de prestiges qui les empêchent de saisir le point si délicat, même pour les hommes d'esprit, ce point juste qui repousse toute espèce d'exagération en toutes choses. Dès qu'une femme est réputée pour avoir de l'esprit, et que par convenance elle épouse un bon-homme, pris dans le sens vulgaire, elle est ridicule par l'empire même qu'elle possède, quoique mérité. Il faut changer le vers qui dit : *du côté de la barbe est la toute-puissance*, et mettre à la place : *du côté de la cotte*... On devroit envoyer à la porte, je veux dire à la Sublime Porte, ces sortes de femmes pour y faire un apprentissage de quelques années. Si du côté de la femme se trouvent l'esprit, la force et le talent, qu'elle reste libre; pour s'unir à l'homme il faut être femme, et celle-ci n'en a pas les attributs C'est une bonne solliciteuse d'affaires, une belle parleuse qui dédaigneroit les devoirs véritables de son sexe, et son mari même. Toute femme qui commande à son chef est, par le fait, une sotte qui n'a ni cul, ni tête; de plus, elle renonce au droit de plaire : on peut considérer son talent, s'il n'est pas exagéré; mais elle reste sans tendresse de notre part, et sans confraternité avec les femmes en général. Celui qui a dit : *dès qu'on admire on aime*, n'a pas dit juste pour tous les cas; il vaudroit mieux dire : *dès qu'on aime on admire*. Osons jeter les yeux sur le mari d'une telle femme; le pauvre homme ! il n'a pour lui que sa barbe et sa culotte; encore semblent-elles empruntées. Quand il vous invite à dîner, il faut se dire : fort bien, si ta femme me prie. Molière a si bien décrit les pauvres maris, et en même temps les sottes femmes, qu'il est inutile de

s'appesantir sur leur compte ; on ne feroit que redire ce qu'il a dit mieux que nous.

DEMANDE.

Et si c'est l'homme qui est fort et la femme foible?

RÉPONSE.

Telle union est plus dans l'ordre; la force est du côté où elle doit être, et la ruse de même, car la ruse n'est que foiblesse déguisée. Cependant l'homme d'esprit devine le motif et les pourquoi des finesses et des caresses de sa compagne ; il en jouit sans mot dire, et les paye ; il sait qu'elles ont trois objets finals : plaire, dominer, et être bien servies. Le mari sans tact fait apercevoir qu'il devine tout; celui qui a plus de finesse s'en garde bien, il laisse à la femme son domaine. Ainsi les meilleures unions ne sont que semblant contre semblant.

En général, le sot se vante et se laisse duper; l'homme accorte joue la dupe et marche à ses fins.

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'amour entre coquin et coquine?

RÉPONSE.

Ce n'est pas amour, c'est besoin physique, plus rebutant que l'amour entre les bêtes ; c'est pis encore ; c'est une association qui n'a pour but que le brigandage. Comme on doit plaindre l'enfant qui naît d'un tel couple! Le baptême peut-il laver l'innocent qui est le produit de la semence de tous les crimes? On rougit de dépeindre les mœurs de telles gens : sans religion, sans conscience, escroquant tant qu'ils peuvent, remplissant les voûtes des tribunaux de leurs noms odieux; la femme toujours en délire, inventant les projets les plus iniques, le mari livrant sa femme à qui veut le servir... Il y a cent ménages pareils dans cette grande ville, et leur fin commune est de tomber dans la plus sinistre misère, ou de s'empoisonner, ou de se noyer quand ils sont las de vivre. Disons encore un mot des amours déréglés et dénaturés.

Le caractère indicatif de l'amour est le dérèglement. Dès que l'amour règne sur nous, toutes choses lui sont secondaires;

il rompt tout équilibre, ou plutôt il est la seule passion qui, à la fois, s'empare de tous nos sens pour ne former en nous qu'une faculté déterminante, une seule volonté. Aussi les poètes le nomment-ils le tyran des cœurs. Ce Métastase, en parlant de l'amour, a dit : *e se ragione intende subito amor non e.* Ce calorique-amour échauffe, pris à petite dose; il brûle lorsqu'elle est forte. Comment rester d'aplomb quand une force aussi vive nous entraîne? Il le faut pourtant, ou la moitié du globe se consumeroit pour se doubler, ce qui réduiroit le produit à zéro. Dans les forêts, il n'est plus d'amour dès que le besoin a cessé; dans nos sociétés, où l'amour est toujours fomenté par des obstacles, il faut une règle austère pour le contenir; il faut des pompiers moraux qui éteignent l'incendie toujours prêt à éclater; ces pompiers sont les voix qui protègent la pudeur, en punissant les réfractaires voluptueux.

Chaque sens donne aisément dans l'excès lorsque, après une abstinence forcée, il reprend ses fonctions. 1. Non sans risque, le prisonnier grimpe à sa fenêtre pour contempler la campagne ou la mer à travers ses tristes barreaux. 2. L'homme accoutumé et privé de tabac en savoure une prise avec délice, qu'il demande au premier venu. 3. Avec quelle voracité le gourmand engloutit les mets succulens qu'il attendoit avec impatience des régions éloignées! 4. Avec quel transport l'amant retrouve dans celle qu'il aime les accens d'une voix plus mélodieuse que la lyre d'Orphée! Avec quel saint ravissement la tendre mère entend la voix de l'enfant dont elle fut longtemps privée! Avec combien de plaisir j'entends de nouveau la musique, presque oubliée, que j'ai composée dans ma jeunesse! Je retrouve, je ressens alors mon être antérieur. Les sensations chaudes du bel âge veulent encore s'emparer d'une imagination plus calme; c'est, pour ainsi dire, un autre soi-même qui revendique ses droits auprès du vieil homme; c'est un plaisir que j'éprouve, mais un plaisir passif et mêlé de regrets. 5. Avec quelle impatience l'enfant touche à tous les objets qu'il peut atteindre! C'est ainsi que de ses autres sens il acquiert la confirmation. Donc le sixième sens (l'amour en action, qui semble être la réunion de tous les sens) doit excéder au sextuple d'un sens solitaire. De même que l'exil nous fait regretter notre patrie, c'est avec ardeur qu'on

jouit d'un ou de plusieurs sens après une longue privation; il semble juste alors de réparer ses pertes antérieures, et souvent on tue, dans l'excès, le plaisir à venir dans le bonheur présent. Si l'on demandoit aux gens d'esprit ce qu'ils aiment le mieux dans le monde, c'est ce qui tue, diroient-ils. Si l'on ne redoutoit l'avenir, on se livreroit aux plaisirs des sens, à ses passions, mais à la mort. Je n'ai parlé que des gens d'esprit; quant aux gens bêtes, ils ont l'avantage de se tuer avec plaisir et sans regrets : en tout il est des compensations. Les amours dénaturées sont des appétits déréglés. Le besoin, les écarts d'imagination y conduisent souvent; souvent aussi c'est une cause physique, extraordinaire. Dans des promenades éloignées, j'ai vu des affamés brouter l'herbe, et mâcher l'écorce des arbres. J'ai vu des preneurs de tabac, tourmentés de ce besoin factice, broyer des feuilles sèches qu'ils humoient en attendant mieux. Les amours factices, déréglées, dénaturées ou monstrueuses indiquent (dans l'un et l'autre sexe) une inclination physique insurmontable, ou devenue telle par habitude, foiblesse d'organes ou d'éducation, ou force de caractère qui brave les préjugés nécessaires.

Souvent on dit que tel a des goûts bizarres, et c'est comme si l'on disoit qu'il a la fringalle, ou qu'il a des organes doubles qui demandent beaucoup de nourriture et des sécrétions proportionnelles. Les anciens Grecs étoient sages; ils ne jugeoient les hommes que par leurs vertus, leurs actions, leurs talens et non d'après leurs goûts dépravés, qu'ils regardoient comme des besoins factices, des appétits, des caprices momentanés qu'on irrite par les punitions. Combien de fois les questions indiscrètes faites par nos confesseurs n'ont-elles pas ouvert les yeux de la jeunesse en lui apprenant ce qu'elle ignoroit! Combien de fois les punitions publiques et scandaleuses n'ont-elles pas conduit aux abus qu'on croyoit réprimer! Un voile prudent doit être jeté sur mainte et mainte chose pour qu'elles n'excitent pas de tentations; tels sont les goûts contre nature, l'explication des mystères, qu'il est inutile de nommer incompréhensibles. — Mais enfin, si tels excès se multiplient jusqu'au scandale? — Alors la loi doit punir sévèrement le coupable comme perturbateur, sans s'expliquer davantage ; et je pense que les tribunaux

doivent être fermés au public quand on y instruit de telles procédures, et qu'on y juge de tels coupables. Ajoutons à ceci que tel climat agit prudemment en tolérant ce que tel autre climat condamne. Si, né dans le nord, tu portes en tes entrailles les feux dévorans de l'Afrique, cours au climat que requiert ton être, et ne trouble pas la quiétude, la presque stupide insouciance hyperboréenne. — C'est recourir à l'extrême, dira-t-on. — Eh bien, si tu crains l'exil, raffraîchis ton sang par la vertu des plantes salutaires, et par un régime moral qui te mette à l'abri des excès.

Que de chagrins, hélas, préparent l'immoralité de toute espèce! Une femme remplie d'esprit et d'ardeur (c'est la même chose), et qui haïssoit notre sexe, s'est confiée à moi, m'a dépeint sa déplorable existence. « Je suis lasse de vivre, me disoit-elle, le tombeau où je saurai descendre est ma seule ressource. — Servez-vous plutôt, lui dis-je, de la force de votre esprit pour dompter un penchant que, hors vous, chacun doit réprouver. De quoi vous plaignez-vous? La société n'est-elle pas en droit de vous fuir? Est-il un père, une mère, un amant, une amante qui ne doivent vous repousser avec horreur dès que vous vous êtes fait connoître ? Je sais que vous êtes bonne, généreuse, loyale ; mais de quoi servent ces belles qualités, si vous rompez l'harmonie sociale ; si, dans le point le plus capital, vous troublez l'ordre comme un monstre échappé des forêts ? Croyez-moi, ne vous livrez pas au désespoir : une mort volontaire vous condamneroit encore aux yeux de tous. On diroit : elle s'est fait justice. Songez que bientôt l'âge vous tempérera; en attendant, lisez de bons livres, invoquez la nature à laquelle vous faites violence ; continuez d'écrire ; que votre morale soit saine et vous serve de règle et de régime. Faites comme moi : je n'écris que pour apprendre à me conduire; tant mieux si, après moi, d'autres y trouvent leur compte. Fuyez votre ennemi : gagnez huit jours, quinze jours, un mois, deux mois; au troisième, c'est victoire gagnée, je réponds de vous; avant de succomber encore, les tourmens que vous souffrez, que vous avez soufferts, effrayeront votre imagination par la crainte de les renouveler, et ils vous donneront la force de vous vaincre. — Vous le croyez, bon ami? me dit-elle, en fondant en larmes et en se jetant dans mes bras. —

J'en suis sûr, et maintenant que je vous observe, je crois voir que déjà vous pleurez la perte bienheureuse des malheureuses habitudes qui vous ont coûté tant de pleurs. — Pourquoi vous ai-je toujours aimé, vous, malgré mon aversion ? — Parce que vous avez lu dans mon âme; parce que vous avez remarqué mon dégoût pour toute espèce de dépravation; parce que je ne vous ai jamais vue comme femme, mais plutôt comme un homme d'esprit; vous n'avez donc pu me ranger dans la classe de ceux que vous haïssez, quoiqu'ils soient plus réguliers que vous. »

La confiance de cette demoiselle à mon égard prouve aussi qu'elle aimoit la vie, quoique, chez elle, elle fût irrégulière; auroit-elle sans cela cherché des consolations dans autrui ? Je la questionnai sur la cause de son penchant anti-sexuel ; on ose à peine révéler de telles monstruosités : dans un âge encore tendre, celui qui devoit protéger son innocence en avoit voulu abuser, et de là cette secrète horreur pour notre sexe. Parvenue au temps où elle éprouva le besoin d'aimer, la nature, qui ne renonce pas à ses droits, lui avoit inspiré un échange approximatif, un biais secourable pour tromper sa passion.

Disons et répétons, pour clore ce chapitre, que notre amour pour la vie se décèle en toutes nos actions, même dans les élans d'amour ou d'amour-propre qui nous la font exposer. C'est toujours pour la rendre plus douce, plus fortunée ou plus importante que nous agissons. L'amour ou l'intérêt que nous avons pour les autres n'est que la réaction de celui que nous avons pour nous-mêmes. Quel que soit notre amour, notre compassion envers autrui, il y a entre leurs maux et les nôtres la même différence qu'entre un rêve et la réalité. J'excepterois volontiers de cette règle les amans, les époux tendres, et surtout l'amour maternel. La sensibilité de l'homme dépend de son physique et des circonstances morales qui la modifient, comme la nature du son d'un instrument de musique dépend de sa structure et de la matière dont il est fait.

III.

GLUCK N'AVOIT PAS UN AUTRE SENTIMENT QUE MOI RELATIVEMENT A LA MUSIQUE DRAMATIQUE (1).

Le jour que nous parlâmes de notre art, il feignit cependant de douter si le chant étoit la partie capitale du musicien compositeur, et cela pour me faire parler. J'aperçus la finesse de mon Allemand, je feignis à mon tour de le combattre, quoique nous pensassions l'un comme l'autre et que, franchement, j'eusse pu le lui dire. D'ailleurs, deux musiciens exécutans et un amateur nous écoutoient avec intérêt, et je crois que nous ne prolongeâmes notre conversation que pour eux, et pour la petite satisfaction de notre amour-propre. Quand deux hommes instruits dans une science et qui ont fait leurs preuves se communiquent, ils n'ont pas besoin de longues narrations, ils savent d'avance quelle doit être leur opinion, ils se connoissent par leurs ouvrages. Si Gluck et moi nous nous étions parlé tête à tête, notre entretien n'eût été qu'un bref résumé trop substantiel, trop serré pour le commun des auditeurs. J'ajouterai à ce préambule que, par son âge, Gluck se crut autorisé à cette sorte d'examen de mes principes. Il avoit alors soixante ans, j'en avois trente (2).

(1) Ce fragment a paru dans la *Revue de Paris* (avril 1845, page 620), sous ce titre : « Fragment curieux copié sur le manuscrit autographe même de l'auteur ».

(2) Gluck se trouvait, en effet, à Paris en 1764. Il dirigeait les répétitions d'*Iphigénie en Aulide*, dont la première représentation eut lieu le 19 avril de la même année. En réalité, Grétry avait alors trente-trois ans.

GLUCK. — L'harmonie, mon cher enfant.

MOI. — La mélodie, mon cher papa.

GLUCK. — L'une enchaîne l'autre.

MOI. — Non, c'est l'autre qui entraîne la première. Selon moi, la mélodie n'est pas plus dans l'harmonie plaquée, que Vénus Médicis n'étoit dans le bloc de marbre dont elle est sortie, mais l'harmonie est forcément dans un beau chant.

GLUCK. — Je me doutois que vous pensiez ainsi.

MOI. — Remarquons que les musiciens chantant composoient sur un violon ; tels furent et sont Mondonville (1), Laborde (2), La Garde (3), Exaudet (4) et M. de Monsigny (5).

GLUCK. — Si l'on adoptoit votre système, l'harmonie y perdroit.

MOI. — Qu'importe, pourvu que la mélodie y gagne. Est-ce l'érudition qui rend les vers de Racine si véritables? Non, c'est le mot propre, le mot du cœur, le charme consonnant des paroles qui font admirer ce grand poète. Les licences harmoniques, les modulations hardies n'appartiennent qu'aux maîtres qui n'en abusent point; si vous rendez un élève harmoniste avant d'être mélodiste, il abusera de la science et ne sera jamais chantant.

GLUCK. — Mais peut-être ne sera-t-il jamais un grand harmoniste.

MOI. — Tant pis pour la tête des érudits, tant mieux pour le cœur des gens sensibles. Selon moi, il faut d'abord être mélodiste, et harmoniste autant que possible.

GLUCK. — Donne-t-on le chant à qui ne l'a pas dans l'âme?

MOI. — Celui qui ne l'a pas doit rester professeur,

(1) Jean-Joseph Cassenea de Mondonville, violiste et compositeur (1711-1772). Il fut pendant quelques années directeur des Concerts spirituels.

(2) Laborde (Jean-Banjamin), né en 1734, guillotiné en 1794.

(3) De Lagarde, attaché à la musique de chambre de Louis XV. Il composa l'acte d'*Eglé* dans l'opéra des *Nouveaux Fragments*, représenté en 1751, des cantates, des duos de table, etc. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

(4) « Exaudet; je ne connois de lui qu'un menuet, que j'aimerois mieux avoir fait qu'un opéra à tapage, sans expression véritable. (G.) Exaudet (vers 1710-1763), violoniste à Rouen, puis à l'Opéra, auteur de quelques morceaux de musique de chambre, dont un menue célèbre.

(5) Pierre-Alexandre Monsigny (1729-181 ?) avait été violoniste et intendant de la maison du Duc d'Orléans, avant d'être compositeur. Il donna aux Italiens *Aline, Reine de Golconde*, le *Déserteur*, le *Faucon*, etc.

composer des solfèges, des fugues, en renonçant à l'art dramatique, à l'art de peindre.

GLUCK. — En ce cas, il y aura beaucoup de professeurs et peu de grands peintres.

MOI. — C'est ce que nous croyons. Il ne faut choisir, pour être compositeur dramatique, que ceux qui chantent naturellement, qui ont un ample foyer de sensibilité qui s'exhale dans leurs chants; ceux-là seuls sont destinés à notre art. N'est-il pas extraordinaire qu'un musicien savant compose toute sa vie sans laisser un menuet, une contre-danse, qui passent en proverbe à la postérité? C'est ce qu'on voit cependant

GLUCK. — Vous tenez donc bien aux airs qu'on retient avec plaisir?

MOI. — Je les mets sur la même ligne que les proverbes mis en vers excellens par Boileau, Racine, Molière et autres. Vous savez comme moi que nous pouvons, quand il nous plaît et avec de la patience, faire un morceau savant, mais que la fortune et l'inspiration nous sont nécessaires pour produire un de ces morceaux chantans que chacun aime.

GLUCK. — Que faire donc pour donner à l'élève l'inclination vers le chant?

MOI. — Maître, vous le savez aussi bien que moi.

GLUCK. — Mais encore?

MOI. — L'élève bien choisi, il faut d'abord lui faire composer des chants suaves sur des paroles de différens genres. Deux ans à cette étude ne sont pas trop. Il modulera peu dans les airs agréables, parce qu'il a du goût, et plus dans les morceaux d'expression et passionnés, qui exigent et parcourent naturellement plusieurs gammes.

GLUCK. — Mais il ne saura pas les règles qui l'ont fait moduler.

MOI. — Que n'importe, pourvu qu'il le fasse par sentiment, en respectant la vérité déclamatoire et la prosodie. Le maître n'a donc que ceci à lui dire : « Ce chant ne se retiendra pas », ou « Ce n'est pas ainsi que parlent un amant, un jaloux, un fourbe, un valet »; ou (car il faut encourager l'élève, l'admirer même, quand il le mérite) : « Ce chant est à merveille, chacun le retiendra; d'ailleurs, c'est bien ainsi que parlent

l'amant tendre, le jaloux furieux, le fourbe méprisable qui parle toujours faux, le valet sans principes... » Après cette éducation, croyez vous que l'élève, devenu maître, puisse cesser d'être chantant?

GLUCK. — Maître, dites-vous? Il ne sait pas même la règle de l'octave.

MOI. — Non, mais en attendant qu'on la lui apprenne, il sait mieux, il sait subordonner un chant à l'expression des paroles, et il respecte la prosodie.

GLUCK. — Il sait lire la musique sans doute?

MOI. — Oui, puisqu'il faut qu'il écrive ses chants.

GLUCK. — Sans basse?

MOI. — Lui ou moi, nous la ferons. J'aime la basse, et vous savez que ceux qui sont nés musiciens, ou pour l'être, font aisément une basse.

GLUCK. — Je suppose qu'après deux ans il chante bien, très bien, et je ne puis disconvenir que c'est un grand avantage; après cela, que ferez-vous?

MOI. — Je lui apprendrai ou je lui ferai apprendre l'accompagnement, la composition et la fugue, mais, je le dis encore, jamais il n'oubliera son éducation première, jamais il ne fera parade de science en se rendant inchantable et baroque.

GLUCK. — Mais, plus ou moins, tout le monde chante

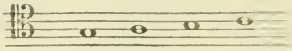
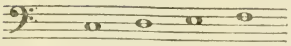
MOI. — Oui, comme chacun fait des vers, mais il n'y a que les excellens qui vaillent.

Je me rappelle encore qu'il me dit : « Que pensez-vous de notre gamme de deux pièces et de nos réponses au sujet des fugues (1), si difficiles à faire? »

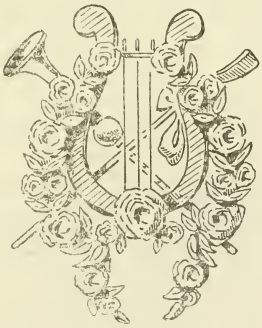
MOI. — Je pense que pour chanter il faut se servir de la gamme

et que notre gamme de deux pièces est très convenable aux imita-

(1) *Sujet*, thème principal de la fugue, exposé au début ; *Réponse*, répétition du même thème à la dominante, ou cinquième degré, dans une autre « voix ».

tions. Rien ne ressemble plus à 
que  Si l'on ne composoit les sujets de fugues véritables que dans le système de ces deux tétracordes, les réponses aux sujets seroient aisées et jamais contestables.

Telle fut à peu près la conversation que j'eus avec Gluck. Son sourire me disoit souvent qu'il étoit de mon avis et qu'il ne discouroit, comme je l'ai dit, que pour me faire parler. Si je n'eusse été pleinement de son avis, il fût revenu au mien. J'ai souvent dit dans mes *Essais sur la musique* que tout étoit dans le chant, à bien peu de chose près, qu'il étoit le régulateur de l'harmonie qui lui sert de base. Je dis à présent aux compositeurs trop savans, forts d'harmonie et maigres de chant, qu'ils renversent l'ordre naturel des choses, en mettant la statue dans l'orchestre, et le piédestal sur le théâtre.



IV

PENSÉES DÉTACHÉES (1)

Le contradicteur n'est de l'avis de personne, pas même du sien, puisqu'il nie souvent aujourd'hui ce qu'il affirmoit hier par effet de l'habitude de contredire.

Rousseau dit que Montaigne, en révélant ses défauts, a soin de ne s'en donner que d'aimables. Il fait mieux, lui : dans ses *Confessions*, il s'appelle bête, balourd, maladroit, et ne cesse de s'accuser de gaucherie ; on n'a plus rien à reprocher à celui qui se traite ainsi lui-même. Je crois encore plus à la véracité de Montaigne qu'à celle de Jean-Jacques, parce que ce dernier a plus d'imagination et de poétique de style, qui peuvent l'égarer; l'autre est rond comme une boule, on ne lui croit pas de malice.

Une réponse m'a frappé, la voici. Un homme en manteau noir demande l'aumône à quelqu'un qui lui dit : Dieu vous assiste. — Je suis athée, répond le manteau noir.

En parlant d'une partie mystérieuse du beau sexe, partie qu'on ne nomme point quoiqu'on en parle toujours : C'est l'endroit, dit quelqu'un, où il y a le plus de cœur humain.

(1) Ce fragment se trouve à la section des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique sous la cote 11/646, avec l'indication : « Copie par Flamand Grétry du chapitre XXX, 8me volume. » (Le manuscrit du 8e vol., appartenant au Conservatoire de Liége, ne contient que six chapitres, et la table des matières n'en indique que dix-neuf.)

La musique est bien plus le langage du sentiment que celui des idées, a-t-on dit. Il me semble que c'est le sentiment qui donne les idées.

L'affectation est une espèce d'émétique qui donne la nausée. En lisant les ouvrages de certaines gens, le mot que vous attendez n'est jamais celui qui arrive ; on diroit qu'ils ont parié de faire entrer tels mots dans leurs phrases (1).

(1) A ce feuillet est jointe la lettre suivante, (copie ou brouillon), de Flamand Grétry :

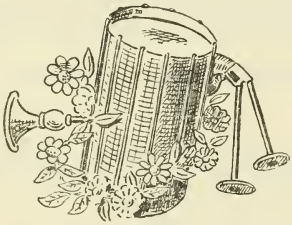
« *A M. Daniel de St-Aubin* (ou Aulens), *membre de plusieurs sociétés savantes, place Vendôme n° 16.*

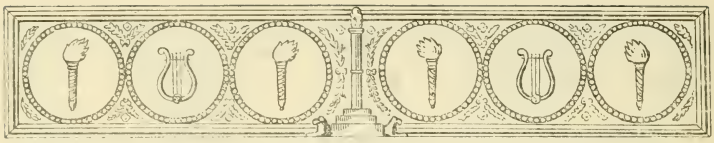
« L'Ermitage, 20 octobre 1834.

« Monsieur et honorable collègue,

« J'espère que vous voudrez bien excuser le retard que j'ai mis à satisfaire à la demande que vous m'avez faite d'un écrit autographe de Grétry, qui me prouve toute la vénération que vous portez à la mémoire de mon illustre parent. Je m'estime heureux de pouvoir y répondre en vous faisant parvenir une feuille (dans la marge de laquelle j'ai arraché sa signature) extraite de l'œuvre de l'homme célèbre intitulée *Réflexions d'un solitaire*, 8 volumes in-quarto. Attendu que cette feuille ne contient que des pensées, j'ai pu l'en détacher (dans la marge, sans nuire à l'ouvrage d'ailleurs). J'en ai gardé la copie ; j'y ai joint une note qui indique qu'elle est en votre possession pour servir en cas de besoin de vérification avec la copie. Je crois vous faire plaisir en joignant à cet envoi le portrait de Grétry gravé d'après Isabey. Je me suis permis d'y joindre encore un prospectus de mon ouvrage. Recevez, Monsieur et honorable collègue, etc... »

C'est ainsi que la famille de Grétry respectait l'œuvre du grand musicien ! Il ne faut pas s'étonner que cette œuvre nous soit parvenue si cruellement mutilée.





V

PENSÉES DÉTACHÉES (1)

Peut-on rêver ce qu'on n'a jamais vu ni éprouvé? Certainement qu'on le peut. Quand les fibres de notre cerveau agissent d'elles-mêmes et sans notre participation, elles créent des monstres, tout est mêlé.

On proposoit à d'Alembert, atteint d'une rétention, de résoudre un problème qui, disoit-on, lui feroit beaucoup d'honneur dans l'Europe savante. Mais, ayant éprouvé combien l'application lui étoit contraire, il répondit : « J'aime mieux pisser que penser. »

Oh! que nous sommes savants! Nous ne savons pas encore pertinemment si c'est nous ou le soleil qui tourne.

On l'a dit, l'amour-propre est, hélas! le plus fort des amours.

Le génie crée, l'esprit perfectionne, le talent dispose et le goût apprécie. Rarement un seul homme réunit toutes ces qualités; souvent, il en faut quatre.

(1) Ce fragment se trouve à la Bibliothèque Royale de Belgique, manuscrit II 534; il porte l'indication : « Je déclare que la présente est écrite entièrement de la main de mon oncle, l'illustre Grétry. » (*s*) Flamand Grétry. — Le papier est de même format que celui des *Réflexions d'un solitaire*. Il est probable que c'est la seconde partie du chap. XXX du 8e volume, mutilé et déchiqueté par l'héritier de Grétry. (Voir la note des *Pensées* précédentes.)

On ne se dégoûte jamais de soi, quelque vilain, quelque sale qu'on soit. Cependant on se dégoûte de sa vie... Oui, parce qu'elle n'est pas à nous, et que nous n'en sommes que les usufruitiers.

On oublie toute espèce de talent factice et artificiel, quelqu'adroit qu'ait été l'artiste pour se faire valoir, et, pour me servir d'une expression de La Bruyère, bientôt on ne parle pas plus de lui que des mouches de l'année passée.

Le besoin de parler semble être une conséquence de la difficulté de penser : témoin les femmes malades, les convalescens et les vieillards.

Il est beaucoup d'ouvrages dont on aime mieux la préface que l'ouvrage même, ce qui prouve qu'il est plus aisé de promettre que de tenir.

Je ne connois rien de si bête qu'une bête qui se moque d'un homme d'esprit.

Comment le musicien sans esprit placeroit-il la bonne note sous la bonne syllabe, quand il ne connoît ni l'une ni l'autre?

Quand nous avons été en Egypte, les naturels de cette région nous demandoient ceci : « Y a-t-il du pain dans votre pays? — Excellent. — Y a-t-il de l'eau? — Parfaite. — Y a-t-il des femmes? — Charmantes! — Que venez-vous donc chercher ici?... » — Réponse s. v. p.

Les idées, longues ou courtes, marquent les différences entre les hommes.

Cet homme n'est pas un beau parleur, mais un grand parleur.

Une des plus fortes contrariétés qu'on puisse éprouver, c'est d'être forcé de mépriser l'artiste dont on admire le talent.

Il semble qu'il est toujours en nous un peu de manie. Par exemple, Voltaire est souvent athée en prose et très bon catholique pour faire quelques vers ronflans.

Ne nous chagrinons pas trop tôt ; tel vous écrit des sottises qui, bientôt mieux instruit et désabusé, vient vous demander pardon, avant que vous ayez reçu sa lettre.

VI

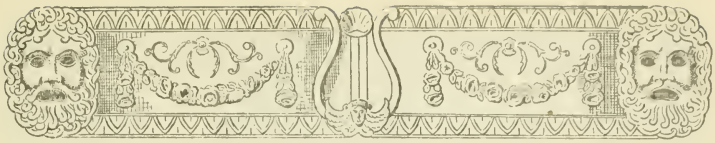
AUTRES FRAGMENTS (1)

Rien n'est si comique qu'un duo de harangères en contestation, qui crient ensemble sans s'écouter ; enfin, l'enrouement survient de part et d'autre ; vous croyez qu'elles finissent alors ? Non, elles parlent encore par gestes et en sourdine ; la machine est montée, il faut qu'elle crève, il faut que l'une d'elles tombe de lassitude. Alors, la plus robuste, se croyant vainqueur, donne à l'autre le coup de l'âne et retourne palpitante à son échope. Ce genre de duos mis en musique seroit original, les deux commères finissant le morceau sans voix et en pantomime, et l'orchestre, s'éteignant comme elles petit à petit jusqu'au pianissimo, produiroit au théâtre un effet aussi neuf que comique.

... Ce que je veux, dit-elle, ou prépare-toi des regrets. Vivre hors nature, c'est être impie ; vivre hors les lois sociales, c'est être réfractaire ; c'est donc en combinant autant que possible ces deux puissances souvent contradictoires qu'on peut trouver le bien-être auquel nous aspirons tous. Une théorie générale du

(1) Ces fragments se trouvent à la Bibliothèque Royale de Belgique, section des Manuscrits, sous la cote II/646 et sous le titre : « Copie d'un feuillet littéraire extrait de l'ouvrage de Grétry intitulé *Réflexions d'un solitaire*, dont l'autographe a été envoyé à M. le Vicomte de Valermes, à Mossieux, par Apt, département de Vaucluse. » Le feuillet suivant porte l'indication : « Autre feuillet des *Réflexions d'un solitaire*, envoyé au même Vicomte de Valermes, à Mossieux, par Apt, département de Vaucluse. »

bonheur est impossible à faire ; il en faudroit autant qu'il y a d'individus. La santé, la fortune, sont des moyens pour y parvenir dont le sot abuse. Rectifier un être seroit la première opération convenable ; mais la nature, ou Dieu qui ordonne que tout diffère, qui établit en tout une constante variété, veut que par principes physiques il y ait des forts, des foibles, des sots et des sages. C'est une espèce d'échelle chromatique, enharmonique, de laquelle le plus habile législateur ne peut qu'avec grand'peine faire ressortir une harmonie supportable. De là naît l'égoïsme, et « chacun pour soi » devient la devise de tous les enfans d'un même père.



VII

LA VIE EN PROVINCE [1]

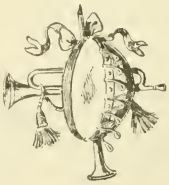
...Comestible. Encore une fois, que manque-t-il en province pour qu'on ne désire pas ou qu'on n'y regrette pas Paris, la grande ville ? Il y manque le mouvement, c'est-à-dire la vie physique et morale. L'esprit, tiré de mille plantes substantielles et analogues entre elles, est plus actif, plus essentiel que celui qui n'est extrait que d'un petit nombre de ces mêmes plantes. Le bon neutralise le mauvais; trois fois le bon est meilleur qu'une seule fois. C'est ainsi que l'homme se forme avec les hommes, et que seul il croupit dans son ignorance, parce qu'il manque de comparaisons pour se juger soi-même. Plus l'homme s'isole, plus il s'abrutit. Ce n'est qu'en comparant les événements, et cent choses qui lui passent chaque jour, chaque instant sous les yeux, qu'il se forme des idées fixes une... objets de sa prédilection ; et, quand il rentre chez lui, c'est pour annoncer à sa femme un autre prochain voyage plus urgent, plus indispensable pour ses affaires ou son commerce, que celui qu'il vient de faire. De l'argent, de l'argent, ma mie, dit-il, pour que nous allions bientôt nous établir à Paris. Nous ne sommes ici que des échos,

(1) Ce feuillet se trouve dans la collection d'autographes de M. Henri Fatio, de Genève. C'est certainement une page isolée des *Réflexions d'un Solitaire*. Le papier est le même que celui des manuscrits de Paris, de Gand et de Liége. La page est divisée en deux colonnes ; malheureusement, la partie de droite est coupée vers le bas : d'où la lacune que nous marquons à la 13me ligne par des points de suspension.

dépêchons-nous d'aller jouer un plus grand rôle. Cet espoir soutient la plupart des habitans de province, et leur fait supporter leur monotone existence. Le désir soutient et console quand l'espérance l'accompagne; malheureusement, la majorité des provinciaux n'espère plus sortir de l'asile qui lui déplaît; elle critique (1)... chagrine les autres à la ronde, pour dissiper son ennui et son chagrin.

Il est cependant quelques hommes qui aiment la retraite, mais bien peu de femmes. On trouve quelques hommes d'un esprit excellent, qui nous jugent sévèrement d'après nos ouvrages et nos feuilles périodiques, avec une perspicacité qui peut nous étonner. J'ai trouvé dans la petite ville de St-Etienne-en-Forest, qui n'est habitée que par des cyclopes, et où l'on trouve jusqu'à une rivière aussi noire que le Cocyte, j'ai trouvé là un homme qui me parla musique comme le plus habile professeur de Paris ou de Rome. Dans le temps de nos ridicules querelles musicales, il avoit comparé, analysé, apprécié les musiques italienne, françoise, allemande, à leur juste valeur. L'italienne, disoit-il, par son charme idéal, convient aux imaginations chaudes et exaltées qui aiment à nager dans le vague. La françoise, qui rend l'expression juste des paroles, et qui se sacrifie plutôt que de blesser la vérité dramatique (en disant ces mots il m'ôta son bonnet), doit plaire au peuple raisonneur et léger, qui a plus d'esprit que d'imagination. La musique harmonieuse et forte plaît et doit plaire aux peuples du Nord, qui aiment ce que les sciences ont de plus abstrait.

(1) « Critique » est le dernier mot de l'autographe de M. Fatio. Or, la bibliothèque du Conservatoire Royal de Bruxelles conserve une feuille détachée autographe des *Réflexions d'un Solitaire* qui commence par ce même mot « critique », et qui est certainement la suite de ce chapitre; nous le donnons ici, à la place qu'elle paraît devoir occuper.



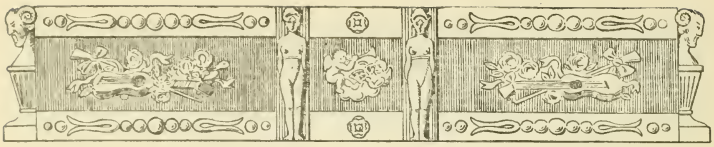
VIII

FRAGMENT (1)

.....pas qu'on puisse dire, tel avocat m'a fait gagner mon procès, que tout autre que lui m'auroit fait perdre. Je n'ai jamais eu qu'un petit bout de procès avec une coquine marchande de musique qui m'avoit volé, et je fus condamné par défaut. J'ai été volé deux fois depuis, je me suis tenu pour battu ! Les pièces, et rien de plus. Foin de l'éloquence qui change le mal en bien et le bien en mal ! Je plains l'avocat qui est forcé de plaider d'office la cause qu'il croit mauvaise, je le plains de parler contre sa conscience. Si j'eusse été avocat et chargé de telles besognes, je crois que j'aurois si mal plaidé que le tribunal n'auroit pas été tenté de me faire plaider d'office une seconde fois.

Je ne dirai pas grand chose des juges : on dit qu'ils sont tellement habitués aux.....

(1) Ce feuillet se trouve parmi les autographes de la collection Requien, avec deux pages de musique, nos 4-436, 4-437, à la Bibliothèque d'Avignon. Il est très probable que c'est un fragment des *Réflexions*.



IX

NOTES AUTOGRAPHES DE GRÉTRY
SUR LES
« ESSAIS SUR LA MUSIQUE » DE LA BORDE

Note. — Quoique ces notes ne fassent pas partie des *Réflexions d'un solitaire*, et qu'elles aient été publiées par Edouard Fétis dans la *Revue et Gazette musicale* de Paris (1), nous croyons bien faire en les réunissant aux autres fragments de Grétry. La Borde était un riche amateur de musique; il se faisait aider par ses secrétaires pour la composition de ses ouvrages, qui n'ont d'ailleurs aucune valeur musicale ou littéraire. L'exemplaire des *Essais sur la musique* qui appartenait à Grétry fut acquis après sa mort par Boïeldieu, qui en fit présent à Mme de Pixérécourt. L'ouvrage fut acheté par l'entremise de l'ambassade belge et se trouve actuellement à la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Nous indiquons entre parenthèses les sujets auxquels se rapportent les notes.

(*Première ligne de l'avant-propos.*) — L'auteur a passé sa vie à être le complaisant de Louis XV.

(*A propos des prodiges que les anciens mettaient au compte de la musique.*) — Pourquoi donc? Je crois tout possible, excepté les fables d'Amphion.

(*Rapports du goût musical et de la civilisation.*) — Plus on est simple d'âme et d'esprit, plus on aime la musique. Voltaire

(1) 1850, Tome XVII, pp. 213 et 219 : *Sur un livre intéressant pour l'histoire de la musique.*

ne l'aimoit pas, je le sais, car j'ai passé un hiver chez lui. Rousseau l'adoroit. Il est impossible à un peuple simple et bien organisé de chanter un air bien mélodieux sans que petit à petit les plus hardis n'y ajoutent un accompagnement harmonieux, fils naturel de la mélodie.

La musique n'est réellement un art solide que lorsqu'elle exprime les paroles. Si les paroles sont exagérées ou trop poétiques, le musicien n'a plus rien à dire, ou, s'il dit, il devient gigantesque, hors nature, mauvais. J'excepte le cas où il faudroit être gigantesque pour être vrai.

Nous sommes encore dans l'enfance quant à l'expression. Voyez combien souvent la musique vocale de nos meilleurs maîtres est ponctuée à contre-sens. C'est, je l'avoue, ce qui me fait le plus de mal quand j'entends de la musique.

(*A propos de l'habitude des Tyrrhéniens de fouetter leurs esclaves au son des flûtes.*) — Je crains que cet usage n'ait existé dans les collèges françois, car pourquoi les François sont-ils peu sensibles à la mesure et au chant?

Que l'homme doit être méprisable quand il est endurci au point de ne pas sentir le charme de la mélodie!

Les erreurs du roi David, comme sa pénitence, tout nous prouve qu'il étoit faible, voluptueux et musicien. Alexandre réprouva la musique douce et tendre, parce qu'il redoutoit la foiblesse. Les tyrans ne la connurent point ou s'en dégoûtèrent par la tyrannie. Musique, c'est l'harmonie, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus doux, de plus régulier en ce monde.

(*En regard d'un chapitre sur la musique pendant les repas, Grétry raconte qu'il dut pendant un dîner faire taire l'orchestre en disant à ses hôtes :* « Vous croiriez peut-être que je vous donne de la musique par économie. »)

La joie et la tristesse sont aisées à caractériser par la musique; au reste, elle a toutes les inflexions de la parole, elle a mille manières de dire oui, non, je vous aime, je vous déteste. Un amateur, M. de Chabanon (1), m'a voulu prouver le con-

(1) A.-D. de Chabanon, né en 1730 à Saint-Domingue, mort en 1792, membre de l'Académie française. A traduit Pindare, Théocrite et Horace, a écrit des pièces de théâtre et un traité *De la Musique*.

traire, et il m'a prouvé seulement que ses propres sensations sont bornées. Oh! Jean-Jacques, que tu sentois différemment de M. de Chabanon!

Rameau n'a jamais déclamé juste dans sa musique; Lully a eu plus de mélodie que Rameau, mais sans vérité de déclamation Je ne parle pas du récitatif, qui n'auroit pas pu être bien écrit par un ignorant. Pergolèse a déclamé. Mon instinct m'a toujours porté à déclamer, sans abandonner le charme de la mélodie. Cette réunion est difficile, c'est un talent donné par la nature. J'entends souvent des auteurs qui cherchent à m'imiter : mais l'un, pour déclamer juste, est forcé d'abandonner le chant, l'autre, pour chanter, s'éloigne de la déclamation. Pour faire de bonne musique, il faut : 1° vérité de déclamation; 2° mélodie aimable; 3° harmonie riche.

(A propos de la fable d'Orphée et d'Amphion.) — Remarquez avec quelle complaisance M. de La Borde nie les effets produits par la musique. Il est vrai que celle qu'il a faite a dû le dégoûter de cet art charmant. Il restera de lui quelques chansons assez bonnes, mais je doute qu'on entende jamais parler des vingt ou trente opéras comiques ou sérieux sortis de la plume de cet auteur.

(Sur le quart de ton.) — Le quart de ton est très usité dans notre musique, mais c'est l'affaire du chanteur ou de celui qui joue d'un instrument susceptible de tempérament, de hausser les dièses et de baisser les bémols, suivant les occasions, qui ne sont nullement arbitraires. Le compositeur, qui suppose toujours sa gamme parfaitement juste, ne doit pas se mêler d'indiquer le le tempérament dont je parle.

J'ai toujours dit et je répète que la belle mélodie est préférable à la belle harmonie, et le contraire n'est pas toujours possible. En général, les musiciens auxquels le chant n'est pas donné par la nature préfèrent l'harmonie, c'est-à-dire qu'ils aiment mieux ce qu'ils ont que ce qu'ils n'ont pas.

Quoique nous devions notre musique aux Italiens, il faut convenir qu'elle est plus parfaite que la leur par son énergie, sa vérité et sa richesse harmonique.

(*A propos de Néron musicien.*) — J'ai vu la musique du roi de Prusse; elle est bien faite, et digne d'un professeur, mais d'un vieux style. Il mettoit plus d'ambition à être bon musicien qu'à être grand général, ce qui prouve qu'il étoit médiocre musicien.

(*Sur ses revenus.*) — Tous mes ouvrages sont joués toute l'année. Jamais aucun musicien n'a eu autant d'ouvrages restés au théâtre et joués aussi souvent que les miens; mes honoraires sont au prorata du nombre des représentations, et cependant, le plus qu'ils m'aient rapporté ne peut pas être évalué à la moitié du revenu d'un comédien, c'est-à-dire à dix mille francs.

(*A propos des opéras-comiques qui ne conviennent pas à l'Opéra.*) — Remarquez que le succès des opéras-comiques dure depuis quinze ans, que les bons (et ils sont nombreux) sont chantés dans toutes les cours de l'Europe. Notre auteur (La Borde) en a fait plusieurs, ils sont tous tombés, c'est ce qui lui donne de l'humeur. Il n'y a que trois ou quatre ans que l'on chante en mesure à l'Opéra. Comment auroit-on pu y donner des opéras-comiques? Voyez ce que Jean-Jacques Rousseau a souffert pour faire exécuter le *Devin du Village*, et du *Devin* à *Zémire et Azor* par exemple, quelle différence pour la difficulté et l'exécution!

Rousseau étoit né avec toutes les dispositions qui font un grand musicien, mais il n'a pas assez travaillé l'harmonie ni le contrepoint. S'il les avoit connus, il les auroit aimés. Son chant se rapporte toujours au sentiment intime des paroles. Jean-Jacques Rousseau, Monsigny, Mondonville, peuvent être comparés à de belles fleurs auxquelles il manque la culture.

(*Sur les acteurs.*) — Si aujourd'hui un auteur se donnoit les airs d'indiquer à l'acteur les gestes qu'il doit faire, celui-ci renverroit son rôle. Nous pouvons tout au plus nous permettre les indications suivantes : avec chaleur, avec expression.

(*L'office des morts à Liége.*) — J'ai toujours regretté un usage établi dans le pays de Liége. On y exécute la messe des morts avec quarante ou cinquante violes ou alto-viola, auxquels on joint une douzaine de flûtes traversières, et plus de bassons

que de basses (1). Cette harmonie à la fois lugubre et douce me plaisoit extrêmement. La première fois que j'entendis une messe des morts ainsi exécutée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le corps d'une jeune et jolie personne que j'avois connue étoit déposé au milieu de l'église, et je me figurois que les accords de l'orchestre sortoient de son tombeau.

On abuse du charme de la musique, on la prodigue, on la met partout où l'on veut que le temps s'écoule sans ennui, dans les entr'actes des pièces de théâtre, au bal, à la promenade, sur la terre et sur l'onde; si on va dans un banquet, on entend retentir les sons des instrumens. Je suis sorti quelquefois des fêtes abîmé, ennuyé de musique, au point que je fermai mon forte-piano en rentrant chez moi, dans la crainte qu'on en fît mouvoir les touches et qu'il ne rendît des sons.

(En regard du passage relatif à « Richard Cœur de Lion ».) — Je viens de mettre en musique une pièce de Sedaine sur ce sujet, je n'en ai pas encore vu l'effet au théâtre. Si j'avois pu trouver la romance de Blondel et du roi Richard, je l'aurois fait chanter à Paris; mais à défaut de la sienne, j'en ai fait une dans le genre ancien.

(*Influence de la musique.*) — Je suis persuadé que l'habitude d'entendre et de composer de la musique amollit l'âme.

Je suis né dans la ville de Liége, et les habitans de cette espèce de république sont tous braves et courageux. Lorsque j'étois enfant, l'idée d'un combat me transportoit. Je ne fus pas aussi content de moi, il y a quelques années; voici le fait Ayant été persiflé par un personnage qui trouvoit que ma musique faisoit trop de plaisir à quelqu'un de sa connoissance, je me retirai dans l'intention d'aller, dès le lendemain, lui demander raison de ses mauvaises plaisanteries. J'aurois mieux aimé perdre la vie que de souffrir qu'on se fût moqué de moi; mais j'étois ému et je ne me trouvois plus le courage des Liégeois. Aussi disois-je : Maudite musique, maudite musique! tout en préparant mon épée. Heureusement, l'homme en question me fit mille excuses, et me confia même, depuis lors, les coquetteries journalières de sa dame.

(1) Ce détail surprenant est à souligner, au point de vue de l'importance accordée à la participation instrumentale dans les anciennes maîtrises du pays de Liége.

Étant à la Roche-Guyon chez Mme la duchesse d'Anville, M. le duc de Chabot me dit : « Allez voir dans quel état vous avez mis mon frère le vicomte. » Je cours à la chambre du vicomte, je le trouve sur son lit, fondant en larmes et saisi d'un tremblement universel. Je venois de lui chanter le monologue du second acte du *Huron*.

Plusieurs autres fragments ont passé dans les ventes d'autographes :

Chap. XXXIX. *Imprudence*, 26 p. in-4°. Vente Alex. Martin, 1842, n° 93, 23 fr. 50.

Etudes de mœurs parisiennes, 4 pages. Vente Laverdet, 25 mai 1852.

Comparaison entre la vie de Paris, en réputation, et celle de la province, 2 pages. Vente Fossé Darcosse, déc. 1852. Ce sont probablement les deux feuillets dont l'un se trouve à la Bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles et l'autre dans la collection de M. Henry Fatio, à Genève.

Quand un noble extravague, pourquoi est-il plus extravagant qu'un roturier ? 16 pages. Vente des Comtes de C. V. et de B. de L. 1864.

La lumière et le son, 70 pages. Vente Charavay, 1867, 19 fr., n° 305, Villenave, 1866.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME IV

SIXIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

Chapitres.		Pages
I.	Préliminaire	7
II.	Instabilité	9
III.	Vice-versa	11
IV.	Factice	15
V.	Intérêt personnel	19
VI.	Des vertus habituelles et des vertus passagères	21
VII.	Questions succinctes	23
VIII.	Différence entre les sexes	29
IX.	Tableau de l'homme	32
X.	Sedaine	36
XI.	Le nécessiteux de diverses conditions	38
XII.	De la conversation familière	40
XIII.	Faut-il se marier deux fois?	42
XIV.	Dans les siècles d'ignorance, lequel est plus bête, ou celui qui admire ou celui qui se laisse admirer?	44
XV.	Une leçon de composition	48
XVI.	Les grands crieurs sont les premiers battus	50
XVII.	Sur les portraits	54
XVIII.	Que le caractère de l'homme et son talent principal ont toujours des rapports entre eux	57
XIX.	Qu'est-ce que l'amour?	60
XX.	Sur les dangers des honneurs publics rendus avant décès; lettres relatives à l'érection de ma statue	62
XXI.	Calcul à faire pour la longévité de la vie	74

Chapitres.		Pages.
XXII.	Pourquoi la dispute est interminable parmi les hommes	81
XXIII.	Des sensations nocturnes et matinales	84
XXIV.	Sur le danger d'être riche et puissant, quand on n'a pas d'éducation	88
XXV.	Rapprochement ou comparaison entre deux écrivains périodiques de nos jours	93
XXVI.	Le bonheur du *crescendo*	96
XXVII.	Que rien n'est sans défaut sur la terre	98
XXVIII.	Des torts prétendus de la nature	111
XXIX.	Ne nous pressons pas de juger	115
XXX.	Conversation familière entre deux femmes de chambre	119
XXXI.	Sacré quaternaire	128
XXXII.	Observation sur une espèce de mouvement fébrile	136
XXXIII.	Conversation entre l'homme sévère, l'homme gai, une dame et le farceur	140
XXXIV.	Pourquoi l'homme est enclin à la superstition	149
XXXV.	La vie	167
XXXVI.	Vaut-il mieux plaire qu'aimer?	176

SEPTIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

I.	(manque).	
II.	Les trois bonshommes	193
III.	Qu'il est un dieu pour les ivrognes	201
IV.	Combien nos vrais sentimens ont besoin d'analyse pour être connus	205
V.	Émulation	212
VI.	Comment chacun cherche à se bien placer	216
VII.	Sur les changemens de nos sensations et de nos opinions	222
VIII.	De l'influence des climats et des saisons sur les opérations de l'esprit	229
IX.	Du bonheur qu'on ressent après avoir résisté au mal	235
X.	Comme il est aisé d'être bête avec la femme qu'on aime	237
XI.	Dans le même individu énergie et sensibilité sont-ils compatibles?	244
XII.	Des sortilèges	251
XIII.	Convention entre la prosodie et le rythme	255
XIV.	Des réactions d'amour, d'amitié et de haine	262

Chapitres. Pages
XV. De la pitié 272
XVI. (manque).
XVII. Des avantages ou désavantages du nom qu'on porte . . 279
XVIII. Du mixte physique et du mixte moral 282
XIX. Tout est fait, tout est dit 293
XX. Pour plaire aux hommes, soit au théâtre ou dans les romans, faut-il leur retracer des vertus ou des vices? . 298
XXI. Danger du vin chez les vieillards. 393
XXII. Essai d'un remède pour guérir les bègues 304
XXIII. Pourquoi souvent ceux qui déclament juste chantent-ils faux?. 306
XXIV. Ce que tout le monde sait 310
XXV. Dialogue avec moi-même 313
XXVI. Sur la difficulté de vaincre le penchant de ceux qui agissent par sentimens naturels 316
XXVII. Qu'il n'est peut-être pas un être dans le monde qui voulût en tous points ressembler à un autre, tel qu'il fût ou pût être 324
XXVIII. Méthode pour apprendre à garder un secret 330
XXIX. Quel est l'homme qui doit haïr les femmes? 336
XXX. Il faut prendre garde à qui l'on parle 342
XXXI. La vieillesse est un sommeil 347
XXXII. Peut-on être grand dans une chose et petit et bête dans tout le reste? 351

HUITIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

I. Quelques réflexions sur le cerveau paralysé 361
II. Fleur, fruit, stérilité 364
III. En général, nous aimons moins ceux qui nous ont fait du bien que ceux auxquels nous en avons fait; pourquoi ? 368
IV. Que toute chose a sa mesure 378
V. Des complimens, des révérences et des embrassades. . . 387

Les chapitres suivants manquent :

VI. Ce qu'il n'est pas nécessaire d'essayer.
VII. De la bravoure.
VIII. Après l'enfance, d'où peut venir notre dégoût, notre aversion même pour le lait maternel et le lait de femme en général ?
IX. Vivre en soi ou hors de soi est l'existence de l'homme.
X. Équilibre général.

Chapitres.

XI. A quel âge il faut imprimer du caractère à l'homme.
XII. Ce qui étonne le plus l'amateur du beau sexe.
XIII. Comment faites-vous votre musique ?
XIV. Théorie des réputations.
XV. C'est presque toujours par nullité de caractère que l'homme affecte d'en avoir beaucoup.
XVI. Tactique usuelle des petits maîtres des temps passés et de ceux d'à présent.
XVII. Quels sont les défauts et les vices nuisibles.
XVIII. Pudeur de la vieillesse.
XIX. Sur mon caractère.

APPENDICE

FRAGMENTS

Pages

I. Nous nous aimons souvent par ricochets, et nous nous haïssons de même (chapitre XXII du troisième volume). . 395
II. Aime-t-on la vie ? (chapitre XXVII du troisième volume). . 397
III. Gluck n'avoit pas un autre sentiment que moi relativement à la musique dramatique 413
IV. Pensées détachées 418
V. Pensées détachées 420
VI. Autres fragments 423
VII. La vie en province 425
VIII. Fragment 427
IX. Notes autographes de Grétry sur les « Essais sur la musique » de La Borde 428

FIN DU TOME IV ET DERNIER

Imprimé pour
MM. G. Van Oest & Cie, Éditeurs,
par
l'Imprimerie Veuve Monnom,
Bruxelles.

Date Due

Library Bureau Cat. No. 1137

F. J. B. & Co.
JAN. 19
BINDERS

WELLESLEY COLLEGE LIBRARY
3 5002 03000 682 4

ML 410 .G83 A3 4

Gr etry, Andr e Ernest
Modeste, 1741-1813.

... R eflexions d'un
solitaire

LINGS HALL

ML 410 .G83 A3 4
Gr etry, Andr e Ernest
Modeste, 1741-1813.
... R eflexions d'un
solitaire

172073